

253

HAUT-COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SYRIE ET AU LIBAN  
SERVICE DES ANTIQUITÉS ET DES BEAUX-ARTS  
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

TOME XIV

# LA VIE DE PIERRE RUFFIN

TOME II

PIERRE RUFFIN. T. II

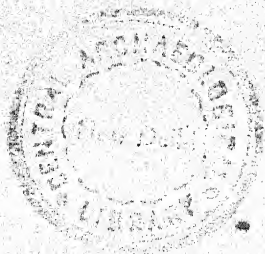




Pierre RUFFIN

(1742-1824)

(Collection de M. A. Fouques Duparc)



HENRI DEHÉRAIN

Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut

ORIENTALISTES ET ANTIQUAIRES

★ ★

LA VIE

1903

DE

PIERRE RUFFIN

ORIENTALISTE ET DIPLOMATE

1742-1824

TOME II

AVEC HUIT PLANCHES

E 2412

Inv. No 239/36

24/11/36

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI<sup>e</sup>)

1930



CENTRAL AIRCRAFT  
LTC. NEW DELHI  
Acc. No. 19034.....  
Date 3.1.63.....  
Call No. 928.91/ Ruc Def

**TROISIÈME PARTIE**

---

**RUFFIN CONSEILLER D'AMBASSADE  
A CONSTANTINOPLE**

**1804-1824**





## CHAPITRE PREMIER

### LA POLITIQUE SECRÈTE DE RUFFIN

Décembre 1804-juillet 1805

Promu Conseiller, Ruffin restera désormais attaché jusqu'à la fin de sa vie à l'Ambassade de France à Constantinople. Ambassadeurs et secrétaires s'y succèdent; ils arrivent, y séjournent temporairement, puis reprennent le chemin de Paris : ils passent.

Lui il demeure. Pendant plus de vingt ans il est l'agent principal de l'ambassade, la pierre angulaire du Palais de France.

Universellement connu et déjà hautement estimé, il grandit en considération à Péra, dans Stamboul, à la Porte, au Sérail.

Mais sa tâche diplomatique, si absorbante soit-elle, ne le détourne pas des études; dans sa journée, il fait, sans y manquer, sa part à l'orientalisme. Vie politique et vie de lettré forment le sujet du présent volume.

Déjà Ruffin était nommé chargé d'affaires par le maréchal Brune, quand il apprit que la gérance de l'ambassade avait été confiée par le ministre au premier secrétaire Parandier : « Ce changement, écrit-il dans ses notes autobiographiques, me fit le plus grand plaisir, ainsi que je me hâtai d'en donner moi-même l'assurance au général Brune. » N'en croyons rien. La joie qu'il éprouva, quand six mois plus tard il remplaça Parandier, témoigne de sa déconvenue. Il n'omit pas d'ailleurs plus tard de rappeler malicieusement à Talleyrand la satisfaction que l'événement avait causée aux ennemis de la France : « L'Envoyé des Sept Iles, dont le suffrage m'est de quelque prix à raison de ses qualités morales et que sa dépendance des Russes met à portée de connaître l'opinion de cette mission sur tout ce qui se passe, me dit avec sa franchise ordinaire que mon éloignement des affaires avait été pour eux une agréable surprise » (7 floréal an XIII; 27 avril 1805).

En bons termes apparents, le jeune chargé d'affaires et le vieux conseiller furent en réalité fort divisés. Parandier protestait de son respect pour Ruffin :



« Je remercie Votre Excellence, écrivait-il à Talleyrand le 22 germinal an XIII (12 avril 1805), d'avoir bien présumé de mes rapports avec M. Ruffin. Ils ont été ceux de la confiance, de l'estime, des égards et de la déférence dus à un mérite aussi distingué que le sien ».

Mais inversement Ruffin se plaignait de l'insuccès de ses bons procédés à l'égard de Parandier. Il écrivait à d'Hauterive le 2 prairial an I<sup>er</sup> de l'Empire [an XIII], (22 mai 1805) :

« Il n'y a concours à son travail, quand il m'y appelle, déférence d'avis, sacrifice d'amour-propre que je n'ai employé, que je n'emploie encore pour ménager sa susceptibilité, pour le garantir de tout ombrage. Je suis bien loin d'y avoir réussi. Il écoute les rapports, les commentaires, ne me dit rien et en mon absence il se plaint de ce qu'il y a deux chargés d'affaires à Constantinople. Ce reproche à peine échappé du Palais de France circule dans le corps diplomatique et constate mon activité. Je n'envie point à M. Parandier l'éclat, les honneurs, les avantages de la gérance; qu'il me laisse seulement jouir de mon obscurité et poursuivre mon rôle passif et muet, puisqu'ils sont utiles au service. »

La rumeur de leur désaccord s'était répandue dans les Echelles, puisque Roussel, consul à la Canée, écrit à Ruffin le 2 germinal an XIII (23 mars 1805) :

« Je ne doute pas que le chargé d'affaires ne soit revenu à des sentiments plus doux et plus modérés à votre égard et qu'il n'ait imité l'ambassadeur, en faveur duquel on peut alléguer qu'il avait d'abord été égaré par des personnes mal intentionnées. Vous êtes d'ailleurs au-dessus de sa manière de voir quelle qu'elle soit. »

Il collaborèrent pourtant dans plusieurs affaires, dont la plus difficile fut la remise dans les mains mêmes de sultan Selim d'une lettre de Napoléon apportée par Amédée Jaubert le 22 germinal an XIII (12 avril 1805).

Amédée Jaubert, né à Aix en 1779, instruit par Silvestre de Sacy des éléments de la langue arabe, avait été attaché comme interprète à l'armée d'Orient, où il avait remplacé Venture de Paradis, après que celui-ci eut succombé en mai 1799 aux fatigues de la campagne de Syrie. Il était retourné une première fois dans le Levant avec le général Sebastiani en l'an XI et une seconde fois en floréal an XII (mai 1804) pour porter à Constantinople une lettre adressée par le Premier Consul à Selim III.

Sa nouvelle mission est difficile. Une lutte s'engage, qui va durer jusqu'au 1<sup>er</sup> prairial an XIII, entre la légation de France, qui est décidée à exécuter l'ordre qu'elle a reçu, et le ministère ottoman, qui, dominé par les ambassades d'Angleterre et de Russie, s'oppose à la réception de Jaubert par le Sultan.

La tension fut telle que le 6 floréal an XIII (26 avril 1805) Parandier rédigea un « office » menaçant, que Ruffin passa la nuit à traduire en turc.

La solution sortit de plusieurs entretiens que Jaubert eut secrètement avec Isaac bey <sup>1</sup>, homme de confiance du grand vizir.

Une entrevue aux Eaux Douces d'Asie fut concertée.

« Le 12 floréal an XIII (2 mai 1805) je me rendis incognito au lieu indiqué, écrit Jaubert cinq jours plus tard, et ne parus en uniforme français qu'au moment où le canon annonçait l'arrivée du Grand Seigneur. Ce prince me reconnut, il me fit signe d'avancer vers le Kiosk; je me présentai à lui et je n'eus pas de peine à remarquer que la tristesse était peinte sur son visage. Il reçut la lettre impériale par le simple intermédiaire d'un officier selon l'usage et je me retirai. Il me fit dire ensuite que sa réponse me parviendrait. »

Etre reçu par Selim III avait été difficile; obtenir la réponse du sultan à Napoléon le fut encore davantage. Enfin le 1<sup>er</sup> prairial an XIII (21 mai 1805) Jaubert fut mandé à la Porte. « Le grand vizir a tiré de son sein la lettre impériale, a porté le sceau sur son front, sur sa bouche et la lui a remise ». Le drogman Antoine Franchini fut chargé de la porter à Paris.

Parandier reconnut tout le concours que Ruffin lui avait apporté dans cette affaire épineuse. Résumant les causes du succès, il écrivait le 5 prairial an XIII (25 mai 1805) à Talleyrand : « Il a fallu la prudence d'action de M. Jaubert, la persuasion de ses discours, les talents que M. Franchini a principalement développés dans cette occasion, *la sagesse de M. Ruffin*, toute la réserve et le grand secret de la mission pour déjouer les roueries et les intrigues de la Russie. »

\*  
\* \*

Pourtant quand il se plaignait qu'il y eut simultanément deux chargés d'affaires à Constantinople, Parandier avait raison et même à un degré qu'il ne soupçonnait pas.

A l'insu de Parandier se tinrent les conférences entre Isaac bey et Jaubert, d'où résulta le succès de la mission. Or ces entrevues furent ménagées par Ruffin, dont Isaac bey « était connu ici comme à Paris pour son élève », écrivait-il le 13 floréal an XIII (3 mai 1805).

A l'insu de Parandier, furent organisés par Ruffin les voyages périlleux

1. Sur Isaac bey, voir ci-dessus, t. I, 1<sup>re</sup> partie, chapitre IV et 2<sup>e</sup> partie, chapitre I.



des deux agents Romieu et Jaubert, que Napoléon envoyait en Perse, pour amorcer une alliance avec Feth Ali chah <sup>1</sup>.

A l'insu de Parandier enfin, Ruffin poursuivit avec le Kiaya bey ou ministre de l'Intérieur une négociation délicate dans le dessein de provoquer un changement dans la politique extérieure de l'Empire ottoman.

L'Angleterre et la Russie avaient conclu avec la Turquie à la fin de 1798 deux traités d'alliance<sup>2</sup>. Contractés pour une durée de huit ans, ils étaient valables jusqu'à la fin de 1806. Cependant, dès ce printemps de 1805, ces deux puissances pressaient la Turquie de les renouveler.

Or la diplomatie française contrecarrait ce renouvellement dans le dessein de détacher la Turquie de ses deux ennemies. Personnellement le sultan Selim tendait à se rapprocher de la France; mais le Divan comptait plusieurs membres favorables à l'alliance russe, par crainte ou pour d'autres motifs.

Ibrahim effendi, naguère partenaire de Ruffin dans la commission de liquidation de l'Expédition d'Egypte et présentement Kiaya bey, « revêtu de la confiance du Grand Seigneur et qui dirige le Ministère », est comme son maître partisan de la France.

Il fait au drogman François Franchini une confidence dont Ruffin s'empresse de rendre compte à Talleyrand le 21 prairial an I<sup>er</sup> de l'Empire [an XIII] (10 juin 1805).

« Le Kiaya bey, après avoir fourni à M. Franchini des preuves de l'indiscrétion de la Légation et lui avoir fait prendre serment qu'il ne ferait part qu'à moi de ce qu'il lui disait, fit à cet interprète diverses ouvertures, qui toutes ont pour objet de nous convaincre de la prédilection de son maître pour les Français et de sa dévotion pour Sa Majesté et me donnent la juste mesure de l'effet produit par la lettre impériale. <sup>3</sup> »

Ruffin n'a garde de laisser tomber pareille insinuation et il poursuit la conversation avec le Kiaya bey, dans le dessein d'empêcher le renouvellement des traités. Ils s'entourent de mystère et pour se garantir contre toute indiscrétion, il s'astreint à faire en personne la besogne matérielle nécessaire, comme il l'écrit à d'Hauterive le 14 messidor an XIII (3 juillet 1805) :

« Monsieur,

Depuis le 22 germinal je n'ai fait que négocier des traites, recevoir et payer, rassembler les matériaux de mes dépêches, les rédiger, minuter, copier, traduire, chiffrer,

1. Voir ci-dessous, chapitre VI.

2. Traité russo-turc du 23 décembre 1798; traité anglo-turc du 5 janvier 1799.

3. La lettre de Napoléon remise à Selim III par Jaubert le 12 floréal an XIII.

déchiffrer, envelopper et adresser. Il ne manquait plus que de monter à cheval pour faire à soixante-trois ans ce que je faisais à vingt-cinq dans mes campagnes avec les Tartares; car soit dit sans plainte comme sans jactance, je dois seul suffire à tout pour dérober mon activité à nos ennemis qu'il faut surprendre et à notre propre légation qu'à cet effet il nous importe de tenir dans l'ignorance invincible.

« Tous mes moments ont donc été remplis et je saisis le premier dont je puisse disposer pour vous dire à mon tour : Cher et respectable maître, êtes-vous content de notre travail?

« Certes il a été plus heureux que nous ne l'espérions, mais pas assez au gré de l'ambition qui va toujours croissante. Elle trouve qu'il eût été possible de tirer encore un meilleur parti de la veine inattendue de bonheur qui s'est ouverte d'elle-même.

« Mais deux obstacles ont arrêté volontairement encore mes efforts! L'inscience de mes supérieurs et l'avis de me borner à l'observation. Le Kiaya bey voudrait de ma part des démarches directes qu'il pût produire à son maître pour encourager sa répugnance à renouveler son traité avec les Russes et les Anglais; j'ai de la peine à me figurer que la conclusion d'un pareil acte entre dans les desseins de Sa Majesté; mais ces desseins sont inscrutables et la restriction précitée est positive; j'ai demandé qu'elle fût levée; je devrais donc attendre; mais la circonstance est instante et l'occasion fugitive. Tcheleby effendi, qui est la patience même l'a perdue, et Franchini aîné se désole. Je céderai au vœu général et à mon zèle, expliquant en leur faveur le passage de la même lettre du ministre, qui me laisse le maître de donner à mes relations personnelles le caractère et la direction qui me conviendront; je réunirai dans une courte notice toutes les considérations qui motivent la sage lenteur de Sa Hautesse à contracter un nouvel engagement de cette nature, je traduirai cet écrit purement officieux et le ferai présenter confidentiellement au Kiaya bey. »

Ainsi Ruffin s'est jusqu'alors borné à causer avec le Kiaya bey; mais il sent maintenant la nécessité de s'avancer davantage. « La circonstance est instante, l'occasion fugitive », il se décide donc à agir. Il rédige un mémoire et le 19 messidor an XIII (8 juillet 1805) il le remet au Kiaya bey.

Le lendemain il explique à Talleyrand sa résolution.

« Les cours de Londres et de Pétersbourg mettent la plus grande ténacité à réussir. « Dans ce désespoir de cause... je crus devoir faire un dernier effort pour retarder la signature de renouvellement du traité en faisant porter quelques heures avant la conférence (demandée par l'ambassadeur anglais Arbuthnot au Kiaya bey) la notice en turc que j'avais longtemps méditée sur les inconvénients majeurs que la Porte avait déjà éprouvés de son alliance et sur sa position présente et future vis-à-vis de la France. »

La version française de ce document est intitulée : « Note confidentielle présentée sans date ni signature le 19 messidor [an XIII] par M. le conseiller



de l'ambassade impériale de France à Son Excellence le Kiaya bey de l'Empire ottoman, plénipotentiaire de Sa Hautesse. »

Ruffin se propose de prouver que les « résultats historiques » de ces traités ont été funestes pour la Turquie. Il rappelle que l'ambassadeur batave van Dedem avait à la fin de 1798 prévenu le Reis effendi alors en charge, Atif, que le traité avec la Grande-Bretagne empêcherait la Turquie de cesser à son gré la guerre avec la France. « Comment concevoir, disait-il, que deux amis de trois cents ans soient des ennemis éternels ? En vous liant aux Anglais peut-être serez-vous forcés de continuer des hostilités que vous voudriez faire cesser. » Combien, poursuit Ruffin, l'événement ne lui donna-t-il pas raison ? La convention d'El Arich signée entre le général Kléber et le grand vizir avait mis fin aux hostilités. Mais l'Angleterre repousse la convention. La Turquie, son alliée, est obligée de l'imiter ; « d'où il s'ensuivit que les deux armées déjà réconciliées et en parfaite intelligence entre elles se livrèrent des combats meurtriers, qui causèrent une effusion injuste de sang humain. »

Puis dans un passage qu'il qualifie lui-même de digression et qui est vraiment prophétique, Ruffin montre l'intention de la Grande-Bretagne de s'établir en Égypte et les moyens qu'elle emploie pour y réussir.

Les traités ont encore nui d'autres façons à la Porte : s'en prévalant, la Russie et l'Angleterre l'ont obligée à différer pendant sept mois la ratification des préliminaires de paix avec la France. Elles viennent de la contraindre à refuser à Napoléon les titres d'empereur et de padichah, si bien que, « en dépit de l'estime profonde et de la haute considération que le sultan Selim professe pour S. M. I. Napoléon I<sup>er</sup>, son ambassadeur le maréchal Brune se voit dans la nécessité de se retirer du territoire ottoman. »

Enfin Ruffin termine en menaçant la Porte du ressentiment de Napoléon :

« Si les terreurs paniques et imaginaires, que la malveillance inventive des deux puissances contractantes ne cesse de mettre en avant s'évanouissaient comme de vains fantômes, ainsi qu'il y a toute apparence, la Sublime Porte doit-elle se flatter raisonnablement que S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie n'aura fait aucune attention, on ne dit point aux injustices, mais aux procédés injurieux, aux mesures hostiles dirigées par les Turcs contre Elle et qu'il ne sera resté dans son cœur généreux ni lésion du passé ni ressentiment à l'avenir. On doit tout attendre de sa magnanimité, mais ne s'occuper de la retraite qu'après avoir engagé l'action, c'est l'inverse de la maxime du sage. Se fier au silence que la France garde en ce moment c'est se commettre en navigateur imprudent au calme de l'automne. »

« Telles sont les réflexions que l'âge et l'expérience autorisent à exposer à l'amitié dans le présent écrit purement officieux. »

Le sultan goûta ce mémoire.

« Vous savez que sous prétexte d'indisposition je restai au canal <sup>1</sup>, dit le Kiaya bey à Franchini le 30 messidor an XIII (19 juillet 1805). J'eus un tête-à-tête avec mon maître et lui fis lire la notice. Sa Hautesse interrompit souvent la lecture pour s'écrier : « O les traîtres ! ce sont eux <sup>2</sup> qui sont *guiaours* (infidèles), que M. Ruffin ait une heureuse fin. Je le connais depuis longtemps. Feu Hussein, capitán pacha, en parlait toujours et lui rendait bien justice. Quel âge a-t-il ? C'est un homme vrai et un bon ami. Dieu nous le conserve ! »

Talleyrand n'apprécia pas moins le mémoire.

En face du conseiller d'ambassade, le chargé d'affaires paraissait bien effacé.

Parandier avait d'ailleurs débuté le 6 nivôse an XIII (27 décembre 1804) par une maladresse. Après le départ du maréchal Brune, au lieu de laisser le gouvernement ottoman « abandonné à ses propres réflexions », « il était allé au-devant de lui par la demande irréfléchie d'une audience inutile ». Bien plus, il avait accepté, étant empêché de monter à cheval, de se rendre à la Porte dans la voiture même du Reis effendi. Pendant l'audience, bien loin d'affecter de la réserve et même de la raideur, il s'était montré aimable, attitude dont le Reis effendi avait naturellement pris avantage. L'effet du départ du maréchal Brune était détruit.

Fort mécontent de cette « inconvenance », Talleyrand en fit de justes reproches à Parandier.

Le contraste entre la valeur dont Ruffin faisait preuve et la médiocrité de son chef hiérarchique eut sa conséquence logique : Parandier fut rappelé et Ruffin nommé chargé d'affaires.

1. Le Bosphore.

2. Les Russes et les Anglais



## CHAPITRE II

### RUFFIN CHARGÉ D'AFFAIRES 1805-1806

#### I. — Entrée de Ruffin en charge.

Ce fut le 8 thermidor an XIII (27 juillet 1805) que Talleyrand informa Ruffin qu'il était de nouveau placé à la tête de la légation de France à Constantinople :

« Je fais connaître, Monsieur, par l'ordre de Sa Majesté à M. Parandier, la volonté de S. M. l'Empereur et Roi, qui m'ordonne de vous faire accréditer sous le titre de son chargé d'affaires auprès de la Sublime Porte. »

Quelques jours plus tôt, Magnytot avait appris la nouvelle de la bouche même du maréchal Brune dans des circonstances qu'il raconta à son oncle le 3 thermidor an XIII (22 juillet 1805).

« Vous êtes nommé par Sa Majesté son chargé d'affaires à la Porte. Voici comment j'ai appris la chose. Mathieu <sup>1</sup> et moi ayant fait notre cour à l'Empereur [à Saint Cloud] nous nous disposions à sortir de la galerie et à quitter votre ami M. d'Anthoine <sup>2</sup> qui vers la porte, assisté de son gendre le général de Saligny et d'un notaire, attendait que l'audience fût faite pour présenter le contrat à signer à Leurs Majestés. Près de nous passe alors le maréchal Brune, que Mathieu, M. d'Anthoine et moi nous saluons de concert. Son Excellence se penche vers moi et me demande s'il y a longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. — Depuis peu, mais indirectement. — Avez-vous occasion de lui écrire. — Je saurais la prendre, si j'avais quelque chose à lui faire savoir de la part de Votre Excellence. — Eh bien vous pourrez lui marquer qu'il est chargé d'affaires.

1. Mathieu de Lesseps.

2. Antoine Anthoine baron de Saint-Joseph, qui avait fait, nous l'avons dit, la connaissance de Ruffin à Constantinople en 1772, fut sous l'Empire longtemps maire de Marseille. L'une de ses filles épousa le maréchal Suchet duc d'Albufera, la seconde se maria avec le général de Saligny et en secondes noces avec le ministre de la Marine Decrès.

fares; la décision a été donnée hier, je la tiens du ministre, c'est encore un secret, n'en parlez pas, mais écrivez. — Puis-je ajouter à sa joie en lui nommant Votre Excellence? — Oui je serai heureux de penser que je ne serai pas le dernier à lui donner ce témoignage de souvenir et d'attachement.

Et moi de me confondre en remerciements ainsi que mes deux assistants, témoins joyeux de la conversation. Nous nous embrassons tous trois, nous félicitant réciproquement de l'heureuse rencontre et de la bonne nouvelle, puis Mathieu et moi nous sommes sortis comme des fous, dans l'espoir d'arriver à Paris avant le départ du courrier... »

Un mois plus tard, le 7 fructidor an XIII (25 août 1805), Talleyrand rappelait à Ruffin le caractère élevé de sa mission et la confiance qu'il inspirait personnellement au gouvernement.

« Ne pensez pas que votre influence personnelle puisse être moins grande à Constantinople que celle des ministres d'Angleterre et de Russie. La Porte ottomane sait quelle extrême confiance vous accorde Sa Majesté. Cette confiance et la longueur et l'utilité de vos services augmentent encore le relief de votre mission. S'il a été de la dignité de la France que son ambassadeur quittât Constantinople dans l'état où se trouvaient alors les relations des deux pays, du moins la France vous y a laissé. Vous pouvez suffire à améliorer l'état des choses et les autres ministres ne doivent tirer de votre simple titre de chargé d'affaires aucun avantage, puisque sous ce titre vous êtes revêtu de l'autorité la plus étendue. Sa Majesté est entièrement satisfaite du zèle avec lequel vous vous occupez des différents objets de votre mission. Vous êtes son ministre à Constantinople; elle continue de compter sur votre dévouement et sur votre prudence. »

Au message de Talleyrand le grand vizir fit le 19 de la lune de dzemaziul akhis de l'an 1220 de l'hégire (24 fructidor an XIII; 11 septembre 1805) une réponse exprimant la satisfaction du gouvernement ottoman de voir Ruffin diriger de nouveau la légation de France.

« En nous notifiant que notre ami Ruffin avait été nommé chargé d'affaires, Votre Excellence veut bien nous observer que le choix d'un tel agent, dont la droiture et la fidélité sont éprouvées et qui avait toujours efficacement contribué au maintien de la bonne harmonie et des bonnes dispositions mutuelles des deux cours, était encore une preuve distincte de leur intention de resserrer les nœuds qui les unissent. Cette particularité a ajouté à notre satisfaction. En effet la parfaite intelligence et l'amitié sincère qui sont en pleine vigueur entre la Sublime Porte et la cour de France comportant naturellement possibilité d'accroissement, et les agents intermédiaires devant y coopérer, l'opinion où nous sommes que le susdit chargé d'affaires, notre ami, par-



viendra avec la grâce d'en haut à doubler la masse de nos anciennes liaisons, cette opinion, disons-nous, est aussi ferme que bien placée, et tant que Votre Excellence ne suivant que l'impulsion de sa bienveillance, dont les effets ont déjà été ressentis, donnera libre cours au fleuve salubre des procédés et des égards respectifs, il est certain que le palmier fécond de l'amitié s'enracinera de plus en plus dans la plaine de la constance. »

Avec la rentrée de Ruffin au Palais de France comme chargé d'affaires coïncida la nomination d'un nouveau Reis effendi. Ahmed Vassif effendi était comme lui un orientaliste diplomate « sachant en perfection les langues arabe, persane et turque, poète dans les trois langues », qui de plus avait jadis représenté la Porte ottomane près la Cour de Madrid.

Ruffin l'assura de la satisfaction du gouvernement français à voir ces fonctions confiées à un « ministre déjà célèbre en Europe par ses succès dans la carrière des négociations et dans celle des lettres et encore plus recommandable aux yeux des musulmans par ses lumières, ses vertus et son dévouement à son pays et à son auguste souverain. »

Vassif effendi répondit par « un message plein d'honnêteté » et le don d'un exemplaire de ses *Annales de l'Empire ottoman*.

## II. — Opposition à la politique Russe.

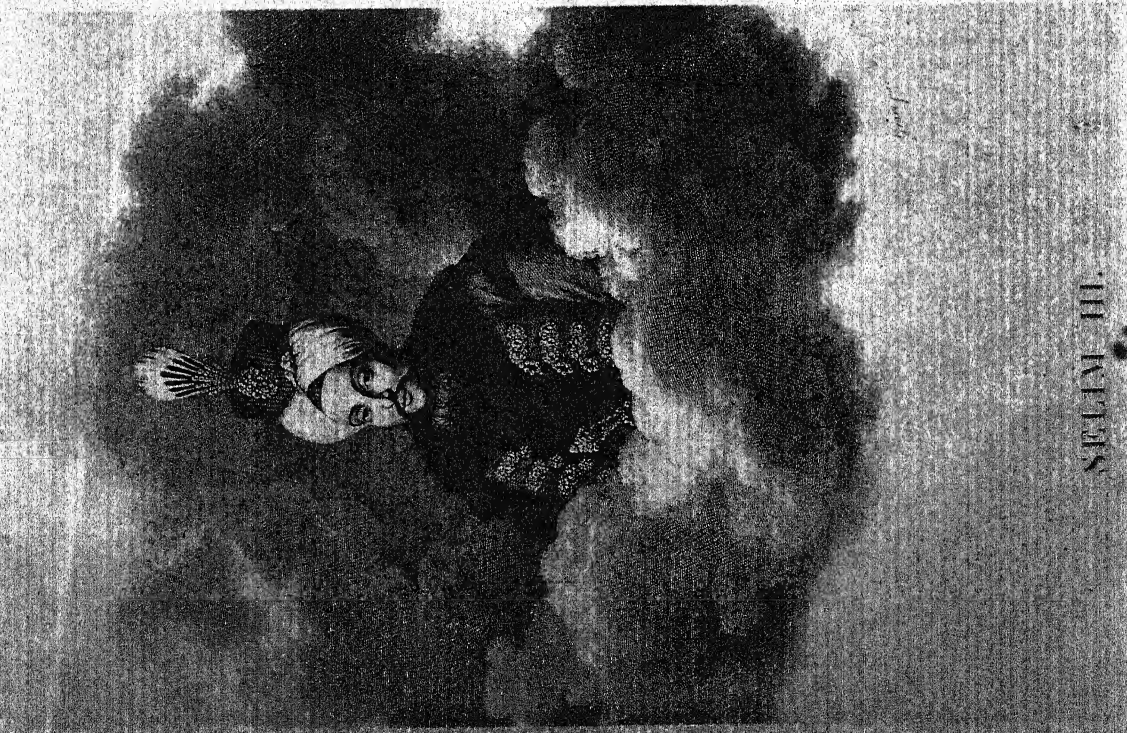
Fort de ces bonnes dispositions des grands à son égard, Ruffin poursuivant sa politique, pèse de toute son influence sur le Divan pour l'empêcher de renouveler le traité de 1798 avec la Russie.

Le 14 vendémiaire an XIV (6 octobre 1805) il remet à la Porte une longue note, dans laquelle aux arguments développés dans son mémoire secret du 19 messidor an XIII (8 juillet 1805) <sup>1</sup> il en ajoute d'autres, puisés dans sa connaissance de l'histoire et du droit ottomans.

« 1<sup>o</sup> Le traité est sans exemple dans les fastes de l'Empire ottoman, conséquemment contraire à sa politique primitive, sous le système de laquelle cet Empire avait constamment prospéré; 2<sup>o</sup> Il est subversif des canons constitutionnels de l'Etat et des principes fondamentaux de la religion et de la loi.

« Le chargé d'affaires se réfère sur le premier point à la profonde érudition de S. E. le Reis effendi, qui est l'oracle de l'histoire; y voit-on des traces d'une ligne offensive et défensive contractée par les Empereurs ottomans avec les puissances de l'Europe coalisées pour une cause spécialement relative à ces puissances? N'y lit-on pas

1. Voy. ci-dessus, chap. II, p. 11.



Le Sultan SELIM III.

(D'après une gravure du *L'orient pittoresque de Constantinople et du Bosphore* de Mallory.)



FETH ALI, Chah de Perse

(D'après un portrait rapporté de Perse par Amédée Jaubert et publié dans la *Circulaire de l'Amateur de l'Art*, 1807.)





au contraire presque à chaque chapitre la maxime arabe : « La chrétienté ne forme qu'un seul et même peuple », pour détourner les Musulmans de la velléité d'épouser ses querelles ou pour justifier leur indépendance absolue dans ses guerres?

« Quant au deuxième point, personne n'ignore que dans celles qu'entreprennent les Ottomans ils ont le soin le plus scrupuleux de n'être point les agresseurs. Ce scrupule naît de leur constitution et de leur code religieux; aussi ne permettent-ils aucune déclaration de guerre, sans qu'elle ait été préalablement revêtue de la sanction légale du cheik ul Islam, qui ne la donne qu'après avoir constaté l'agression. Or l'alliance proposée à la Porte est un engagement positif ou éventuel, explicite ou implicite de faire la guerre. Comment pourrait-on constitutionnellement et religieusement la contracter? »

Trois semaines plus tard, le 6 brumaire an XIV (28 octobre 1805), Vassif effendi reçoit Ruffin dans son konak.

Les questions politiques du jour épuisées, la conversation tombe sur le sultan :

« Si mon âge pouvait excuser la hardiesse de mon expression, dit Ruffin, je dirais que mon sentiment pour le sultan Selim tient de la tendresse paternelle. Il me semble toujours voir cet auguste rejeton de la famille d'Osman monté sur un mételin proportionné à la stature du jeune cavalier suivre son père de glorieuse mémoire<sup>1</sup>. — Vous me retracez-là un agréable souvenir, répond le ministre. Mais quel âge avez-vous? — Soixante-trois ans passés et suivant votre calcul soixante-cinq. — Nous sommes bien contemporains. Quel beau temps vous me rappelez. »

Et le ministre ayant demandé comment ce temps pourrait revenir, Ruffin, faisant allusion aux membres du Divan partisans de la Russie, dit en persan pour n'être pas entendu du drogman de la Porte :

« La chose est plus facile que Votre Excellence ne le pense. Il suffit que vous repreniez votre ancien caractère national... Il faudrait que tout le ministère redevînt ottoman comme Votre Excellence et que tout ce qui ne l'est pas fût écarté des affaires publiques, de la Sublime Porte et des grands konaks.

« La conversation se poursuivit. Puis l'effendi tirant de son sein deux boîtes d'or, dont l'une très riche et l'autre n'ayant qu'un croissant en diamants dit au chargé d'affaires en lui présentant la première : Voici un faible gage de l'estime et de la bienveillance de Sa Hautesse pour vous à qui elle m'a chargé de l'offrir en son nom. — Je reçois avec reconnaissance cette marque honorable des bontés de Sa Hautesse, mais je dois prévenir Votre Excellence que je ne puis promettre de garder ce présent sans y

#### 1. Le sultan Mustapha III.



être autorisé par mon gouvernement. — Vous pouvez lui en demander la permission riposte le ministre en lui faisant connaître qu'il y a déjà longtemps que Sa Hautesse vous destinait un souvenir, qui n'est rien en comparaison de l'affection que mon auguste maître et tout son ministère ont depuis longues années pour vous et de leur considération distinguée pour la Cour de France leur ancienne amie.

« Le cherbet, l'eau de rose et le parfum annoncèrent que la séance était levée. »

Quelle saveur dans ce dialogue, dans cet échange d'aménités, dans ce cérémonial. Et quels bons procédés ! Mais ce n'étaient que de bons procédés. Sultan, grand-vizir, Reis effendi, Kiaya bey, tous avaient du penchant pour la France. Et pourtant ces bonnes dispositions restaient sans effet ; la peur l'emportait, la peur du Russe.

Cependant que Ruffin s'évertuait à empêcher que le traité russo-turc fût renouvelé, il l'était déjà et depuis la fin d'août 1805. Le Reis effendi dut en faire l'aveu à François Franchini le 27 décembre 1805 : nouvelle désagréable que Ruffin annonça à Talleyrand le 10 janvier 1806.

### III. — Présages d'un rapprochement politique de la France et de la Turquie.

Mais en même temps que de cet échec, Ruffin faisait part d'un succès. Dans une lettre de félicitations pour les récentes victoires, que le grand-vizir adresse à Talleyrand, Napoléon est qualifié d'*Imperator* et de *Padichah*.

« Vous verrez, Monseigneur, écrit-il le 10 janvier 1806, que le grand vizir donne enfin à Sa Majesté les deux titres d'*Imperator* et de *Padichah*. Sa Majesté Impériale les a sans doute conquis dans la même campagne si courte et si brillante qui lui a soumis tant de pays, et c'est à son nom, à l'incommensurable réputation de ses armes que l'on doit attribuer toute la gloire de ce commencement de succès dans la négociation délicate de la reconnaissance. Si ma constance à n'en jamais désespérer, si la ténacité de mon zèle à la suivre au moins de l'œil, à en nourrir la chance, si enfin la faible influence de mon travail et de mon crédit peuvent avoir concouru en quelque chose à l'obtention de la lettre du grand-vizir c'est une goutte d'eau tributaire que je suis trop flatté de pouvoir porter à l'océan des victoires de Sa Majesté. »

Ainsi, là où le maréchal Brune avait échoué, lui Ruffin a réussi.

\* \* \*

Il entend donner à sa charge tout le lustre qu'elle comporte, aucun détail ne lui paraît à négliger. Et comme dans la Turquie d'alors, la tenue est l'un

des éléments de la considération, il s'est commandé à Paris un habit, dont Magnytot lui annonce l'envoi le 20 janvier 1806 :

« J'espère que vous serez content de votre toilette. Je vous ai habillé, je crois, de manière à figurer comme il faut dans les galas diplomatiques. J'ai choisi votre habit en drap, par esprit d'économie, pour toutes les saisons. L'instant où je l'ai acheté m'a valu une diminution considérable. Le même habit, l'hiver dernier m'avait été laissé à 1.500 livres et je l'ai eu pour 1.152 livres. Tâchez de vous souvenir de notre mise en 1787 et en 1788. C'est aujourd'hui absolument la même. Nos ceinturons d'épée sont en soie avec des porte-mousquetons pour les deux anneaux du fourreau de l'épée. Vous observerez que la grande et la petite croix peuvent se porter indifféremment à la deuxième ou troisième boutonnière de l'habit à la hauteur du cœur ou de son côté. Nous portons la grande croix en grande cérémonie et lorsque nous allons chez l'Empereur...

« Les heureuses nouvelles qui vous seront parvenues ont dû singulièrement faire remonter votre thermomètre et sans doute tout le monde où vous êtes s'incline à présent devant vous. Grâce soient éternellement rendues au génie triomphateur et pacificateur qui plane aujourd'hui sur nous et sur toute l'Europe. Qu'il est beau, qu'il est doux à présent d'être Français. Je ne me permettrai aucune autre réflexion sur votre situation politique. Mais je vois d'ici votre contenance assurée et j'entends votre voix ferme. Ma foi l'habit sera le bien venu; le rôle est beau à jouer. »

Et Lise de Magnytot écrit de son côté à son oncle :

« Nous avons été ce matin avec M. d'Anthoine chercher des parures pour vous. Vous serez un peu étonné de vous retrouver vêtu comme on l'était à Versailles. Les manchettes, la bourse, l'épée, tout est revenu, et j'en suis charmée. Vous devez avoir reçu votre décoration de la Légion d'honneur. M. d'Hauterive vous a envoyé deux croix, vous en trouverez une petite de Menière [joaillier] attachée à l'habit. »

\*  
\* \*

Cependant des lézardes apparaissent dans l'édifice de l'alliance anglo-russo-turque : le moment est propice pour le saper sans répit.

Ruffin adresse le 15 janvier 1806 au Reis effendi une note où il déclare qu'au nom de l'Empereur des Français « il met une opposition formelle et positive à la conclusion du renouvellement du traité d'alliance de 1798 entre la Sublime Porte et la cour de Londres. » Et il ajoute « si la réponse est aussi affligeante pour lui que celle qui lui fut donnée le 27 décembre 1805 relativement à la ratification du traité avec la Russie, il demandera instamment à sa cour de le rappeler. »



Pour accentuer la pression exercée par Ruffin sur le gouvernement turc, Talleyrand dépêche à Constantinople l'un des agents de son département nommé Roux de Rochelle.

Né à Lons-le-Saunier le 26 mars 1768, Roux de Rochelle était entré au Ministère des Relations extérieures en l'an V et avait été nommé le 1<sup>er</sup> vendémiaire an IX (23 septembre 1800) sous-chef de la deuxième division politique. La distinction avec laquelle il servait depuis cinq ans sous les ordres d'Hauterive lui valait d'être chargé de cette mission de confiance à Constantinople.

Arrivé vers le 25 janvier 1806, Roux eut avec le Reis effendi et le Kiaya bey des entrevues dans lesquelles les raisons déjà données par Ruffin en faveur d'un rapprochement de la Turquie avec la France furent développées par lui, mais avec l'autorité et le prestige d'un fonctionnaire envoyé spécialement à la Porte sur l'ordre du vainqueur d'Austerlitz.

Ruffin conçut-il en son for intérieur quelque dépit de voir ce délégué du ministre accomplir auprès de la cour, où il était accrédité, la même besogne que lui? Il n'en laissa en tout cas rien paraître. Il donna à Roux le concours le plus empressé et lors de son départ il assura Talleyrand « de l'estime qu'il avait conçue pour lui pendant les trois semaines qu'il avait passées au Palais de France et du regret que lui causait son éloignement. »

Rivalisant de prévenances, ces deux fonctionnaires, qui ne s'étaient jamais vus, contractèrent dès lors une amitié immuable.

\*  
\* \*

Les tendances du gouvernement ottoman évoluaient dans le sens souhaité par Ruffin. La communication inattendue de documents confidentiels en février 1806 l'en convainquit. Il reçut une lettre d'Ibrahim effendi, Kiaya bey, à laquelle était annexée une copie d'un *Ecrit autographe de Sa Hautesse*, dont il fit la traduction suivante :

« De tout temps mon inclination et mon estime ont été pour les Français, au point que dès mon enfance, je n'ai jamais pu trouver dans mon cœur d'autre ami de la Sublime Porte que la cour de France. Avant mon avènement au trône impérial j'avais déjà fait connaître à cette cour ma prédilection et ma bienveillance. Je suis, moi, l'ancien ami et partisan de la France; lors même qu'elle était République je désirais l'accroissement de ces sentiments; mais c'était un temps de trouble et quelques efforts qui aient été faits de part et d'autre pour atteindre ce but, les conjonctures s'y opposèrent. A présent que la cour de France a repris de nouveau son existence, à présent que

les rênes de ses affaires sont, grâces au ciel, dans les mains souveraines de l'Empereur, mon ami, j'attends de la divine Providence que les liaisons de l'union vont se resserrer entre les deux puissances au gré de leur antique amitié. A cet égard, les vœux que j'ai formés, les espérances que j'ai conçues depuis vingt ans seront désormais accomplis. A mesure que le temps propice arrivera je ne négligerai rien de mon côté pour l'exécution.

« Ma joie va toujours croissant, à mesure que j'entends les victoires et les faits héroïques de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Je m'attends aussi de la part de mon ami l'Empereur au même empressement à faire tout ce qui est salulaire à ma Porte et mon cœur me témoigne que les Français ne sacrifieront pas un ami ancien et tel que moi, mais qu'au contraire ils mettront en œuvre une infinité de choses *avantageuses* pour moi. Alors s'il plaît au Très Haut je pourrais m'enorgueillir de l'amitié que les Français ont pour ma Porte. Je te le dis, dis-le de même, confidentiellement <sup>1</sup>. »

La lettre du Kiaya bey à Ruffin présentant l'*Ecrit autographe de Sa Hautesse* contenait cette demande inattendue : « Je vous prie de me renvoyer ma présente lettre en y émargeant quelques lignes de votre écriture. »

Acquiesçant à ce désir, sur la marge même de la lettre du Kiaya, Ruffin exprime en turec l'extrême satisfaction que lui a causée la communication de l'*Ecrit autographe* :

« La lecture respectueuse que j'en ai prise a rendu à ma vue toute sa vivacité et a versé dans mon cœur le baume de l'instruction. »

Puis en termes voilés il se félicite de voir le présage d'un rapprochement franco-ottoman. « C'est avec mon impartialité connue que je n'hésite pas à lui affirmer que la grande voie dans laquelle d'après sa prudente direction l'on marche actuellement me paraît jusques à présent devoir, suivant mes faibles lumières, conduire l'objet au but désiré par les deux cours. »

En adressant à Talleyrand le 10 mars 1806 la traduction de ces documents, Ruffin signale le caractère exceptionnel de cette correspondance. « De semblables papiers ne furent jamais communiqués à un ministre européen; jamais on ne demanda des réponses à mi-marge pour les faire voir au souverain comme une autorité valable. »

Ayant recherché la cause de cette dérogation aux usages, il en donne l'explication suivante :

« Ces deux choses sont sans exemple et tiennent à une anecdote qui n'est pas moins unique en son genre. Le prince Selim enfermé au sérail comme héritier présomp-

1. L'Ecrit de Selim III est adressé au Kiaya bey. Il est daté du 29 de la lune de Zil-caad l'an de l'hégire 1220; la traduction est datée du 28 février 1806.



tif de l'Empire avait trouvé moyen d'entretenir pendant les années de sa réclusion avec le feu Roi <sup>1</sup> une correspondance assez active, dont ma place de secrétaire interprète m'avait fait naturellement le traducteur inconnu et muet. Depuis mon retour en Levant, j'ai été fidèle au secret et n'en parlai à qui que ce soit, pas même au feu Capitan pacha, quoi qu'il eut auprès de lui un des intermédiaires de cette correspondance <sup>2</sup>. C'est lui [Selim] qui causant en dernier lieu avec le Kiaya bey sur mon écriture, mon style, mon âge, sa prédilection pour la France, ses anciennes relations clandestines avec moi, et à force de calculs et de rapprochements finit par dire qu'il serait possible que je lui servisse de témoin sur ce dernier point et parut désirer de me voir. Le ministre, en me faisant rendre par M. Franchini toutes les confidences du sultan, insista moins sur sa velléité que sur sa conjecture. Je crus qu'il était temps de la confirmer. Je le fis non seulement par la double filière de M. Franchini au Kiaya bey et de celui-ci à son maître, mais encore par le moyen de ma réponse, où je le dis d'une manière qui n'est intelligible que pour lui seul. »

Ruffin suppose donc que Selim, le souponnant d'avoir été l'intermédiaire anonyme dans sa correspondance avec Louis XVI, a voulu se procurer un spécimen authentique de son écriture. Ruffin lui a confirmé le bien fondé de sa présomption en faisant usage d'un moyen dont se servaient l'ex-secrétaire interprète devenu chargé d'affaires et l'ex-prince héritier devenu sultan <sup>3</sup>.

Dans sa réponse au Kiaya bey, Ruffin avait suggéré que l'envoi à Paris d'une ambassade extraordinaire, qui remettrait à Napoléon un diplôme de Selim III, dans lequel il serait qualifié d'Imperator et de Padichah, donnerait la preuve tangible de la nouvelle orientation politique de la Porte.

L'idée fut acceptée et Mouhib effendi, ci-devant second maître des requêtes, désigné comme ambassadeur extraordinaire.

« Cette ambassade occupe tout le monde, écrit Ruffin le 10 mars 1806, le peuple qui la considère comme l'avant-coureur d'une alliance qu'il désire ardemment avec le peuple français et de la guerre avec la Russie, dont il parle sans cesse et sans mesure; Sa Hautesse qui presse elle-même la confection de cette alliance et fait dépendre son propre repos de la réponse favorable de Sa Majesté; tout ce qu'il y a de bons turcs dans le sérail et au divan, qui a pris un ton peut-être trop haut; nos ennemis enfin qui ne savent pas mieux dissimuler leur jalousie. »

L'ambassadeur Mouhib effendi, qu'Antoine Franchini accompagna comme *mihmandar*, quitta Constantinople le 31 mars 1806.

1. Louis XVI.

2. Isaac bey.

3. Sur cette correspondance de Selim et de Louis XVI, voir L. Pingaud, *Choiseul-Gouffier*, p. 88-89.

Les préparatifs de cette ambassade, puis la justification de l'occupation de Raguse par le général Lauriston qui avait quelque peu ému le Divan, furent les dernières grandes affaires de la gérance de Ruffin <sup>1</sup>. Reconnu comme empereur, Napoléon pouvait se faire représenter à Constantinople par un ambassadeur.

Le 2 mai 1806 le général Sebastiani fut nommé ambassadeur et de La Blanche premier secrétaire.

Talleyrand en fit part à Ruffin le 16 mai 1806, et lui adressa en même temps l'expression de la satisfaction de l'Empereur.

« Je ne puis, Monsieur, vous annoncer ces nominations sans vous exprimer combien Sa Majesté a été satisfaite de vos services comme chargé d'affaires. Personne ne pouvait mieux que vous remplir les fonctions qui vous ont été confiées et je n'ai jamais reçu de toutes les personnes qui ont été à Constantinople qu'un même témoignage, sur l'estime et la considération qui vous environnent.

« M. le général Sebastiani se félicite de vous conserver comme conseiller d'ambassade. Vous saurez toujours concourir par vos lumières et votre expérience au succès de toutes les missions auxquelles vous serez attaché. »

#### IV. — Apogée de la carrière de Ruffin.

La carrière de Ruffin a atteint son apogée. Il a soixante-trois ans. S'il est malheureusement affecté de surdité, il a conservé ses forces physiques. Il écrit et lit sans lunettes. Il est resté cavalier et il peut se rendre les jours d'audience au konak du ministre, monté sur le cheval richement harnaché qui l'attend, délicate attention de l'effendi, à l'Echelle de Baghché Capoussi, quand il descend de son caïque.

Il a le regret d'être privé de la présence de ses enfants et de ses petites-filles, mais il a conservé la fidèle compagne de sa jeunesse, et ses belles-sœurs avec ses nièces forment autour de lui un cercle d'affection familiale.

L'Empereur et le Ministre des Relations extérieures ont toute confiance en son habileté diplomatique et en sa connaissance de l'Orient. Il vient de la justifier une fois de plus. Deux questions de grande politique prennent, grâce à lui, un tour favorable à la France : la Turquie se détache de l'alliance russo-anglaise; la Perse va s'allier avec nous.

1. Ruffin eut à étudier pendant sa gérance un certain nombre d'affaires privées intéressant nos nationaux dans le Levant. Nous en omettons le détail, mais il faut pourtant les signaler, car la solution de ces affaires lui donna un surcroît notable de travail.



A Constantinople la considération entoure Ruffin. Son retour à la tête de la légation en août 1805 a été salué de l'approbation générale du public. « Il y trouve de l'attention et de la déférence pour ses paroles et ses écrits. Il s'est acquis la réputation d'homme vrai, impartial et désintéressé ». Il possède nombre d'amis parmi les hauts fonctionnaires de la Porte; le confident du Grand Vizir, Isaac bey, est son ancien pupille. Faveur exceptionnelle, lui, un chrétien il compte pour Sa Hautesse. Du fond du sérail, sultan Selim le suit, et le sachant intégralement dévoué à l'accord des deux empires, fait cas de ses avis.

Et puis, de l'Occident la gloire de Napoléon s'avance vers l'Orient. Tout courrier qui arrive à Constantinople est un messenger de victoire : capitulation d'Ulm, occupation de Vienne, victoire d'Austerlitz, traité de Presbourg. Une atmosphère de prestige enveloppe la légation de France.

### CHAPITRE III

## LES PRÉLIMINAIRES DE L'ALLIANCE FRANCO-PERSANE 1803-1807

#### I. — Vues du Premier Consul sur la Perse.

Dès que par le traité de Paris du 6 messidor an X (25 juin 1802) la paix avec la Turquie eut été rétablie, le regard du Premier Consul se porta par delà le Bosphore et l'Anatolie vers la Perse. Les *Instructions* remises en vendémiaire an XI au général Brune lors de son départ contenaient ce passage : « Le gouvernement désire que l'ambassadeur se procure des renseignements très exacts sur les différents pachaliks et en fasse part au cabinet. *Il doit même pousser ses recherches jusqu'à la Perse.* »

Un an plus tard, les intentions du gouvernement se précisent. Le 8 vendémiaire an XII (1<sup>er</sup> octobre 1803), Talleyrand adresse simultanément des instructions au général Brune et au commissaire (consul) général de France à Bagdad, Jean-François Rousseau. Il écrit à Brune :

« Le premier consul vous recommande, général, de réunir aux moyens d'information que vous pourrez tirer du zèle de ces deux agents <sup>1</sup> tous ceux que votre position centrale pourra vous fournir. Il importe au gouvernement d'être le premier en Europe instruit de tout ce qui peut intéresser le sort de l'Asie et faire présumer les changements plus ou moins prochains et les vicissitudes que les Etats de cette partie du monde peuvent éprouver. Le premier consul m'a particulièrement donné l'ordre d'exciter votre zèle à la recherche de tous les renseignements que vous pourrez vous procurer sur le caractère, l'influence, le pouvoir des hommes qui commandent en Perse et de m'envoyer un mémoire sur la situation réelle et actuelle de cette puissance. Si même il y avait sûreté il voudrait que vous envoyassiez complimenter celui qui dans ce pays exerce la principale puissance et que vous préparassiez ainsi la voie à la nomination d'un ministre, que le premier consul pourrait désirer d'envoyer à Ispahan. »

1. J.-F. Rousseau et Corancez, commissaire général à Alep.



Ainsi dès le principe, le gouvernement laissait prévoir à l'ambassade de Constantinople qu'elle aurait à jouer un rôle de premier plan dans ses relations futures avec la Perse. Comme on le verra par la suite, Ruffin le tiendra dignement.

Ce même jour, 8 vendémiaire an XII, Talleyrand adressait la lettre suivante à Jean-François Rousseau :

« Le premier consul désire que vous vous occupiez principalement de lui préparer les moyens d'ouvrir une correspondance avec la Perse... Il veut que vous m'adressiez un mémoire complet sur tout ce que vous savez de l'état actuel de la Perse, de la force des dispositions et du caractère des chefs de cet Etat. »

Ce Rousseau, cousin germain de Jean-Jacques, était certainement alors le plus qualifié de tous nos agents en Orient pour entamer ces relations. Il achevait à Alep, où il résidait temporairement, une vie passée tout entière au milieu des Orientaux. Il parlait fort bien la langue persane, connaissait les usages des Persans et la manière de traiter avec eux. Né à Ispahan en 1738, il y avait vécu pendant toute sa jeunesse. En 1756 il était allé s'établir à Basora, comme agent de la Compagnie française des Indes orientales, mais il était remonté plusieurs fois sur le plateau de l'Iran et avait fait notamment trois séjours à Chiraz à la cour du grand Kerim Khan, qui gouverna la Perse de 1758 à 1779. Il y avait noué des relations avec des Persans de marque, et fait la connaissance du jeune Feth Ali, qui, proclamé chah en 1797, était en 1803 précisément le souverain avec qui le Premier Consul désirait entrer en rapport.

D'Alep il fit le 10 pluviôse an XII (31 janvier 1804) à Talleyrand une réponse nourrie de sagesse et d'expérience :

« Pour ouvrir une correspondance avec la Perse, je ne proposerais pas au Premier Consul d'envoyer une ambassade publique à Feth Ali schah, qui en est le souverain actuel, car outre qu'elle entraînerait des dépenses énormes, les Anglais n'épargneraient ni manigance ni leur or corrupteur pour la traverser. C'est pourquoi mon opinion serait que vous commencassiez par écrire vous même, citoyen ministre, une lettre amicale au premier ministre de Perse, pour le prévenir du dessein du Premier Consul, laquelle vous m'adresseriez pour que je la lui fisse parvenir par un homme exprès et sûr avec une autre missive de ma part que j'y joindrais en conséquence. Cette lettre de votre part pourrait être écrite en français ou en persan et dans le cas qu'elle fût en notre langue, je pourrais par votre ordre charger mon fils qui possède à fond le persan d'en faire la traduction que j'y joindrais pareillement. Vous auriez l'attention pourtant de laisser en blanc le nom du ministre persan que je remplirais au cas qu'il vint à être changé dans l'intervalle.

« Cela fait, mon idée serait encore que le Premier Consul envoyât deux autres personnes sous le simple titre de naturalistes ou médecins chargés des instructions nécessaires ainsi que d'une lettre de sa part ou de celle du second consul comme il le jugerait à propos pour le roi de Perse, lesquels s'achemineraient avec le motif de faire quelques observations astronomiques dans cet état ou d'y former une collection de plantes et de manuscrits. Si mon idée est approuvée par le Premier Consul, ses envoyés arrivant ici, je leur donnerais un interprète avec les renseignements pour les diriger dans l'objet caché de lui-même, mais il est important qu'ils soient fournis de bons moyens pécuniaires pour voyager avec honneur et commodité.

« En attendant votre réponse, citoyen ministre, je vais expédier secrètement un message à mes agents de Bagdad avec des lettres tacites à mes amis de Perse pour préparer les voies qui doivent faciliter et assurer les relations que le Premier Consul voudra entretenir avec le roi de Perse et les autres chefs de cet état, qui m'ont témoigné toujours beaucoup d'estime et de considération pour notre glorieuse république. »

Un an plus tard, le 28 vendémiaire an XIII (20 octobre 1804), Rousseau fait part à Talleyrand du succès de ses premiers pas.

« Monseigneur,

Par différentes lettres que j'ai écrites en Perse, j'ai fait entrevoir à plusieurs personnes qui sont à la tête des affaires et particulièrement à mon intime ami le chekeslen (cheik ul islam) d'Ispahan nommé Mirza Morteza, premier magistrat du royaume, l'intention où était Sa Majesté l'Empereur d'entrer en correspondance avec Fath-alicha, et je viens de recevoir ses réponses par lesquelles il me dit qu'il était charmé de cette apparence de liaison, qui allait se former entre les deux souverains, m'assurant que rien ne flattait tant le roi de Perse que de recevoir quelques marques d'amitié de la part de l'illustre chef de l'Empire français, dont le nom connu de grand Bonaparte retentit depuis longtemps dans ses Etats. »

## II. — Le message de Feth Ali chah à Napoléon.

Le bon accueil réservé par Feth Ali chah aux lettres de J.-F. Rousseau s'explique par les craintes que la Russie lui inspire.

Le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> ont été marqués par un mouvement continu d'expansion des Russes vers le sud. Par le traité de Kainardji (1774) le Khanat de Crimée devient indépendant du sultan; neuf ans plus tard, en 1783, la Crimée est incorporée à l'Empire russe.

La Russie a donc désormais une façade sur la mer Noire, événement de première importance pour l'histoire économique de l'Europe, car la mer Noire



cesse d'être, comme elle l'était depuis trois siècles, une mer exclusivement turque. Les marines marchandes de l'Europe occidentale vont les unes après les autres y avoir accès. Événement non moins important pour la Perse, car de la Crimée les Russes progressent le long de la rive orientale de la mer Noire et aboutissent à l'embouchure du fleuve Rion, le Phase de l'antiquité, le vieux Phase de l'Expédition des Argonautes, et ils construisent à l'embouchure la forteresse de Poti.

Ensuite ils mettent la main sur la Géorgie, et se rendent maîtres de la côte occidentale de la mer Caspienne.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Russes s'installent définitivement dans l'isthme, qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne. La Perse est donc gravement menacée sur sa frontière septentrionale.

Les Russes franchiront-ils l'Araxe et s'empareront-ils de l'Azerbeïdjan? Continueront-ils à progresser vers la côte sud de la mer Caspienne, s'empareront-ils de la fertile province du Ghilan et couperont-ils à la Perse tout accès à la mer?

Et c'est au moment où Feth Ali chah se pose avec inquiétude ces questions qu'une offre de concours lui parvient de Bonaparte, maintenant chef de la nation française. Comment ne l'accueillerait-il pas?

Il y répond donc, mais par l'entremise du représentant le plus qualifié de la France en Orient, de son ambassadeur auprès de la Sublime Porte.

\*  
\* \*

Le 21 frimaire an XIII (12 décembre 1804) le maréchal ambassadeur Brune terminait sa mission. Il se tenait devant la porte du Palais de France, dans la grande rue de Péra, prêt à monter à cheval, ayant déjà un pied à l'étrier, quand un Arménien modestement habillé se présente à lui et insiste pour lui parler en particulier. Le maréchal y consent et fait entrer l'inconnu dans le Palais, puis dans son cabinet. De ses vêtements, cet individu tire un sac en étoffe brillante et du sac un écrit, qu'il présente au maréchal.

Mais ce document était tracé en caractères orientaux et seul à l'ambassade Ruffin était capable de le lire. Mandé au Palais, Ruffin déchiffre immédiatement le paraphe de Feth Ali chah. Cet écrit était adressé aux « Directeurs du gouvernement et les invitait à renouer leurs antiques relations avec la Perse », Ruffin en fit une traduction française, que le maréchal Brune emporta à Paris.

Ce message se divisait en trois parties : d'abord des compliments à l'adresse

de Bonaparte, puis un récit de l'invasion des Russes dans le pays d'Erivan et enfin une demande de concours armé contre les Russes.

On dit souvent que le style oriental est hyperbolique et ampoulé. S'il est vrai, les compliments adressés à Bonaparte sont, si l'on peut dire, furieusement orientaux.

« Tant que le vaisseau de la sphère dans son mouvement orbiculaire parcourra les mers du monde possible, tant que ses stations régulières seront l'asile assuré des Etres embarqués sur ce vaisseau de la création universelle, puisse durer aussi longtemps l'existence du héros, qui illustre les plaines de la magnanimité, orne le champ clos de l'honneur, constitue l'ordre de la souveraineté et du gouvernement, et définit les objets du suprême commandement de l'administration, pierre précieuse qui enrichit le glaive de la justice et de la victoire, frontispice décorateur du volume de la science et de la sagesse, ancre de l'arche de la dignité et du bonheur, pilote exercé sur l'océan de la grandeur et de la magnificence, élite des hommes profonds dans la connaissance de droit, colonne des maîtres dans l'art de régner, restaurateur des principes éternels, Bonaparte, que Dieu raffermisse les fondements de sa gloire! »

Suit un long récit de l'attaque d'Erivan par les Russes et de leur défaite. Le général russe Sisianov avait assiégé cette place forte, mais en arrêtant le ravitaillement de son armée, Feth Ali chah venu en personne le combattre l'avait contraint à la retraite.

« Cette année, continue le message, le souverain régnant des Russes s'était flatté de faire une invasion dans l'Iran, et il avait cru qu'il s'ouvrirait aisément le chemin de ses frontières sans penser que le faible passereau ne peut habiter le nid du faucon et que ce serait un phénomène incroyable de voir le cerf timoré trouver son repos dans l'ancre du lion rugissant. »

Enfin Feth Ali chah propose à Napoléon de prendre en commun des dispositions pour attaquer les Russes.

« Il nous revient par le rapport des voyageurs que le souverain régnant des Russes était vis-à-vis des Français en velléité de querelles et dans des termes contentieux qui pourraient amener une rupture entre lui et la puissante cour de France. Il s'élève au fond de notre noble cœur un pressentiment que les fondements de l'union et de l'intimité entre deux grandes puissances telles que sont les nôtres acquerront peut-être une plus grande solidité et que l'esprit d'unité de nos intérêts respectifs prendra un caractère de pérennité.

« D'après ces données la plume de l'amitié vous notifie par cet écrit qu'à la saison



du printemps notre armée conquérante et nos sublimes étendards seront encore mis en mouvement vers les terres des Russes. Que le héros fondateur des principes de la souveraineté destine aussi une infanterie considérable et une nombreuse cavalerie au même objet, qu'il les fasse entrer sur les terres des Russes par le côté qui offre le passage le plus facile aux Français.

« Ces terres étant envahies à la fois de deux côtés différents par nos troupes impériales, qui égalent en nombre les étoiles et par votre armée habituée à vaincre et le bruit des tambours et des trompettes du ressentiment et de la vengeance retentissant partout dans les plaines des Russes, nous jetterions dans les cœurs peints des habitants la terreur de la mort et de la perdition.

« C'est par cette seule manière que nous parviendrons à porter, ainsi qu'il est convenable et nécessaire, la destruction et l'anéantissement du pays russe à un tel degré, que le souverain régnant ne puisse plus pendant longues années se permettre des entreprises aussi déloyales, ni sortir des limites de son rang et des frontières de son territoire.

« Les principes de l'amitié et de l'intimité, qui nous unissent, exigent impérieusement qu'au moyen d'une correspondance suivie, les portes de nos communications restent sans cesse ouvertes, et que donnant dès à présent l'essor à la plume qui doit tracer ces sentiments réciproques, vous n'hésitez pas à mettre en évidence sur les pays de nos relations les demandes et objets importants que vous voudrez bien nous confier.

« Au surplus, que le vent de la félicité se conforme toujours à vos désirs et à votre tranquillité. »

En même temps qu'il traduisait le message, Ruffin en interrogeait le porteur, un Arménien nommé Ossep Vassilovitz. De ses dires, il résultait que le chah attendait principalement de la France le concours de techniciens, d'officiers, d'ingénieurs et de fondeurs de canons.

Instruit par le maréchal Brune des ouvertures de Feth Ali chah, l'Empereur les accueille favorablement et, sans délai, fait acheminer vers Téhéran deux Envoyés : le secrétaire interprète Amédée Jaubert et l'adjudant commandant Alexandre Romieu.

### III. — Concours de Ruffin aux missions Jaubert et Romieu.

*La préparation du voyage de Jaubert.* — Parti de Paris le 13 ventôse an XIII (4 mars 1805), Jaubert arriva à Constantinople le 22 germinal (11 avril). Après avoir accompli auprès du sultan Selim la mission dont il a été question plus haut (p. 8), il prépara son départ pour la Perse.

Dans son *Voyage en Arménie et en Perse* (publié en 1821), Jaubert se contente d'écrire à ce propos : « M. Ruffin m'aïda de ses avis ». C'est amoindrir injustement le rôle de son vieil ami. En réalité ce fut Ruffin qui organisa ce voyage difficile, conformément aux instructions que Talleyrand lui avait données le 11 ventôse an XIII (2 mars 1805) :

« Vous êtes particulièrement chargé, Monsieur, de la confiance de la mission de M. Jaubert et de la correspondance qui est relative à cette mission... Je vous transmets un chiffre que vous devez garder pour vous seul et qui vous mettra en relations directes avec M. Rousseau, M. Jaubert et moi. »

Le plus grand secret, cette dernière phrase le prouve, était recommandé à Ruffin; la destination réelle de Jaubert devait être dissimulée, non seulement au gouvernement turc, mais même au chargé d'affaires Parandier, que Talleyrand considérait comme trop novice dans les questions du Levant pour mener à bien une affaire aussi délicate.

Des deux voies par lesquelles de Constantinople Téhéran pouvait être atteinte, celle de l'Arménie et celle de l'Irak, Ruffin conseilla à Jaubert de choisir la première.

« Les deux voies qui y conduisent ont été balancées, écrit Ruffin à Talleyrand le 4 floréal an XIII (24 avril 1805) et j'avais d'avance renoncé à celle par Alep et Bagdad. Quinze jours de poste pour se rendre à la première ville et de là une attente de six mois pour avoir une caravane, dont le départ est réglé comme la mousson, en outre la certitude d'y exciter la barbare jalousie des Anglais qui veulent à tout prix nous fermer le chemin de l'Inde, qui en 1782 firent assassiner dans le désert l'ingénieur Brue, toutes ces considérations nous avaient fait déjà pencher, M. Jaubert et moi pour la voie d'Erzeroum par Trébizonde, lorsque Ossep Vassilovitz est venu pour achever notre conviction. »

Informé par la voix publique de l'arrivée de Jaubert, cet Arménien s'était présenté au Palais de France.

« M. Franchini aîné, notre confident nécessaire, l'amena dans mon cabinet et dans le cours de la séance nous introduisîmes en quatrième M. Jaubert, qui eut l'air de me faire une visite par hasard et que nous retînmes sans conséquence comme ne sachant point le turc. »

Ruffin interrogea Ossep Vassilovitz sur les avantages des deux routes

« Ossep dicta sur le champ à M. Franchini les deux itinéraires avec le nom des Konaks et le nombre d'heures de marche ».



« Trouveriez-vous quelque difficulté, demanda ensuite Ruffin à Vassilovitz, qui avait fait plusieurs fois ces deux routes, à conduire un français? Aucune, répondit-il, s'il quitte son costume et se donne pour un de vos barataires arméniens qui fait le pèlerinage d'Ekmiatzin ou de l'Eglise réverée par cette nation comme le berceau de son christianisme, ce qui nous mettrait aux portes d'Erivan. Il serait seulement à désirer pour lui et pour moi qu'il sût un peu de turc pour nous entendre. A laquelle des deux routes donnez-vous la préférence, demanda ensuite Ruffin? A celle de Trébizonde, répondit l'arménien. La montagne qui touche presque à cette ville une fois gravie, je me fais fort d'éviter les habitations musulmanes et de ne traverser que les villages arméniens. Y a-t-il à Erivan et à Téhéran, demande encore Ruffin, des relations de change établies avec Constantinople? Je m'engage, répondit Vassilovitz, à négocier sur la place telle somme qu'il faudra; en un mot soit que vous me chargiez de la réponse ou de la conduite de celui qui la portera, j'espère en Dieu de revenir ici et je demande qu'à mon retour l'on me gratifie d'un barat. »

A la suite de cette conversation il fut décidé que Jaubert passerait par l'Arménie et qu'il serait accompagné d'Ossep Vassilovitz. De minutieuses précautions furent prises par Ruffin pour éviter d'ébruiter le départ de Jaubert. Il disposait d'un firman permettant au porteur d'aller jusqu'à Erzeroum, qui avait été établi au nom du vice-consul d'Héraclée du Pont, Allier<sup>1</sup>, mais n'avait pas été utilisé. Il le remit à Jaubert qui voyagea sous le nom d'Allier.

Ossep Vassilovitz fut prévenu la veille seulement du départ qui eut lieu le 8 prairial an XIII (28 mai 1805). Le jour même à deux heures du matin Jaubert adressa l'adieu suivant à Ruffin :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ces lignes pour vous remercier des conseils paternels que vous n'avez cessé de me prodiguer et auxquels je devrai, s'il plaît à Dieu, le succès de ma mission. Je vous demande, Monsieur, votre bénédiction paternelle. »

Jaubert feignit de retourner en France. Mais arrivé à Fanaraki à l'embouchure du Bosphore dans la mer Noire, il se sépara d'Antoine Franchini son compagnon, passa sur un bâtiment qui l'attendait et fit voile pour Trébizonde, où il arriva le 17 prairial an XIII (6 juin 1805).

*La préparation du voyage de Romieu.* — Avant que Jaubert n'eut quitté Constantinople, Ruffin avait eu à veiller à la mise en route de l'adjudant commandant Romieu, le second agent envoyé en Perse.

1. Allier de Hauteroche, Consul, numismate et antiquaire; voy. plus loin (p. 240) ses relations personnelles avec Ruffin.

Alexandre Romieu était né à Nyons (Drôme) en 1764. Engagé volontaire en 1793 il avait servi jusqu'en l'an IX dans les armées du Rhin et d'Italie et gagné ses grades sur les champs de bataille. En brumaire an X il avait été nommé commissaire général des Relations commerciales à Corfou.

Bien loin de le satisfaire, son arrivée à Constantinople le 30 floréal an XIII (20 mai 1805) causa à Ruffin une inquiétude dont il fit part à d'Hauterive le surlendemain (2 prairial an I<sup>er</sup> de l'Empire, 22 mai 1805).

« On m'annonce un courrier de France. Le cœur me palpite dans l'incertitude si cet incident n'ébranlera point le fil encore si frêle de notre trame. Suivez, Monsieur (vous le pouvez), la gradation de ma douloureuse surprise. C'est M. Romieu qui se présente, chargé d'un énorme portefeuille. Son nom connu des Turcs, plus encore des Russes, l'a déjà devancé à la Porte, et quelle impression y aura-t-il produit sur notre adversaire, dont il réarme les soupçons, sur notre parti assez faible pour les partager ou du moins pas assez ferme pour les combattre ?

« M. Romieu me dit avoir fait le voyage de Vienne ici avec un exprès de la légation britannique près cette cour, avoir été annoncé par M. de Sainte Luce au prince Ypsilanti pour un officier général chargé d'une mission secrète et n'avoir aucune lettre pour M. Parandier. J'ouvre celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 germinal et j'y vois que M. Romieu a la même destination que M. Jaubert, destination que nous avons tant de peine à couvrir du voile du plus profond mystère. Que vous dirai-je monsieur ? La vérité telle qu'elle est dans mon caractère, telle que je la dois aux sentiments dont vous m'honorez. Je fus d'abord accablé sous cette masse de contre-temps apparents.

« Il me fallut un second mouvement, celui de la réflexion pour faire à M. Romieu l'accueil dû à son grade, à son mérite, à votre recommandation, surtout au choix de Sa Majesté. Je lui promis tous mes soins, tous les conseils de mon expérience, tous les secours de ma bonne volonté ; je le priai de m'aider de son côté à colorer aux yeux de M. Parandier son arrivée sans lettre pour ce chargé d'affaires du motif plausible qu'on était incertain à Paris, s'il serait à Constantinople d'après l'ordre conditionnel qu'il avait d'en partir ; j'engageai M. Romieu à rapporter au Palais de France son portefeuille, sauf à m'en consigner les pièces par insensible transpiration ; je m'obligeai à lui faire voir tout ce que cette capitale peut offrir de curieux dans son enceinte et dans ses environs, mais je l'invitai à ne point se répandre dans les sociétés de Péra et à s'y communiquer le moins possible à nos commissaires et autres Français oisifs, dont le peu de discrétion a, sans qu'ils s'en doutent, de sérieuses conséquences. J'insistai principalement auprès de lui, en réfutant avec douceur toutes les objections contraires, sur la sagesse de l'article des instructions du Ministre, qui enjoint à MM. Jaubert et Romieu de mettre entre leurs départs respectifs une longue distance et de prendre chacun une route différente ; après quoi j'exhortai ce dernier à prendre du repos, dont il me paraissait avoir besoin et à se prémunir de réserve et de patience.



« MM. Franchini et Jaubert ne tardèrent pas à venir se recorder avec moi sur les nouveaux moyens à prendre pour donner le change à la Porte et au public, touchant la mission de M. Romieu. M. Franchini, dont l'esprit inventif n'est jamais pris au dépourvu, ouvrit l'avis de nous tenir impénétrables, et de laisser ensuite entendre que M. Romieu doit aller remplir à Bassora le commissariat général des Relations Commerciales, que l'espérance d'une paix prochaine rend très important.

« Ce fut pour moi un trait de lumière, que je saisis avidement comme une idée simple, vraisemblable et qui ferait une heureuse diversion pour M. Jaubert. Les Anglais qui ont déjà fait suivre M. Romieu achèveront de ne voir en lui qu'un officier supérieur que le gouvernement rival veut lancer dans l'Hindoustan. Ils fixeront leurs regards sur cette partie et finiront par y attirer ceux de la Russie et de la Porte, qui redoutent l'envoi de M. Romieu dans la Morée, à Janina ou en Romélie. »

Mais Romieu n'observa pas la discrétion et la réserve qui lui avaient été recommandées. Dans un post-scriptum du 3 prairial an XIII (23 mai 1805), Ruffin exprime sa défiance à l'égard de ce diplomate novice.

« Je les crois tous deux (Jaubert et Romieu), animés d'une noble émulation. Veuille le ciel maintenir sur la ligne de ce sentiment et dans les limites de la circonspection si essentielle au succès le dernier arrivé, qui doit fermer la marche. Ses accointances avec le comte Bulgari, corfiote plus que russe, son langage trop peu mesuré, son impatience de partir, ses projets de diligence dans l'Asie calculés d'après son livre de poste d'Europe me démontrent l'inutilité de mes représentations et le besoin de toute notre confiance dans le bonheur inséparable de toutes les conceptions de Sa Majesté. »

Cependant quelques jours plus tard, Ruffin revient un peu de sa prévention :

« M. Romieu est plein de bonne volonté et de courage, écrit-il à Talleyrand le 20 prairial an XIII (9 juin 1805); je lui recommanderai la plus grande prudence et l'austérité la plus scrupuleuse dans ses mœurs, deux choses essentielles pour donner aux Persans une bonne opinion des Français. »

Romieu partit de Constantinople le 27 prairial an XIII (16 juin 1805). Franchini l'accompagna jusqu'à Scutari et ne le quitta qu'après l'avoir vu à cheval.

On ne doutait pas à Péra que l'Inde fût le but de son voyage : Ruffin et Franchini avaient donné le change à l'opinion.

## IV. — Le voyage de Romieu. Sa mort à Téhéran.

Romieu traversa l'Anatolie du nord-ouest au sud-est, s'embarqua à Mersina, passa le golfe d'Alexandrette et arriva à Alep le 25 messidor an XIII (14 juillet 1805).

« Je m'empresse de vous annoncer que je suis arrivé ici, il y a trois jours après vingt-huit jours de marche, écrivit-il à Ruffin le 28 messidor. Il était temps que j'arrive pour retremper mes forces morales qui étaient totalement épuisées; quelques jours de retard de plus m'auraient certainement jeté dans le découragement ou produit une révolution désastreuse dans tout mon être. Empêchez tout Européen qui vous intéressera à traverser en poste le pays que je viens de parcourir. Les Turcs asiatiques sont aussi loin de la civilisation de ceux de l'Europe que ces derniers le sont de celle des peuples de l'Occident. Partout l'autorité du sultan est nulle; la guerre est partout et les routes sont couvertes de voleurs. Je n'ai trouvé que quatre honnêtes gens musulmans dans mon voyage qui respectent leur souverain et qui soient hospitaliers pour les étrangers : les pachas d'Eskischehir, de Cogni [Konieh?] et les agas d'Antioche et d'Alep. Une des choses qui m'a fait le plus souffrir, c'est la vermine qui s'était emparée de tout mon corps et qui me rendait un objet d'horreur à moi-même. Je vous en fais l'aveu : un jour j'en ai pleuré. Je vais me reposer ici quelques jours chez M. Corancez, qui m'a reçu et me traite d'une manière à me faire oublier toutes mes peines passées. J'ai bien besoin de repos. »

Outre Corancez, consul titulaire du poste, Romieu rencontra à Alep le consul général de France à Bagdad, Jean-François Rousseau et son fils Joseph.

Romieu, « ce brave officier », parut téméraire à J.-F. Rousseau, qui à son impétuosité oppose sa propre prudence.

« J'ai observé à M. Romieu, écrit-il à Talleyrand le 29 messidor an XIII (18 juillet 1805), que la route de Bagdad est toute troublée et qu'il y a des dangers à s'y exposer sans prendre toutes les précautions qu'exige la prudence. Les Wahabis d'un côté, les Sinjars et les Curdes révoltés de l'autre, infestant le désert et la voie de la Mésopotamie, mon devoir et le zèle qui m'anime pour le succès de sa mission m'imposaient l'obligation de l'exhorter à ralentir sa course et à s'arrêter quelque temps à Alep pour attendre une amélioration des circonstances et pour donner aussi à mon fils le temps de faire ses dispositions.

« Vous savez, Monseigneur, que de toutes les missions en Asie, et dans les Indes où j'ai concouru, pas une n'a échoué, et je puis me vanter d'avoir toujours trompé la



surveillance de nos ennemis. La raison est que je n'ai jamais précipité les choses, que j'ai toujours été à pas lents, que j'ai toujours pris d'avance toutes les précautions qu'exigeaient les localités et les circonstances. »

Mais Romieu, impatient de tout délai, justifie sa hâte à partir, malgré la fièvre qui l'accable. « M. Ruffin dont les conseils à Constantinople devaient être regardés comme des *ordres* pour moi m'avait fortement invité à sortir le plus tôt possible du territoire turc », disait-il.

Talleyrand avait prescrit à Joseph Rousseau, persisant expert, d'accompagner Romieu comme interprète. Mais J.-F. Rousseau garda son fils, et l'excusa auprès du Ministre :

« Outre qu'il est d'un caractère très faible, il souffre depuis longtemps de maux de poitrine et il ne pourrait supporter les chaleurs cruelles de la saison, jointes aux fatigues et aux autres inconvénients d'un voyage aussi rude et aussi précipité que M. Romieu veut absolument le faire. »

Joseph Rousseau fut remplacé par son beau-frère Georges Outrey, qui était le fils d'un médecin établi à Bagdad, Christophe Outrey.

D'Alep, Romieu et Outrey se dirigèrent vers Biredjik, traversèrent l'Euphrate, puis par la voie Ourfa, Mardin, Mossoul, Kerkouk, Kirmancha et Hamadan, ils atteignirent Téhéran le 24 septembre 1805. Entre Ourfa et Mardin ils coururent le danger d'être assassinés. J.-F. Rousseau et Corancez accusèrent le consul anglais d'Alep, Barker, d'être l'instigateur de cette tentative de meurtre, inculpation qui provoqua une polémique violente.

« Je suis arrivé à ma destination depuis cinq jours, écrit Romieu à Ruffin le 1<sup>er</sup> octobre 1805. J'ai bien souffert, bien couru des dangers, bien été malade. Je le suis encore. Le vizir Mirza Riza Kouli Kan a voulu absolument me loger dans son sérail; il m'a été impossible de m'en défendre. Cette attention de sa part a deux motifs, le premier de me faire oublier la manière indigne avec laquelle j'ai été traité depuis les frontières de la Turquie jusqu'ici; j'ai trouvé dans les campagnes un peuple qui n'est nullement hospitalier; on m'y refusait jusques à l'eau. Le second est de me circonvenir entièrement pour m'empêcher de connaître à fond la vraie situation de la Perse avec la Russie. »

Le 1<sup>er</sup> octobre 1805, Romieu fut reçu par Feth Ali chah avec pompe et éclat. Il lui remit de la part de l'Empereur le message suivant daté du 9 germinal an XIII (30 mars 1805).

« Un de mes serviteurs a dû te porter les premiers témoignages de mon amitié<sup>1</sup>. Celui que je t'envoie aujourd'hui est particulièrement chargé de s'informer de tout ce qui intéresse ta gloire, ta puissance, tes besoins, tes intérêts, tes dangers. C'est un homme de courage et de jugement. Il verra ce qui manque à tes peuples pour que leur intrépidité naturelle soit secondée par le secours de ces arts mal connus en Orient et dont l'état des nations du Nord et de l'Occident rend la connaissance indispensable à tous les peuples du monde. »

Le 4 octobre, dans une seconde audience, Romieu remit à Feth Ali chah les présents de l'Empereur. Mais il était arrivé à Téhéran fort malade et le 12 octobre 1805 il succombait.

Avant de mourir, il rédigea partiellement un mémoire sur la Perse, son souverain, son gouvernement et son état de faiblesse militaire, qui parvint à Talleyrand par l'intermédiaire de J.-F. Rousseau.

En ordonnant pour Romieu le cérémonial d'obsèques en usage lors de décès des grands de sa cour, en faisant construire un tombeau surmonté d'une coupole, le chah voulut témoigner sa considération pour l'Envoyé de Napoléon.

#### V. — L'emprisonnement de Jaubert à Bajazid. Son séjour en Perse.

Suivons maintenant Amédée Jaubert dans ses aventures.

Arrivé à Trébizonde en compagnie d'Ossep Vassilovitz, Jaubert gagna Erzeroum, où il se défit de ses habits français pour revêtir un costume oriental. Il approchait du but et déjà il avait posé le pied sur le sol persan, quand il fut victime d'un attentat où il faillit laisser la vie.

Pendant qu'il traversait Bajazid, la dernière ville du territoire turc, le gouverneur Mahmoud pacha, tyran indépendant de l'autorité du sultan, comme l'étaient alors la plupart des gouverneurs des villes d'Anatolie, jugea suspect ce voyageur. Il sépare Jaubert de son guide arménien, fait mettre ce dernier à la torture et en obtient des aveux, qui lui révèlent la nationalité et le but du voyage de l'étranger. Dissimulant son dessein, bien loin de retenir Jaubert, il feint de veiller à sa sûreté : il lui donne une escorte de Kurdes... et cette escorte a ordre de l'arrêter. Jaubert a narré lui-même cette agression dans une lettre qu'il écrivit le 14 mars 1806 à Ruffin.

1. Jaubert, que l'on avait supposé devoir arriver le premier en Perse, alors que Romieu l'y précéda.



« Au pied du mont Arrarat se trouve une rivière, dont les eaux se rendent dans la mer Caspienne. Cette rivière sert de limite entre les Etats de la Sublime Porte et ceux du roi de Perse. Je la traversai et me trouvant sur le territoire persan, mes guides m'engagèrent à descendre. Je rendais grâce au ciel d'être arrivé sur cette terre si éloignée de notre patrie, lorsque je fus tout d'un coup enveloppé, surpris sans défense par l'escorte destinée à me protéger. Malgré mes efforts, ils me bandent les yeux, m'arrachent des armes dont je ne peux plus faire usage, ils les dirigent contre moi, et me couchent la face contre la terre.

« On me laissa dans cette situation jusqu'au soir. La nuit venue, on me conduisit par des précipices affreux, hors de toute route frayée. Après trois ou quatre heures de marche, j'arrivai enfin à une maison écartée de la ville. Le Pacha déguisé sous des vêtements obscurs m'y attendait. Je me plaignis amèrement de ce manque de foi et ma fermeté en cette circonstance me sauva la vie, ainsi qu'à ceux qui m'accompagnaient. Ce traître craignit pour les suites de son attentat. Il me fit entièrement dépouiller et traîner au château, où se trouvait un cachot souterrain, invention digne d'un tel scélérat. On m'y descendit vers minuit à l'aide d'une corde et le pacha donna ordre au commandant de ce château de me réduire à un peu de pain et d'eau, de garder le plus profond silence et me refuser de la lumière, de peur que la clarté qui pourrait s'échapper ne fit soupçonner l'existence de quelques prisonniers dans cette tour. »

Cet événement survint le 7 juillet 1805. Jaubert resta dans cette cave jusqu'au 19 février 1806, c'est-à-dire huit mois. Il dut la vie à une suite de circonstances favorables.

Le commandant du château, Mahmoud aga, était un homme compatissant, qui protégea son prisonnier contre la férocité de son maître. Puis une femme s'émut des dangers que courait ce franc et veilla sur lui.

« Un jour Salhieh, parente de Mahmoud aga, obtint la permission de venir avec une Arménienne nous apporter le pain et le lait qui composaient notre nourriture. Elle était voilée et ne nous parla point alors; mais dans la suite, à l'exemple du vénérable aga, elle nous montra combien elle compatissait à nos maux, et pour les adoucir, elle vint quelquefois s'entretenir avec nous; tant il est vrai que dans tous les pays, la sensibilité est le principal apanage des femmes. »

La « bonne Salhieh » vint souvent causer avec Jaubert, ou plutôt avec Pédros aga, comme on le nommait dans l'entourage du pacha. Elle lui suggéra d'informer la cour de Perse de sa détention; elle lui procura du papier et de la poudre à canon pour faire de l'encre. Jaubert traça un billet en langue turque que Salhieh fit parvenir à Téhéran.

Enfin une épidémie de peste emporta en quelques jours le tyran Mahmoud pacha et son fils Achmed bey.

Mais ce fut de Constantinople que vint la délivrance.

Fort inquiet du sort de Jaubert, Ruffin ayant fait au Reis effendi la confidence de sa mission, une lettre fut expédiée de la Porte dans l'Anatolie orientale. Le beglerbey de Trébizonde et d'Erzeroum, Youssouf pacha, ordonna au nouveau pacha de Bajazid d'élargir Jaubert et de l'envoyer dans son camp d'Endrès à 80 lieues d'Erzeroum.

Après y avoir séjourné, entouré d'égards, pendant trente-cinq jours, Jaubert en repartit pour la Perse le 1<sup>er</sup> avril 1806. Il terminait sa lettre du 14 mars 1806 à Ruffin par ces mots :

« Dites à Son Excellence le Ministre des Relations Extérieures qu'il peut assurer l'Empereur que je ne retournerai pas sans que ma mission soit remplie. Huit mois passés sans voir la lumière du jour n'ont pas refroidi mon zèle. Je ne reverrai Paris que de retour d'Ispahan et avec la réponse du chah. »

Jaubert tint parole. Il arriva à Téhéran le 5 juin 1806 et fut reçu le 8. Le 1<sup>er</sup> messidor an XIV (20 juin 1806) il écrit à Ruffin :

« Je remis au roi de Perse la lettre de Sa Majesté. On y avait mis une pompe extraordinaire. Environ dix mille hommes étaient sous les armes; le roi et toute sa cour magnifiquement habillés. Ma lettre fut lue et ensuite le roi m'entretint sur les affaires de ma patrie, sur la grandeur de Bonaparte, sur son amitié pour la France et sur mes malheurs passés. Je fus content de lui et même de moi dans mes réponses à toutes ses questions. Trois jours après seconde audience et même cérémonial. Je lui remis les présents qui me restaient, et auxquels j'avais ajouté quelques étoffes achetées avec le peu qui me restait de fonds. On me fit ensuite visiter les jardins du palais et les appartements. J'avais la fièvre, je parlais peu et mal. »

Jaubert séjourna une quarantaine de jours à Téhéran, puis à Sultanieh, où la cour passait l'été. L'état de sa santé, qui avait été fort éprouvée, alarmait le roi, qui craignit de le voir succomber comme Romieu. Aussi que d'attentions!

« Les soins que l'on a eus depuis pour mon état dépassent tout ce qu'on peut s'imaginer, écrit-il encore à Ruffin. Le roi m'a envoyé chaque jour un de ses ministres. Il a fait plus. Il a arrêté la marche de son armée pendant deux jours pour attendre mon rétablissement. Enfin jamais un simple envoyé tel que je suis, jamais ambassadeur ou ministre ne reçut tant et de si grands honneurs. »



Un médecin, Mirza Chefy, fut attaché à sa personne. Ce praticien lui témoigna une sollicitude, dont il fut d'abord touché, mais dont il découvrit graduellement la raison.

« Mirza Chefy veillait avec la plus grande attention sur ma santé, et tous les jours il rendait compte à la cour de l'état où je me trouvais. Je fus d'abord surpris et touché de tant de soins de sa part, mais je ne tardai pas à en connaître la véritable cause. Une forte récompense lui avait été promise, s'il sauvait son malade, sinon sa tête était menacée. Aussi tremblait-il en même temps pour sa vie et pour la mienne. Il ne manquait pas de m'éveiller tous les matins à la pointe du jour, uniquement pour me demander comment je me trouvais. S'il croyait reconnaître des symptômes de guérison, son front s'épanouissait. Si au contraire, il en remarquait de fâcheux, il pâlisait. On aurait dit que mon mal venait de l'atteindre, et c'était à moi de le rassurer. »

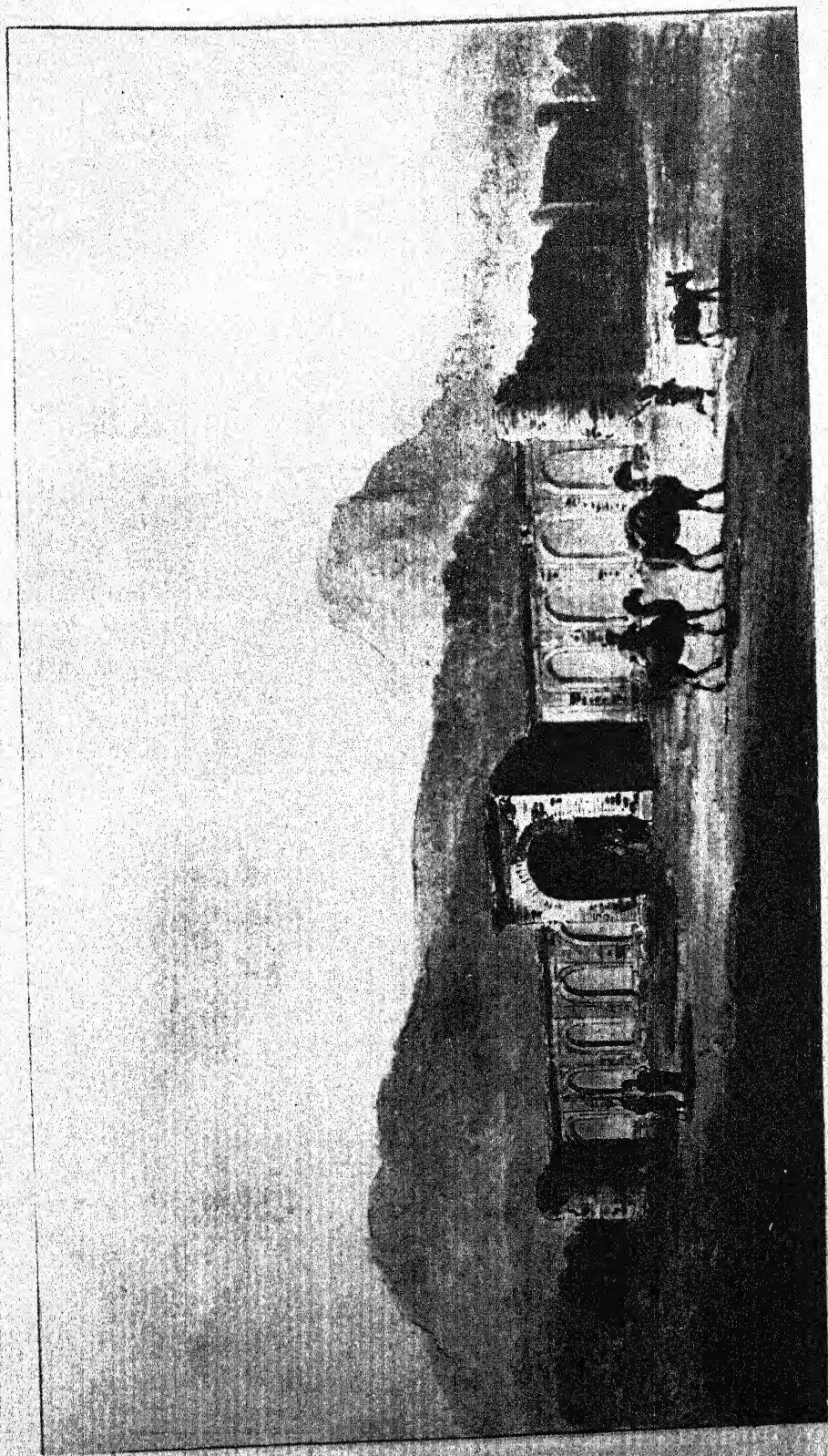
Accompagné d'un officier persan chargé de veiller sur lui, Jaubert reprit la route de Trébizonde par Tauris, Van et Erzeroum. A Ach Calé, il « eut le plaisir de serrer dans ses bras un jeune Français » interprète en langue persane, Joseph Jouannin, qui lui donna des nouvelles de sa famille, de la France et lui remit de l'argent. C'était Ruffin qui avait envoyé Jouannin à sa rencontre. Après le départ des Envoyés, il avait en effet entrepris d'instruire des interprètes en persan, part de son œuvre d'orientaliste qui sera exposée plus loin.

Parti de Trébizonde au début de septembre 1806, Jaubert rentra à Constantinople à la fin d'octobre. Il avait couru de nouveaux dangers en Anatolie, mais il y avait rencontré l'énergique consul général de France à Sinope, Pascal Fourcade, qui avait mis à son service sa connaissance du pays.

#### VI. — L'ambassadeur persan à Constantinople.

Déjà enclin à signer un traité avec Napoléon, Feth Ali chah fut confirmé dans ses dispositions par l'arrivée des deux Envoyés à sa cour. Il dit à Romieu le 1<sup>er</sup> octobre 1805 : « Quand les Empereurs de Perse et de France seront unis ensemble, l'Univers ne pourra plus leur résister. Je désire beaucoup faire une alliance avec votre Empereur, c'est le seul monarque de l'Europe sur la parole duquel on peut compter, parce qu'il est vraiment grand, et les autres sont des menteurs. »

Conformément à ces vues, Romieu fut donc invité par Mirza Riza Kouli Khan à conclure un accord politique, mais ses Instructions ne l'y autorisaient pas et il écarta ces avances.



### Un Caravansérail près de Tauris

(D'après un dessin de Prévaut, *Archives du Ministère des Affaires Étrangères*)





Quand, après la mort de son chef, Georges Outrey se disposa à repartir pour Bagdad, il reçut de Feth Ali chah un diplôme pour Napoléon, et du vizir une dépêche pour Talleyrand. Le chah lui annonça le départ de l'un des grands de l'Empire, Mirza Mohammed Riza pour la France.

Après des délais, cet ambassadeur se mit en marche et arriva à Constantinople le 21 septembre 1806. Il fut reçu au Palais de France par le général Sebastiani, qui venait de remplacer Ruffin à la tête de l'ambassade.

Pendant son séjour, le général ambassadeur et le conseiller prônent les avantages que vaudra à la Perse une alliance avec la France. Ils développent le thème que Talleyrand formule dans la dépêche adressée à Sebastiani, le 7 novembre 1806.

« L'affaire importante, celle dont il faut s'occuper avant tout est de suivre la guerre avec rigueur et de lier dans cette vue les intérêts de la France, de la Porte ottomane et de la Perse. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, l'alliance des trois empires existe par le fait; ils doivent unir leurs efforts et depuis l'entrée de l'Empereur en Pologne, ce concert leur est très facile. Tous trois touchent les frontières de Russie et peuvent communiquer entre eux. Faites savoir au roi de Perse qu'il est important à la cause commune qu'il porte à la frontière de Russie toutes ses forces; excitez-le, à reprendre toutes les places de la mer Caspienne. »

La présence de l'ambassadeur persan à Constantinople couronnait la politique de Ruffin. De ce succès il se louait à juste titre vis-à-vis de son ami d'Hauterive :

« O altitudo ! m'écriai-je chaque fois que je pense à notre double mission de Perse, lui écrivait-il le 10 décembre 1806. Son succès me paraît un songe. Je parle à l'envoyé de Feth Ali chah et je crois que c'est une vision; rien n'est cependant plus réel, et je ne puis me défendre d'une certaine saillie de vanité, en réfléchissant sur l'infinité de chances contraires qu'offrait l'entreprise, sur l'audace avec laquelle ces chances ont été bravées, et sur la réussite en somme que le premier projet a eue. J'en suis d'autant plus fier qu'en remontant à l'origine c'est ma chétive traduction de la fameuse lettre aventuree du chah et la suite que vous y avez donnée, qui sont les fondements de l'édifice. »

#### VII. — Le traité franco persan de Finckenstein.

En décembre 1806 l'ambassadeur persan quitta Constantinople et se dirigea vers le quartier général de Napoléon en Pologne, accompagné de Georges Outrey, son interprète. Au moment de son départ, Ruffin écrit encore à d'Hauterive :



« Ce voyage de Mirza Riza sera probablement abrégé par la marche triomphante de notre Alexandre, dont nous pouvons au moins dire ce que Parménion disait du sien :

*O vere strenuum ac indefessum virum!*

« Mirza Riza sera assez heureux pour voir un Empereur de France en Pologne. »

Mohammed Riza arrive le 28 février 1807 à Varsovie; Talleyrand s'efforce de lui en rendre le séjour agréable et poursuit les négociations.

Le 27 avril Napoléon reçoit solennellement l'ambassadeur du chah de Perse au château de Finckenstein (situé entre Marienbourg et Osterode), où est établi son quartier général. Ce jour même et le 1<sup>er</sup> mai il lui offrit le spectacle de parades militaires, cependant qu'entre temps, le 29, il avait avec lui dans le parc du château une conversation interprétée par Jaubert sur la littérature et les monuments de la Perse.

Enfin le 4 mai 1807 le traité franco-persan de Finckenstein fut signé.

Par ce traité, la France garantissait à la Perse l'intégrité de son territoire, lui reconnaissait la propriété de la Géorgie, promettait de faire ses efforts pour obtenir dans son prochain traité de paix avec la Russie l'évacuation de cette province; elle s'engageait à fournir à la Perse des officiers et des ouvriers d'art, des canons et des fusils.

Réciproquement le chah de Perse s'engageait à déclarer immédiatement la guerre à l'Angleterre et à expulser les agents diplomatiques anglais du territoire de son Empire; il s'engageait en outre à employer son influence pour déterminer les Afghans à joindre leurs armées aux siennes pour marcher sur les possessions anglaises de l'Inde, enfin à donner passage éventuellement à une armée française dirigée vers l'Inde.

Ce traité est donc un instrument diplomatique à double fin. Par sa position géographique en Asie, la Perse pouvait servir efficacement l'Empereur contre ses deux ennemies d'alors, la Russie et l'Angleterre. Au nord, elle faisait face à l'une, à l'est face à l'autre. Instruite par des officiers français, pourvue d'armes et rendue forte par nos soins, l'armée persane devait retenir des corps de troupe russes au sud du Caucase. Simultanément elle devenait une menace contre la Compagnie anglaise des Indes, qui récemment venait d'occuper la haute vallée du Gange.

Pour poursuivre cette politique, l'Empereur en même temps qu'il concluait le traité, organisait une nombreuse mission, composée d'officiers et de fonctionnaires civils, dont il confiait le commandement au général Gardane.

## VIII. — Les interprètes en langue persane.

Ruffin avait traduit des textes, il avait tracé leur voie à Romieu et à Jaubert, il contribua encore aux premiers succès de la politique persane de l'Empereur en préparant les auxiliaires nécessaires des diplomates en partance pour Téhéran : des interprètes en langue persane. Œuvre urgente, dans laquelle il fut efficacement secondé par le Directeur de l'Ecole des jeunes de langue, Ducaurroy <sup>1</sup>.

Deux des pensionnaires du Palais de Venise, Jouannin et Andrea de Nericiat, lui parurent doués des aptitudes nécessaires pour réussir dans l'étude du persan.

Né le 6 décembre 1783 à Saint-Brieuc, Joseph-Marie Jouannin était entré en nivôse an VI (janvier 1798) au Prytanée français (ancien collège Louis-le-Grand) et y avait suivi, outre les cours d'humanités, ceux de langues orientales. Nommé jeune de langue de seconde classe le 6 brumaire an XI (28 octobre 1802) il était parti pour Constantinople dans la suite du général ambassadeur Brune, à bord de la *Syrène*, et y était arrivé le 6 janvier 1803. Il fut chargé par le général ambassadeur d'une mission non exempte de difficultés, dont il s'acquitta avec succès pendant l'hiver 1803-1804 : la reconnaissance des côtes de la mer Noire. A bord du bâtiment français le *Jeune-Tropez*, il visita Amasra, Sinope, Trébizonde et Sébastopol.

Quelques mois après le départ des Envoyés, il entama l'étude du persan. Lorsqu'il fut jugé en possession de connaissances suffisantes, il fut nommé le 30 juillet 1806 « drogman chancelier de la mission française près le roi de Perse, pour remplir ses fonctions sous les ordres de M. Jaubert, secrétaire interprète de Sa Majesté chargé de la dite mission. »

Il donnait à son maître des espérances que l'événement justifia.

« Le chargé d'affaires a trouvé dans ce candidat interprète le zèle, le courage, la sagacité et la discrétion propres à le faire bien augurer de son entreprise. Le sieur Jouannin depuis qu'il a pu entrevoir sa destination a acquis par une étude particulière une théorie de la langue persane, que son voyage et quelques mois de séjour en Perse auront bientôt développée. »

Jouannin partit de Constantinople le 31 juillet 1806 pour Erzeroum muni d'un « firman très fort » de la Porte et d'une « dépêche très onctueuse » du

1. Sur Ducaurroy, voir 4<sup>e</sup> partie, chap. V.



grand vizir pour Youssouf pacha, gouverneur de l'Arménie. « J'ai pris à tout événement sur moi, écrit Ruffin à Talleyrand le 18 juillet 1806, d'écrire moi-même au commandant de la frontière de Perse une courte lettre en idiome persan en faveur du S<sup>r</sup> Jouannin. »

Jouannin rencontra, comme nous l'avons dit, Jaubert à Ach Calé, près d'Erzeroum le 21 août 1806, puis continuant sa route, il atteignit Téhéran le 5 novembre. Il y résida seul jusqu'en mai 1807.

Mais il fallait plus d'un agent au drogmanat de Perse. Au moment où Jouannin partait, le 30 juillet 1806, Ruffin prenait l'arrêté suivant :

« M. Ducaurroy, instituteur en chef des jeunes de langue de l'établissement de Constantinople, sera invité à diriger sous le plus grand secret à l'étude particulière du persan le sieur Andrea de Nerciat, jeune de langue, qui montre le plus de dispositions pour cette partie et qui peut être considéré comme un sujet d'espérance pour la mission de Perse. »

En même temps il adressait à Ducaurroy des compliments et des encouragements :

« Vous avez mis une dextérité et une discrétion qui m'ont singulièrement édifié, dans la direction que je vous avais invité à donner aux études du sieur Jouannin destiné à un drogmanat, qui ne fait point partie des drogmanats ordinaires. Je ne puis que vous exhorter à cultiver avec la même attention et le même secret les dispositions que vous avez remarquées dans le sieur Andrea de Nerciat pour celle des langues orientales qui peut le rendre propre à remplir un jour quelque emploi dans cette nouvelle carrière. »

Auguste Andrea de Nerciat était né à Hesse Cassel le 4 octobre 1782. Il était le fils de André Robert Andrea de Nerciat, auteur de romans plus que légers, mort en émigration. Entré au Prytanée français le 26 ventôse an VI (16 mars 1798) il suivit exactement la même voie que son camarade Jouannin et avec lui arriva à Constantinople le 6 janvier 1803.

Il se rendit assez promptement maître de la langue persane pour accompagner en mars 1807, comme interprète, le secrétaire d'ambassade La Blanche, chargé par le général Sebastiani de porter à Feth Ali chah une lettre de l'Empereur.

Soucieux de l'avenir des études persanes, Ruffin écrivait à son ami d'Hauterive le 10 décembre 1806 :

« ... J'aime à me persuader qu'on ne fera point dans ce siècle la même faute que dans le siècle passé. On n'oubliera pas tellement la Perse après s'en être si sérieusement

occupé <sup>1</sup>. On ne l'oubliera pas, dis-je, au point de n'en plus retrouver presque aucune trace dans les archives. C'est précisément cette crainte qui m'a décidé à l'expédition du jeune Jouannin. Quand elle ne produirait qu'un savant en persan, ce serait toujours un profit pour la France. Je frissonne quand je me rappelle que pendant un certain temps, j'ai vu cette première puissance du monde, qui possède des grands hommes pour toutes les langues, n'avoir pour l'idiome diplomatique de la Perse et de l'Inde qu'un ignorant comme moi. Pourquoi parmi cette foule trop nombreuse d'élèves en langues orientales que l'on entasse à Constantinople, sans avoir encore pourvu à leur destination matérielle, n'en destinerait-on point deux ou trois spécialement pour la cour d'Iran? J'ai fait pour cela tout ce qui était en moi. J'ai lancé Jouannin dans cette carrière et mis sur le chantier Andrea [de Nerciat] et un autre [Tancoigne]. Veuillez bien, Monsieur, les suivre de l'œil de protection dont ils ont besoin. Ayez la bonté de faire assurer un traitement décent au premier, qui a marché sur ma parole, et de donner aux deux autres quelque encouragement. Je ne puis plus rien pour eux et je vous les remets, comme mes enfants, comme des sujets d'espérance pour l'Etat. Ils ne peuvent être en de meilleures mains. »

Cette préparation d'orientalistes à l'étude de la Perse marque la fin de « l'œuvre persane » de Ruffin.

Si son rôle actif dans la politique française en Iran est terminé, il continuera à la suivre attentivement grâce aux lettres qu'il reçut de ses amis.

1. Allusion aux relations entre la France et la Perse sous Louis XIV.



## CHAPITRE IV

### CORRESPONDANCE DES MEMBRES DE LA MISSION GARDANE AVEC RUFFIN 1807-1810

#### I. — La mission Gardane.

Dès le 12 avril 1807, avant même que le traité franco persan eût été signé, un décret impérial constituait la mission de Perse : « Le général de brigade Gardane <sup>1</sup>, officier de notre maison impériale, gouverneur de nos pages, est nommé notre ministre plénipotentiaire près l'Empereur de Perse. »

Le 10 mai le général Gardane reçut ses *Instructions*.

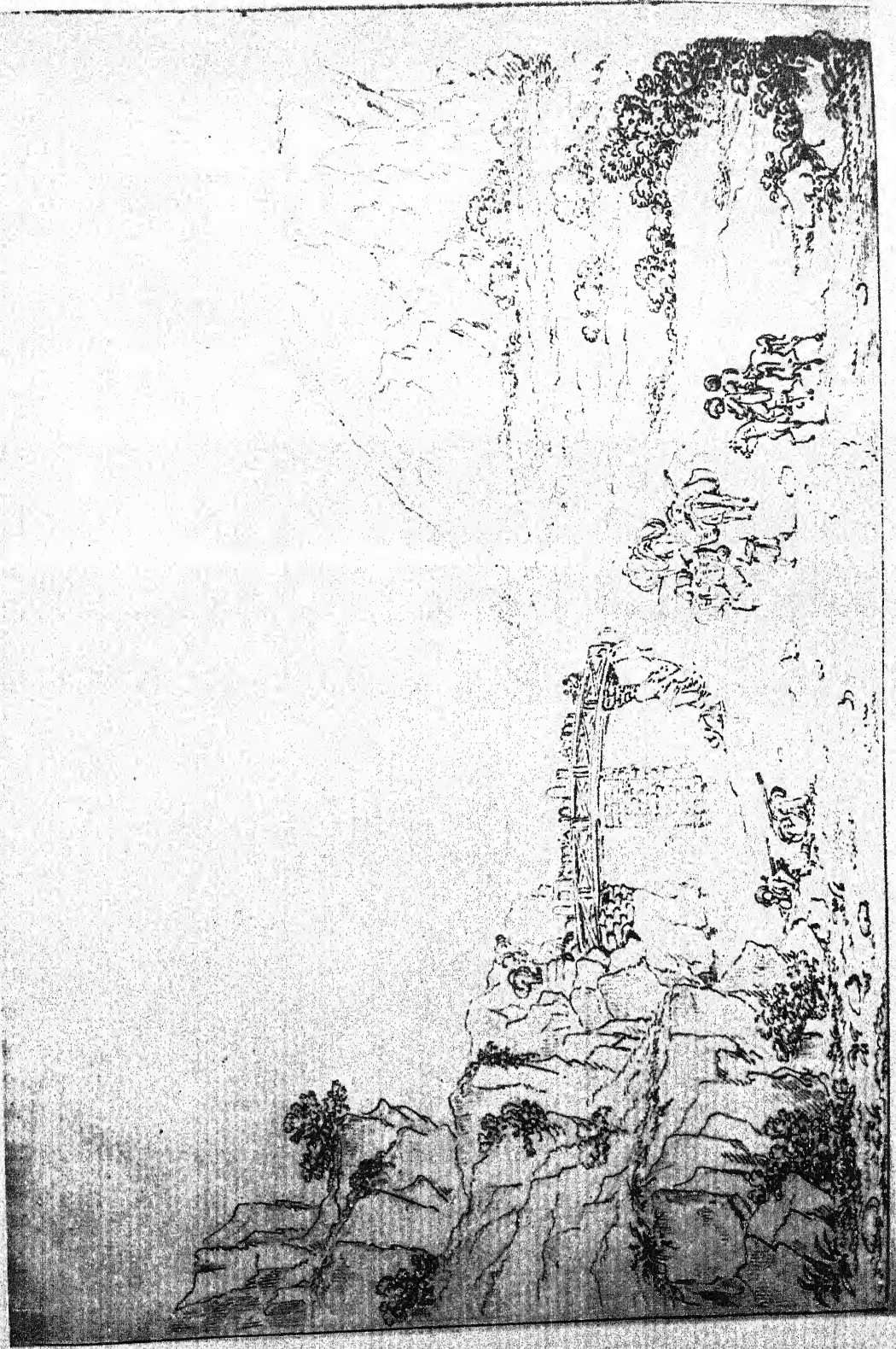
La mission a un but militaire. Gardane doit entretenir l'inimitié entre Persans et Russes et faire opérer par les premiers une puissante diversion sur ses frontières de la Russie; les Persans devraient même s'emparer des cols du Caucase. Des officiers, des sous-officiers et des armes seront mis à la disposition du gouvernement persan. On pourra même éventuellement lui envoyer quatre ou cinq bataillons pour former une réserve à l'armée persane.

Elle a encore pour but de préparer une expédition éventuelle vers l'Inde; les officiers devront donc recueillir tous les renseignements possibles d'ordre géographique, topographique, économique sur la Perse, sur ses populations, ses ressources économiques et ses voies de communication. L'Empereur résume ses desseins dans cette formule : « Le général Gardane ne doit pas perdre de vue que notre objet important est d'établir une triple alliance entre la France, la Porte et la Perse, de nous frayer un chemin aux Indes et de nous procurer des auxiliaires contre la Russie. »

Le personnel civil comprenait :

Trois secrétaires de légation : Ange de Gardane, frère du général, Joseph

1. Le comte Claude Mathieu de Gardanne, mais l'usage s'est établi d'orthographier son nom : Gardane.



La Mission Gardane passant sur le pont de Koulé-Hissar (Anatolie)  
(D'après un dessin de Prévuls, *Archives du Ministère des Affaires Étrangères*)





Rousseau, fils du consul Jean-François Rousseau, lui-même consul titulaire à Bassora et quoique jeune encore déjà connu comme un orientaliste de valeur, Félix Lajard, diplomate et savant, qui devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1830;

Six interprètes ou drogmans : Joseph Jouannin, Auguste Andrea de Nerciat, Joinnard, Tancoigne, Adrien Dupré, Escalon;

Un attaché, Jean Raymond, ancien sous-officier dans l'armée de la Compagnie anglaise des Indes, ancien commandant de l'artillerie du pacha de Bagdad <sup>1</sup>;

Un médecin, le Dr Salvatori, deux aumôniers.

Le personnel militaire comprenait cinq capitaines : Truilhier, Lamy, Bontemps, Verdier et Bianchi, et quatre lieutenants : Trezel et Bernard, ingénieurs géographes, Fabvier et Reboul, lieutenants d'artillerie. Plusieurs de ces officiers devaient faire des carrières brillantes : Lamy devint général de division et aide de camp de Louis-Philippe, Trezel, général de division et ministre de la guerre, Fabvier, général de division et pair de France.

Un caractère commun rapprochait tous les membres de la mission, civils et militaires, et un caractère bien favorable au succès : la jeunesse. Aucun d'eux n'avait atteint l'âge de quarante ans.

La mission se concentra à Constantinople à la fin d'août et au début de septembre 1807, du moins le gros de la mission, car certains de ses membres, tels que les interprètes Jouannin, Nerciat et Adrien Dupré, le consul Joseph Rousseau, le capitaine Bontemps avaient précédé le général Gardane en Perse.

Ruffin accueillit chez lui, dans sa famille, ces Français, qui traversaient Constantinople. Il paraît s'être lié particulièrement avec Ange de Gardane, Félix Lajard <sup>2</sup> et Fabvier.

De ses anciens amis et de ses amis nouveaux il reçut des lettres, qui, rapprochées, forment une sorte de relation de la mission Gardane.

1. Sur Jean Raymond voir 4<sup>e</sup> partie, chap. VII.

2. Lajard fut présenté à Ruffin par son ami Roux de Rochelle, chef de division au Ministère des Relations extérieures :

« Danzig, 19 juin 1807.

« Monsieur, M. de Lajard (*sic*) qui aura l'honneur de vous voir à Constantinople est un de mes meilleurs amis. Comme il joint à l'âme la plus honnête et à un esprit très cultivé beaucoup de douceur et d'amabilité de caractère, j'espère qu'il saura obtenir votre bienveillance. Je désirerais qu'il pût emprunter de vous la connaissance des langues et des mœurs orientales, que vous entendez si parfaitement, mais je sens qu'on a besoin de beaucoup de temps et de travail pour vous ressembler. »



## II. — Le voyage de Constantinople à Téhéran. Accueil fait à la mission.

De Scutari, dont elle partit le 10 septembre 1807, la mission gagna Ismid, l'ancienne Nicomédie, Isnik, l'ancienne Nicée, puis Angora, d'où Ange de Gardane écrivit à Ruffin :

Monsieur,

*« Angora, 27 septembre 1807.*

Vous apprendrez avec plaisir que grâce à Dieu, notre voyage est heureux. Tout le monde se porte bien dans notre caravane. La nature et les mœurs du pays nous instruisent et nous occupent, et je fais ce que je puis pour tirer parti de ma course. Ces peuples paraissent un peu surpris de notre nombre. Au reste, on nous fournit tout ce qui nous est nécessaire. L'ambassadeur de Perse qui nous précède ordinairement d'une journée nous a attendus ici pour nous assurer que son souverain désire beaucoup notre arrivée. Je vous en ferai part. Je n'oublierai jamais toutes les bontés de ces dames et je vous prie de recevoir avec elles l'assurance de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

GARDANE.

Mon frère et mon cousin vous présentent leur respect. »

D'Angora la mission traversa la Galatie et le Pont par Jozgad, Tokat Karahissar, puis entra en Arménie. Elle atteignit Erzeroum, le 24 octobre 1807. Elle suivit ensuite la route d'Erzeroum à Bajazid, sortit du territoire ottoman, entra en Perse, passa à Khoi, arriva à Tauris le 11 novembre, et enfin à Téhéran le 4 décembre.

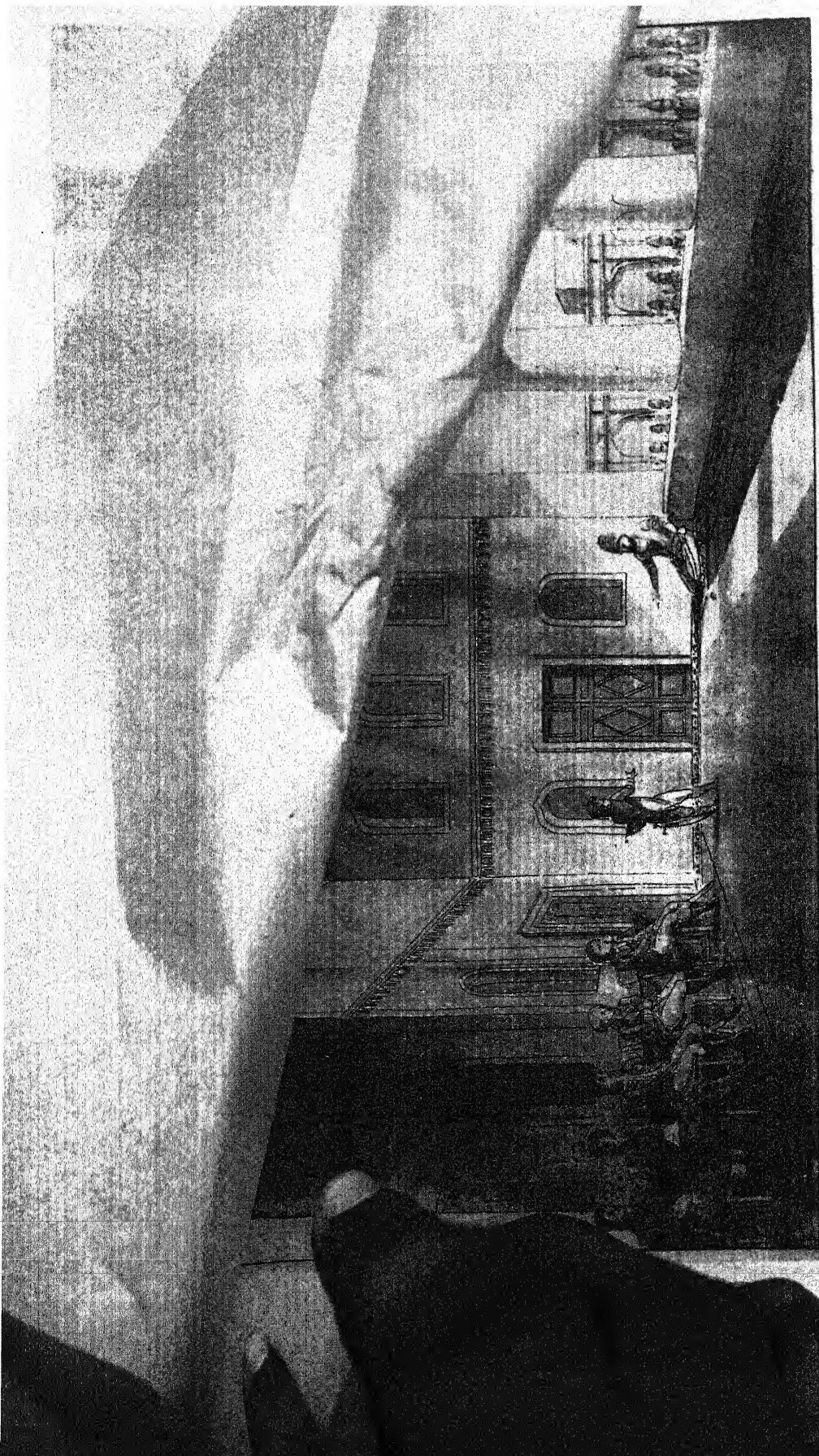
Ruffin reçut de Félix-Lajard la lettre suivante relatant cette partie du voyage.

Monsieur,

*« Téhéran, le 25 décembre 1807.*

Je remplis avec un véritable plaisir l'engagement que j'ai pris avec vous de vous donner de mes nouvelles. L'accueil aimable et plein d'amitié que vous avez bien voulu me faire pendant mon séjour à Péra me donne l'espérance que vous apprendrez avec intérêt que je suis arrivé en bonne santé et sans accident à Téhéran. Quelques dangers et quelques fatigues à part, notre voyage aurait été parfaitement heureux, sans la perte d'un de nos camarades, M. Bernard mort aux portes de Khoi d'une fièvre pestilentielle. Il méritait par son bon cœur et ses bonnes qualités tous les regrets que nous lui donnons <sup>1</sup>.

1. Un artiste nommé Michel François Préaulx arrivé à Constantinople en 1796 comme architecte de la Compagnie Pampelonne et qui y était resté, fut adjoint à la mission Gar-



La réception de la Mission Gardane par le Prince Abbas Mirza à Tauris  
(D'après un dessin de Preaults, *Archives du Ministère des Affaires Étrangères*)





Nous avons voyagé aussi vite que possible dans la Turquie d'Asie. Chappan Oglou et Youssouf pacha nous ont fait un accueil distingué. Tous les khans et sous-khans de Perse nous ont reçus d'une manière brillante. Mais nous avons été obligés de nous arrêter dans presque toutes les villes. Nos séjours étaient, dit-on, déterminés par les astrologues de Sa Hautesse. Nous n'en avons pas moins éprouvé quelques mouvements d'impatience contre la faiblesse des Persans pour les décisions émanées de l'Astrologie. Le seul séjour qui nous ait paru trop court est celui que nous avons fait à Tauris. Il est impossible de se faire une idée de la grâce et de l'enthousiasme avec lequel le prince Abbas Mirza reçoit tous les Français. Ses grandes qualités ont fait une vive impression sur nous <sup>1</sup>.

La réception du général à Téhéran a été pompeuse. Nous avons eu déjà plusieurs audiences de Sa Hautesse. Elle nous a comblés de témoignages de bienveillance.

Félix LAJARD.

Le bon et excellent Jouannin, qui est un vrai trésor pour nous, me charge expressément de vous renouveler l'hommage de ses sentiments et de son respect. »

Youssouf pacha, gouverneur de l'Arménie, fit à la mission, comme le dit Lajard, « un accueil distingué ». Il lui offrit un dîner somptueux, le spectacle de manœuvres militaires et du jeu du *djerid*.

Quant à Abbas Mirza, héritier présomptif de Feth Ali chah et gouverneur de l'Azerbeïdjan, devenue depuis la mainmise des Russes sur la Géorgie la province frontière de la Perse, il comptait sur cette mission française pour instruire son armée. Homme de guerre, aimant les armes <sup>2</sup>, ce fut avec joie qu'il la vit arriver.

\*  
\*  
\*

La mission s'établit donc à Téhéran. Le 24 mai 1808, Jouannin fait part à Ruffin de ses débuts.

dane. Il composa un joli album de dessins représentant des paysages, des villes, des monuments d'Asie Mineure et de Perse. L'une des planches représente : « L'enterrement du capitaine Bernard dans un couvent arménien. »

1. Voy. p. 49, la planche de Préaulx représentant : « La réception du général Gardane chez le gouverneur de Tauris. »

2. Le goût d'Abbas Mirza pour les armes se manifesta dans la singulière scène suivante, rapportée par Ange de Gardane dans son *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse fait en 1807 et 1808* :

« Avant de nous quitter, le prince demande au général de lui commander l'exercice militaire : il met un fusil sur l'épaule et nous étonne tous par l'adresse et le plaisir avec lesquels il manie les armes. A son tour il veut commander l'exercice au général et s'en acquitte fort bien. »



Téhéran, le 24 mai 1808.

Monsieur, digne et respectable ami,

Votre lettre du 11 février est venue combler mon cœur de satisfaction et de reconnaissance : elle est même trop remplie de choses flatteuses pour que je n'en attribue pas la majeure partie à votre affection paternelle et à l'indulgence qui est si naturelle à votre cœur. Si j'ai été assez heureux pour mériter quelque portion de l'estime dont chacun s'empresse de donner des preuves, j'en dois reverser une partie sur vous, qui avez le premier jeté les yeux sur moi, et qui en m'honorant de votre choix m'avez donné, m'avez inspiré la force nécessaire pour servir dignement ma patrie et pour supporter le poids d'affaires qui devaient accabler mon inexpérience. Je ne pourrai jamais vous exprimer toute l'étendue de ma gratitude.

J'ai rempli auprès de M. Rousseau les commissions dont vous m'aviez chargé. Nous vivons fort amicalement ensemble. J'ai apprécié ses qualités et ses talents et j'ai souvent recours à lui dans les difficultés que je trouve au milieu des affaires du service. MM. Lajard, Fabvier, Verdier ont reçu avec reconnaissance le témoignage de votre souvenir. Ce dernier est l'admiration et l'amour de Tauwriz et du prince Abbas Mirza, qui a mis en lui une entière confiance. Il parle fort bien persan et est devenu, comme vous l'avez prévu un... très distingué. Sa douceur, sa droiture, sa patience me le rendent cher; il est impossible de trouver un plus aimable jeune homme.

J'ai mis sous les yeux du général la lettre, dont vous m'avez honoré. Son Excellence a lu avec plaisir l'éloge que vous faites de sa personne et quant à la décoration du Soleil que vous méritez avant tous, on n'y a fait attention que pour se rappeler que le général Sebastiani n'avait pas voulu s'employer pour obtenir le grand ordre du Croissant en faveur du général Gardane. Au reste malgré le peu de pouvoir et d'influence que j'ai cela ne m'empêchera pas de représenter vos droits avec force et de réclamer une justice qui aurait déjà dû avoir son effet.

Le ministère persan est toujours rempli de bontés pour moi, comme il sait quels sont les principes qui dirigent toutes mes actions, que le bien et l'intérêt réel des deux Empires est le but de tous mes vœux. Cette cour un peu légère et oublieuse ne peut cependant être ainsi qualifiée par moi particulièrement sans une sorte d'imposture. Mirza Mohammed Chefy, grand vizir, avec lequel je suis en rapport depuis vingt mois, ne cesse de me donner des preuves de sa confiance. Il est beau à mon âge de recevoir tant de témoignages d'estime, mais je sais que cela ne m'est pas dû à moi seul; mes guides, mes maîtres et mes amis en ont la plus grande part.

J'ai vu avec regret les peines que vous a causées le châte adressé à M. Le Marrois. Les attentions de M. de La Blanche pour vous tranquilliser à ce sujet me le peignent bien tel qu'il est et c'est là une des nombreuses preuves du respect qu'il vous portait et qui a été tant de fois l'objet de nos entretiens. Son amitié pour moi est digne de lui. Je voudrais lui prouver par de réels services combien j'en suis pénétré.

Nous souffrons déjà beaucoup des chaleurs et nous devons partir pour Sultanié dans une douzaine de jours. Je suis depuis quelques jours si faible et si dérangé que je ne puis tenir la plume pour ainsi dire, ni mettre ensemble deux idées de suite. Pardonnez donc à la brièveté de cette lettre, que j'ai voulu néanmoins vous adresser, tant mon cœur avait besoin de s'ouvrir un peu à vous.

M. de Nerciat est de retour à Téhéran depuis le 18 mai. J'en avais bien besoin pour me soulager, car tout tombait sur ma tête; il fallait m'occuper des affaires du gouvernement et redescendre tout à coup à du charbon et de la paille et tout cela mêlé de dégoûts indicibles.

M. Joinnard est déjà à Tauwriz. Il ne va pas mal. Quant à M. Tancoigne, qui vous remettra cette lettre, il est obligé de retourner à Constantinople. Sa vue affaiblie et menacée a nécessité son départ. Je le prie de vous donner de vive voix de longs détails, que je ne pourrais ni ne voudrais même vous adresser par écrit. Je n'ai pas besoin de recommander M. Tancoigne à votre bienveillance paternelle, persuadé que je suis de l'intérêt que vous portez à tous les élèves qui, comme lui, méritent d'être distingués de la foule. La carrière où il s'est engagé lui offre beaucoup de dégoûts; il m'a même témoigné le désir de la quitter, si cela était possible.

Recevez, mon bien respectable et digne ami, l'hommage de mon profond respect et de mon éternelle reconnaissance. J'ai l'honneur d'être avec le plus véritable attachement

Votre très humble et très dévoué élève,

J.-M. JOUANNIN. »

### III. — Refroidissement de Feth Ali chah à l'égard de la mission.

Six mois plus tard la position de la mission Gardane, de forte qu'elle était au début de l'année 1808, est devenue faible.

Jouannin adresse le 27 novembre 1808 à Ruffin une nouvelle lettre, dans laquelle il lui fait part de l'étonnement que Feth Ali chah éprouve à se voir négligé par Napoléon et de sa tendance graduelle à agréer les propositions du gouvernement anglais.

« Téhéran, le 27 novembre 1808.

Monsieur et cher ami,

J'ai été longtemps privé de la satisfaction de vous écrire soit que des occupations trop nombreuses m'en eussent ravi la possibilité, soit que je me reposasse sur l'amitié de M. Lajard, pour vous présenter l'hommage de ma reconnaissance et de mon attachement.

Aujourd'hui M. Lajard n'est plus auprès de nous : une mission honorable l'en a



éloigné depuis quarante jours et c'est la raison qui me décide à détourner quelques instants consacrés aux travaux continuels qui me sont confiés, pour vous entretenir de notre cruelle position.

Les lettres que le général Gardane adresse par ce courrier à Son Excellence le ministre vous feront connaître une partie des événements; le reste jugé peu digne d'entrer dans les dépêches officielles ne doit cependant pas vous être inconnu.

La Perse est dans une situation désespérée : attaquée au nord par une puissance qu'elle redoute; sur le point de l'être au midi par les Anglais qui d'une main offrent la guerre et de l'autre une amitié funeste, abandonnée de la France sa protectrice et son alliée, elle ne sait où chercher un appui. Les Anglais sont déjà dans le golfe Persique avec des forces considérables. Ils menacent, ils offrent des trésors, des troupes et des armes, si la cour de Perse permet à leur ambassadeur de se rendre près de Sa Hautesse. Deux mois sont accordés par le chah, qui s'engage à arrêter pendant ce temps les Anglais, pour laisser arriver des nouvelles de France. Après cette époque, si Sa Majesté ne s'est point encore occupée de la Perse, notre légation quittera Téhéran. La personne que le général Gardane indique dans sa dépêche d'hier, comme celle qu'il laissera selon toute apparence en Perse n'est autre que moi, et à ce sujet je ne puis dissimuler à votre amitié que c'est une bien triste perspective pour moi. Je me suis déjà trouvé dans ce cas pendant sept mois entiers; et cette fois-ci, en m'offrant le même abandon, pourrait avoir des dangers que je ne devais pas craindre dans ma première mission. La haine de Jones contre les Français est connue et ses moyens ordinaires pour se défaire d'eux le sont aussi. Mais mon dévouement au service de Sa Majesté me fera fermer les yeux sur tout et je me sacrifierai même sans regret s'il le faut. Cependant si le général Gardane ne me laissait pas des moyens pécuniaires suffisants pour exister honorablement en Perse, je ne pourrais me résoudre à y demeurer, tant il me semblerait avilissant de vivre encore aux frais du gouvernement persan et d'avoir recours à lui pour mes premiers besoins. Voilà pourtant notre situation depuis plus de huit mois. Des mesures prises à la légère et exécutées inconsidérément ont deux fois anéanti à Bagdad le crédit de la légation et c'est en empruntant çà et là que j'ai pu jusqu'ici fournir à nos plus pressants besoins. Ici point de négociants étrangers capables d'accepter nos lettres de change; presque tous y ont été ruinés. Point de bonne foi dans les Persans de cette classe; cette situation m'afflige beaucoup, Monsieur, car je suis le premier à en sentir l'amertume, et ces chagrins sont journaliers. Ajoutez à cela que les fonctions de drogman, de secrétaire interprète, de secrétaire et de chancelier de la légation sont réunies sur moi, que la comptabilité même est aussi entre mes mains et jugez du peu de repos dont je puis jouir. J'ai fait des avances pécuniaires, que l'on ne peut me restituer; on me doit une année entière d'appointements et quelques autres avantages que le gouvernement persan fait au reste des personnes de la légation me sont refusés malgré des sollicitations que je rougirais de renouveler auprès de ceux qui me témoignent la plus honorable bienveillance. Voilà mon sort depuis un an, et quel sera l'avenir, si l'on me laisse ici sans me donner des secours pécuniaires qui m'ar-

racheraient à l'affreuse alternative de mourir de misère et d'abandon ou de vivre avec ignominie aux frais d'un gouvernement étranger. Je vous mets ce tableau sous les yeux, Monsieur, non pas dans l'intention de me plaindre, mais bien avec l'espérance que votre amitié ne m'abandonnerait pas si ce que je prévois avait lieu.

Le général a cru convenable de taire dans ses dépêches un propos que l'on attribue au maréchal Gudowitch. Je prends la liberté de vous le faire connaître afin de ne vous laisser ignorer rien de ce qui mérite quelque attention. Le prince Abbas Mirza fit annoncer indirectement à ce général que le Ministre de France près de cette cour avait envoyé une personne distinguée de sa légation pour négocier avec lui quelques arrangements qui arrêteraient les hostilités. La réponse donnée par Gudowitch fut, dit-on « que cet envoyé ne se donne pas la peine de venir jusqu'ici; si j'avais voulu et pu écouter les propositions du général Gardane, je l'aurais déjà fait, lorsqu'il s'agit de l'armistice qu'il sollicita en faveur de la Perse. Mais aujourd'hui l'empereur Napoléon lui-même viendrait me sommer d'arrêter le cours des hostilités que je n'en poursuivrais pas moins mes opérations contre les armées persanes ». Je n'ose en vérité espérer rien d'heureux dans les résultats de la mission de M. Lajard.<sup>1</sup> Mais si le contraire arrivait toute notre légation semblerait renaître à une nouvelle vie. »

Cette lettre a une valeur historique toute particulière, car elle fut écrite par Jouannin quatre jours après l'audience que Feth Ali chah accorda le 23 novembre 1808 au général Gardane, audience dont le procès-verbal fut rédigé par Jouannin lui-même.

« La Perse est dans une situation désespérée », écrit Jouannin à Ruffin.

En effet, le commandant en chef des forces russes en Géorgie, le maréchal Gudowitch, avait adressé le 2/14 septembre 1808 au prince Abbas Mirza un véritable ultimatum. Il sommait le gouvernement persan de faire la paix en acceptant le fleuve Araxe comme frontière entre la Russie et la Perse. C'était demander à la Perse de renoncer définitivement à la Géorgie, d'abandonner la forteresse d'Erivan ainsi que la ville voisine d'Etchmiazin, siège patriarcal des Arméniens, dont le possesseur exerçait une action directe sur les chrétiens tant de la Perse que de l'Empire ottoman. Et comme le prince Abbas Mirza, à qui cette lettre avait été adressée, avait repoussé avec indignation ces propositions, le maréchal Gudowitch avait commencé les hostilités au début d'octobre 1808, en venant camper près d'Etchmiazin en vue d'Erivan.

Or, comme le dit Jouannin, en même temps que la Perse était attaquée au nord par les Russes, elle était au sud en butte aux entreprises des Anglais.

1. Cf. notre étude : La mission de Félix Lajard en Perse (1808-1809), *Journal des Savants*, octobre et novembre 1929.



Les missions Romieu et Jaubert d'abord, la grande mission Gardane ensuite avaient causé de l'alarme tant à Calcutta qu'à Londres même. On y craignait les conséquences possibles de l'offensive prise par Napoléon dans ce que nous appelons l'Orient moyen.

Aussi, dès le mois de mai 1808, pour essayer de combattre l'action française auprès de Feth Ali chah, le gouverneur général de l'Inde, lord Minto, avait-il envoyé dans le golfe Persique une forte escadre, à bord de laquelle se trouvait le brigadier général Malcolm, qui déjà avait accompli une mission en Perse en 1800 et y avait réussi. Au mois de mai 1808 Feth Ali chah faisait grief à lord Minto du médiocre accueil qu'il avait réservé à l'ambassadeur persan Mohammed Nebi Khan en 1807, si bien qu'il refusa de recevoir Malcolm et lui fit dire d'exposer l'objet de sa visite au gouverneur de la province de Fars, à Chiraz.

Mais cette défaveur des Anglais n'était que momentanée. Le 14 octobre 1808, une division de deux navires anglais, la *Néréide* et le *Sapphire*, jetait l'ancre devant Bender Bouchir dans le golfe Persique. Elle avait à son bord une mission organisée en Angleterre même par lord Grey, ministre des Affaires étrangères, dès le mois de février 1807 et à la tête de laquelle se trouvait sir Harford Jones, ancien consul général à Bagdad et agent bien instruit des affaires de l'Orient.

Cette mission Jones devait recevoir, comme on le verra plus tard, un accueil favorable en Perse et la nouvelle de sa prochaine entrée à Téhéran devait provoquer le départ de la mission Gardane.

Le crédit du général, considérable lors de son arrivée en décembre 1807, s'effritait de mois en mois. Il ne recevait de France ni argent, ni nouvelles. Les Persans s'apercevaient bien qu'il était abandonné.

Dans les présentes conjonctures que pouvait-il faire? Pour soutenir les Persans contre les Russes, il essaie de négocier avec ces derniers et dépêche l'un de ses secrétaires, Lajard, auprès du maréchal Gudowitch pour l'inviter à suspendre les hostilités.

Mais par les nouvelles qu'il a reçues de Pétersbourg, Gudowitch est bien mieux informé de l'état de l'Europe que le général Gardane. Il sait parfaitement que Napoléon n'a ni le pouvoir ni la volonté d'arrêter les progrès de l'Empereur Alexandre, son allié, au sud du Caucase. Jouannin a donc raison de faire présager à Ruffin que la médiation tentée par le général Gardane n'aura pas d'effet. D'autre part, pour empêcher l'arrivée de la mission anglaise de sir Harford Jones à Téhéran, de quel moyen Gardane dispose-t-il? d'aucun, sinon l'intimidation. Prenant à la lettre ses instructions, il déclare donc qu'il considérera la réception d'un ambassadeur anglais à Téhéran comme une offense faite à Napoléon, et qu'il se retirera.

## IV. — Situation de la mission en janvier 1809.

La situation des Français vers le 20 janvier 1809 est exposée dans deux lettres à Ruffin, l'une de l'interprète Andrea de Nerciat, l'autre du lieutenant d'artillerie Fabvier. Elles montrent la plupart des grands hostiles à l'alliance française, favorables à l'alliance anglaise et dépréciant les services rendus par les divers membres de la mission.

Voici la lettre d'Andrea de Nerciat à Ruffin.

*« Téhéran, le 17 janvier 1809.*

« Sous les rapports politiques, Monsieur, nous avons essuyé de nouvelles crises. Aujourd'hui nous commençons à revenir de l'agonie dans laquelle notre légation a languï pendant près de deux mois. Autant nos premiers succès auprès de cette cour avaient été brillants, autant l'opiniâtreté des Anglais, l'agression irrégulière et imprévue des Russes, le manque de nouvelles et d'argent nous avaient précipités dans l'abîme. Le roi de Perse est dans le fond de son cœur le plus sincère allié de S. M. Impériale et Royale; il sent parfaitement que nos intérêts ne peuvent être nulle part plus assurés qu'entre les mains du grand Napoléon : il n'est point aveuglé sur la perfidie du gouvernement anglais et la malheureuse catastrophe des souverains de l'Inde lui fait à juste droit redouter l'alliance du léopard. En juin passé, il repoussa loin de ses états l'ambassadeur Malkolm et les présents de la Compagnie. Quand les Russes vinrent mettre le siège devant Irevan le 10 octobre, désolé d'une violation aussi atroce du droit des gens, craignant d'une part de voir cette forteresse importante tomber aux mains des ennemis, d'une autre se sentant pressé par Sir Harford Jones, autre ambassadeur anglais, qui offrait ou l'alliance avec d'immenses présents, la restitution de la Géorgie, des secours en hommes, armes et argent, etc., ou la guerre et ses fléaux, Feth Ali chah réduit au désespoir fut obligé de se plaindre pour la première fois sur l'inaction de la France à son égard. Il fit à l'ambassadeur une peinture énergique de sa déplorable situation, lui rappelant toutes les avances qu'il avait faites à notre gouvernement, le contenu du traité que Son Excellence avait apporté au nom de l'Empereur et dont aucun des articles n'était rempli, point de nouvelles de France, les Russes attaquant les Persans malgré les assurances que Son Excellence avait données du contraire, M. Lajard ne rendant point compte de son inutile et dispendieuse mission auprès du maréchal Gudowitch, les Afgans ayant déclaré la guerre et les Anglais prêts à augmenter le nombre des ennemis de son empire. L'Ambassadeur convint qu'il était impossible que la Perse combattît trois puissances à la fois, mais déclara qu'il était de son devoir et de l'honneur de notre auguste maître de se retirer si les Anglais entraient sur le territoire d'Iran.



Sa Hautesse voyant qu'avec les meilleures raisons du monde il ne pouvait engager l'ambassadeur à ne pas quitter la Perse voulut bien promettre qu'elle arrêterait Jones encore l'espace de soixante jours (c'est-à-dire jusqu'au 20 janvier) pour attendre l'arrivée de nouvelles de France. Depuis, Gudowitch ayant été forcé de se retirer subitement après un grand nombre de tentatives infructueuses sur la citadelle, des pertes assez considérables et d'autres considérations que nous ignorons complètement, le roi tranquillisé du côté du nord a donné de son propre mouvement, un mois d'extension à la faveur qu'il nous avait faite. Les nouvelles qui nous sont arrivées avant-hier fortifient encore notre espérance, quoiqu'elles soient entièrement étrangères aux intérêts de cette cour.

Vous savez au reste, Monsieur, que dans le cas où l'Ambassadeur serait parti, il devait laisser M. Jouannin en Perse. Le crédit français absolument ruiné pour des causes qu'il ne m'appartient pas de vous développer, le nom françois en horreur dans une cour où hormis le roi et le vizir, tout le monde a soif de notre sang; sans argent, au milieu d'Anglais, ceux-ci commandés par sir Harford Jones, la magnifique perspective pour un Français! J'ai prié Jouannin de demander à Son Excellence que je pusse rester avec lui afin de partager son sort s'il devait être funeste, de l'adoucir s'il ne devait être que pénible, et enfin pour acquérir plus de connaissances dans les langues de l'Orient. Son Excellence a bien voulu consentir. Nous n'avons pas encore remporté tout à fait la victoire sur les Anglais. Dieu seul peut savoir ce qu'il adviendra de nous.

Sur tous les points les Français ont été malheureux en Perse et ceux même qui avaient rendu les plus beaux services à cet Empire sont aussi ceux qui ont eu le plus à souffrir et qui ont essuyé le plus d'ingratitude. Je ne veux point ici me plaindre des mauvais procédés dont on a généralement payé M. Jouannin et moi pour les soins que nous avons donnés à la barque qui contient les intérêts des deux nations. Cependant la Perse n'ayant pas d'interprètes à elle, nous pourrions bien nous considérer comme les seuls moyens qu'elle ait ici pour communiquer avec notre gouvernement et croire sans trop de présomption avoir des droits mérités à la reconnaissance des Persans. Mais ce pauvre M. Verdier qui s'est donné des peines si cruelles pour inculquer l'esprit de discipline dans environ quatre mille têtes de Kizilbachs, et pour les former si rapidement à toutes les manœuvres de notre infanterie, n'ayant pu les conduire au combat quand les Russes entrèrent sur le territoire, s'est trouvé tout à coup privé de la faveur du prince, traité de lâche, injurié, vexé, chassé pour m'exprimer ainsi, puisque Abbas Mirza écrivit au schah d'engager le général à retirer cet officier. Aujourd'hui le voilà sans emploi. Son Altesse Impériale a licencié toutes ses troupes. M. Verdier n'est plus utile au *Nizami djedid* et le persan présume qu'il est maintenant assez avancé pour voler de ses propres ailes.

M. Verdier qui avait fait de si grands progrès dans la langue persane, qui avait une si belle perspective devant les yeux est peut-être au désespoir d'être venu en Perse. Les talents extraordinaires dont la nature l'a doué et qu'une éducation parfaite sous tous les rapports avait développés de la manière la plus brillante lui promettaient de

l'avancement à la grande armée et de l'honneur. Ici, il aura recueilli, quoi? des dégoûts et des injustices.

M. Jouannin et moi nous sommes intimement liés avec lui et notre amitié le console. Nous avons la douceur de voir qu'il dit et nous écrit que ce n'est qu'à nous qu'il doit quelque satisfaction. Demain je compte profiter d'une occasion pour Tauris et je dirai à cet estimable jeune homme ainsi qu'à M. Lamy tout l'intérêt que vous prenez à eux et combien votre âme a joui d'être auprès de Sa Majesté l'interprète de leurs succès. Ce dernier a aussi appris à parler un peu le persan, mais comme il n'a pas le don des langues, sa prononciation est, dit-on, la plus vicieuse. Il n'avait pas, au reste, besoin de ce talent de plus pour être recommandable aux yeux du monde et tous ceux qui le connaissent se plaisent à confesser que c'est un homme d'un grand mérite dans sa partie. Il m'honore aussi de son amitié sur quelques légers services que j'ai été à même de lui rendre et je la cultive aussi souvent que cela m'est possible. Il a eu moins à souffrir de l'injustice du prince qui lui portait aussi moins de bienveillance avant l'heure de la disgrâce.

Il me reste encore à vous parler de M. Fabvier avec qui Jouannin et moi nous sommes dans la plus intime liaison, par la raison qu'en apprenant à nous connaître, il a bien voulu me montrer aussi tout ce qu'il valait sous les rapports du cœur et de l'esprit. Beaucoup plus jeune que ceux dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, c'est un prodige de qualités, d'instruction et de talents, non seulement dans ce qui tient à sa partie, mais dans une infinité d'autres branches. Après mon départ d'Is-pahan, il s'est mis aussi à apprendre le persan et dans l'espace de six mois il a fait des merveilles. S'il vous fallait faire ici le détail de tout ce qu'il a souffert dans l'entreprise dont on l'avait chargé, ce serait l'objet d'un épais volume. Je vous en épargnerai l'ennui et me bornerai à vous dire qu'après avoir vaincu tous les obstacles, dont on avait entravé ses opérations, et après avoir triomphé d'une longue et cruelle maladie, il est arrivé à Téhéran avec vingt pièces de canon du plus parfait travail le 31 décembre dernier. Il avait laissé entre les mains de son collègue Reboulh une douzaine de pièces de canon qu'il ne fallait plus que poser sur affût. Ce dernier arrivera demain ou après avec ou sans ces pièces. La seule récompense que M. Fabvier ait obtenue c'est de voir son travail loué un quart d'heure, puis oublié et pour jamais, peut-être tant il existe de constance dans l'esprit de cette généreuse cour.

La disgrâce dans laquelle le capitaine Verdier était tombé auprès du prince Abbas Mirza s'explique par l'ordre que le général Gardane lui avait donné de s'abstenir de prendre part aux combats que les Persans et les Russes se livraient sur la frontière. La France et la Russie étant en état de paix, le général ne pouvait permettre à un officier français de combattre contre les troupes russes.

De son côté Fabvier exposait à Ruffin l'état de la mission.



*« Téhéran, le 20 janvier 1809.*

Monsieur, après avoir reçu de vous tant de témoignages d'intérêt, je suis sans doute bien ingrat d'avoir laissé passer tant de temps, sans profiter de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous écrire. Je ne chercherai pas d'excuse, je n'en ai point de valable. Certes rien ne devait m'empêcher de vous renouveler les assurances de ma profonde vénération et de mon inviolable attachement, comme rien au monde ne pourra effacer ces sentiments dans mon cœur. Je n'ai donc de ressources que dans votre bonté que je connais sans bornes. Je ne veux cependant pas paraître à vos yeux plus coupable que je ne suis. Plusieurs fois j'ai voulu mettre en ordre quelques matériaux pour vous donner quelque chose de positif sur ce pays. Ce travail était trop long pour que mes travaux n'y nuisissent pas. La honte m'a retenu ensuite. Il me faut actuellement un grand effort pour oser implorer votre indulgence.

J'ai été pendant six mois à Ispahan. Telles ont été mes occupations que je n'ai que peu vu cette ville célèbre si déchue de son antique splendeur. On voit assez de palais, de beaux édifices pour apprendre quelle différence il peut y avoir dans le même Empire à différentes époques. De toutes parts s'écroulent ces derniers débris de la magnificence des Sophis. Ce spectacle est vraiment affligeant. L'avarice du gouvernement actuel achève de détruire cette malheureuse ville. Une presse (!) effrayante agit constamment et avec force. Il n'y a plus que misère et découragement dans l'agriculture, les arts et le commerce. Les Kervan-Seraï sont déserts et ruinés. Les malheureux négociants qui sur la foi du voyageur viennent en Perse par suite de quelques spéculations y trouvent une ruine prompte et certaine. Les billets du roi et des grands, quoique portant leur sceau, ne sont pas acquittés et on plaisante le malheureux qui leur a donné sa confiance. Quand je serai assez heureux pour me trouver près de vous, vous serez étonné d'entendre quels ressorts ont pu imaginer ces hommes avides qui n'ont nulle idée d'administration. Tout cela a produit son effet naturel. Ce peuple, dont Xénophon nous a déjà si bien dépeint la bassesse et la perfidie, est arrivé au comble de la corruption et de l'avilissement. Tous en sont au même point : souverain, ministre, paysan; il n'y a pas une exception.

Pendant tout le temps de mon séjour à Ispahan, j'ai été persécuté sans relâche et de la manière la plus cruelle par le Beylier bey et son fils. Je suis cependant venu à bout de créer un arsenal complet : fourneaux, forerie, tours, toutes les machines et instruments nécessaires. J'ai tiré vingt pièces avec affût et de construction européenne. Vous jugerez mieux qu'un autre ce que ce travail a dû coûter de peines et de fatigues, sans secours, contrarié par tout le monde, calomnié près d'un roi faible qui n'a jamais connu la vérité. J'ai été obligé de travailler moi-même continuellement, de payer les ouvriers de ma bourse et de me justifier chaque jour des calomnies dont on m'accablait à la cour. Il m'a fallu conduire mes vingt pièces d'Ispahan à Téhéran à bras d'hommes. Je suis enfin arrivé ici le 31 décembre. Sa Hautesse a fait les plus grands éloges de mes pièces, a dit mille choses flatteuses pour moi, a promis monts et mer-

veilles. Les ministres ont réussi à lui faire oublier ce que j'avais fait et quoiqu'on n'ait pu casser une seule pièce de canon dans les épreuves et qu'elles aient tiré avec une grande justesse, on les a renfermées dans les magasins. Le Kasnat qu'on m'avait promis ne m'a pas été donné, etc. J'ai pris mon parti, mais vous sentez qu'il ne me serait plus agréable de servir ici. Dans la manière dont on m'a traité il y a mille détails qui soulèvent le cœur. Tant de bassesse chez des gens chargés du bonheur des peuples.

Je ne vous dirai rien, Monsieur, des affaires politiques ni de notre position dans cette cour. Vous saurez tous ces détails par Monsieur Truilhier qui nous quitte sous peu de jours. L'ambassadeur a déjà réussi à expulser une fois l'envoyé anglais qui était venu jusqu'à Schiras. Il paraît qu'il remportera encore sous peu un second avantage et ces Messieurs les Turbulents ne seront, j'espère, pas plus heureux en Perse qu'ils ne l'ont été en Turquie. Nous les chassons ainsi poste par poste. Pussions-nous faire de cette manière le tour du monde.

Tout le monde jouit ici d'une bonne santé. M. Lajard est en mission près de M. le maréchal Gudowitch, MM. Lamy et Verdier près du prince et nous ici. Tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître me chargent, Monsieur, de vous présenter leurs respectueux compliments. Oserais-je vous prier d'être l'interprète des miens près de Mesdames vos parentes.

Daignez agréer l'assurance du profond respect et de l'inviolable attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

FABVIER. »

Dans cette lettre, Fabvier ne fait qu'une allusion aux difficultés qu'il avait été obligé de surmonter. A Ispahan elles avaient été considérables, et bien des fois il avait été obligé de travailler de ses mains et de se servir lui-même des outils. Quand il arriva à Téhéran, il s'aperçut bientôt que l'effort énorme qu'il avait fourni était inutile.

Les Français étaient devenus impopulaires en Perse; ils avaient causé une déception.

Mal vus des grands personnages et sans protecteurs, ils étaient, eux et leurs domestiques exposés à des voies de fait, dont le lieutenant Trézel cite quelques exemples dans son *Journal*.

« Le 26 décembre, des domestiques d'Ismail bey Tebaï, ministre de la Guerre et de Neuros-Khan ont presque assommé de coups un de mes domestiques. Beaucoup de peuple s'était rassemblé et ce malheureux aurait probablement été tué... si averti à temps je ne l'eusse tiré des mains de ceux qui le frappaient. Un jeune mirza que l'on reconnut pour celui qui me donnait des leçons de persan fut assailli aussi et arriva chez moi tout ensanglanté... Le persan qui apporte l'eau dans ma maison a été frappé plusieurs fois... L'aumônier de la légation est frappé d'une pierre. »



Cependant Mirza Chefy, le grand vizir, le seul des ministres de Feth Ali chah qui ait été sincèrement attaché au parti français, tenta un rapprochement entre le général Gardane et les grands de la cour de Perse, au cours d'une soirée, qui est racontée dans une lettre adressée à Ruffin par l'un des membres de la mission, Jean Raymond :

« 19 janvier 1809. Mirza Chefy a été si satisfait des nouvelles de France, ou mieux il a mis une telle confiance dans l'heureuse étoile de notre auguste Empereur, que profitant de cette circonstance pour opérer un rapprochement entre Son Excellence le général et quelques grands de la cour, le favori du roi et son *courlisan* Hadji Muhammed Hussein Khan Mervi, Hadji Muhammed Hussein Khan, le Beglerbey d'Is-pahan, etc., il a ménagé pour ce soir une entrevue chez M. Jouannin. Toute la légation y était; il y avait aussi beaucoup de Persans. M. Jouannin avait si bien arrangé les choses que dans le même appartement il y avait deux chambres ouvertes et deux soupers, l'un à la française et à l'autre à la persane, que l'on mangea chacun à sa manière. On fut fort gai et enjoué. Les Musulmans qui eurent fini avant le général ministre et sa suite s'amuserent beaucoup de nous voir assis autour d'une table et boire des santés. A onze heures du soir on se sépara. »

#### V. — Départ du général Gardane.

Vers le 20 janvier 1809 Nerciat et Fabvier se flattaient encore de l'espoir que le chah se refuserait à recevoir l'ambassadeur anglais sir Harford Jones et que le général Gardane n'aurait pas à mettre sa menace de départ à exécution, mais c'était une illusion. Le parti anglais l'emporta et Gardane ne crut pas de sa dignité de rester. Son audience de congé à laquelle assistèrent cinq de ses officiers et Jouannin eut lieu le 12 février 1809.

Le chah lui dit qu'il « devait sentir combien sa position était triste, et que ne sachant à qui recourir, puisque Sa Majesté ne répondait pas aux nombreuses lettres que Sa Hautesse lui avait adressées, Sa Hautesse ne pouvait empêcher plus longtemps l'arrivée de Jones ».

Les événements qui précédèrent et suivirent le départ du général Gardane sont relatés au jour le jour dans une lettre adressée par Jean Raymond à Ruffin de Casbin le 22 février 1809.

« Le 24 janvier 1809, Son Excellence le général ministre a eu ce matin une audience du Roi. Beaucoup de démonstration d'amitié pour Son Excellence, d'assurances d'attachement aux intérêts de S. M. Napoléon le Grand et promesse que les Anglais ne pénétreront pas sur le territoire persan, avant qu'on ait reçu la nouvelle

du résultat de l'entrevue d'Erfurth. Cependant le bruit court à cette heure (avec quel que apparence de certitude) que Sir Hartford Jones s'est mis en route depuis quelque temps pour se rendre à Ispahan.

27 janvier. M. Reboul qui est arrivé aujourd'hui d'Ispahan dit qu'on y attend M. Jones de jour en jour.

28 janvier. Il est arrivé aujourd'hui quelques cavaliers adressés au roi par les Anglais.

29 janvier. Sa Hautesse a tenu conseil toute la journée. On y a beaucoup agité s'il convenait ou non de recevoir les Anglais. A la fin on s'est décidé pour ce dernier parti.

1<sup>er</sup> février. On prépare un appartement pour sir Hartford Jones chez Hadji Mohammed Hussein Khan.

Il est public que sir Hartford Jones est arrivé à Ispahan, que le roi, son ministre le prince Abbas Mirza et son frère Ali Mirza ou, comme on dit ordinairement, Ali schah, sont du parti des Français et qu'Hadji Mohammed Hussein Khan est à la tête de ceux qui veulent que les Anglais viennent à Téhéran. On assure que M. Jones a six cents hommes avec lui.

3 février. Le 13 (lundi prochain), S. E. de Gardane doit quitter cette ville.

7 février. On dit avec toute apparence de vérité que Jones a offert au roi la somme de 30.000 tomans et qu'il avait obtenu la permission de mettre un résident à Chiraz et un autre à Ispahan.

12 février. Sir Hartford Jones est arrivé à cinq jours d'ici avec toute sa suite. S. E. le général Gardane a pris aujourd'hui congé du Roi.

13 février. Ali schah Awas. Son Excellence accompagnée par un des principaux officiers de Sa Hautesse s'est mise en route ce matin pour se rendre à Casbin, où elle compte rester cinq à six jours. On assure que sir Hartford Jones doit faire dans deux ou trois jours son entrée publique dans Téhéran<sup>1</sup>.

16 février. Casbin. Nous ne savons encore aucun des détails de cette circonstance. En attendant je prends le plaisir de vous communiquer que Son Excellence le général ministre a reçu partout où elle a passé un bon accueil. Mais c'est en cette ville surtout que le général a été bien traité. Le prince qui est à la tête de ce gouvernement, jeune homme de seize à dix-sept ans, fort affable et d'une physionomie intéressante, ayant su par un de ses gens qu'il avait expédié à cet effet l'heure où Son Excellence ferait son entrée avait envoyé au-devant d'elle son vizir avec une escorte de cent cavaliers. On rencontra cette escorte à une heure et demie de la ville. Le Vizir lui-même accompagna le général ministre jusque dans l'appartement qui lui avait été préparé. A voir la manière avec laquelle la légation a été accueillie ici, on ne saurait imaginer que ce soit l'intention de Sa Hautesse que les Français quittent son empire avec quelque mécontentement. »

1. Sir Harford Jones Brydges a publié sur son voyage : *An account of the transactions of his Majesty's mission to the court of Persia, in the years 1807-1811*. Londres, 1834, in-8°.



\*  
\* \*

La mission Gardane échoua parce qu'elle reposait sur une équivoque.

Quand le traité de Finckenstein fut signé le 4 mai 1807 entre la France et la Perse, la France et la Russie étaient en état de guerre, les avant-postes français et russes se faisaient face. Napoléon avait besoin des Persans pour retenir des forces russes dans l'extrême sud de la Russie. Mais le 14 juin la bataille de Friedland est donnée et gagnée. Le 7 juillet le traité de Tilsitt est signé entre la France et la Russie. Alexandre I<sup>er</sup> cesse d'être un ennemi. Napoléon n'a plus besoin des Persans. Logiquement il aurait dû arrêter cette mission de Perse, dont la raison d'être paraissait avoir disparu, et qui n'avait même pas atteint Constantinople. Il la laissa pourtant continuer sa marche, parce qu'elle avait un second objet, plus important à ses yeux que la lutte contre les Russes : préparer en Perse une place d'armes en vue d'une invasion de l'Inde anglaise.

Mais graduellement l'équivoque apparut. Pour les Persans la mission Gardane était un premier secours envoyé par Napoléon contre leur ennemi principal, les Russes. Pour Napoléon la mission Gardane était une mission destinée à préparer dans l'Inde la lutte contre son principal ennemi, les Anglais. Des deux alliés, l'un fixait ses regards vers le nord, l'autre vers l'est. Les Persans espéraient que Napoléon leur rendrait la Géorgie. L'esprit de Napoléon était hanté par le projet d'une marche d'une armée franco-persane traversant l'Afghanistan, franchissant la passe de Caboul et débouchant dans le Pendjab.

L'alliance ne pouvait donc porter fruit. Quand les Persans s'aperçurent que la France décevait leur espoir, ils s'en détachèrent et accueillirent la mission anglaise, qui apportait des profits tangibles, de l'argent et des présents. Quand Gardane vit que les Persans n'étaient nullement disposés à faire cause commune avec la France contre les Anglais, mais au contraire s'en rapprochaient, il crut devoir se retirer.

#### VI. — L'arrière garde de la mission.

En quittant Téhéran, le général Gardane y laissa les deux interprètes, Joseph Jouannin et Andrea de Nerciat. Le 14 février 1809, l'envoyé anglais sir Harford Jones y fit son entrée.

Dès le lendemain, il commença à discuter avec le grand vizir Mirza Chefy les articles d'un traité préliminaire entre la Grande-Bretagne et la Perse. Mais

aussi brutal qu'insolent il malmenait son interlocuteur. « Sauf le respect que je porte au roi de Perse, votre maître, je lancerais contre la muraille votre cervelle si vous en avez une », et joignant le geste à la parole, il avait poussé le vieillard contre le mur. Voilà comment Jones avait un jour clôt une discussion.

Le général Gardane était regretté de Feth Ali chah et de Mirza Chefy. Ils pensèrent reconnaître Jouannin comme chargé d'affaires de France. Mais instruit de leur projet, Jones, qui les dominait, les contraignit non seulement à y renoncer mais encore à éloigner de Téhéran les deux derniers membres de la mission française. Jouannin et Nerciat en partirent donc à la fin d'avril 1809 et se retirèrent auprès du prince Abbas Mirza à Tauris, d'où le 21 juillet 1809 le premier écrivit à Ruffin :

« J'ai éprouvé une très vive satisfaction en apprenant que M. Rousseau venait d'être nommé au consulat général d'Alep <sup>1</sup> et que M. Corancez était appelé à celui de Bagdad. Ce dernier poste a grand besoin d'un homme de tête pour y rétablir la considération due au nom français que la sottise et l'ineptie jointes aux manœuvres de nos ennemis y détruisent de plus en plus. M. Rousseau m'annonce aussi par sa dernière qu'il venait d'être honoré du titre d'associé de l'Institut impérial de France <sup>2</sup>. Je l'en félicite de tout mon cœur et sans exagération l'on peut dire qu'il méritait cette distinction glorieuse dans la République des lettres.

Vos justes sollicitations pour obtenir la décoration de l'Ordre du Soleil nous avaient excité, M. Rousseau et moi, à en presser la demande officielle à cette cour... Mon respectable et vertueux doyen, j'ai aujourd'hui la satisfaction de vous adresser le firman que l'on me remit le 28 avril dernier [1809], veille de mon départ de Téhéran, quoique cette pièce soit antidatée de quelques mois pour raisons faciles à deviner... J'ai le firman entre les mains et de plus une autre copie dans les registres de la légation. Je la hasarde dans l'espoir qu'elle vous parviendra peut-être et de vous causer quelques joies, sans retenir pour nous seuls la satisfaction de vous voir enfin légèrement récompensé de vos soins pour la Perse <sup>3</sup>. Comme il faut être juste avant tout et ne pas s'attribuer un honneur et un mérite qui ne nous sont pas dus, sachez, mon respectable ami, que vous ne devez aucune reconnaissance à ce sujet ni au général ni à aucun autre français, pas même à vos deux enfants et élèves <sup>4</sup>. C'est à la cour seule et à certains rapports faits par Mirza Mohammed Riza <sup>5</sup> et d'autres qui ont eu l'avantage de vous connaître, c'est du pur mouvement de Mirza Chefy que l'affaire a été aussi heureuse-

1. Par décret impérial du 29 octobre 1808.

2. Joseph Rousseau fut élu correspondant de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut le 7 octobre 1808.

3. Jouannin donne ici l'inscription en persan qui figure sur la décoration.

4. Jouannin lui-même et Andrea de Nerciat.

5. Le signataire du traité de Finckenstein.



ment terminée. Et dans quel instant? A l'instant où nous nous éloignons peut-être pour toujours de Téhéran, chassés pour ainsi dire par les manœuvres des Anglais et par...! Il faut se taire. *Scripta manent*.

Malgré le départ de M. Verdier, Abbas Mirza est toujours ferme à maintenir l'organisation militaire qu'il doit à la France et il résiste à toutes les trames persanes, à toutes les perfidies anglaises, qui veulent ruiner cet édifice encore nouveau. Aujourd'hui il n'est que trop évident pour nous que ce digne prince soit le seul ami des Français. La vérité, la reconnaissance dictent ce sincère hommage à ses royales vertus...

Je passe maintenant à votre lettre du 20 février, avec laquelle vous m'avez transmis une honorable lettre de M. de Rzewuski relativement aux *Mines de l'Orient*. Sur votre désir je m'empresserai de répondre autant qu'il sera en moi aux vues qui me sont communiquées. Je préparerai ma réponse à M. W. de Rzewuski; j'y joindrai quelques légers essais...

M. Raymond abandonné comme nous par... s'occupe du service d'Abbas Mirza avec un zèle et une activité dignes des plus grands éloges et qui lui font beaucoup d'honneur. Ce n'est pas sans peine, car les Persans ressemblent aux Turcs sur plusieurs rapports, et je serais même porté à croire que les derniers sont plus supportables dans la position où M. Raymond [se trouve]. »

A la lettre de Jouannin, Andrea de Nerciat ajouta quelques lignes:

« Notre cher et respectable ami, c'est avec empressement que je saisis l'occasion de vous renouveler l'assurance de ma profonde vénération et de vous féliciter concernant la distinction flatteuse, dont Sa Hautesse honore votre mérite et reconnaît les services que vous lui avez rendus en coopérant à cimenter l'alliance de Son Empire avec la France dans ces temps où elle en sentait plus le besoin qu'aujourd'hui. Puisse son aveuglement cesser avant de lui avoir été funeste! C'est le vœu que je fais sincèrement en raison de la justice qu'elle a daigné vous rendre et des belles espérances que donne le courageux et généreux Abbas...

C'était la première fois que Jouannin écrivait à Ruffin depuis que le général Gardane avait quitté Téhéran. S'il procède prudemment par réticences, il ne dissimule pourtant pas à son ami combien il blâme la conduite de son ancien chef : « Nous nous éloignons peut être pour toujours de Téhéran chassés pour ainsi dire par les manœuvres des Anglais et par... » « M. Raymond abandonné comme nous par... »

L'Empereur ne jugea pas moins sévèrement le général Gardane et cessa de l'employer. Une satisfaction pourtant a été réservée à Jouannin : il peut annoncer à son ami que Feth Ali chah lui a décerné la décoration du Soleil.

Il y a un siècle les ordres étrangers étaient plus recherchés des Français qu'ils ne le sont maintenant. Cette distinction honorifique causa certainement à Ruffin une vive joie. Il s'empessa de solliciter du ministre des Relations Extérieures l'autorisation de l'accepter et dans une lettre du 23 octobre 1809, il pria son ami Roux de Rochelle d'appuyer sa demande.

« Personne plus que vous, Monsieur, n'est en mesure de remonter à l'origine de nos liaisons politiques avec cette puissance de l'Asie et d'attester la part active que mon zèle et mon travail ont eu à la première ouverture de cette négociation et à son succès ultérieur. Je ne puis y invoquer un témoignage plus compétent, un suffrage plus glorieux que les vôtres auprès de Son Excellence. J'en sais tout le prix et vous supplie de croire qu'ils ajouteront beaucoup à celui que j'attache à la marque d'honneur qui m'a été conférée, attendu qu'il vaut mieux la mériter que l'obtenir. »

Ruffin regut promptement satisfaction. Le grand chancelier de la Légion d'honneur, comte de Lacépède, lui écrivit le 6 février 1810 : « Sa Majesté Impériale et Royale vient de m'ordonner, Monsieur, de vous faire connaître qu'elle vous autorise à accepter et à porter la décoration de l'ordre du Soleil de Perse. »

La lettre de Jouannin fait encore allusion à la demande de collaboration aux *Mines de l'Orient* qui lui avait été adressée par l'intermédiaire de Ruffin<sup>1</sup>. Jouannin était déjà considéré comme un savant. Il avait reçu en juillet 1808 de Feth Ali chah un diplôme qui l'assimilait aux *mirzas* c'est-à-dire aux lettrés de sa cour. Bien que ses fonctions officielles ne lui eussent guère laissé le loisir de se livrer en Perse aux études orientales, il en rapporta pourtant un manuscrit du *Chah Nameh* de Firdousi.

La cour de Perse passa l'été de 1809 dans la plaine d'Oudjdan, au sud-est de Tauriz. Jouannin et Andrea de Nerciat y accompagnèrent le prince Abbas Mirza, mais ils furent obligés de s'en éloigner, écartés par les intrigues de sir Harford Jones, qui avait suivi Feth Ali chah dans sa résidence d'été. Ils partirent d'Oudjan le 13 septembre 1809. Par Toprak Kalé où ils furent conduits par le *mihmandar* particulier d'Abbas Mirza et par Erzeroum ils atteignirent Trébizonde.

\*  
\* \*

Jouannin comptait rentrer en France, mais « de nouveaux ordres parvenus le 13 octobre 1809 à Trébizonde le forcèrent de retourner sur ses pas. »

1. Voir 4<sup>e</sup> partie, chap. III.



Dans trois lettres qu'il adressa alors et pendant les mois suivants à Ruffin, il expose ses tribulations.

« *Trébizonde*, 26 octobre 1809.

Monsieur et respectable ami,

J'espérais avoir bientôt la satisfaction de vous revoir et de vous exprimer toute ma reconnaissance de l'intérêt paternel et des bontés dont vous m'avez honoré pendant trois ans de séjour en Perse, temps d'exil et de peine. Je devais vous porter moi-même la décoration du Soleil avec le diplôme impérial qui l'accompagne et dont Sa Hautesse a cru récompenser les services que vous avez rendus pendant tant d'années à un gouvernement, auquel elle s'était sincèrement attachée, *Sed aurum mulat homines*. La Providence a décidé tout autrement de mon sort, et c'est mon ami M. de Nerciat, qui vous révere autant que moi et qui se regarde aussi comme votre élève, qui remplira auprès de vous cette douce commission. Je l'ai prié de vous demander pour moi la continuation de votre estime et de votre amitié; elles me consoleront encore une fois dans mon nouvel exil.

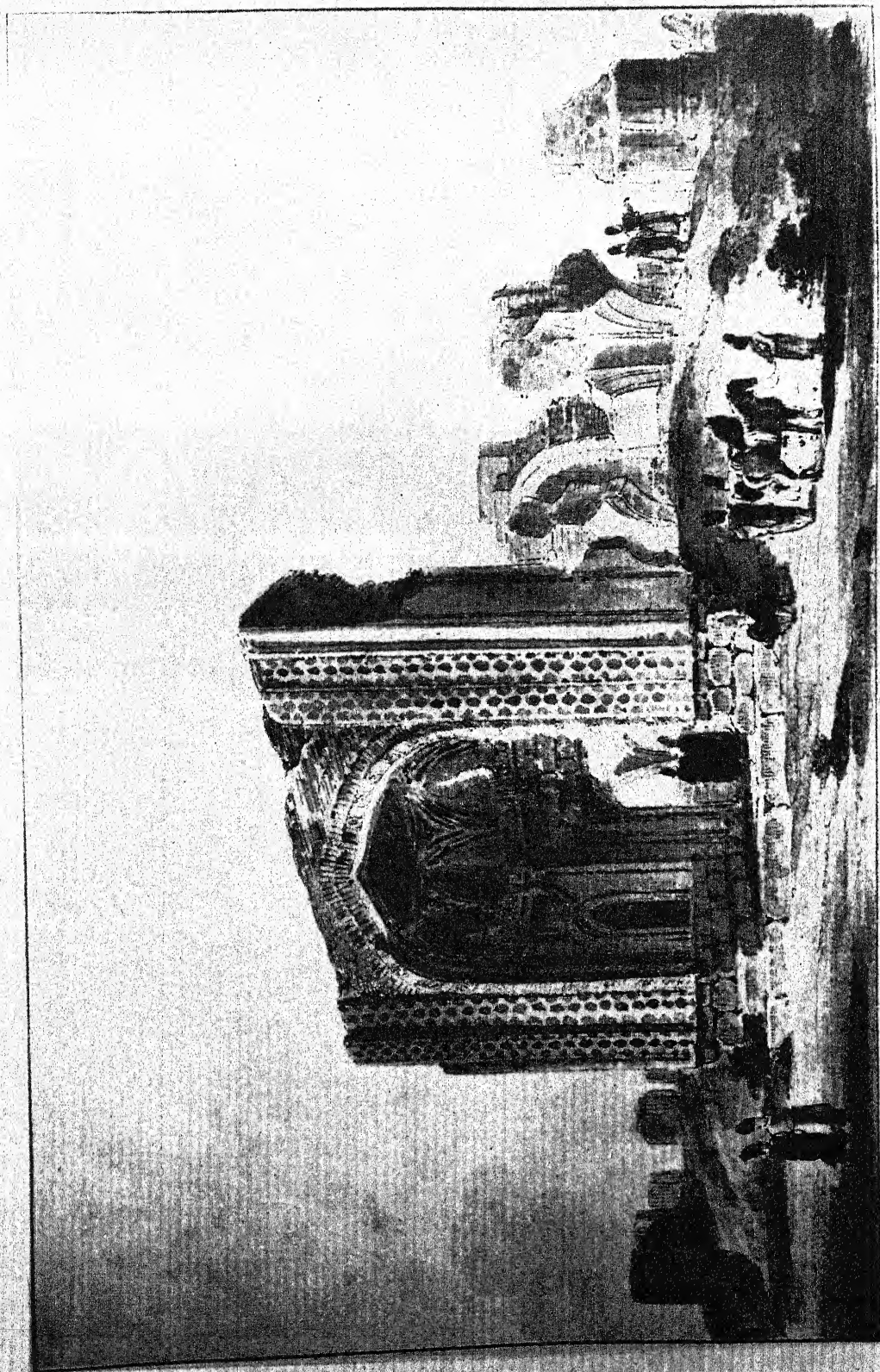
M. de Nerciat et M. Raymond qui l'accompagnera à Paris vous feront connaître tout ce qui peut encore vous intéresser dans la Perse. Ils vous parleront du généreux, du loyal Abbas, notre bienfaiteur et l'unique ami de la France. Pour moi, je vais reprendre le chemin de Téhéran, seul, résigné à tout, le cœur plein d'incertitude si ce prince existe encore, et si Jones et ses intrigues dorées ne l'ont pas point sacrifié au mauvais génie qui plane aujourd'hui sur l'Iran. Malgré cette triste perspective, je ne dois point balancer; il faut obéir, perdre l'espoir de revoir maintenant ma douce patrie et mes vieux parents et prier l'Eternel de veiller sur leurs jours et sur ceux de leur jeune fils. »

Jouannin retourna à Tauris. Mais le prince Abbas Mirza lui-même lui conseilla de s'éloigner. « Je ne puis rien, lui dit-il. Tout est devenu anglais. Si je persiste à vous garder près de moi, et à vous envoyer à Téhéran, je me perdrai ». Jouannin quitta Tauris le 13 décembre 1809, et arriva à Erivan; mais là il fut retenu. Il informa Ruffin de sa singulière position.

« *Irewan*, le 17 janvier 1810.

Très honoré et très vénérable ami,

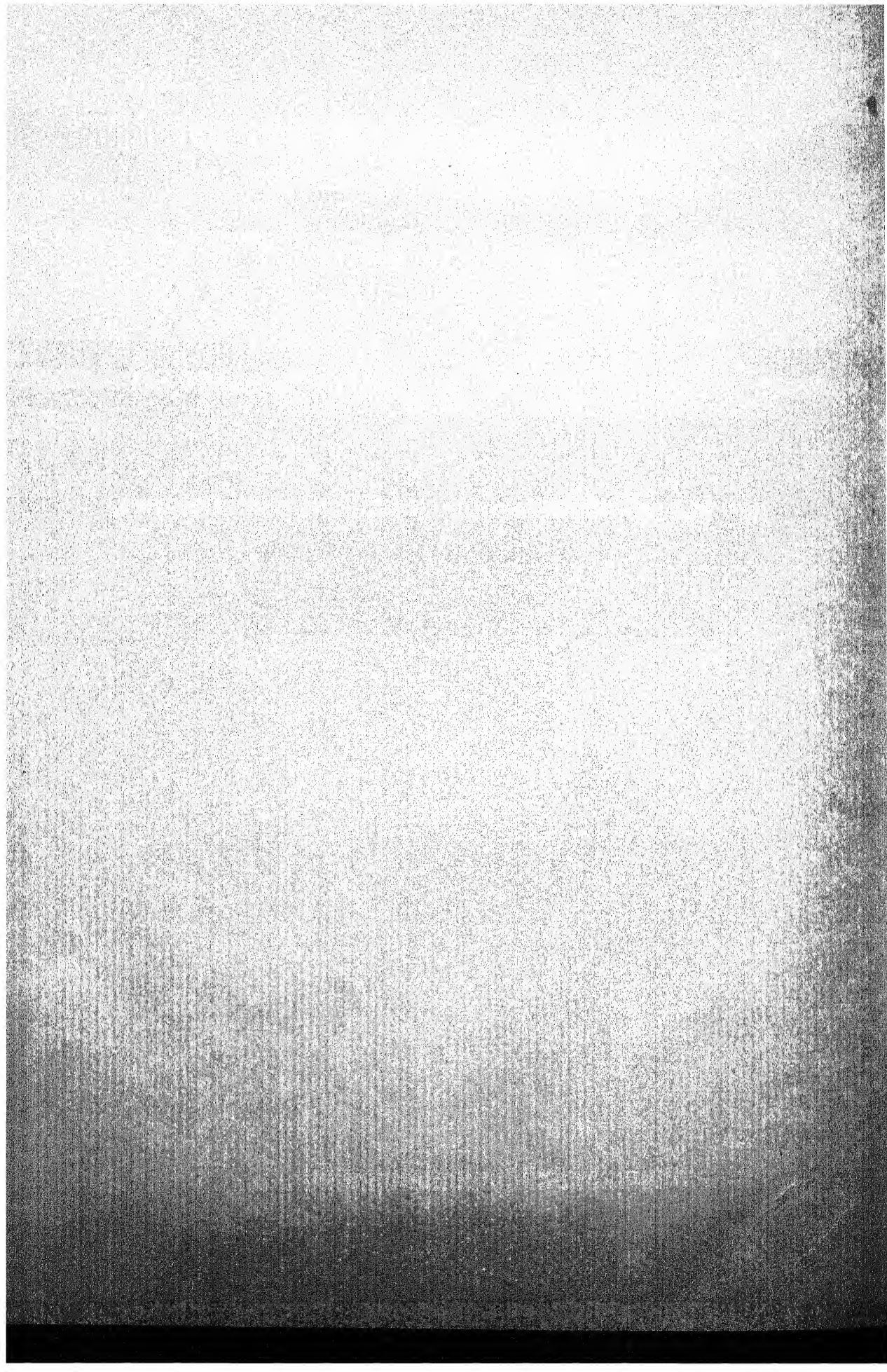
Votre lettre du 28 novembre (1809) m'a singulièrement consolé dans la position difficile et peut-être dangereuse où je suis depuis mon retour en Perse. Enfin me voici à Irewan sans savoir très précisément si je suis exilé, otage ou prisonnier, car mon état actuel est un mélange de ces trois états. Je prends patience et l'avenir malgré son obscurité est loin de m'épouvanter. Combien j'ai été sensible à l'attention paternelle que vous avez eue d'écrire à ma famille pour la consoler de mon éloignement et l'en-



Vue d'une mosquée à Tauris

(D'après un dessin de Préault, *Archives du Ministère des Affaires Étrangères*)





tretenir de la trop haute opinion que vous avez conçue de moi... Pardonnez la brièveté de cette lettre; il ne m'est pas possible de vous dire *omnia quae vidi et quorum pars magna fui*.

Agréez avec bonté ces remerciements que je vous dois pour l'amitié dont vous avez comblé M. de Nerciat, l'ami, le compagnon de mon premier exil. Que l'Eternel veille sur vos jours, qu'il vous conserve à notre amour et qu'il nous permette encore de suivre le bel exemple que vous donnez depuis soixante ans à ceux qui suivent la pénible carrière que vous avez embrassée. Permettez-moi de vous assurer encore une fois de mon respectueux attachement et daignez me croire, très honoré et très vénérable ami, votre dernier élève et votre tendre fils, Joseph Marie. »

Cependant, cinq jours plus tard, Jouannin recouvrait la liberté, quittait Erivan et gagnait Kars, puis Erzeroum.

En répandant « l'or corrupteur » (pour employer l'expression à la mode sous l'Empire) parmi les grands de la Cour, l'ambassadeur anglais avait, il n'en doutait pas, obtenu sa détention à Erivan, puis son expulsion de Perse.

« La vie de J.-M. Jouannin si souvent en danger dans de si longs et pénibles voyages ne cessa d'être menacée depuis la résidence de sir Harford Jones et surtout pendant son séjour dans la forteresse d'Irewan, écrivait-il plus tard dans ses notes autobiographiques. Les décisions du roi qui furent communiquées le 22 janvier 1810 mirent enfin un terme aux maux dont il eut à souffrir durant deux mois d'une sorte de détention sollicitée par sir Harford Jones. Il fallut donc céder à l'influence des Anglais qui avaient fait décider le renvoi de J.-M. Jouannin pour la somme de 47.000 tomans (940.000 francs). Il quitta la frontière persane le 30 janvier 1810. »

Le 8 février 1810, Jouannin informa Ruffin de son arrivée à Erzeroum.

« Je rouvre ma lettre, qui est bien chiffonnée à cause du lieu où l'on avait été obligé de la cacher pour la soustraire à des recherches ennemies, et c'est pour vous annoncer que j'aurai bientôt la satisfaction de vous voir, c'est-à-dire dans un mois d'ici. Grâce à l'Eternel, je suis sorti sain et sauf de cette terre de malédiction. Il n'y a plus qu'Abbas Mirza qui mérite toujours l'amour et le respect des Français. Dieu veille sur sa précieuse vie... »

D'Erzeroum, Jouannin traversa toute l'Anatolie, « pays révolté ». Après avoir séjourné à Constantinople du 3 mars au 9 avril, il arriva à Paris le 3 juin 1810.

Jouannin et Nerciat s'aperçurent bientôt que la mission de Perse y était oubliée; ils furent reçus avec une réserve, dont le dernier se plaignait à Ruffin le 28 juin 1810.



« La froideur que Sa Majesté met à tout ce qui regarde la Perse est cause que nous n'avons pas pu nous permettre de solliciter une audience ni réclamer contre la sorte d'injustice, dont nous sommes l'objet. Après avoir servi le gouvernement avec un zèle qu'il serait, j'ose dire, heureux de trouver dans la moitié de ses agents, on nous a annoncé que nous n'aurions pas de carrière et que nous devrions nous estimer trop heureux qu'après l'anéantissement de la légation de Perse on voulut bien nous assimiler Joseph Marie à un consul et moi à un vice-consul en activité. Après avoir végété en Iran de la manière la plus misérable et nous être même endettés, puisque nos appointements de 6 et 5.000 francs étaient de la dernière insuffisance, nous voilà réduits à presque périr de faim sur le pavé de Paris avec 2.400 francs que l'on donne à mon ami et 1.800 francs qui me sont alloués. Voilà la récompense de plusieurs années d'un dévouement sans bornes. »

Cependant quelques compensations leur échurent bientôt. Jouannin reçut une indemnité pour sa gestion de la Légation de Perse en 1809 et fut nommé second secrétaire de l'Ambassade de France à Vienne. Nerciat fut chargé en juillet 1810 d'une nouvelle mission en Orient.

\*  
\* \*

Outre Jouannin et Nerciat, un troisième membre de la Mission Gardane, Jean Raymond, était resté en Perse après le départ du général. Il résidait auprès du prince Abbas Mirza, d'où il continua à correspondre avec Ruffin.

« Que je suis heureux d'apprendre la confirmation de ce que vous avez la bonté de m'annoncer, « un calme parfait » sur la frontière de Perse et de Russie! écrit-il de Tauris le 30 avril 1809. Les Persans ont cette lutte inégale tant à cœur que j'ose vous avancer qu'ils abandonneraient volontiers tous les droits qu'ils ont sur la Géorgie pourvu que les Russes ne leur fissent plus la guerre et qu'ils ne demandassent point la cession de la ville d'Erivan.

Il me peine de vous dire que la mission de M. de Lajard n'a pas eu d'autre succès que celui que j'avais prévu et je ne suis pas moins affligé de voir que je ne me suis pas trompé dans les conjectures que j'avais formées sur la mission de Perse. S. E. le général de Gardane a quitté cette ville le 17 de ce mois pour retourner en France par la Géorgie et la Russie. Elle a laissé MM. Jouannin et de Nerciat (à qui j'ai communiqué le passage obligeant de votre lettre qui les regardait) à Téhéran pour y observer la conduite de sir Harford Jones, et moi jusqu'à nouvel ordre auprès de ce prince en qualité d'agent de Sa Majesté Impériale et Royale.

« Il est bien doux pour moi d'apprendre que vous avez approuvé ce que j'avais fait pour Soliman Pacha [de Bagdad]. Cette condescendance de votre part tend beaucoup

à adoucir en moi l'effet des reproches que l'on m'a faits plus d'une fois à ce sujet. Veuillez bien agréer mes plus sincères remerciements. »

Quatre mois plus tard, le 28 août 1809, Raymond écrit encore à Ruffin :

« Par les dernières lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser, je vous marquais la situation précaire où je me trouvais depuis le départ de S. E. le général Gardane. Depuis cette époque ma situation ne s'est point améliorée. A l'arrivée de M. Jouannin en cette ville (14 mai 1809) l'agence dont M. le général m'avait honoré a cessé et par la force des circonstances qu'il n'est pas en mon pouvoir de changer, je me vois malgré moi au service du prince Abbas Mirzad. Ici, Monsieur, permettez que je vous le dise, quand je suis venu en Perse, je ne m'attendais pas à être réduit une seconde fois à servir dans l'arme de l'artillerie, que je n'avais consenti à abandonner, en quittant Bagdad que pour entrer au service de ma patrie, objet qui est même à cette heure mon unique ambition. Mais j'ai été frustré de mes espérances les plus douces et suis dans ce moment plus éloigné que jamais du terme, où je n'aurai plus à regretter d'être sorti du service de Soliman III<sup>1</sup>...

« Afin d'attirer sur ma triste position les regards bienveillants de M. Latour Maubourg<sup>2</sup> j'eusse désiré lui écrire, mais je n'ose le faire de crainte de l'offenser plutôt que de l'intéresser en ma faveur, et si je n'étais pas rassuré par la bonté que vous avez toujours eue pour moi, je n'aurais pas dans cet instant la témérité de ne vous parler que de moi. Après un aveu que j'espère que vous ne désapprouverez pas, aveu qui a pour moi beaucoup de douceur au milieu de mes infortunes, je me flatte que vous voudrez bien l'excuser et que cédant à votre humanité si reconnue, vous daignerez me tendre une main secourable, et tâcher d'achever un ouvrage que vous avez été le premier à commencer. »

Sir Harford Jones se loue de l'adresse malicieuse avec laquelle il écarta Jean Raymond de Tauris.

Ils se haïssaient. Comme nous l'avons dit, Jean Raymond avait été jadis sergent d'artillerie dans l'armée de la Compagnie des Indes. Envoyé auprès du pacha de Bagdad pour y instruire ses troupes à l'époque où Jones était consul général en cette ville, ils étaient bientôt arrivés à un tel état d'animosité que Jones avait voulu faire arrêter Raymond et le renvoyer à Bombay. Mais alors Raymond s'était dérobé à cette poursuite en se réclamant de la nationalité française et en se plaçant sous la protection de l'agent consulaire français. Puis, il avait été attaché à la mission Gardane.

Jones en arrivant au camp d'Oudjan avec Feth Ali chah « fut très vexé de

1. Pacha de Bagdad.

2. Chargé d'affaires de France à Constantinople



trouver Raymond où il était et en parla vivement à Mirza Bozurg », un grand de la cour, qui était son confident et son conseiller :

« Le Mirza me dit que Raymond est considéré par le prince royal comme très utile, et que de très énergiques remontrances faites par moi au prince sur ce sujet pourraient amener du refroidissement entre nous.

« Je dis à Mirza que j'agisrais autant que possible conformément à son avis, mais j'ajoutais : Je dois dire à Votre Excellence ce que vous savez peut-être déjà ; Raymond est un déserteur de notre armée, nos lois contre les déserteurs sont extrêmement sévères ; si je le vois, je dois essayer de l'arrêter, et si je l'arrête je ne puis pas moins faire que de l'envoyer à Bombay pour être jugé et s'il est jugé il sera certainement fusillé. Assurez le prince que je ferai tout au monde pour le contenter, sauf de négliger mon devoir. Mon devoir vous le connaissez. J'espère donc que Son Altesse Royale prendra telles décisions qui m'éviteront de prendre toute mesure désagréable : « Je tenais Raymond, achève Jones, pour un grand fripon et un grand poltron et j'étais certain que dès que mes paroles lui arriveraient rien ne pourrait le retenir en Perse. Les choses tournèrent comme je m'y attendais ; quelques jours après il partit sans dire adieu au prince <sup>1</sup>. »

Jones se vante de ce haut fait sans même paraître se douter de la grave incorrection qu'il s'apprêtait à commettre, en arrêtant lui-même le sujet d'une autre puissance à la cour même du prince auprès de qui il était accrédité.

Jean Raymond regagna Bagdad. Nous reviendrons plus loin sur ses rapports avec Ruffin.

#### VII. — Intérêt historique de la correspondance des membres de la mission Gardane.

Grâce à ses correspondants, Ruffin suivit les phases de la mission Gardane, depuis les débuts pleins de promesses jusqu'à l'échec final. Les lettres qui précèdent offrent en outre un intérêt pour l'histoire de la France en Orient sous l'Empire.

La bibliographie de la mission Gardane est assez courte. Aucun des membres de la mission n'en a écrit l'histoire complète. Après son retour, Ange de Gardane publia en 1809 un journal de voyage de Constantinople à Téhéran.

1. *An account of the transactions of His Majesty's Mission to the court of Persia*, I, p. 261-2.

En 1865 parut un utile recueil intitulé : *Mission du général Gardane en Perse sous le Premier Empire. Documents historiques*, publiés par son fils le comte Alfred de Gardane.

Le lieutenant Fabvier avait composé plusieurs mémoires sur son voyage et sur son œuvre militaire à Ispahan. Il avait adressé à sa famille un grand nombre de lettres. Tous ces documents sont restés inédits. Toutefois Debidour en fit usage pour composer l'un des chapitres de son beau livre : *Le général Fabvier, sa vie militaire et politique*. Un autre officier de la mission, le lieutenant Trezel, a également laissé un certain nombre de notes inédites, que son arrière-petit-fils le général J.-B. Dumas a partiellement publiées dans un ouvrage intitulé : *Un fourrier de Napoléon vers l'Inde. Les papiers du lieutenant général Trezel*, 1<sup>re</sup> partie, 1780-1812 (1915). M. Driault a exposé sommairement l'histoire de la mission Gardane dans son livre *La politique orientale de Napoléon*. Mais cette entreprise aurait mérité de provoquer des recherches plus étendues.

Les lettres adressées à Ruffin par Ange de Gardane, Lajard, Jouannin, Andrea de Nerciat, Fabvier, Jean Raymond forment un appoint d'une certaine importance à l'histoire de la mission. Leur caractère confidentiel en accroît la valeur. Ses correspondants connaissaient la prudence de Ruffin et étaient sûrs de sa discrétion. Ils s'épanchaient auprès de lui avec liberté et en toute confiance.

Ces lettres contribuent donc à jeter une certaine lumière sur la politique orientale de Napoléon, qui, après l'Égypte et en même temps que la Turquie, rêva d'entraîner la Perse dans le sillage de sa fortune.



## CHAPITRE V

### RUFFIN ET LE GÉNÉRAL AMBASSADEUR SEBASTIANI 1807-1808.

#### I. — Préparatifs de l'arrivée de Sebastiani à Constantinople.

Le 5 mai 1806, trois jours après sa nomination, le général Sebastiani adressa la lettre suivante à Ruffin :

« Monsieur,

« Sa Majesté l'Empereur vient de me nommer son ambassadeur près la Sublime Porte. Je crois partir avant un mois pour me rendre à Constantinople et je voyagerai le plus rapidement possible : je prendrai la route de Valachie. Vous savez combien de difficultés s'y trouvent et pour la sûreté du voyage et pour les moyens de transport. Je compte sur votre amitié pour prendre avec le gouvernement turc les mesures nécessaires. La nouvelle marque de faveur et de confiance que Sa Majesté vient de me donner m'est d'autant plus précieuse qu'elle me met à portée de donner des preuves de mes sentiments pour les intérêts du gouvernement, auprès duquel je suis accrédité, sentiments que j'ai toujours professés depuis l'accueil flatteur et amical que je reçus en l'an IX. Vous connaissez mon amitié pour vous, vous pouvez y compter d'une manière positive.

Horace SEBASTIANI. »

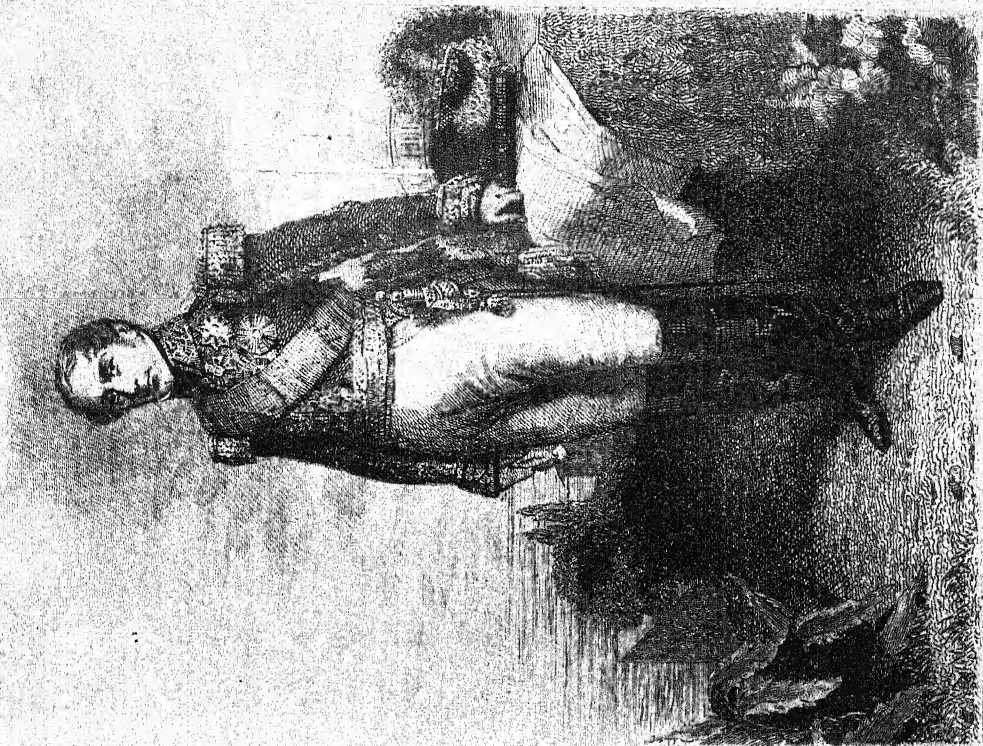
Un mois plus tard, le 10 juin 1806, le général écrit de nouveau :

« Je pars après-demain pour Constantinople. Donnez des ordres pour qu'on m'envoie des bateaux à rames à Varna et faites préparer le palais. J'emmène ma femme, M<sup>lle</sup> de Coigny, petite-fille du duc de Coigny que vous devez avoir connu. Je vous parle avec confiance. Vous savez que je suis votre ami et je le serai toujours. J'ai vu hier Monsieur votre fils. Il se porte bien. Adieu, mille amitiés. »

Quand Ruffin prévint l'approche de l'ambassadeur, il invita le Reis effendi à faire entourer d'honneurs la marche de cet officier, qui venait de se couvrir



Mathieu de LESSEPS  
(Collection du Comte de Lesseps)



Le Général SEBASTIANI





de gloire à « l'immortelle journée d'Austerlitz », et dont la précédente mission à Constantinople en 1801 « avait précédé et prématuré la conclusion du traité de paix. »

« Le soussigné qui met toute sa gloire à terminer ainsi sa gérance, à la plus grande satisfaction des deux cours, prend la liberté d'insister auprès de S. E. le Reis effendi pour qu'elle veuille bien donner une attention particulière à tout ce qui concerne la réception du général ambassadeur, ce début devant avoir la plus sérieuse influence sur les suites heureuses de son ambassade. »

En même temps, le 2 juin 1806, Ruffin adresse à Sebastiani des compliments personnels et d'utiles renseignements.

« Le Capidgi bachi qui aura l'honneur de remettre à Votre Excellence cette lettre doit partir demain muni de tous les firmans nécessaires pour rendre sa marche sûre, prompte, commode et honorable. M. Franchini aîné s'est abouché avec cet officier et m'a rapporté qu'il était satisfait de sa figure, de son ton et de ses manières. Votre Excellence sait qu'on peut se fier entièrement au coup d'œil et au rapport de M. Franchini aîné. Je ne suis point moins tranquille pour le reste puisque je sais Votre Excellence entre les mains de M. Franchini cadet, dont elle s'est tant louée il y a cinq ans et qui depuis lors a fait tant de fois le voyage de France! Je doute qu'il y ait un plus habile praticien, un guide plus sûr, un meilleur compagnon que l'ami Tonino... »

« Le mobilier du Palais de France est on ne peut plus exigü, et il a besoin d'être renouvelé en grande partie. »

A la fin de sa lettre, Ruffin remercie Sebastiani de son souvenir et exprime fermement le désir de retourner en France.

« Je ne suis pas moins touché que flatté des sentiments que Votre Excellence a bien voulu conserver pour moi; j'ose dire qu'ils sont le juste retour de ceux qui m'ont constamment animé pour elle; je suis fier de la voir accomplir l'horoscope que j'avais fait il y a cinq ans de son avancement rapide dans les deux carrières et si près du terme de la mienne, j'éprouve une grande consolation à rendre les armes au général ambassadeur Sebastiani, mais je ne lui dissimulerai pas que j'attends de la loyauté et de l'élévation de son caractère qu'il s'efforce de procurer enfin à un vétéran infirme et *multo jam fractus membra labore* un repos honorable et absolu, mérité pour prix d'un demi-siècle de services et son retour auprès de son auguste maître avant l'hiver. »

En *post-scriptum*, Ruffin conseille à Sebastiani, et avec infiniment de tact, de ne pas accepter le *laïm* (frais de route), que le sultan lui a fait accorder pour son voyage.



« L'honneur est sans exemple, mais la mise en exécution serait ruineuse pour les habitants... Tandis que Votre Excellence s'attirera leurs bénédictions en n'acceptant que les chariots et les chevaux assignés et payant tout le reste des fournitures... Ce procédé qui est dans le cœur de Votre Excellence sera le prélude le plus brillant de son ambassade, dont on augure si bien. »

Arrivé à Vienne le 9 juillet 1806, Sebastiani atteignit le 30 Bucarest, d'où il écrit à Ruffin :

« Je reconnais les soins de l'amitié que vous avez eue toujours pour moi dans tout ce que vous avez fait pour mon voyage. Je ne profiterai point du *laïm*, et je ne veux pas que mon passage soit marqué par les pleurs des sujets de Sa Hautesse. Je désire au contraire obtenir leurs bénédictions. Vos conseils sont en tout conformes à ma manière de voir.

« En arrivant ici le prince Ypsilanti a prétendu que je devais lui faire la première visite et s'est appuyé des exemples du Maréchal Brune et de M. Drummond ambassadeur d'Angleterre. Je lui ai fait dire que positivement je ne le verrais pas le premier, et que j'exigeais que non seulement il me fit la première visite, mais que cette visite se fit en grande cérémonie et non pas incognito, comme il avait fait à M. de Tamara <sup>1</sup>. Il a en tout suivi mes intentions et abondé dans les honneurs qu'il m'a rendus. Il ne parle que de son dévouement à l'Empereur Napoléon, et il offre d'en donner toutes les preuves qu'on peut désirer de lui. Je sais ce que valent ses protestations; nous verrons les faits. En attendant j'ai voulu faire voir qu'il était dû à la France plus d'hommages qu'aux autres nations et les boyards de la Valachie ont paru voir avec plaisir que ce prince ait été obligé de changer totalement sa manière d'agir.

« Vous savez combien je suis attaché aux intérêts de la Sublime Porte et à la personne de Sa Hautesse. Je mettrai tous mes soins à lui donner des preuves de ces sentiments. Tous les bruits que répandent les oisifs et les commères de Péra ne font aucune impression sur moi : bien faire et laisser dire est ma devise. Comptez sur la plus tendre amitié de ma part. Mes respects à M<sup>me</sup> Ruffin. »

De Bucarest, Sebastiani alla s'embarquer à Varna. Mais la traversée de la mer Noire fatigua tellement l'ambassadrice, que le 9 août 1806, il fallut débarquer à Cara Bournou, à dix lieues de Constantinople. Informé, Ruffin fait non sans peine rassembler vingt-cinq chevaux et les envoie dans la nuit à Cara Bournou, d'où Sebastiani arriva à Constantinople.

« J'eus le bonheur, mande Ruffin à Talleyrand, d'embrasser Son Excellence le 10 août à près de neuf heures du soir. M<sup>me</sup> l'Ambassadrice avait très bien soutenu la

1. Ambassadeur de Russie près la Porte ottomane.

fatigue de cette longue traite. La nation assemblée au Palais y reçut leurs Excellences. Quant à moi, comme depuis plusieurs jours je ne l'occupais que pendant la journée, je me retirai dans ma maison immédiatement après le souper. »

## II. — Ruffin et Sebastiani.

Le 25 août 1806, c'est-à-dire quinze jours après l'arrivée de Sebastiani, Ruffin écrivait à Talleyrand :

« Je ne saurais assez me féliciter de l'accueil honorable que Son Excellence m'a fait et du langage flatteur qu'elle ne cesse de tenir publiquement sur mon compte. L'estime et la confiance qu'elle veut bien me témoigner en particulier surpassent mes espérances, et vous savez, Monseigneur, que j'en avais conçu de bien grandes d'après la connaissance que j'avais de la richesse du caractère et de la générosité des sentiments de M. le général Sebastiani. Ses succès dès son début ont dépassé et au delà l'horoscope que j'en avais tiré. »

Ces débuts étaient de bon augure. Rien ne vint les démentir. Pendant les vingt mois qu'il resta en fonctions Sebastiani eut avec Ruffin des rapports parfaits. Quelques billets témoignent de leur cordialité.

« Monsieur, écrit l'ambassadeur le 15 décembre 1806, M<sup>me</sup> Sebastiani a été vivement sensible à l'intérêt que lui a témoigné M<sup>me</sup> Ruffin, et vous savez qu'elle est toujours très flattée d'avoir l'honneur de la voir. Toutes les heures sont bonnes pour recevoir la visite et les conseils des personnes que l'on aime. Je vous prie de lui faire agréer mes respects et de croire à mon attachement inaltérable. »

HORACE SEBASTIANI.

Au printemps de 1807, une communauté de malheur rapprochait Sebastiani et Ruffin. A trois mois d'intervalle M<sup>me</sup> Ruffin et M<sup>me</sup> Sebastiani étaient mortes, la première en janvier, la seconde en avril. Le général ambassadeur s'était retiré à Bouyoukdéré, d'où désireux sans doute de distraire Ruffin de son chagrin, il lui fit adresser le 17 mai 1807 par son deuxième secrétaire le marquis Fay de La Tour Maubourg l'invitation suivante :

« M. le général Sebastiani a le projet de prendre une maison plus grande que celle qu'il occupe, et alors il compte vous engager non seulement à le venir voir mais à passer un mois avec lui, et il m'a chargé à cette occasion de vous le mander. »



Voici une invitation plus familière datée du 28 octobre 1807 :

« M. de Choderlos <sup>1</sup> me fera l'honneur de dîner aujourd'hui chez moi; je ne pourrais lui offrir rien de plus agréable que votre aimable société. Voulez-vous venir manger la soupe de vos amis qui savent vous apprécier et qui vous aiment tendrement.

Votre ami,

Horace SEBASTIANI. »

\*  
\* \*

Mais malgré toute la délicatesse des procédés de l'ambassadeur, la position du conseiller d'ambassade ci-devant chargé d'affaires était assez fausse. Aucun des deux secrétaires La Blanche et La Tour Maubourg ne savait le turc, c'était donc à Ruffin que l'ambassadeur demandait la traduction des documents émanés de la Porte.

Sans doute l'ambassadeur consultait parfois Ruffin sur le fond même des documents. Il lui écrit par exemple le 30 septembre 1806 :

« J'ai l'honneur de vous envoyer trois notes dont l'importance est telle qu'aussitôt qu'elles seront traduites je les ferai passer à Sa Majesté par un courrier extraordinaire. Je vous prie non seulement de les traduire le plus tôt possible, mais de me donner votre avis sur l'esprit qui les a dictées et sur les résultats possibles.

« Ces trois pièces, répond Ruffin le surlendemain 2 octobre 1806, sont une note adressées au représentant de la Russie, M. d'Italinski et deux projets de lettres du grand vizir. « Je juge que ce sont trois succès complets que Votre Excellence remporte. Ces notes me font encore entrevoir que nos Ottomans commencent à se tirer de dessous la férule de leurs régents, mais les premiers persévéreront-ils dans cet esprit d'indépendance? »

Les traductions restèrent toutefois le travail principal de Ruffin <sup>2</sup>. Il les exécuta avec sa conscience habituelle, mais non sans quelque humiliation. Il se savait l'objet de l'ironie de ses collègues étrangers et il en souffrait.

Il s'en ouvrit à son ami d'Hauterive dans une lettre du 10 décembre 1806:

1. Jean Choderlos, né le 16 novembre 1738, était le frère aîné de Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*. Après avoir passé une partie de sa vie dans l'Inde, il était entré dans la carrière consulaire. Consul général à Alep en l'an VI, il fut très maltraité par les Turcs pendant l'expédition d'Egypte. Il revint en Orient en l'an XI comme consul général de Smyrne. Cf. Henri Dehérain. *Les infortunes des Français d'Alep pendant l'Expédition d'Egypte* (Extrait de la Revue *Syria*, 1922).

2. Sur l'œuvre de Ruffin traducteur, voy. 4<sup>e</sup> partie, chap. I.

« Le traitement, que la munificence impériale me conserve, ne me laisse rien à désirer pour les agréments de la vie; je suis moi-même étonné de la considération individuelle qui m'est accordée par mes nationaux, par les étrangers et par les Ottomans à commencer du Sultan; mais il ne suffisait pas que la femme de César fût honnête, il fallait encore qu'elle fût réputée telle. J'ai beau dire que je suis heureux; on me croit en tout excepté sur ce point; je m'entends plaindre et voilà de quoi je me plains... L'on est surpris de ne me voir aucune récompense extérieure, aucun avancement frappant. Je redescends toujours de la tête de la légation au même poste que j'occupais en 1772, celui d'interprète traducteur de l'ambassade. Nos ennemis, ceux que j'ai si souvent déjoués pendant mes gérances, rient de ma prétendue déchéance physique, tout en affichant d'y prendre intérêt. »

Aussi fut-il très sensible à la décoration du Croissant de seconde classe dont Selim III l'honora le 29 janvier 1807 : « Comme ce vertueux sultan, écrivait-il à son gendre le 19 avril 1807, a de son propre mouvement pensé à moi dans un moment où je ne paraissais plus, cette marque honorifique de sa satisfaction de mes services en est devenue très flatteuse pour moi. »

Mais Ruffin avait secrètement de plus hautes aspirations. Barthélemy de Lesseps, consul général à Pétersbourg, ayant dû au début de 1807 s'en éloigner en raison des événements politiques avait, accompagné de sa famille, gagné Varsovie, où le ministre des Relations extérieures résidait. Ruffin fait donc part à son gendre de son secret désir, ne doutant pas que celui-ci, en relations quotidiennes avec Talleyrand, « qui l'a invité à n'avoir pas d'autre table que la sienne », ne trouve l'occasion de l'en entretenir.

Si le général Sebastiani quittait Constantinople et si on lui offrait de nouveau la direction de l'ambassade, il l'accepterait, mais à la condition d'obtenir le titre, en même temps qu'il serait chargé de la fonction.

« J'ai eu l'honneur, écrivait-il à Barthélemy de Lesseps le 4 avril 1807, de gérer quatre fois l'ambassade de France près la Porte ottomane et n'ai jamais eu celui d'en être le titulaire, c'est-à-dire que j'en ai porté tout le fardeau, encouru tous les dangers, éprouvé tous les dégoûts, supporté toutes les peines, écarté toutes les épines, etc., sans en jamais avoir goûté les douceurs, tiré les émoluments, reçu les honneurs.

« Pour me donner un peu de relief aux yeux de la Porte qui est scandalisée de me voir toujours simple substitut, simple légionnaire, simple conseiller d'ambassade, il me paraîtrait indispensable qu'on me fit faire un pas en avant dans les trois carrières et cela suffirait pour m'assurer une certaine prépondérance au Divan et sur le corps diplomatique, le tout pour le plus grand avantage des affaires publiques. Si rien de tout cela n'est possible, c'est une preuve que Dieu ne me veut plus ici. Je l'en bénirai de tout cœur en le priant de vous faciliter les moyens de me faire rappeler auprès de vous. »



Couronner sa carrière par le titre d'« Ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur et Roi près la Porte ottomane », voilà le rêve que faisait Ruffin.

### III. — Affaires de famille.

Au début de cette lettre, Ruffin rappelait le chagrin qui venait d'apporter un trouble profond dans sa vie : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée de Varsovie et je l'ai reçue seul. »

M<sup>me</sup> Ruffin était morte le 20 janvier 1807. Le lendemain Ruffin faisait part de son malheur à Talleyrand :

« La divine providence vient d'appeler à elle la fidèle compagne de mes peines et travaux pendant près de quarante années de ma vie connue pour laborieuse et tissée d'épreuves de tout genre. Son Excellence le général ambassadeur dans les honneurs funéraires rendus à M<sup>me</sup> Ruffin a bien voulu mettre tout ce qui pouvait signaler la mère des Français établis à Constantinople. Votre Altesse se rappellera que la défunte eut à l'époque de la déclaration de guerre de la Porte en 1798 le bonheur de leur être utile <sup>1</sup>. »

1. L'épithaphe suivante fut composée par Ruffin en mémoire de sa femme :

D. O. M.  
*Amica virtutum*  
 Ill. D. Francisca Steffanelli Ruffin  
 Viro Imp. Gall. apud Port. Ottom. prolegato  
 Ill. D. Petro Johanni Mariae Ruffin  
 Conjux addictissima  
 Plurimo animi ornatui  
 Magis quam  
 Nominis crescenti famæ  
 Intenta  
 Humilis in prosperis  
 In adversis impavida  
 Pro suis,  
 Pro advenis, pro pauperibus  
 Sollicita  
 Sui solius immemor  
 Morib. officiis, religione  
 Peregre ac domi  
 Christiana  
 In timore Domini  
 Quo semper tetenderat  
 Obiit 20 jan., 1807.

Leur union avait duré trente-cinq ans. Union parfaite. Ruffin avait l'habitude de consulter sa femme, d'être déférent à ses avis. Née dans le Levant, d'une famille levantine, M<sup>me</sup> Ruffin qui connaissait tout Constantinople eut une part importante dans la carrière diplomatique de son mari.

Ses enfants, son fils Thomas, sa fille et son gendre Barthélemy de Lesseps vivant en France ou en Russie, Ruffin aurait été désormais fort isolé s'il n'avait été entouré de sa belle-sœur, Catherine Steffanelli, « l'excellente sœur », « la bonne tante Catinco », et de ses nièces les demoiselles Mattrelly, filles d'une autre sœur de sa femme, « qui ne le quittaient point ».

\*  
\* \*

Depuis qu'elle résidait à Pétersbourg, Rose de Lesseps écrivait souvent à son père. Si beaucoup de ses lettres sont négligeables, en voici deux qui présentent de l'intérêt. De Varsovie, le 12 février 1807 elle raconte le voyage plein de péripéties qu'elle vient d'accomplir.

« Nous sommes partis de Pétersbourg pour nous conformer à l'ordonnance de l'Empereur en date du 28 novembre [1806], nous sommes partis, dis-je, la nuit de Noël style russe, c'est-à-dire le jour des Rois suivant le nôtre. Nous étions neuf personnes et moi pouvant compter pour deux, puisque j'étais enceinte de sept mois. Nos voitures étaient sur patins; la neige était tellement abondante que les chevaux ne pouvaient pas nous trainer et qu'après deux jours et une nuit de marche, j'ai versé et ma femme de chambre et deux de mes enfants avec moi et en partie sur moi. L'on nous tira comme l'on put de la voiture et l'on me ramena à la poste où je me fis appliquer l'emplâtre aux reins. Je me reposai quelques heures et je repartis. Nous ne passâmes pas un jour sans rester trois ou quatre heures embourbés dans la neige, malgré la quantité de chevaux et le secours d'un officier russe qui nous a escortés jusqu'à Memel. Mais avant d'y arriver, un dégel subit étant arrivé, nous fûmes obligés de nous remettre sur roues et j'eus encore une fois le malheur de verser dans un fossé. Je tombai cette fois sur les autres et ce ne fut qu'avec une peine infinie que l'on parvint à me tirer de la voiture, puisque je ne pouvais m'aider en rien. Quand je cherchais à appuyer les pieds je marchais sur la tête de deux enfants et sur ma femme de chambre. On cherchait à m'enlever par les bras et l'on me les eut arrachés sans un Français et mon mari qui me prirent à bras le corps. Enfin nous nous trouvâmes encore quittes pour quelques contusions. On nous entassa dans la calèche qui était ordinairement l'équipage de Lesseps, d'Aimée et d'une autre personne et Lesseps escorta à pied jusqu'à une petite lieue. Nous trouvâmes pour toute ressource un affreux isba où dormaient vingt juifs ou juives. Nous fîmes étendre quelques bottes de paille et nous nous assîmes dessus puisqu'il n'y avait rien autre pour s'asseoir. J'oublie de vous dire qu'il était trois



heures du matin et qu'il faisait au moins dix ou douze degrés de froid. Enfin après trois heures d'attente la voiture fut ramenée et n'avait heureusement rien de cassé. Le postillon juif cause de mon accident s'était sauvé parce que Lesseps dans le premier moment de colère et de crainte pour moi et ses enfants avait pris le pistolet pour le tuer. L'officier russe me fit mettre avec mes enfants dans son traîneau et nous fîmes encore deux lieues pour nous rendre à la poste. Là je fis comme quinze jours auparavant. Je me fis appliquer l'emplâtre et Lesseps voulut que le médecin de la ville me donnât son avis. Il fut conforme au mien. Il me donna quelques calmants et dit que la saignée ne lui paraissait pas nécessaire puisque deux jours avant mon départ, je m'étais fait tirer trois palettes de sang. L'Empereur de Russie nous avait accordé à cause de mon état dix jours de plus afin que je pusse arriver à mon septième mois et me faire saigner avant de partir, et nous avait permis de passer par la Prusse, quoiqu'aucun Français n'ait pu obtenir cette faveur, pour rendre notre voyage moins pénible et moins long. Nous n'arrivâmes à Memel qu'après dix-sept jours de marche<sup>1</sup>, et j'eus encore avant d'y arriver une secousse bien violente. Les deux brancards cassèrent en même temps et la voiture tomba de la manière la plus rude. Cet accident nous força à rester deux jours chez des Juifs les plus misérables en Lithuanie.

Aussitôt arrivés à Memel, où se trouvait toute la famille royale de Prusse, nous fûmes assaillis par mille visites. Le Roi nous donna aussi, à l'exemple de l'Empereur, un officier pour faciliter notre passage à travers ses armées et nous remettre aux avant-postes français sains et saufs avec tous les égards imaginables.

M. de Zastrow, ministre du roi, reçut mon mari deux fois parfaitement. M. de Knobelsdorff vint me voir et me parla de Constantinople et de vous<sup>2</sup>. Il nous fit une jolie provision de pain pour notre voyage jusqu'à Königsberg. Enfin après cinq jours de repos, nous passâmes le Hof sur la glace et en traîneau craignant que nos voitures n'enfonçassent. Après trois jours de voyage sur le bord de la mer, nous arrivâmes heureusement à Königsberg, où nous fûmes encore visités par plusieurs seigneurs et entre autres par M. le comte de Schulenburg ancien ministre. Je croyais aller à Berlin, et mon mari ayant appris que notre cour était à Varsovie avait résolu de me quitter à Bromberg et de se rendre auprès du prince de Bénévent. De Königsberg à Grodenz nous traversâmes l'armée prussienne sans aucun accident. Les avant-postes français étaient dans ce village à sept milles de cette forteresse. Nous y arrivâmes escortés par notre officier, six hussards et un trompette prussien et six français que les généraux prussiens avaient prié Lesseps de remettre à notre armée. Le général Boivin<sup>3</sup> fit amener notre officier les yeux bandés et nous reçut parfaitement. Nous avions les Russes et les Prussiens à deux milles des avant-postes. L'officier prussien après avoir prié Lesseps de lui donner un témoignage de sa satisfaction nous quitta. Nous ne voulûmes

1. 23 janvier 1807.

2. M. de Knobelsdorf était chargé d'affaires de Prusse près la Porte ottomane en 1798.

3. Général Jacques Boivin (1756-1831).

pas coucher au milieu de ce village où quatre mille hommes étaient au bivouac et qui paraissait tout enflammé par les feux qui étaient allumés de distance en distance. Nous gagnâmes avec beaucoup de fatigue et après avoir manqué de verser plus de dix fois la ville de Thorn où se trouvait le quartier général du maréchal Lefebvre. Il était minuit. Le général Jordy <sup>1</sup> commandant de la ville et du fort, homme respectable ayant dix-huit blessures dont sept fractures, se leva et vint me recevoir et m'offrir sa chambre, puisqu'il n'y avait en outre qu'une grande salle sans lit. J'acceptai la salle. Son domestique me céda deux lits de plume qui mis par terre servirent aux enfants. Je couchai sur la sangle du lit. Mon mari, ma femme de chambre et nos compagnons de voyage s'arrangèrent avec les coussins des voitures et les pelisses. Nous passâmes une excellente nuit auprès de toutes celles que j'avais passées sur la paille et lourde comme je le suis, l'on ne s'accommode pas de tout.

C'est à Thorn que tous nous conseillèrent de nous rendre à Varsovie, parce que le chemin de Berlin n'était pas sans danger. Nous y sommes depuis dimanche. Le prince de Bénévent a comblé Lesseps de témoignages de satisfaction et lui a dit qu'avant son départ, notre auguste empereur lui en avait parlé avec toutes sortes d'éloges sur sa conduite en Russie pendant des circonstances aussi difficiles et sans aucune instruction. Il lui a donné l'espoir que notre voyage et les pertes que nous cause l'abandon de notre mobilier nous seraient payés. Enfin il a comblé la mesure en invitant Lesseps à n'avoir point d'autre table que la sienne...

Maintenant on a conseillé à Lesseps de m'envoyer à Dresde pour y faire mes couches. Cette ville est la meilleure que l'on puisse choisir. Je quitterai donc mon pauvre mari après-demain et partirai avec mes enfants, un secrétaire de légation d'Espagne à Dresde que nous avons connu à Pétersbourg et qui est le meilleur homme du monde et qui sait l'allemand, ma femme de chambre et un domestique. J'ai 83 milles à faire c'est-à-dire 166 lieues, il fait un dégel affreux. Mais tout cela ne me fait pas le mal que votre morne silence me cause depuis quinze mois. »

Arrivée à Dresde, Rose de Lesseps y accoucha, le 6 avril 1807, d'un fils, auquel son mari, pour faire sa cour à Talleyrand, donna les prénoms de Charles-Maurice. Ce fut Aimée de Lesseps qui le surlendemain annonça la nouvelle à son grand-père.

Rose de Lesseps ayant reproché à son père, non sans une certaine vivacité sa négligence épistolaire, Ruffin en convient, et s'en excuse sur sa façon de travailler (10 juin 1807).

« C'est aux circonstances politiques qu'il faut attribuer ce silence. Réfléchissez à nos positions respectives qui devaient avoir intercepté nos relations et finir par les interrompre tout à fait quelque étrangères et indifférentes qu'elles fussent aux affaires

1. Général Louis Jordy (1758-1825).



publiques. Songez encore que j'ai été chargé d'une gestion orageuse, active et importante pendant plus d'un an et obligé de tout faire presque seul à cause de la nécessité du secret et de ma scrupuleuse manière de travailler. Ajoutez que vu mes connaissances dans les langues, ma besogne est toujours double quand je suis chef. Enfin ma chère Rosette, je dois convenir de mes torts et de la bizarrerie de mes habitudes personnelles. Vous n'ignorez pas que partout et en tout, dès que je le puis, c'est toujours moi et les miens que je sacrifie, parce que je suis accoutumé à ne pas m'épargner individuellement, à compter beaucoup sur l'indulgence de ce que j'aime le plus au monde, de sorte que de quatre lettres qui chôment sur mon bureau et dont l'une contient une remise de fonds en ma faveur, l'autre une demande très pressée de mes parents ou de mes plus intimes amis, la troisième une dépêche ministérielle et la quatrième la plainte d'un administré j'accorde machinalement la priorité en réponse aux deux dernières. Vient immédiatement après la deuxième et c'est la première parce qu'elle m'intéresse plus directement qui fera la clôture.

C'est une espèce de tic, dont je n'ai presque jamais eu à me louer, mais je n'en ai pas moins été incorrigible, malgré les justes reproches de personnes très estimables et de grande autorité sur moi, nommément l'objet de nos larmes <sup>1</sup>. Ce n'est sûrement pas ma faute, si je ne vous écrivais pas tous les quinze jours. Je demande au ciel mon amendement sur cet article. »

Rose de Lesseps ne tint pas rigueur à son père; sa correspondance continue et le 20 juillet 1807, elle lui rend compte d'une audience particulière que l'Empereur a accordée à son mari.

« Lesseps lui avait été présenté le matin avec le corps diplomatique et en avait déjà été très bien traité, mais une heure après l'Empereur le fit appeler en particulier et lui dit que l'Empereur Alexandre et le grand duc Constantin lui avaient fait l'éloge de sa conduite prudente en Russie dans des circonstances aussi difficiles. Mon mari lui répondit que tous les suffrages ne seraient rien pour lui s'il n'obtenait ceux de Sa Majesté. Elle reprit à l'instant que depuis longtemps elle lui avait fait connaître toute sa satisfaction et que pour lui en donner une preuve convaincante elle voulait qu'il repartît sous deux jours pour Pétersbourg. Elle lui demanda ensuite si ce poste était avantageux et combien il y avait d'appointements. Mon mari répondit que les appointements étaient de 20.000 francs, que chaque année pendant trois ans il s'était endetté de 10.000 francs et que le Prince de Bénévent, présent alors, avait bien voulu faire payer les lettres de change qu'il avait tirées sur le gouvernement, ne pouvant quitter le pays, sans payer. Le Prince eut la bonté de dire tout de suite à Sa Majesté qu'il les avait acquittées, parce qu'il avait su à n'en pas douter que Lesseps avait fait honneur au nom français par sa manière d'accueillir tous ses compatriotes. Alors Sa

1. M<sup>me</sup> Ruffin.

Majesté demanda si quelque consul avait plus de 20.000 francs, et malgré qu'on lui répondit que c'était le maximum, il dit qu'il fallait en donner 30.000 à Lesseps, et que c'était au Prince à voir si cela suffisait et à ne lui laisser manquer de rien. Il demanda à mon mari si sa femme était dans cette ville et ensuite quelle était sa femme. Mon mari prit occasion de là pour dire que j'étais ta fille. Sa Majesté appuya beaucoup sur la satisfaction qu'il avait de tes services. Lesseps lui dit encore qu'il recommandait à ses bontés Ruffin fils, vice-consul. Sa Majesté demanda au Prince : « Qu'a fait ce Ruffin. » Le prince répondit : « C'est celui qui a fait avec un zèle infatigable cinq voyages de France en Russie et de Russie en France et qui était porteur de la paix. » Elle promit aussitôt avec empressement de l'avancer et dit « mais il n'y a qu'à le remettre à Pétersbourg auprès de vous », mais Lesseps pria Sa Majesté de le faire plutôt consul particulier, qu'il était parfaitement en état de remplir un poste à lui seul et qu'au moins ce serait un avancement et de meilleurs appointements que ceux de Pétersbourg, qui étaient très modiques. L'Empereur dit : « Je sens cela et je ferai quelque chose pour lui. » Lesseps parla ensuite de Magnytot, pour qui l'Empereur a dit qu'il avait la plus grande estime et qu'il y penserait.

« Enfin, il parla de papa Lesseps et dit à l'Empereur qu'il avait soixante-dix-sept ans et qu'il lui écrivit il y a huit jours que son âge lui permettait encore d'être utile à l'État et qu'il voulait s'engager comme volontaire. L'Empereur rit et dit, *cela me plaît beaucoup*; mais où a servi votre père? Sire, il a été quarante ans consul en différents pays de l'Europe et de l'Afrique. N'a-t-il pas une pension? Oui, Sire, elle n'est que de 3.000 francs au lieu de 6.000, que porte le maximum et nous faisons entre nous les 3.000 francs qui lui sont retenus. Si Votre Majesté voulait, elle pourrait nous soulager encore en lui accordant les 6.000 francs? L'Empereur ordonna qu'on lui fit un rapport de cela, et sur ce que Lesseps dit que son Père désirait se distinguer pour mériter la croix de la Légion d'honneur, l'Empereur dit qu'on la lui donnât. »

Rose de Lesseps, dont le nouveau-né, Charles-Maurice, ne vécût pas, partit de Dresde avec ses trois filles le 31 août 1807 et arriva le 12 septembre à trois heures du matin, à Paris, chez son beau-frère Magnytot. Toute la famille se promettait une grande joie d'assister aux noces d'or de Martin de Lesseps et de sa femme, qui devaient être célébrées le 20 septembre à la Bretèche (forêt de Marly). Mais dans la matinée du 12 septembre, Magnytot réveilla sa belle-sœur avec la mauvaise nouvelle que leur beau-père était gravement malade et qu'il fallait partir immédiatement pour la Bretèche. Dans une lettre du 2 octobre elle fait part à son père de la fin de son vieil ami et allié, Martin de Lesseps, qui avait succombé le 18 septembre.



## IV. — L'escadre anglaise devant Constantinople.

Au milieu de ses préoccupations personnelles Ruffin assista à deux grands événements politiques : la menace de bombardement de la ville par l'escadre anglaise et la chute de Selim III.

La guerre avait éclaté entre la Russie et la Turquie. Les Russes ayant franchi le Dniester pour s'emparer de la Moldavie et de la Valachie, le chargé d'affaires d'Italinski fut invité le 14 décembre 1806 à quitter Constantinople.

Sir Charles Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, prit dès lors une attitude menaçante. Le 25 janvier 1807 il somma la Porte de renouveler sur-le-champ l'alliance avec l'Angleterre et la Russie et de chasser l'ambassadeur de France.

Devant le refus de soumission de la Porte, sir Charles quitta Constantinople le 29 janvier et rejoignit l'escadre anglaise commandée par l'amiral sir John Thomas Duckworth, qui était mouillée devant Ténédos.

De nouvelles menaces étant restées sans effet, l'escadre entra dans les Dardanelles, les traversa et parut le 21 février 1807 au matin devant la pointe du sérail. Cette démonstration accomplie, elle vira de bord et alla mouiller dans la mer de Marmara, aux îles des Princes, d'où sir Charles Arbuthnot dans la même journée mit la Porte en demeure de choisir entre les deux alliances.

« Le gouvernement ottoman est maintenant invité à faire son choix, à décider en un mot si cet empire doit être dorénavant uni à la France ou si les engagements avec Sa Majesté [britannique] et avec son auguste allié l'Empereur de Russie doivent être renouvelés. »

« Il ne faut point vous dissimuler que les Anglais ont été au moment de tout obtenir, écrivait Sebastiani le 3 mars 1807 à Talleyrand, et que s'ils avaient tenté un coup de main sur le port le lendemain ou le surlendemain de leur arrivée, ils n'auraient pas eu à essuyer le feu de dix pièces de canon, et s'y seraient établis sans difficulté. L'escadre turque elle-même se trouvait à l'ancre près l'embouchure de la mer noire, à sept lieues d'ici. Le sérail était bouleversé, la crainte et la confusion régnaient. »

Dans la soirée du 21 février, Ruffin assista en tiers à une scène, qui marqua le moment décisif de la crise.

Le confident du grand vizir, Isaac bey, parut au Palais de France.

« On m'envoya Isaac bey, écrit Sebastiani, pour me prévenir que les Turcs ne se croyaient pas en état de se défendre et qu'ils ne pouvaient pas répondre de ma sûreté, puisque les Anglais ne manqueraient pas de me désigner comme l'auteur de la guerre. »

L'objet de cette démarche était d'effrayer Sebastiani et de l'inciter à quitter la ville spontanément et sans délai. Affranchi de ce conseiller trop énergique le Divan se serait jeté aux pieds de l'ambassadeur d'Angleterre et aurait imploré son pardon. En un instant le fruit du travail, auquel la diplomatie française se livrait depuis deux ans, aurait été perdu.

Mais la timidité n'était pas le propre de Sebastiani :

« Je répondis à Isaac bey en présence de M. Ruffin, que rien ne me ferait abandonner le poste qui m'avait été assigné par mon auguste maître, qu'un ambassadeur de France appartenait à une trop grande puissance et était trop sûr d'être vengé pour craindre une émeute populaire, qu'au reste je le chargeais de dire à Sa Hautesse elle-même que ce serait non seulement perdre l'honneur de l'Empire ottoman, mais même s'exposer à perdre la Turquie européenne, si on acceptait les conditions que voulait lui imposer l'Angleterre et qu'il valait encore mieux quitter cette capitale que de livrer aux Anglais une puissance de 30 millions d'habitants, que d'ailleurs la Sublime Porte ne pouvait pas ignorer que son adhésion au traité proposé par M. Arbuthnot lui ferait perdre non seulement l'amitié de Sa Majesté l'Empereur, mais l'exposerait à toute sa colère. Ces paroles adressées avec un peu de véhémence à Isaac bey et les lettres que j'écrivis dans le même sens aux différents ministres arrêterent toute négociation avec l'escadre anglaise. »

Pour résister il suffisait à Sebastiani de s'inspirer de son seul courage. Pourtant une remarque de Ruffin contribua peut-être à l'affermir dans sa résolution. Ruffin observait depuis tant d'années le Bosphore et la mer de Marmara que le régime lui en était familier. Or il s'aperçut que le vent qui, soufflant du sud-ouest, avait porté l'escadre anglaise jusqu'en face du sérail avait tourné au nord-ouest : aussi longtemps qu'il y resterait placé, l'amiral Duckworth immobilisé aux îles des Princes ne pourrait pas revenir devant la Corne d'Or.

On connaît la suite des événements. Sebastiani insuffla son ardeur guerrière à l'indolent Selim. La défense est décidée, l'ordre est donné de construire des batteries. Tout le monde se met à l'ouvrage. Trois officiers de l'armée française de Dalmatie sont arrivés à point nommé le 22 février ; leurs instructions sont traduites aux travailleurs turcs par les drogmans de l'ambassade et les jeunes de langue. En quatre jours Constantinople est mise en état de répondre aux feux de l'escadre et Ruffin peut écrire le 26 février à Talleyrand :



« L'escadre anglaise immobile aux Iles des Princes voit avec admiration les préparatifs énormes faits comme avec la baguette des fées en Europe et en Asie pour la recevoir, si elle tente l'invasion du port. Le général ambassadeur est partout, anime tout, organise tout. Sa Hautesse et tous ses ministres à l'exemple de Son Excellence déploient une activité étonnante. La nation turque redevient ce qu'elle était sous les Mahomet II et les Solimans et cette régénération date du jour de son alliance avec Napoléon le Grand. »

Cependant l'amiral Duckworth remplaçant sir Charles Arbuthnot, malade, était amusé par de feintes négociations, jusqu'au jour où la Sublime Porte lui déclara « que le peuple turc était tellement irrité contre les Anglais qu'on ne pourrait trouver un lieu sûr ni sur la côte d'Europe ni sur la côte d'Asie pour tenir des conférences, que d'ailleurs le Divan avait pris la résolution de ne point traiter avant que l'escadre anglaise eût quitté sa station devant Constantinople et repassé les Dardanelles. »

L'escadre ayant mis à la voile le 2 mars 1807 louvoya devant Constantinople pendant toute la journée. Puis elle repassa les Dardanelles sous le feu des batteries et non sans éprouver des avaries.

Dans une lettre adressée à sa fille le 10 juin 1807, Ruffin se louait de son calme :

« La même froideur avec laquelle j'éprouve tout ce qui m'aurait tant flatté autrefois existe également pour les événements qui jadis auraient troublé ma tranquillité. J'ai vu sans aucune inquiétude l'escadre anglaise mouiller en face de la rade de Constantinople et menaçant le sérail et la ville d'un terrible bombardement. Je n'en ai pas froncé le sourcil. »

#### V. — La chute de Selim III décrite par Ruffin.

Deux mois plus tard, un autre événement grave survint à Constantinople : Selim III fut renversé par une sédition militaire.

Sur cette révolution dont il fut témoin, Ruffin a laissé quelques remarques qui méritent d'être recueillies.

Elle ne dut pas le surprendre, car cinq ans plus tôt, dans une lettre de prairial an X (juin 1802) il avait signalé à Talleyrand le mépris et la haine des janissaires pour Selim III.

« Quoiqu'on juge les janissaires bien dégénérés de leur antique énergie, ils sont si nombreux, leur exaspération est à un si haut degré qu'un mouvement de leur part est

dans l'ordre des choses possibles et suffit pour transposer la couronne ottomane. Ils n'estiment dignes de la porter que les princes guerriers et heureux. Ils s'étaient flattés de trouver ces deux qualités réunies dans le jeune Selim III parvenu au trône à l'âge de vingt-six ans et dans un moment où la Porte avait à soutenir une guerre inégale contre la Russie et l'Autriche. J'avais moi-même, citoyen ministre, tiré le même horoscope de ce sultan, dont j'avais vu les dispositions martiales et déployées dans sa correspondance clandestine avec le feu roi en 1787. On connaît la répugnance invincible des Turcs pour les minorités. Le Grand Seigneur n'avait rien à craindre de ses cousins en bas âge. Intimidé cependant par les conseils perfides de ses courtisans il n'osa point aller commander ses armées, pas même en faire la démonstration, dont on lui aurait tenu compte, en se rendant à Andrinople, d'où il aurait pu diriger les opérations militaires ou les négociations de paix.

En 1798 les Français s'emparent de l'Egypte et mettent les Turcs dans le cas de former un camp en Asie. Le Grand Seigneur n'avait qu'un trajet de mer d'un quart d'heure à faire pour prouver à sa milice qu'il partageait ses fatigues et ses exploits. Il eut suffi qu'il établît sa résidence à Scutari. Il ne perdait pas même de vue les murs de son sérail. Mais il préféra de s'y tenir enfermé. Ces signes de mollesse de caractère et son immobilité pendant la guerre intestine qui dure depuis douze à treize ans<sup>1</sup> sont les causes de la mésestime des janissaires pour leur souverain. Mais ce qui ulcère leur cœur est l'énormité de l'arriéré qu'il leur doit et le désespoir d'en être payé, en l'état déplorable des finances. Les plus riches provinces de l'Empire, telles que le pachalik de Bagdad, ou ceux de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine, de l'Epire et de l'Albanie régis par des usurpateurs devenus indépendants ne rapportent plus rien à l'Etat. Pour remplir ce déficit le gouvernement exerce un monopole universel. Tout est imposé et surtaxé. Mais maintenant le produit de cette recette est diverti arbitrairement par l'infidélité des fermiers, dissipé par les prodigalités du prince et entièrement absorbé par les frais de formation et de tenue de corps de troupes de nouvelle création, qui ne prospèrent pas, mais que l'on voudrait substituer à celui des janissaires. Ce plan malheureusement trop connu met le comble à leur ressentiment. »

Telles furent les causes lointaines de la révolution de mai 1807, que Ruffin a racontée en ces termes :

« Les *yamaks* ou novices janissaires que Sultan Selim avait fait venir de ses places de guerre en Asie pour garnison de ses châteaux de l'embouchure de la mer Noire s'y révoltèrent et chassèrent Mahmoud Raïf, ci-devant Reys effendi, qui venait d'être nommé *nazir* (ou inspecteur) des forts et batteries de ce détroit, le poursuivirent dans sa fuite, l'atteignirent et le massacrèrent dans le corps de garde des *bostandjis* à Bouyouk-déré...

#### 1. Le soulèvement de Passwan Oglou sur le Danube.



### CHUTE DE SELIM III

Il est à observer que l'assassin proféra en le visant : « Ce n'est pas un musulman, c'est le guiaour ingliz Mahmoud que je tue. » En effet, il était connu sous ce sobriquet, dont il faisait parade. Peu de jours auparavant ce jeune homme s'était vanté de s'être engagé de faire adopter aux *yamaks* le nouvel habillement de *nizam djedid*<sup>1</sup> qu'il avait osé leur offrir en public... Il prétendait alors que le corps des janissaires n'avait aucune espèce d'énergie, sur quoi le sieur Ruffin lui fit une vaste morale, dont Raïf voulut pas profiter.

« L'impunité de ce premier forfait des *yamaks* pendant trente-six heures les encouragea à marcher sur la capitale. Ils se rendirent de nuit au nombre de quatre à cinq cents à Topkhana, y forcèrent les *toplchis* (canonniers) à transporter leurs marmites à la place dite Etmeidan, vis-à-vis les casernes des janissaires qu'ils avaient attirés à leur parti, de sorte que tout ce corps de l'infanterie réunie s'y établit en permanence et commença à former ses demandes directes au sérail. Ils exigèrent de Sa Hautesse qu'elle leur envoyât les têtes de cinq à six de ses principaux officiers intérieurs, ce qui leur fut accordé, et bientôt après ils se mirent eux-mêmes à la recherche de tous les membres du ministère, qu'ils traînaient successivement à Etmeidan, où ils passèrent tous sous le tranchant du cimeterre de cette milice effrénée. Elle finit par convoquer dans la salle du Divan à la Porte même une assemblée solennelle des *ulémas* (ou hommes de loi) présidée par le cheik ul islam ou muphti, qui prononça la destitution de sultan Selim et l'inauguration de son successeur sultan Moustapha IV. »

« Le changement de règne s'est opéré sous mes yeux dans l'espace de cinq jours, écrivit Ruffin à sa fille le 10 juin 1807. Je n'en ai point été effrayé une seule seconde. Il est vrai que tout cela s'est passé très paisiblement, quoique avec des apparences très menaçantes. La police a été miraculeuse pendant tout ce temps-là. Pas un homme n'a saigné du nez. Les ministres prévaricateurs ont été seuls immolés. »

Les étrangers ne souffrirent point de ces troubles politiques. Mais cette révolution eut pour Ruffin des conséquences personnelles. Sa position auprès du gouvernement turc en sortit affaiblie.

Il avait été apprécié de Selim III; partenaire en maintes négociations diplomatiques des ministres qui venaient d'être massacrés, il en était considéré : ni auprès du Sultan, qui devient le maître du Sérail, ni auprès des nouveaux ministres qui prennent place au Divan, il ne bénéficiera du même crédit.

1. Troupes de nouvelle formation que Selim opposait aux janissaires, comme on l'a vu plus haut.

## CHAPITRE VI

### RUFFIN PENDANT LA GÉRANCE DU MARQUIS DE LA TOUR MAUBOURG ET L'AMBASSADE DU GÉNÉRAL ANDREOSSY 1808-1814.

#### I. — Départ du général Sebastiani.

Le général Sebastiani, ayant sollicité et obtenu de l'Empereur un commandement dans l'armée, quitta Constantinople le 26 avril 1808. Non prévenu de ce départ matinal, Ruffin lui adressa, dès qu'il l'apprit, ce billet :

« Général ambassadeur,

J'ai été désespéré ce matin à mon réveil de n'avoir pas eu le bonheur d'embrasser Votre Excellence! à mon âge puis-je me flatter de la revoir! Je la supplie donc de recevoir mes vœux pour son heureux voyage et pour sa félicité. Mes yeux suivront Votre Excellence,

*domi, militiae, ubique terrarum.*

*Valete omnes, sic vos diva potens*

*Cypri, sic fratres Helenae, lucida sidera, etc.*

Agréez l'hommage de mon respect. »

De Bouyoukdéré, Sebastiani répondit le jour même :

« Ce matin le temps paraissait si beau et le vent si favorable que je ne croyais pouvoir retarder mon départ sans m'exposer à ne pouvoir de quelques jours entreprendre mon voyage. J'ai éprouvé un véritable regret de ne pas vous avoir embrassé ce matin; je connais votre amitié pour moi; vous connaissez la mienne pour vous, mais il est si doux de s'en entretenir que votre billet m'a fait bien plaisir. Non, je ne renonce pas à l'espérance de vous revoir, même au bonheur de vous revoir bientôt. Votre longue



carrière de vertus publique et privée, mise sous les yeux de l'Empereur avec le zèle et l'intérêt de l'amitié, doit vous attirer les récompenses d'un gouvernement que vous avez servi et que vous servez avec toutes les facultés de votre âme. Vos talents ne doivent pas vous priver plus longtemps du bonheur de mettre votre respect aux pieds de Sa Majesté et de revoir une patrie que vous avez honorée. Il m'est impossible de vous dire tout ce que j'éprouve d'attachement et d'estime pour vous. Dans les camps, à la ville, à la cour et partout, je serai votre ami dévoué.

Horace SEBASTIANI. »

Le marquis Fay de La Tour Maubourg, secrétaire d'ambassade et depuis vingt mois le collaborateur de Sebastiani, fut nommé chargé d'affaires.

## II. — La révolution de 1808 à Constantinople décrite par Ruffin.

Deux mois plus tard, une nouvelle révolution éclatait à Constantinople. Les partisans de Selim III fomentèrent un complot pour le rétablir sur le trône, mais ils furent prévenus par Moustapha IV, qui le fit assassiner. Lui-même fut ensuite renversé et remplacé par Mahmoud II. Renseigné sur le coup d'état et sur les événements ultérieurs principalement par un turc attaché à l'ambassade de France, Suleiman effendi, Ruffin composa les trois notes suivantes.

### *Le coup d'Etat du Baïraktar :*

« En juillet 1808, deuxième révolution entreprise par Baïraktar<sup>1</sup> Moustapha pacha, serasker de Routchouk sur le Danube pour remettre Sultan Selim sur le trône. Ce plan conçu par Tayar Pacha, caïmmakam, de concert avec les principaux feudataires de l'Empire, indignés de la destitution injuste et sacrilège de ce prince, n'ayant pas pu être exécuté par Tayar lui-même, qui avait été forcé à s'évader de Constantinople et à se réfugier auprès du susdit Baïraktar Moustapha pacha à Routchouk, ce plan, dis-je, fut adopté par ce serasker, qui se chargea de son exécution. Parti en conséquence avec l'élite de son corps d'armée, composé de braves Albanais auxquels tous les ayans (ou commandeurs) des chefs-lieux sis sur la route se joignirent, il marcha sur le camp impérial, rassemblé à Andrinople sous les ordres du grand vizir. Baïraktar qui jouissait de la plus haute réputation de bravoure ne rencontra pas plus de difficultés dans le divan de ce généralissime qu'il n'en avait trouvé partout où il avait passé. Sur les courtes explications qu'il donna au grand vizir de son projet tous les membres du conseil résolurent unanimement « que les vrais Musulmans étaient obligés en cons-

<sup>1</sup> 1. Le mot Baïraktar signifie porte-enseigne. C'était un surnom qui avait été donné à Moustapha pacha.

ciencia de concourir en tout ce qui dépendait d'eux à la réinstallation de leur légitime Khaliphe sur son siège, dont les rebelles l'avaient fait descendre par un acte de violence contraire à la foi et à la loi, que tel était le premier devoir de tous les orthodoxes et que pour le remplir il fallait ramener toute la force armée et le Sandjaki chérif (ou l'Etendard sacré) dans la Résidence impériale. » Le grand vizir eut toute la peine possible à obtenir un délai de deux jours pour attendre l'assentiment du sultan Moustapha à la rentrée de l'armée. Cet assentiment la trouva déjà en marche. Un détachement de quatre vingts Albanais avait déjà pénétré au château d'Europe sur la mer Noire et y avait surpris l'un des principaux chefs de la rébellion, dont la tête avait été portée à Baïraktar; et par ses ordres la nouvelle division de troupes venues de Romélie et de Natolie (*sic*) sous la conduite des divers feudataires de l'Empire se rassemblait à Daoud pacha <sup>1</sup> presque sous les murs de la capitale et formait un camp séparé. C'était, disait-on, le camp de « l'assemblée des notables. » Sultan Moustapha donna à Baïraktar et aux chefs de ce camp une fête splendide à Kiaut Khana. Tout se passait dans la meilleure harmonie et la plus parfaite tranquillité lorsque le serasker se présenta brusquement à la Porte avec douze mille Albanais, fit ôter par le tchiaouch bachi le sceau impérial au grand vizir, le fit arrêter et traduire à son camp précité. Il députa ensuite le mouphti à Sa Hautesse pour demander sultan Selim et sur la réponse négative que lui rapporta le chef de la loi, il marcha avec ses troupes sur le sérail dont il trouva la première porte ouverte, mais la deuxième était fermée, et sur la menace qu'il fit de la faire enfoncer, elle s'ouvrit tout à coup pour offrir à ses regards le corps de sultan Selim que son cousin germain et son successeur venait de faire assassiner sous ses yeux. »

#### *L'assassinat de Selim III :*

« L'infâme Nezir aga (Khazné vekili, sous-trésorier) se présenta d'abord seul dans le lieu de réclusion de sultan Selim, et lui enleva adroitement son sabre, en lui disant que le sultan régnant désirait de faire monter le sien dans le même goût. Tous les sicaires entrèrent aussitôt à la suite de sultan Moustapha lui-même, qui les encourageait du geste et de la voix à exécuter ses ordres. Cette circonstance a été affirmée tant à Baïraktar pacha qu'au Defterdar effendi (contrôleur général) par un valet de chambre, qui n'avait pas voulu accompagner ses huit camarades précités. A leur aspect, sultan Selim tira son poignard et se mit en défense. Il en perça deux nègres qui s'étaient précipités sur lui, et qu'il jeta roides morts à ses pieds. Sultan Moustapha s'étant aussi trop avancé, le poignard à la main, fut blessé à la tête, où il porte encore les marques sanglantes de la bague de brillants de sultan Selim. La lutte dura près de quatre heures, mais le grand écuyer lui ayant ouvert la trachée artère et le sang qui en sortait à grands

1. Daoud pacha, plaine située hors de Constantinople, à l'ouest de la porte de Top-Kapou. (Voy. Carte générale du Canal de la Mer Noire, T. I, p. 14).



flots diminuant progressivement ses forces, il céda au nombre et à l'acharnement de tant de chiens enragés. Le Khasseki Bagdadlu (garde du corps de première classe) saisit ce moment pour lui jeter au col le fatal cordon. Un vieux arabe de sultan Sélim, son fidèle gouverneur, accouru à son secours, eut le temps de passer entre le cordon et le col ses deux mains, mais elles furent si cruellement tailladées qu'il dut les retirer. Tous ceux qui ont vu le corps de cet auguste martyr déposent qu'il était blessé à trois endroits, et que tout un côté de sa barbe avait été arraché.

On sait que notre nouveau seigneur et maître sultan Mahmoud avait fait l'impossible pour défendre son cousin germain et son mentor sultan Selim. Ce ne fut qu'après avoir désespéré de son salut qu'il se retira dans son propre appartement. Sultan Moustapha eut à peine fait transporter le corps de sultan Selim à la porte dite du milieu qu'il courut chez son frère sultan Mahmoud, et bien résolu à s'en défaire, il ferma sur lui la porte; mais les femmes qui se trouvaient dans la cour de reclusion et d'autres spectateurs ayant crié aux troupes qui se tenaient en dehors qu'on attentait à la vie de sultan Mahmoud, Ramiz effendi Khodjaguian, premier commis du secrétariat du vizir et defterdar (contrôleur) de l'armée de Bayraktar pacha, lequel avec quelques seyman (archers) était monté sur les plombs de la voûte, se porta avec impétuosité vers l'appartement. Quelques eunuques et autres sauvages de l'intérieur leur reprochèrent d'avoir forcé le harem impérial, mais ils écartèrent à grands soufflets ce vil troupeau, parvinrent auprès de Sa Hautesse sultan Mahmoud, l'enlevèrent et le transportèrent respectueusement jusqu'à l'entrée du salon du trône.

Sultan Moustapha était assis sur le trône lorsque Baïraktar pacha vint lui déclarer sa destitution; lui répondit fièrement qu'il ne consentirait jamais à abdiquer la couronne, qu'il n'avait ni désirée ni recherchée, mais qui lui avait été offerte par ses peuples dans les formes les plus légales. Baïraktar bientôt rejoint par le muphti et les autres membres du Divan fit sommer le sultan par le chef de la loi, au nom de la nation ottomane de descendre du trône, qu'il avait souillé par ses forfaits. « Quels forfaits? reprit sultan Moustapha. — Homme dénaturé, dit Baïraktar, vous avez trempé vos mains dans le sang du calife votre parent, que vous aviez irrégulièrement dépossédé de son siège; et que répondrais-je à tous les Musulmans et aux Sept Têtes<sup>1</sup> couronnées de l'Europe, qui tous attendaient de moi la restitution du trône à sultan Selim? »

Moustapha persistant à s'y tenir avec les deux mains en fut arraché et conduit dans les appartements intérieurs. Sultan Mahmoud parut aussitôt. L'inauguration eut lieu à

1. C'est une ancienne locution vulgaire chez les Turcs pour exprimer : toutes les Puissances de l'Europe. Elle a pris sans doute sa source dans le nombre primitif des sept princes qui formaient le corps électoral germanique. Quant à la responsabilité prétendue de Baïraktar envers l'Europe, on l'explique par le préjugé gravé dans tous les esprits et dans tous les cœurs des Turcs que le général Sebastiani avait à son passage à Rutschuk proposé et inculqué à Baïraktar le plan des réformes qu'il devait exécuter. On assure même que c'est Galib, reis effendi, qui avait suggéré à Baïraktar sa réponse comme devant être très agréable aux ulémas et au peuple (Note de Ruffin).

la satisfaction générale. Chacun à son tour lui prêta le serment usité d'obéissance et de fidélité. Baïraktar lui ayant immédiatement demandé avec instance que sultan Moustapha subît la peine qu'il avait encourue, la réponse du nouveau Sultan, comme le premier mot sorti de sa bouche, est remarquable : « Non, mon gouverneur, je le trouve bien puni. Son châtement se renouvellera, s'accroîtra à chaque instant du jour et de la nuit. Je vous conjure d'oublier le crime et le coupable, mais qu'il soit enfermé. »

*La fin du Baïraktar; la révolte des janissaires.*

« Le Baïraktar avait d'abord refusé la haute dignité de grand vizir, mais sur les vives instances de son maître, il finit par l'accepter et pour se persuader qu'il était capable de s'en acquitter avec succès, il oublia bientôt tous ceux à qui il devait son étonnante élévation, ses braves Albanais, leurs habiles commandants, ses amis, ses conseils, ses coopérateurs éprouvés. Il s'aliéna tous les esprits et tous les cœurs par son indifférence et par son ingratitude. Un seul exemple suffira pour faire connaître le degré auquel il poussa cette dernière : il fit décapiter le fameux Tayar pacha, qui lui avait donné la première idée de venir à Constantinople. Enfin il s'oublia lui-même au point de mépriser cette milice si redoutable des janissaires, qui avait causé un si grand mal, que sa réparation avait nécessité une levée générale de boucliers. Baïraktar se flattait d'avoir anéanti ce corps, qui ne se relèverait jamais de sa chute, et il vivait dans la plus grande sécurité, quand il se vit contraint de se retirer de son hôtel de la Porte, incendié par ces mêmes janissaires, et réduit enfin à se faire sauter dans le petit magasin à pierres où ils le tenaient assiégé.

« Sultan Mahmoud qui gémissait de l'incurie de son premier ministre, loin de la partager, avait pris tous les moyens de se défendre pendant l'orage qu'il prévoyait sans pouvoir le conjurer, et après avoir soutenu pendant quarante-huit heures le siège que les janissaires avaient mis devant le sérail; après que les deux pachas Cadri et Ramiz, qui s'y étaient renfermés avec les *topichi* (canonniers), les *galioundji* (soldats de marine) et les *levanti* (volontaires) d'Asie eurent fait de vigoureuses sorties sur les assaillants, qu'ils avaient repoussés jusqu'à leurs casernes; après que s'étant assuré de la trahison des deux premiers corps, gagnés et séduits par les janissaires, ce prince eut pourvu à la sûreté du troisième en le faisant défiler par la porte de la mer sur des bateaux qui le débarquaient à Scutari; après l'évasion par la même voie des deux pachas, ses fidèles défenseurs, forcé enfin par l'incendie que les assiégeants avaient mis dans un des plus beaux quartiers de la ville et qu'ils empêchaient d'éteindre, il consentit à entendre les propositions de paix de leur députation, composée des principaux *ulémas* (hommes de loi), qui lui représentèrent au nom de tout le peuple musulman la juste attente où il était du signal que lui donnerait le sérail, suivant l'usage, de la fin du Ramazan et de la solennité du Baïram, qui devait être célébré le lendemain. Sultan Mahmoud céda volontiers à cette considération religieuse, et ne mit à l'amnistie qui lui était demandée que la condition que les incendiaires avant tout s'occuperaient



du soin de faire cesser le fléau qui par leur fait désolait encore leurs frères musulmans. Le canon du sérail annonça aussitôt aux habitants le Baïram et le retour de l'ordre et de la tranquillité. » (Novembre 1808).

### III. — Rapports de Ruffin avec le marquis de La Tour Maubourg et avec le général Andreossy.

Lorsque La Tour Maubourg eut été nommé chargé d'affaires Ruffin sollicita son rappel en France, comme il l'avait fait en 1803 et en 1806. Sa fille, ses neveux de Magnytot, son ami Kieffer mirent à son service toute leur influence.

« J'avais renouvelé mes instances auprès de MM. d'Hauterive, d'Hermand et Roux pour qu'ils réunissent tous leurs efforts pour vous faire revenir en France, écrit Kieffer à Ruffin le 24 juin 1808. Ces trois messieurs m'avaient promis de solliciter vivement le Ministre pour cet objet, mais j'ai depuis appris avec la plus vive peine que nos demandes ont été de nouveau infructueuses. »

D'Hauterive éclaira M<sup>me</sup> de Magnytot sur la raison véritable de cet ajournement indéfini.

« Ma femme a vu il y a quelques jours M. d'Hauterive, écrit Magnytot à son oncle le 10 novembre 1808. Il a été grandement question de l'*odium cum dignitate*. Il partage notre vœu ainsi que votre peine, mais il avoue qu'il n'y a point de patron, dont l'influence soit assez puissante pour vous procurer ce bonheur, et que vous ne devez l'espérer que d'une décision du monarque dans un travail spécial avec le ministre. »

Au vrai, Napoléon jugeait que Ruffin, grâce à sa grande expérience, pouvait encore rendre des services à Constantinople et il se refusait à lui accorder sa retraite.

Ruffin continua donc sous La Tour Maubourg, puis sous Andreossy son métier de conseiller d'ambassade.

« Je me vois en droit et fais gloire de déclarer à Votre Excellence, écrivait Ruffin au Ministre le 17 juin 1812, que depuis près de six ans que j'ai eu le bonheur de connaître M. Delatour-Maubourg, il s'est établi, il règne entre nous la plus parfaite réciprocité d'estime, la plus intime confiance, que le diplôme de Sa Majesté qui nous fait l'honneur de nous désigner par indivis ses plénipotentiaires, nous avait trouvés déjà indivisibles de sentiments et d'opinions et que si sur un point quelconque mon âge avancé m'avait fourni quelque trait de lumière, quelque idée heureuse, je n'aurais rien

eu de plus pressé que d'en faire part à M. Delatour-Maubourg et que sa loyauté et sa modestie l'auraient certainement porté à faire valoir en ma faveur cette idée, quand même elle aurait différé des siennes. J'en juge, Monseigneur, par la douce habitude que j'ai de son caractère et par son obligeante persévérance à me communiquer ses rapports officiels. »

Après son départ de Constantinople, La Tour Maubourg adressa de Vienne cet adieu à Ruffin le 13 janvier 1813 :

« Il vous est aisé, Monsieur, de me donner le titre d'ami et je vous en suis très reconnaissant, mais, moi, je n'ose pas en faire de même, ce mot ne convenant pas assez au respect que vous inspirez par votre âge et surtout par vos vertus. Toutefois si vous me le permettez, je me puis dire votre ami avec plus de droit que bien d'autres par les sentiments de tendresse filiale qui m'attachent à vous. »

Ces sentiments ne se démentirent pas, ils se manifestèrent efficacement pendant les dernières et pénibles années de la vie de Ruffin, comme on le verra plus loin.

\* \*

Le général ambassadeur Andreossy arrivé à Therapia le 25 juillet 1812 resta en fonctions jusqu'au 14 novembre 1814. Il entretenait avec Ruffin d'excellentes relations et prenait, dit-il, un vif plaisir à causer avec « cet homme si estimable et si habile, ce spirituel vieillard ». De son côté, au moment où le général quittait Constantinople, Ruffin écrivait à Talleyrand : « Je ne saurais trop me louer des bontés, dont il m'a comblé pendant tout le cours de son ambassade. »

Pendant ces six années, Ruffin donna son avis sur les affaires que le chef de la légation soumettait à son jugement, et surtout il continua infatigablement son métier de traducteur de documents officiels.

Il vivait fort retiré. Dans une lettre adressée à Silvestre de Sacy le 21 avril 1812, il fait allusion « aux ennuis de la longue réclusion », qu'il a supportée pendant tout l'hiver dans son *landour*, c'est-à-dire auprès de son brasero.

A l'automne une épidémie de peste éclata dans la ville, d'où nouvel isolement, qu'il décrit au chancelier de l'ambassade, Charles Adanson, en le remerciant le 19 octobre 1812 de l'hommage d'une brochure sur le Bosphore <sup>1</sup>.

1. Ch. Adanson, *Du Bosphore de Thrace ou Canal de la mer Noire*. Une broch. in-8°, de 32 pages, Paris, Fain, 1812.



« Hermétiquement enfermé dans mon domicile je n'y ai qu'une échappée de vue sur le petit champ des morts. Quel spectacle dans ce moment calamiteux. Je n'ai pas vu la campagne depuis 1808. Il y a trois ans révolus, que je suis privé du coup d'œil du canal (le Bosphore). La vérité et la fraîcheur de votre pinceau m'ont rendu tout à coup ces deux jouissances. Je me croyais dans le désert de la Thébàide. Votre vive description des côtes riantes de l'Europe et de l'Asie m'a transporté au beau milieu des courants qui ont bientôt fait de moi le point central des deux continents. Veuillez bien être persuadé que nous pensions à vous et à M<sup>me</sup> Adanson aussi souvent que vous songiez à nous. Nous souffrions, nous souffrons encore comme vous et avec vous de l'isolement absolu, auquel nous vous voyons condamnés par l'affreuse contagion. »

L'épidémie exerce des ravages, mais les préjugés empêchent qu'on la combatte, écrit Ruffin le 19 octobre 1812 à son ami Antoine Anthoine.

« Plaignez avec moi le jeune Mahmoud II qui né avec tout ce qu'il faut, énergie, perspicacité, ardeur et fermeté, est sans cesse contrarié dans ses projets, vient de perdre successivement deux fils et dans ce moment même va perdant chaque jour par le plus horrible des fléaux plus de monde que ne lui en emporterait la guerre la plus meurtrière, connaît bien les mesures sanitaires à adopter pour arrêter les ravages de la peste et ne peut même les proposer. Ses lumières ne font qu'ajouter à son infortune individuelle. »

Ce fut dans cette demi-retraite qu'une distinction échut à Ruffin qui lui prouva qu'il n'était pas aussi oublié au Ministère des Relations extérieures qu'il affectait parfois de le croire. Le 30 juin 1811, il fut promu officier de la Légion d'honneur.

#### IV. — Fils et père.

Un an auparavant, en 1810, le retour de son fils dans des circonstances particulièrement surprenantes était venu jeter un grand trouble dans la vie de Ruffin.

On a vu plus haut que Thomas Ruffin était parti en juillet 1802 de Paris pour la Russie comme attaché au consulat général de Pétersbourg avec son beau-frère et sa sœur. Il y resta jusqu'à la fin de 1806. Il fut à plusieurs reprises envoyé à Paris comme courrier de cabinet. Magnytot, qui le recevait, écrit à son père le 25 juillet 1806 :

« Je viens de posséder dans mon ermitage pendant quarante-huit heures en deux jours différents notre intrépide et infatigable Thomas, qui pour la deuxième fois

m'est venu de Pétersbourg comme un oiseau. Il était précurseur de M. D'Oubril, qu'il précéda encore en retournant et qui porte le traité de paix signé de lundi dernier.<sup>1</sup>»

Années heureuses que Thomas passa à Pétersbourg dans l'intimité de sa famille avec son beau-frère, dont il avait « depuis son enfance l'amitié et la confiance », avec sa sœur et ses nièces.

Revenu à Paris, à la fin de 1806, il y demeura jusqu'en 1810 dans l'attente d'un nouveau poste. Il logea rue de Richelieu, à proximité de la Bibliothèque impériale, et s'adonna aux mathématiques, son étude préférée.

Thomas Ruffin était, nous l'avons dit, un garçon difficile de caractère, timide, sauvage, emprunté, maladroit dans le monde, complètement dépourvu des qualités que son père possédait à un degré éminent.

Daniel Kieffer en donnait de temps à autre des nouvelles à son vieux maître.

« J'ai fait part à M. votre fils de l'article de votre lettre qui le concerne, écrit-il le 30 janvier 1809, et de votre vœu qu'il ne se séquestre déjà du monde, mais il paraît qu'il a un goût décidé pour les mathématiques et la solitude. »

Le 20 avril 1809, il écrit encore qu'il a eu le plaisir de recevoir Thomas à sa table avec deux orientalistes, Caussin de Perceval et Chayolle. L'ami Antoine Anthoine, expert en l'art de réussir, lui écrit de son côté le 8 décembre 1809, non sans une nuance de dédain :

« Je n'ai pas vu votre fils aussi souvent que je l'aurais désiré. Il est timide, vit retiré et se livre à l'étude. Il est trop peu entrant pour obtenir une place plus convenable et plus conforme à son goût et à ses services. Votre présence peut seule le tirer de cette position. »

En janvier 1810, pourtant, Thomas finit par être nommé consul à Varna sur la mer Noire avec autorisation de résider temporairement à Constantinople. Il se met donc en route pour le Levant... mais il n'y retournait pas seul. Pendant son séjour à Paris, il s'était en effet marié avec une demoiselle Berillon, secrètement et sans demander le consentement paternel. Mariage, dont les circonstances sont restées mystérieuses.

A mesure qu'il approche du terme de son voyage, son inquiétude grandit

1. Il s'agit du traité de paix entre la France et la Russie signé à Paris le 21 juillet 1806 par Talleyrand et d'Oubril, et que le tsar ne ratifia pas.



et de Vienne, le 4 mars 1810, il implore humblement le pardon et l'indulgence de son père.

« Par ma lettre du 15 janvier 1810 vous aurez appris ma nomination à Varna, mon départ pour Constantinople, et enfin le malheur que j'ai eu de vous déplaire par une démarche que la triste nécessité des circonstances m'a forcé de faire. Serez-vous insensible aux prières d'un fils qui n'a jamais jusqu'ici manqué à ses devoirs ? rejetterez-vous celles d'une bru que vous ne connaissez pas encore, il est vrai, mais qui a appris depuis longtemps de moi à vous chérir, à vous révéler comme le meilleur des pères ? Non, mon cher Papa, je ne puis le croire, je connais trop la bonté, la tendresse avec laquelle vous traitez vos enfants, j'implore aujourd'hui votre indulgence. Daignez attendre mon arrivée et permettez-moi de différer jusque-là à vous raconter ce qui m'a forcé de manquer aussi essentiellement à mes devoirs de fils. »

Le juste mécontentement que Ruffin devait concevoir de cette méconnaissance de son autorité paternelle alarma ses amis. Dans l'espoir d'en arrêter les conséquences, Mathieu de Lesseps lui écrivit le 27 mai 1810 de Corfou, où il était commissaire impérial :

« Thomas Ruffin doit être arrivé auprès de vous. Oserais-je joindre ma voix à la sienne pour solliciter votre indulgence paternelle en sa faveur. Il devait sans doute avant son mariage implorer votre consentement, mais les circonstances où il se trouva ont pu lui servir d'excuse, et il a pour vous tout le respect et l'attachement qu'il vous doit. Sa femme d'ailleurs m'a paru très bonne, et avoir tout ce qu'il faut pour le rendre heureux. »

De la rencontre du fils et du père, de leurs premiers rapports nous ne savons rien. Mais voici un billet daté de Péra, 31 octobre 1810, dans lequel Thomas exprime son affection et son repentir.

« Il serait trop affreux de penser que vous conserviez encore quelques doutes sur les sentiments d'attachement, de respect et de profonde reconnaissance que je professe et ne cesserai de professer envers vous, pour ne pas chercher par tous les moyens possibles à effacer de votre mémoire, le souvenir de ce qui s'est passé. Croyez, mon cher Papa, que toute ma vie sera désormais consacrée à vous faire oublier le chagrin que je vous ai causé. »

Ruffin pardonna, puisque Mathieu de Lesseps lui fait compliment de son indulgence dans une lettre du 13 décembre 1810 :

« Je reconnais bien au langage que vous tenez au sujet de ce qui s'est passé dans l'affaire du mariage le plus respectable et le plus vertueux des hommes et je me félicite bien sincèrement d'avoir vu comme vous. Je vous prie de présenter mes amitiés au couple heureux et mes regrets sur la perte qu'ils ont faite et que sans doute ils vont s'empresse de réparer. »

Ruffin ne tint donc pas rigueur à son fils ni à la bru qu'il lui avait donnée.

Le 8 juin 1811 il remercia le duc de Bassano, ministre des Relations extérieures, d'avoir envoyé son fils à Constantinople « revêtu d'un consulat honoraire, qui le met à portée de se perfectionner dans la connaissance des affaires sous l'habile direction de M. de La Tour Maubourg et de s'instruire dans les langues orientales sous l'œil paternel ». Il fait part du succès « de son élève » en langue turque. « Je me crois en devoir, Monseigneur, de vous certifier avec vérité qu'il a vaincu toutes les premières difficultés de cette langue, qu'il la lit, l'écrit et la parle au point d'entendre seul son maître turc et de pouvoir bientôt traiter les affaires d'une Echelle sans le secours d'un interprète. »

En 1811, il consent à recommander au comte Français de Nantes, Directeur des Droits réunis, le frère de sa belle-fille, Berillon, employé dans cette administration à Châlon-sur-Saône. Le 9 août 1813, Thomas invite son père à venir passer chez lui à Bouyoukdéré la fête du 15 août. « Veuillez agréer l'assurance des sentiments filiales [*sic*] et soumis que nous professons tous deux ».

L'indulgence et la patience furent plus d'une fois nécessaires à Ruffin, car la bizarrerie innée du caractère de son fils l'emportait souvent sur ses plus fermes résolutions.

Entre le « consul honoraire à Varna » et le chargé d'affaires, les questions de service provoquèrent plus d'un heurt. En janvier 1811, Thomas commit une faute si grave, que La Tour Maubourg lui donna l'ordre de quitter Constantinople. Il fut sauvé par son père qui lui dicta la plus habile des lettres d'excuses. La Tour Maubourg pardonna. Le même jour, 17 janvier 1811, à « dix heures et demie passées du soir », Ruffin transmet à son fils « la réponse, lui écrivait-il, dont M. le Chargé d'affaires vient de nous honorer avec une célérité qui ajoute encore au prix de la grâce qu'il nous accorde. » « Lisez, relisez, méditez cet écrit et bénissez avec moi notre respectable bienfaiteur », ajoutait Ruffin. Mais quelle humiliation pour ses cheveux blancs !

Thomas encourut encore plus d'une fois le blâme de La Tour Maubourg si l'on en juge par le passage suivant de la lettre d'adieu que celui-ci adressa de Vienne à Ruffin le 13 janvier 1813.



« Il est vrai que j'ai eu une longue conversation avec M. votre fils, et je ne serais pas surpris que la chaleur que j'y ai pu mettre ait été assez forte pour lui faire quelque impression, car mon objet principal était de travailler à votre *repos intérieur*. Mais je n'ai pas été fâché non plus de faire entrer dans sa tête la justification des traitements un peu durs qu'ils avaient, sa femme et lui, éprouvés de ma part. Je n'aime pas à laisser des cœurs ennemis derrière moi. J'ai eu un peu de peine à lui persuader que ma conduite envers lui avait été non seulement excusable, mais louable. Je désire bien sincèrement que mes paroles portent leur fruit. »

Quant à M<sup>me</sup> Thomas Ruffin, elle contribua pour sa part à dérober à Ruffin le « *repos intérieur* » que son ami s'appliquait à lui ménager. Des chagrins intimes, un accident, la perte de deux bébés en 1810 et en 1813, accrurent son acrimonie naturelle. Transplantée de Paris à Péra, elle ne sut pas s'adapter à ce milieu nouveau. La fortune la dotait du plus sage des beaux-pères, et cette jeune présomptueuse dédaigna les conseils de Nestor.

Le passage suivant d'une lettre écrite par Ruffin à son fils le 20 août 1814, au moment où sa bru partait pour la France, laisse entrevoir combien il souffrit de ses maladresses.

« Veuillez bien l'embrasser pour moi... et y ajouter le dernier conseil paternel de ma part : celui de la plus grande circonspection dans ses paroles et dans ses procédés. Je le lui avais donné ce même conseil à son débarquement à Constantinople. Elle ne l'a pas suivi; vous savez mon cher fils, tous les désagréments que sa première indocilité lui a occasionnés. Je tremble qu'elle ne s'en ressente encore à Paris. »

\* \* \*

Mais en revanche quel apaisement pour Ruffin quand le courrier de Paris ou de Pétersbourg lui apportait des lettres de sa fille et de son gendre.

La paix rétablie entre la France et la Russie par le traité de Tilsitt, Barthélemy de Lesseps retourna à Pétersbourg comme chargé d'affaires. Avec un juste orgueil, Rose de Lesseps restée à Paris fait part le 5 février 1808 à son père de la considération que son mari s'est acquise.

« L'Empereur et Roi ayant envoyé à l'Empereur Alexandre de beaux présents en porcelaine de Sèvres, le général Savary <sup>1</sup> fit à mon mari la galanterie de vouloir qu'il les présentât à l'Empereur de Russie. Deux jours après, Lesseps reçut une bague de

1. Ambassadeur de France en Russie après le traité de Tilsitt.

10.000 francs. A l'arrivée du général Caulaincourt, la mission de chargé d'affaires étant terminée, Lesseps eut en cette qualité une audience de congé et une tabatière à chiffre de sept à huit mille francs. Enfin l'Empereur Alexandre ayant donné à la mission française un superbe hôtel magnifiquement meublé et ayant deux corps de logis séparés, demanda plusieurs fois à mon mari s'il était bien logé. Mon mari lui répondit toujours qu'il ne savait pas les intentions de son ambassadeur. L'Empereur lui dit qu'il n'avait donné une aussi grande maison que pour que le consul fût logé. L'ambassadeur attendait les ordres de Paris avant de mettre presque sous le même toit l'ambassade et le consulat. Enfin le général Savary en arrivant ici fut fort étonné que les premières questions de notre immortel Empereur fussent relatives à Lesseps et à sa position en Russie. Enfin il lui demanda : « Lesseps est-il logé ? Sire, l'on attend vos ordres à cet égard », lui répondit le général. « Je les ai donnés, je veux qu'il partage le bien comme il a partagé les maux. » De sorte que nous serons à ce qu'on m'assure parfaitement logés et meublés, ce qui pour nous équivaut pour le loyer seulement à 4.000 francs de plus et nous débarrasse de la crainte, dans des positions comme celles où nous nous sommes trouvés, de perdre notre mobilier, qui fut vendu pour 1.800 francs, pour lequel je fais une réclamation. Je me prépare à repartir pour la Russie vers les premiers jours de mai. »

Barthélemy de Lesseps exerça ses fonctions de consul général à Pétersbourg, jusqu'en 1812; la reprise des hostilités entre la France et la Russie l'obligea alors d'en partir.

Le banquier Jean de Lesseps, son cousin, s'appliqua à tenir Ruffin au courant des déplacements de sa famille; le 12 septembre 1812 il lui mande que « ses enfants sont en sûreté », qu'arrivés le 17 août à Koenigsberg, ils en sont repartis, sa fille et ses petites-filles pour Danzig, et son gendre pour le Quartier Impérial. Le 16 octobre, il lui annonce que Barthélemy a été nommé Intendant général de la province de Moscou, fonction dont la durée d'ailleurs fut bien éphémère. Enfin le 18 janvier 1813, il lui fait part du retour de toute la famille à Paris.

« Laissant de côté tout préambule, je veux commencer ma lettre en vous annonçant avec la plus vive satisfaction l'heureuse arrivée de vos chers enfans au nombre de sept, le plus jeune étant resté aux soins de sa nourrice à Saint-Pétersbourg. Le chef de la nichée est le plus frais et le mieux portant malgré les fatigues, les souffrances et enfin les privations de tout genre qu'il a essuyées dans sa longue et périlleuse route. Ma cousine n'est point encore bien délassée, mais sa santé est néanmoins très bonne. Vos petites filles sont charmantes dans toute l'acception du mot et font l'admiration de ceux qui les voient. On reconnaît en elles chacune suivant son âge le fruit de l'éducation qu'elles ont reçue de leurs excellents parents. »



Pendant les années 1813-1814 la famille Barthélemy de Lesseps habita Paris <sup>1</sup>. Des amis en donnaient des nouvelles à Ruffin. L'abbé Etienne Della Rocca lui écrivait, par exemple, de Versailles le 15 avril 1813 :

« Votre chère Rosette est une dame que j'aime et que j'estime infiniment. Elle est accomplie. Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle sagesse, prudence et douceur elle se conduit avec tout le monde, et surtout dans le gouvernement de ses enfants qui sont charmants. »

#### V. — L'amitié de Mathieu de Lesseps pour Ruffin.

Le frère du gendre de Ruffin, Mathieu de Lesseps, fut nommé en 1809 commissaire impérial dans les Iles Ioniennes, que nous occupâmes depuis 1807, en vertu du traité de Tilsitt, jusqu'à la chute de Napoléon. Les relations entre Corfou et Constantinople par l'Albanie étaient fréquentes, et cette proximité relative de leurs résidences provoqua entre Mathieu et Ruffin un renouveau d'affectueuses relations.

Elles dataient de loin. Martin de Lesseps était venu, nous l'avons dit, habiter Versailles en 1788, Mathieu qui avait alors quatorze ans vit dès lors pendant plusieurs années Ruffin quotidiennement et il ne perdit jamais le souvenir de ses propos instructifs et pleins de sagesse. De son côté, Ruffin considéra toujours Mathieu comme un membre de sa famille et il le suivit attentivement dans sa carrière.

Attaché à la Mission du général Durocher au Maroc en 1792, Mathieu fut ensuite nommé chancelier au consulat de Tanger. Il occupa cette fonction jusqu'en 1799, où l'épidémie de peste qui fit périr une partie de la population de l'empire chérifien le contraignit à se réfugier à Cadix, dans le même temps qu'elle obligeait son collègue le consul naturaliste Auguste Broussonet à passer de Mogador aux Canaries <sup>2</sup>.

La nouvelle en arriva jusqu'aux Sept Tours à Ruffin, qui écrivit à sa femme le 25 nivôse an VIII (15 janvier 1800) :

1. La famille Barthélemy de Lesseps habita à son retour de Russie 14 rue Saint-Florentin dans la même maison que M. et M<sup>me</sup> de Magnytot. En août 1813, les deux familles déménagèrent et allèrent habiter rue d'Aguesseau. Elles passèrent les étés de 1813 et 1814 dans une maison de campagne au Plessis Piquet. M<sup>me</sup> veuve Martin de Lesseps habitait chez ses enfants.

2. Cf. H. Dehérain, Les voyages d'Auguste Broussonet au Maroc et aux Canaries. Dans *l'Atlantique*, Paris, 1912, p. 222.

« Quels n'ont pas été les sentiments que j'ai éprouvés en lisant toutes les aventures du brave Mathieu Lesseps? C'est sous la seule égide de la providence qu'il a pu échapper à tant de dangers. C'est à elle que je recommande ce vigoureux rejeton de l'antique chêne consulaire. J'espère avec vous (sans quoi je serais fort inquiet) qu'il sera soigneusement mis en serre chaude à Cadix, jusqu'à ce que le climat de Maroc ait réacquis sa première pureté. »

De 1800 à la fin de 1802, Mathieu géra le consulat général de France à Cadix. Pendant un voyage à Malaga il fit la connaissance de M<sup>lle</sup> Catherine de Grivegnée, fille d'un négociant, dont la famille était originaire de Liège, et l'épousa le 21 mai 1801.

Martin de Lesseps écrivit à Ruffin le 10 vendémiaire an X (2 octobre 1801).

« Partout des éloges de Mathieu. Il est chargé à Cadix du détail de l'administration des vivres et de l'entretien de nos troupes de terre et de mer. L'amiral Truguet<sup>1</sup> et le contre-amiral Linois<sup>2</sup> notre parent, qui loge chez lui, le comblent de bontés et d'amitiés. Voilà notre bon Mathieu en bonne voie. »

Mathieu revint à Paris en janvier 1803 et y séjourna six mois. Le 20 floréal an XI (10 mai 1803) il adressa à Ruffin l'affectueuse lettre suivante :

« Mon cher Papa, J'entre chez ma sœur<sup>3</sup> au moment où elle finissait sa lettre et je m'empare de sa plume pour vous assurer que jamais je n'ai oublié vos bontés, vos conseils et vos avis, que j'ai toujours eu pour vous l'attachement et le respect que dès mes plus jeunes années, j'ai appris à vous vouer et que des moments de bonheur pour moi ont été ceux où j'ai appris des nouvelles satisfaisantes sur vous et tous les membres d'une si chère famille.

« Je me trouve enfin réuni à ma chère famille après bien des fatigues, des malheurs et de grands travaux, je dois dire aussi des événements heureux. J'ai été le jouet de la bonne et mauvaise fortune tour à tour, par conséquent je n'ai point à me plaindre. J'espère me trouver enfin au port. Je suis marié à une femme bonne et estimable, qui fait mon bonheur et donne ses soins et son lait à un enfant de quatre mois<sup>4</sup>, dont elle m'a rendu père. J'ai eu le bonheur de voir mes travaux dans les postes que j'ai occupés couronnés de l'approbation du gouvernement. Ma conduite à Cadix m'a valu de la part

1. Truguet, 1752-1839, vice-amiral en 1794, ministre de la Marine sous le Directoire.

2. Linois, 1761-1848, contre-amiral en 1799, battit les Anglais dans la baie d'Algésiras le 6 juillet 1801.

3. Lise de Magnytot.

4. Théodore né à Cadix le 25 septembre 1802.



du Premier Consul des éloges <sup>1</sup> et la promesse du premier commissariat (consulat) vacant. »

Nommé en effet gérant du consulat général du Caire, Mathieu de Lesseps y résida de messidor an XI (juillet 1803) à brumaire an XIII (novembre 1804).

La guerre civile sévissait en Egypte. Vaincus mais non détruits par les Français, les beys Mamelouks s'efforçaient d'y reconstituer leur domination. Profitant de l'affaiblissement de cette milice rebelle, Selim III tentait de devenir le véritable maître du riche vilayet, où depuis un siècle ses prédécesseurs n'exerçaient plus qu'un pouvoir nominal. Ses troupes guerroyaient contre les Mamelouks. Ce fut pendant cette campagne qu'un des officiers du corps Albanais sortit de pair et s'imposa : il se nommait Mehemet Ali.

Placés entre ces adversaires les consuls européens couraient des dangers.

« Notre position est affreuse, écrit du Caire Mathieu de Lesseps à Ruffin le 2 nivôse an XII (24 décembre 1803). Quand la nécessité nous force de sortir de chez nous pour les affaires de service, nous craignons à chaque instant qu'une balle ne nous jette à bas de nos chevaux, et dans nos maisons nous sommes chaque jour à la veille d'un pillage affreux; il n'a pas encore eu lieu, mais il est bien à craindre que nous n'en soyons bientôt les victimes. »

Par prudence Mathieu descend à Alexandrie.

« Les Mamelouks ont été chassés du Caire par les Albanais unis au peuple et beaucoup d'entre eux ont été tués », mais ils ne se tiennent pas pour battus; ils font le siège du Caire et ils ont proféré des menaces contre les consuls, qui les ont empêchés naguère « d'avaniser » leurs nationaux, c'est-à-dire d'extorquer aux négociants européens l'argent avec lequel ils auraient payé et neutralisé les soldats albanais, mande-t-il à Ruffin les 1<sup>er</sup> germinal et 22 prairial an XII (22 mars et 11 juin 1804).

Mathieu de Lesseps ne cachait pas à Ruffin son dégoût pour un pays aussi troublé. Il ne se doutait pas qu'en se liant avec Mehemet Ali, alors simple officier ottomon il ouvrait à son fils Ferdinand les voies d'un essor glorieux.

Après avoir passé en France son congé, Mathieu avait en 1806 repris contre son gré la route de l'Egypte, quand pendant un arrêt à Turin la nouvelle lui parvint de sa nomination de consul général à Livourne. Il occupa ce poste jusqu'à son départ pour Corfou en 1810.

1. Le Premier Consul dit à Mathieu à son retour devant ses aides de camp : « Vous vous êtes conduit comme l'agent le plus probe et le plus zélé du gouvernement. »

Les lettres de son ami, les nouvelles que François Pouqueville lui en donnait <sup>1</sup> apportèrent un élément d'intérêt dans la vie monotone de Ruffin de 1810 à 1814.

Mathieu lui fait part le 10 mars 1811 de ses excellents rapports avec le général Donzelot, gouverneur général des Iles Ioniennes : « Je suis intimement lié avec lui; nous ne faisons qu'un. »

Lui remettre une recommandation de Ruffin, c'est pour les voyageurs qui s'arrêtent à Corfou, s'assurer toutes les facilités de voyage.

« Je regarde comme le plus grand bonheur de pouvoir être utile à l'ami [un certain Boyer] de mon respectable second père, de celui auquel je dois le peu que je vaux, de mon bienfaiteur, le guide de mon enfance. Comment jamais m'acquitter envers lui? » (15 février 1811).

Dans une lettre du 7 juin 1811, il décrit l'état de disette qui règne dans l'île :

« Notre position sous ce rapport au moins pour ce qui concerne les habitants a été pendant plusieurs mois très peu rassurante et nous avons été à la veille du jour où à quelque prix que ce soit, il n'aurait pas été possible de trouver une seule livre de pain à acheter. Heureusement que cet état forcé de choses n'a duré que quelques jours. »

L'arrivée de plusieurs bâtiments « tant des ports de la Pouille malgré les croisières anglaises que des différentes échelles du continent turc, malgré les défenses de la Porte et celles bien plus rigoureuses de notre déloyal voisin Ali Pacha, et enfin l'approche de la récolte de notre île, toutes ces causes réunies ont assuré notre approvisionnement pour plusieurs mois. »

En ces temps de disette Ruffin transmet en les appuyant de son autorité les lettres du Commissaire impérial à Mehemet Ali, qui consentit à envoyer à Corfou du blé d'Egypte <sup>2</sup>.

Mais ces mauvais jours passèrent, et sous l'administration française, Corfou atteignit un degré de prospérité, que Mathieu se complut à décrire dans sa lettre du 31 janvier 1814.

« Vous qui connaissez les Grecs et surtout les Septinsulaires, vous devez juger que les mieux intentionnés ont toujours leur réserve et leur arrière-pensée et qu'ainsi

1. Voy. 4<sup>e</sup> partie, chap. VI.

2. Voy. 4<sup>e</sup> partie, chapitre VIII.



l'autorité française doit tout faire, tout voir et tout diriger sans aucune aide ni même concurrence de ces fantômes de gens en place bien payés pour ne rien faire. Au reste quoique depuis deux mois je n'ai pas mis les pieds hors des portes de la ville, à force de bains et de soins, je suis entièrement rétabli physiquement parlant et je recueille le fruit de mes travaux et de mes sacrifices. Jamais aucune île, aucun pays, même de continent n'a été dans une telle abondance de tous les objets nécessaires à l'existence, à l'aisance et même au luxe. Les revenus ont considérablement accru; l'ordre le plus parfait existe dans la comptabilité et l'administration. Depuis un an, il n'y a pas eu un seul homicide dans l'île et le tribunal criminel n'a plus rien à juger. L'agriculture a fait de si étonnants progrès que bientôt l'île pourra se passer des secours de l'étranger pour les denrées de première nécessité.

« Nous nous sommes préservés et nous nous préserverons de la peste qui a attaqué un village de l'Épire, que nous pouvons voir de notre île.

« La Société d'agriculture que je préside a donné à l'île des produits très utiles et lui a ouvert de nouvelles sources d'industrie et de précieuses exportations <sup>1</sup>.

« L'Académie <sup>2</sup> qui m'a aussi forcé de la présider et qui s'est mise depuis lors dans une grande activité a développé le germe de très grands talents. Ses *Actes* et les ouvrages de plusieurs de ses membres vont être imprimés dans notre imprimerie, qui est montée maintenant sur un excellent pied. Je vous les enverrai successivement.

« J'éprouve une bien grande satisfaction de l'estime et de la confiance sans bornes que me témoigne notre digne et excellent gouverneur général, qui vient de m'écrire un billet où il me dit : « Je suppose que vous écrivez à M. Ruffin, n'oubliez pas de lui

1. « Le gouverneur général Donzelot dirigea tous ses soins pour obtenir des améliorations dans la culture des terres. Le général fit distribuer des terrains aux régiments de la garnison. Des charrues, dont on n'avait jamais fait usage dans l'île, furent bientôt construites par nos soldats qui devinrent laboureurs et jardiniers. » *Souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquot* (1807-1814), publiés par Hubert Pernot. Paris, 1918, p. 35.

2. L'Académie Ionienne fut fondée en 1808. « L'objet que se propose l'Académie, dit l'article 2 du Règlement, est le perfectionnement de l'agriculture, de l'industrie, du commerce; l'accroissement de la richesse particulière et publique dans les sept îles; l'avancement des sciences qui éclairent les cultivateurs, le manufacturier, le commerçant; et le progrès des lettres, qui, par leur union aux sciences, rendent celles-ci plus aimables et deviennent elles-mêmes plus utiles. Les premiers travaux de la société, lesquels doivent être la base de tous les autres auront pour objet la *statistique des îles* ». Contrairement aux intentions de Mathieu de Lesseps les Actes de l'Académie ne furent jamais publiés. Michel Maustoxydis a donné la liste des communications faites à l'Académie dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, Corfou, 1872 (en grec). Un prix de six cents francs fut institué par l'Académie en faveur de l'auteur du « meilleur travail sur une branche importante de la statistique des Îles Ioniennes ». Pour guider les candidats éventuels, Mathieu de Lesseps publia une brochure intitulée : *Questions sur la statistique de Corfou, mises au concours académique*, par S. E. M. le Commissaire Impérial, Corfou, De l'Imprimerie de l'Académie Ionienne MDCCCXI, in-8°, 32 pages. Néanmoins aucun mémoire ne fut présenté. L'Académie Ionienne disparut lors de notre évacuation de Corfou. *Souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquot*, p. 206-228.

dire mille choses agréables de ma part. » Il me traite en ami et cette harmonie des deux autorités contribue beaucoup aux heureux résultats que nous obtenons. Je sais qu'il vient de demander pour moi à Paris le titre de baron, en voyant l'état de mes services <sup>1</sup>. Cette nouvelle marque de bienveillance n'a pu augmenter mon attachement pour lui, mais a ajouté à ma reconnaissance. Pussions-nous conserver longtemps ce digne et estimable gouverneur. »

Mais Mathieu ne se doutait pas que les événements allaient tromper sa confiance en l'avenir et que l'occupation approchait de son terme.

Le 1<sup>er</sup> mai 1814, les Français qui ignoraient encore à Corfou la chute de Napoléon aperçurent se dirigeant vers la rade un parlementaire anglais, portant, spectacle surprenant, un drapeau blanc arboré à côté du pavillon anglais. Le commodore fit part au gouverneur général du nouvel ordre de choses établi en France. Le surlendemain un conseil de guerre fut convoqué pour examiner la conduite à tenir à l'égard des Anglais et décider le changement éventuel des couleurs nationales.

Le 19 mai le général Donzelot fit reconnaître Louis XVIII comme *Roi des Français*, il refusa pourtant de rendre la place et de changer de pavillon.

Le 1<sup>er</sup> juin 1814, Mathieu de Lesseps écrivit à Ruffin :

« Mon cher et respectable papa,

Les journaux que je prie M. Pouqueville de vous envoyer vous instruiront, si déjà vous ne l'êtes, des mémorables événements survenus dans notre patrie. La France est sauvée et sera heureuse sous ses rois légitimes et paternels. Nous avons reconnu et fait reconnaître Sa Majesté et quelles qu'aient été les intrigues anglaises et quelques dispositions particulières, nous sommes tranquilles.

« Notre gouverneur général, modèle parfait de sagesse et d'honneur dans ces grandes circonstances, a beaucoup fait. Il est très sensible à votre souvenir et vous aime et vénère beaucoup. »

La situation fut dénouée le 3 juin par l'arrivée du général Boulnois, commissaire de Louis XVIII, qui intima au général Donzelot l'ordre de remettre

1. Le général Donzelot avait écrit le 6 janvier 1814 au duc de Feltre, ministre de la guerre : « Comme administrateur des îles Ioniennes, Mathieu de Lesseps a toujours montré le même zèle, la même activité qui lui est naturelle... Les titres de M. de Lesseps, l'intérêt qu'il m'a inspiré me font désirer vivement de lui voir obtenir une nouvelle marque de bienveillance de l'empereur. J'ai donc l'honneur de demander à Votre Excellence de vouloir bien mettre sous ses yeux l'état des services de M. de Lesseps et prie Sa Majesté de lui accorder le titre de baron de l'Empire. »



la place de Corfou au lieutenant général Campbell commandant les forces britanniques dans l'Adriatique.

Mathieu de Lesseps quitta l'île en même temps que le gouverneur général le 28 juin 1814.

Fait comte et nommé préfet du Cantal pendant les Cent jours, puis maintenu longtemps en disponibilité, il fut envoyé en 1819 comme consul général à Philadelphie, d'où il fut transféré à Alep à la fin de 1821. Il y emmena son fils aîné Théodore, élève vice-consul.

La correspondance avec Ruffin, longtemps interrompue, reprit alors. Mathieu y fait le récit des dangers qu'ils ont courus entre Alexandrette et Alep, puis celui du terrible tremblement de terre du 13 août 1822, qui détruisit une partie de la ville.

Enfin la correspondance se clôt le 18 décembre 1822 par cette effusion :

« Comment puis-je abandonner un seul instant votre souvenir? N'est-ce pas à vous que je dois tout, carrière, état, réputation, tout ce qui a été heureux dans ma vie? N'est-ce pas vous qui avez dirigé mon enfance et avez [illisible] mon esprit vers un but toujours honorable et toujours sûr? Le ciel me permet encore de vous en témoigner ma profonde reconnaissance. Je vous prie d'en agréer de nouveau la sincère expression<sup>1</sup>. »

1. Mathieu de Lesseps mourut à Tunis, où il était consul général, le 28 décembre 1832.

## CHAPITRE VII

### RUFFIN CHARGÉ D'AFFAIRES LA CRISE DES CENT JOURS A CONSTANTINOPLE 1814-1815

#### I. — Ruffin chargé d'affaires du Roi.

Le 17 mai 1814 le général Andreossy<sup>1</sup> regut du comte de La Forêt, ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, une lettre l'informant des événements survenus en France à la fin de mars et au début d'avril. Dès le lendemain « il ordonna de faire disparaître dans Péra tous les signes de l'ancien ordre de choses et de leur substituer la cocarde blanche, le pavillon blanc et les fleurs de lys ». Le même jour, 18 mai, il fit remettre une note à la Porte pour l'informer de l'abdication de Napoléon et de l'avènement de Louis XVIII; il adressa dans le même objet une circulaire aux consuls de France dans le Levant.

Malgré les gages donnés par Andreossy au nouveau gouvernement, sa mission ne lui fut pas renouvelée; le 14 septembre 1814, le maréchal de camp marquis de Rivière fut nommé ambassadeur du Roi près la Sublime Porte.

Mais son arrivée à Constantinople étant encore lointaine, le comte de Jaucourt, ministre des Affaires étrangères, proposa au roi le 23 septembre 1814 de nommer Ruffin chargé d'affaires.

« M. Ruffin a déjà rempli plusieurs fois les mêmes fonctions à Constantinople; il est considéré chez les Turcs, il connaît bien les affaires du Levant; l'âge ne lui a pas ôté sa capacité et cette mission ne sera d'ailleurs que de quelques mois. La lui confier ce sera couronner de la manière la plus honorable pour lui une carrière publique qu'il suit avec distinction depuis quarante ans. »

En prenant ses fonctions le 13 novembre 1814, veille du jour où Andreossy quitta Constantinople, Ruffin assure le ministre de son loyalisme et de son zèle.



« Vive le Roi! Oui, Monseigneur, vive cet auguste maître qui a daigné se ressouvenir de son vieux et fidèle serviteur de Constantinople et lui assurer l'honneur de consacrer à son glorieux service les derniers instants de sa vie... Je me sens le même zèle, la même bonne volonté et la même fortitude morale que je me sentais dans les quatre précédentes gestions, mais non les mêmes forces physiques ni tous les avantages à beaucoup près des nombreux amis et connaissances que j'avais parmi les Turcs sous le règne de feu sultan Selim. Je les ai perdus avec ce prince. »

Comment cet ancien serviteur de Louis XVI, cet ancien familier de la cour, ce suspect de monarchisme pendant la Révolution, cet homme d'ancien régime, n'aurait-il pas été comblé de joie par le retour des Bourbons? A Silvestre de Sacy lui faisant part de la secousse bienfaisante qu'il avait éprouvée à la Restauration, il répondait qu'elle lui avait produit un effet semblable.

« Je n'ai point eu de vacances ni n'ai pu aller à la campagne, lui écrivait Silvestre de Sacy le 14 octobre 1814. Les travaux de la Chambre des Députés ont réclamé tout mon temps et si j'y ai apporté moins de connaissances acquises et d'habitude, je n'y ai pas du moins apporté moins de zèle et d'envie de bien faire. Le retour de la famille des Bourbons m'a *électrisé*; il me semblait que j'eusse trouvé une vie nouvelle. L'espoir d'être utile me fit supporter un travail peu analogue à mes études et à mon goût; je commence même à y trouver une sorte de plaisir et la tribune qui d'abord m'épouvantait n'est pas pour moi sans attrait. »

Et Ruffin de faire écho :

« Je vous ai suivi dans les papiers publics à la tribune du Corps législatif, comme je l'ai fait et à votre chaire du Collège royal et dans les séances de l'Institut, et partout je vous ai admiré. Vous n'êtes pas le seul que le retour des Bourbons et du bonheur des Français, qui en est indivisible, ait *électrisé* » (12 janvier 1815).

Le 25 septembre 1814, le ministre des Affaires étrangères invita Ruffin à n'engager aucune action politique :

« Vous n'avez de démarches à faire que pour maintenir les relations de bonne intelligence avec la Sublime Porte comme avec les autres puissances, protéger les sujets du Roi dans le Levant et assurer par vos soins le maintien de leurs privilèges. Vous avez en général plus à conserver qu'à agir. »

A quoi Ruffin répondit non sans élégance le 1<sup>er</sup> décembre 1814 :

« Je me bornerai pendant mon court intérim à faire l'arrière-garde de l'ambassadeur rappelé et l'avant-garde de l'ambassadeur nommé en lui réservant, autant qu'il dépendra de moi, toutes les fleurs à cueillir. »

Ruffin s'applique à préparer l'arrivée du marquis de Rivière, à obtenir du Divan pour le vaisseau qui l'amènera l'autorisation de mouiller devant la Corne d'Or, par dérogation à un ordre interdisant depuis 1807 à tout navire de guerre l'entrée des Détroits.

Il n'y réussit pas. Toutefois pour accueillir l'ambassadeur de France attendu, le gouvernement ottoman envoya en mars 1815 un *mihmandar* aux Dardanelles. Cet officier fut accompagné de deux fonctionnaires de l'ambassade, Ducaurroy et Cardin.

Ruffin s'apprêtait donc à recevoir le marquis de Rivière entouré de « son escorte d'honneur », quand le 23 mars 1815 il apprit le débarquement de Napoléon au Golfe Juan.

## II. — Les messages du prince de Talleyrand et du duc de Vicence à Ruffin.

Le jour de Pâques (26 mars 1815) presque toute la Nation se rassembla au Palais de France « suivant l'antique et respectable usage ». Il fut donné lecture d'une dépêche de Jaucourt datée du 17 février 1815, où le ministre se louait du calme régnant en France, de l'attachement du pays au gouvernement, de la popularité du roi dans l'armée, « précieux antidote si analogue à la circonstance, si efficace pour tranquilliser les esprits », écrivait Ruffin trois jours après. « Les salles du Palais retentirent des acclamations de Vive le Roi! »

Quinze jours plus tard, le dimanche 9 avril 1815, nouvelle assemblée de la Nation au Palais. Ruffin lut deux documents envoyés par Talleyrand, qui siégeait alors au Congrès de Vienne : Une lettre datée du 16 mars 1815 expliquait pourquoi la tentative de Napoléon devait certainement échouer, puis la déclaration du 13 mars 1815 signée par les représentants des Puissances réunis en Congrès et mettant Napoléon hors la loi. « Elles furent écoutées l'une et l'autre avec avidité et enthousiasme et suivies d'acclamations de Vive le Roi! » écrivit le 10 avril Ruffin à Talleyrand.

Or un mois après, le 10 mai 1815, Ruffin était rallié au gouvernement de Napoléon.

Suivons les phases de ce retournement d'opinion. Du 10 avril au 10 mai 1815, plusieurs documents officiels lui parvinrent.



Tout d'abord une dépêche de Talleyrand datée de Vienne, 31 mars 1815, lui traçant sa ligne de conduite.

« Monsieur, vous avez été ou vous serez prochainement informé des trahisons, qui ont rendu momentanément Buonaparte maître de Paris et d'une partie de la France, et qui ont mis le Roi dans la nécessité de se retirer sur un autre point de son royaume. Sa Majesté avait résolu de se rendre à Lille et elle y doit être actuellement. C'est là que vous devez désormais envoyer toute votre correspondance, en continuant de l'adresser à M. le comte de Jaucourt. Vous n'enverrez plus rien à Paris, de même que vous ne recevrez aucun ordre, aucune instruction, qui pourraient vous être envoyés par le gouvernement de Buonaparte, et vous refuserez aussi de voir toute personne, qui pourrait vous être envoyée par ce gouvernement. C'est du lieu où se trouve le Roi que vous recevrez toutes les instructions dont vous aurez besoin et que vous seront mandées toutes les nouvelles de la France. De mon côté, je vous ferai connaître, lorsqu'il y aura lieu, ce qui aura été définitivement arrêté par le Congrès sur les arrangements de l'Europe.

« Il est probable que les trahisons qui ont favorisé l'entreprise de Buonaparte le rendront maître aussi de plusieurs ports de mer. L'équipage des bâtiments qui porteraient son pavillon et qui auraient été expédiés sous son autorité ne pourraient être considérés que comme rebelles. C'est ainsi qu'ils le seront par toutes les Puissances et ils seront traités comme tels. Je ne doute pas que la Sublime Porte ne soit disposée à en faire autant. Vous voudrez bien, Monsieur, lui faire la demande officielle, qu'elle ne reçoive dans les Etats de l'Empire ottoman aucun de ces bâtiments ni aucun individu soumis au pouvoir de Buonaparte.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le prince de TALLEYRAND.

P.-S. Vous voudrez bien, Monsieur, adresser toute votre correspondance à Bruxelles, d'où elle sera transmise à Lille si le Roi s'y trouve ou dans tout autre lieu où Sa Majesté pourrait se rendre. »

Dans une seconde dépêche datée du 9 avril 1815, Talleyrand informe Ruffin que les huit Puissances<sup>1</sup> signataires du traité de Paris ont resserré leur union et pressent « les immenses mesures militaires qu'on a unanimement jugé nécessaire d'adopter contre le danger commun ».

Il établit ensuite une distinction subtile entre l'hostilité des Puissances contre Napoléon et leur bienveillance à l'égard de la France : affirmation

1. Ces huit puissances étaient, rappelons-le, l'Autriche, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, le Portugal, la Prusse, la Russie, la Suède.

que l'impitoyable occupation des Alliés après Waterloo devait cruellement démentir.

« Ces mesures c'est contre la personne de Buonaparte et nullement contre la France qu'elles sont prises. Buonaparte étant le seul obstacle à la paix, objet unique des vœux de toutes les Puissances et de la France elle-même, c'est contre lui que se réunissent en ce moment les efforts de l'Europe; c'est avec lui seul et non avec la France que l'Europe se trouve en état de guerre. Tel est le principe immuable qui sert de base à la coalition qui vient de se former, et c'est conformément à ce principe que tous les souverains de l'Europe sont déterminés à ne jamais traiter avec celui qui ne peut que vouloir éterniser les troubles et les calamités, qui depuis vingt ans pèsent sur le monde entier, à ne jamais admettre ou reconnaître aucun de ses agents, à ne jamais enfin négocier avec lui. »

Talleyrand prescrit ensuite à Ruffin d'obtenir l'adhésion de la Sublime Porte à la politique des Alliés.

« Je ne doute pas et personne ne doute que le gouvernement ottoman, instruit de l'attitude dans laquelle se placent toutes les Puissances contre Buonaparte et des déterminations qu'elles ont prises d'un commun accord, tant pour maintenir l'indépendance de l'Europe que lui seul menace que pour délivrer en même temps la France du joug qu'il veut lui imposer, n'hésitera point à se réunir aux principes qu'Elles viennent de consacrer et que dans une aussi grande cause la cour ottomane adoptera avec empressement les mesures, qui seules peuvent en assurer le succès, en se refusant positivement à admettre les agents d'un chef de soldats, que l'Europe repousse, à entrer directement ou indirectement en négociation avec lui, à permettre enfin que son pavillon soit admis dans les mers et ports de l'Empire ottoman.

« Je ne doute pas que tous les ministres résidant à Constantinople ne reçoivent de leurs cours l'ordre de faire sur cet objet important une démarche uniforme auprès du Divan. Mais ceux d'Autriche, de Russie, de Prusse, d'Angleterre, de Danemark, d'Espagne, de Suède, de Sicile, de Hollande devant en recevoir l'ordre direct par le courrier qui vous porte cette lettre vous voudrez bien, Monsieur, vous concerter avec eux sur les moyens d'assurer le succès de cette négociation, et *j'abandonne à votre prudence et à votre zèle éclairé* le soin de l'appuyer au nom de Sa Majesté Très Chrétienne avec tous les arguments que peut fournir une cause aussi juste. »

Enfin, le 19 avril, Talleyrand informe Ruffin que les Puissances rassemblent leurs forces, et il lui décrit les mouvements concertés du duc de Wellington, du général prussien Gneisenau et des troupes russes qui se dirigent vers le Rhin.



\*  
\* \*

Pendant que de Vienne le représentant de Louis XVIII adresse ces dépêches à Ruffin, de Paris le nouveau ministre des Relations extérieures, Caulaincourt, duc de Vicence, lui envoie le 30 mars 1815 la circulaire suivante :

« Monsieur, les vœux de la nation française n'avaient cessé de rappeler le souverain de son choix, le seul prince qui puisse lui garantir la conservation de ses libertés et de son indépendance. L'Empereur s'est montré et le gouvernement royal n'est plus. A l'aspect du mouvement universel, qui emportait vers son monarque légitime et le peuple et l'armée, les Bourbons ont compris qu'il ne restait point d'autre parti pour eux que de se réfugier sur une terre étrangère. Ils ont quitté le sol français sans avoir pu opposer la moindre résistance, au point qu'il n'a pas été tiré un seul coup de fusil ni versé une goutte de sang pour leur défense. Le calme le plus profond règne dans toute l'étendue de l'Empire, partout un même cri se fait entendre. Jamais nation ne présenta le spectacle d'une plus complète unanimité dans l'expression de son bonheur et de sa joie. Ce grand changement n'a été l'ouvrage que de quelques jours. C'est le plus beau triomphe de la confiance d'un monarque dans l'amour de ses peuples; c'est en même temps l'acte le plus extraordinaire de la puissance de la volonté d'une nation qui connaît ses droits et ses véritables devoirs.

« Vous devez sur-le-champ, Monsieur, prendre la cocarde tricolore et la faire prendre aux Français qui sont auprès de vous. Les fonctions dont vous avait chargé le gouvernement royal sont terminées et je vais prendre sans délai les ordres de Sa Majesté l'Empereur pour accréditer une nouvelle légation.

« Je ne doute pas que vos sentiments personnels ne vous portent à embrasser la cause nationale. Si vous êtes dans le cas de voir le Reis effendi, vous lui ferez savoir que Sa Majesté n'a rien de plus à cœur que le maintien de la paix, qu'Elle a renoncé aux projets de grandeur qu'Elle pouvait avoir antérieurement conçus, et que le système du cabinet, comme l'ensemble de la direction des affaires de France est dans un tout autre principe. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne mettre aucun retard à instruire les Français qui sont à Constantinople de la nouvelle position de la France et de celle où d'après nos lois, ils se trouvent placés eux-mêmes. Vous vous empresserez d'annoncer ce grand événement à tous les agents nationaux avec lesquels vous êtes à portée de correspondre. »

L'accueil que Paris avait fait à Napoléon était attesté à Ruffin non seulement par l'un des hauts fonctionnaires de l'Empire, dont le témoignage pouvait être tendancieux, mais par un Parisien, témoin des événements, son ami Jean de Lesseps, qui lui écrivait le 25 mars 1815 :

« Vous aurez appris sans doute le départ des Bourbons et l'entrée de Sa Majesté l'Empereur à Paris. Ce changement s'est opéré comme un prodige et sans la moindre effusion de sang. Nous n'avons pas à craindre de guerre civile ni de guerre étrangère, puisque nous ne voulons qu'être maîtres chez nous. M. le duc de Vicence est rentré au Ministère et l'on s'attend qu'on nommera un ambassadeur auprès votre cour. Ainsi vous voilà en dépit de votre désir encore quelque temps chargé d'affaires, elles n'en souffriront pas étant en si bonnes mains... C'est le 20 [mars] que Napoléon a fait son entrée à Paris et jamais Paris n'a été plus tranquille. »

Enfin, de Smyrne arrivait la nouvelle que par ordre du baron de Saizieu, commandant la division navale du Levant, les bâtiments de guerre battaient pavillon tricolore et que le gérant du consulat général, Raymond Fourcade, faisait flotter le drapeau tricolore au sommet de la haste consulaire.

\*  
\* \*

Dans les premiers jours de mai 1815, comment Ruffin pouvait-il donc se représenter la situation politique en France?

D'une part le souverain régnant a été contraint de s'évader de la capitale et de se réfugier à Lille ou même dans les Pays-Bas; son porte-paroles est, il est vrai, le premier diplomate de son temps, le prince de Talleyrand, mais ce ministre du roi qui fait corps avec nos ennemis et qui, de la capitale de l'Autriche, se complait à décrire la marche des armées prêtes à envahir la France, est-il qualifié pour donner des ordres?

D'autre part, un ancien souverain, exilé, débarqué en France, l'a traversée de la Méditerranée à Paris, est entré dans la capitale et a repris le pouvoir sans la moindre opposition. Le pays l'accueille, semble-t-il, à bras ouverts. Pourquoi ne réussirait-il pas encore ce coup d'audace, l'homme extraordinaire qui pendant vingt ans a étonné le monde par des prodiges?

Dans les premiers jours de mai 1815, Ruffin a en son for intérieur pris son parti. Il ne répond pas aux lettres de Talleyrand, il refuse de se joindre aux ambassadeurs des Alliés, qui demandent à la Porte de se prononcer contre Napoléon. Il est prêt au contraire à lui notifier le rétablissement de l'Empire, mais il attend des ordres. Il écrit donc au général Andreossy le 1<sup>er</sup> mai 1815 :

« ... Entraîné par l'impulsion de mon cœur et par l'exemple de tous les Français, faut-il que je me voie arrêté par le défaut d'ordres supérieurs directs? Il eut été si aisé aux Relations Extérieures de me faire passer l'autorisation qui me manque pour faire les notifications indispensables à la Porte, replacer sur le portail [du Palais de France]



nos aigles triomphantes, dans la salle du trône le portrait de notre auguste Empereur, sur tous nos navires le tricolore national qu'il a rendu invincible. Veuillez bien, Monseigneur, venir au secours de son serviteur plus que septuagénaire ou il mourra à la peine et succombera à sa douleur. J'ai dit *ordres supérieurs directs* car il en faut en Turquie où le mort saisit le vif. Mes fonctions sont terminées, dit la circulaire. Donc vous n'êtes plus rien, diront ces gens-là; je dois donc être provisoirement accrédité par l'Empereur pour agir. »

Pendant un mois, Ruffin tempore et s'abstient de tout acte politique.

Mais vifs, comme on l'est à leur âge, les jeunes de langue<sup>1</sup>, qui étaient bonapartistes, décident le 5 juin de faire un coup d'éclat.

« Depuis le 5, écrit Guillaume Barbié du Bocage à son père, les jeunes de langue s'étaient déclarés à l'occasion d'un bal au Palais d'Angleterre où l'on s'attendait à les voir en cocarde blanche; aussi ont-ils trompé leur monde. Ils avaient donné de nouvelles contredanses, très jolies, pour ce jour là, et ils n'ont pas paru. On pensa d'abord qu'ils ne viendraient qu'à la nuit, parce que c'est la mode à Paris, mais on a été bien trompé, quand on les a vus se promener dans Péra, au grand et au petit champ des morts, en chapeau monté et cocarde aux trois couleurs. »

Désapprouvant cette manifestation, Ruffin, lui, continuait à se tenir dans l'expectative, quand le 9 juin 1815 à six heures du soir parut au Palais de France Amédée Jaubert, chargé d'affaires de l'Empereur.

### III. — Amédée Jaubert chargé d'affaires de l'Empereur.

Nommé le 18 avril 1815, Jaubert s'était embarqué à Toulon vers le 9 mai avec le secrétaire interprète Antoine Jérôme Desgranges sur la goélette l'*Antilope*. Arrivé le 4 juin à Ténédos, il y avait frété un bateau du pays. Il aurait voulu apparaître soudain à Constantinople et dans le désarroi de la surprise se faire reconnaître par le Divan comme chargé d'affaires. Mais ce plan échoua. En dépit de ses ordres, le batelier auquel l'aga de Ténédos avait remis secrètement une lettre prévenant le bey commandant les châteaux du passage de ce Français de marque, s'arrête au bourg des Dardanelles le 5 juin à midi. Le patron d'une autre embarcation qui lui est procurée par le vice-consul de

1. L'Ecole des jeunes de langue de Constantinople comptait en 1815 quatorze membres, parmi lesquels deux orientalistes et un géographe d'avenir : Alix Desgranges, frère cadet d'Antoine-Jérôme, (le compagnon de voyage de Jaubert), Amand Caussin de Perceval (fils du professeur d'arabe au Collège de France), Guillaume Barbié du Bocage (fils du géographe du Ministère des Relations extérieures, membre de l'Institut).

France, Méchain, ne consent pas à le transporter au delà de Gallipoli. Par terre, Jaubert doit atteindre Rodosto, où il frète un troisième bateau. Long voyage. Quand il arriva à Constantinople le 9 juin, la nouvelle de son approche l'y avait devancé depuis trois jours.

Quelques heures avant son débarquement, sir Robert Liston, ambassadeur d'Angleterre, envoya un messenger à Ruffin « pour l'engager par toutes les considérations qui devaient diriger sa conduite de ne pas recevoir le S<sup>r</sup> Jaubert au Palais de France et de l'éconduire même comme agent de l'usurpateur, de l'ennemi du Roi, de la France et de l'Europe entière », invitation à laquelle Ruffin répondit simplement « qu'il s'en tirerait avec honneur ».

Dans les *Instructions* qu'il lui avait remises le 17 avril 1815, le duc de Vicence avait fait espérer à Jaubert le concours de Ruffin.

« M. Jaubert pourra peut-être écarter de grandes difficultés en se mettant de suite en relation avec M. Ruffin, qui par sa bonne conduite et son long séjour en Turquie s'est acquis beaucoup de considération. Il est à présumer que M. Ruffin qui a souvent donné des preuves de son dévouement ne tardera pas à embrasser la cause de sa patrie, quand il sera instruit de tout ce qui s'est passé en France depuis le retour de Sa Majesté. »

Espérance justifiée par l'événement. En qualifiant « d'amical, d'empressé et de distingué » l'accueil reçu par Jaubert, Ruffin resta certainement en-dessous de la vérité.

Deux anciens amis se retrouvaient. Venu déjà à Constantinople en 1804, Jaubert y était revenu en 1805. Ruffin l'avait aidé dans l'entreprise difficile de faire accepter par Selim III en mains propres la lettre de Napoléon. Puis il avait organisé, tâche non moins épineuse, son départ secret pour la Perse. Il l'avait accueilli et même recueilli en 1806 à Péra à l'issue de son périlleux, mais fructueux voyage<sup>1</sup>.

Que de souvenirs entre ces deux hommes ! que de succès diplomatiques remportés en commun !

Ruffin était déjà tout acquis au nouveau régime et voilà que l'Envoyé de l'Empereur qui apparaît devant ses yeux est ce confrère en orientalisme, ce collègue diplomate, dont il connaît la valeur. Comment cette fois encore ne lui donnerait-il pas tout son concours ?

Sans délai, dès le lendemain de l'arrivée de Jaubert, le 10 juin 1815, il envoya Franchini la notifier officiellement au Reis effendi.

Mais le ministre éconduit le drogman français. Bien plus, prenant l'offen-

1. Voir 3<sup>e</sup> partie chap. I et III.



sive, il fait remettre à Ruffin par le drogman de la Porte, Argiropoulo, une note comminatoire, qui peut se résumer ainsi :

La Sublime Porte a résolu, conformément à son système de neutralité de n'admettre dans ses états d'autre pavillon, d'autre marque, d'autre agent, que ceux de Louis XVIII. Elle ne permet point qu'on porte dans ses Etats la cocarde tricolore, cependant elle a appris que quelques individus mal avisés se permettent de porter des insignes de cette espèce. Elle exige de Ruffin la répression immédiate de cette hardiesse. S'il passe outre à cette défense, elle lui en laisse la responsabilité.

Mais Ruffin refuse de se soumettre à cette sommation du Reis effendi et il répond à Argiropoulo le 12 juin 1815 :

« Cette prétention est également un néologisme et une inconvenance et dans les usages et dans la langue des Ottomans. Jamais, ainsi que répondit en semblable occasion un célèbre ministre de la Porte, elle ne s'est immiscée dans la coiffure ou chaussure de ses hôtes et d'après l'expérience que j'ai dû acquérir pendant cinquante-six ans dans le Levant, je ne puis méconnaître à votre langage, que c'est une innovation que l'on cherche à y introduire. »

Réponse ingénieuse sans doute, mais pourtant entachée de sophisme, car Ruffin savait bien que le Divan interdisait le port de la cocarde, non pas à cause de ses couleurs bleue, blanche et rouge, mais en raison de la tendance politique qu'elle symbolisait.

Jaubert décide de repousser « tout conseil timide », et dans la nuit du 12 au 13 juin, il fait remplacer sur le portail du Palais de France les fleurs de lys par les aigles impériales.

Plus tard, Ruffin prétendra être resté étranger à cette substitution, mais cette affirmation est démentie par la lettre qu'il adressa à Caulaincourt ce jour même 13 juin 1815 :

« Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien déposer aux pieds du trône de Sa Majesté Impériale le juste tribut de ma respectueuse reconnaissance pour les expressions de bonté qu'Elle en a laissé émaner sur son vieux et bon serviteur, et qui ont répandu dans mon âme la joie et la consolation...

« L'avis comminatoire du Reis effendi nous détermina à presser la substitution pendant la nuit des aigles impériales aux fleurs de lys, sur le portail du Palais, ce qui a été exécuté. »

Le 14 juin 1815, Ruffin invita les fonctionnaires de l'ambassade et les jeunes de langue, conformément au décret impérial du 8 avril 1815 à jurer

obéissance aux Constitutions de l'Empire et fidélité à l'Empereur. Lui-même signa le premier sur le registre. Tous les fonctionnaires signèrent à l'exception du premier secrétaire interprète Mathieu Deval et tous les jeunes de langue de même, sauf un certain Navon.

Au parti pris par la légation de France, le gouvernement ottoman pressé d'agir par les ministres des Puissances alliées répond par un coup de force. Le 15 juin vers midi le frère du drogman de la Porte se présente au Palais de France et signifie à Ruffin que si dans deux heures les aigles impériales ne sont pas enlevées du portail, les officiers du Divan viendraient les en descendre. Puis il rompt brusquement la séance, en proie à une agitation causée, suppose Ruffin, par la vue des deux portraits de l'Empereur replacés dans les salons.

Dans le courant de l'après-midi, Ruffin fut invité par un officier de la Porte à mettre bas les armes impériales. Il s'y refusa.

Vers six heures, le Général des Galères, à la tête d'une forte patrouille, se présenta au Palais de France et adressa la même requête au drogman de service, Battus, qui répondit : « Abattez les armes vous-même, nous ne les abattons jamais ».

La patrouille se dirigea vers l'extrémité de la rue de Péra où des officiers de la Porte étaient réunis en nombre. A la nuit tombante, les gens de la police montés sur des échelles et sur la grille détachèrent l'écusson des armes et le déposèrent à l'entrée du palais de France. « Les Français réunis dans la cour de l'ambassade le portèrent en triomphe aux cris de Vive l'Empereur ! Vivent les Français ! »

Le lendemain 16 juin, les six hommes de la milice des janissaires qui gardaient le Palais de France regurent l'ordre de quitter leur poste, « abandon qui est regardé comme le *nec plus ultra* de la dégradation pour l'hôtel d'un ministère public. »

La situation diplomatique de la France à Constantinople à partir du milieu de juin 1815 est donc singulière. Le chargé d'affaires nommé par Louis XVIII estime que l'arrivée d'un chargé d'affaires de Napoléon a mis fin à ses fonctions. Ruffin écrit le 5 juillet 1815 à un ami, l'interprète du consulat d'Alexandrie, Gaspary : « je rentre en conséquence [de l'arrivée de Jaubert] dans mes fonctions de conseiller d'ambassade et dans mon domicile <sup>1</sup>. »

D'autre part il est impossible au chargé d'affaires de Napoléon d'accom-

1. En fait, Ruffin continua à habiter au Palais de France jusqu'au 23 octobre 1815.



plir sa mission, le gouvernement ottoman se refusant à reconnaître son caractère public et à le recevoir. Jaubert vit donc retiré au Palais de France et se voit obligé le 26 juin 1815 de faire part à Caulaincourt de son échec.

« Pénétré d'affliction et indigné [de la scène du 15 juin] comme Votre Excellence le jugera aisément, j'ai dû m'interdire toute espèce de communication officielle avec le gouvernement turc en m'abstenant de paraître dans cette capitale et à attendre les résultats des événements ultérieurs et les ordres de Votre Excellence. »

Si bien que la France possède deux chargés d'affaires à Constantinople et que pourtant elle n'est plus représentée auprès du gouvernement ottoman.

Mais alors un personnage apparaît qui va s'ingénier à s'élever au premier rang et à faire figure de chargé d'affaires : Mathieu Deval, premier secrétaire interprète de l'ambassade.

#### IV. — La lutte de Mathieu Deval et de Ruffin.

Mathieu Deval appartenait à une famille dont plusieurs membres servirent avec distinction dans la carrière.

Son père, Philibert Deval, avait été, on s'en souvient, le maître de Ruffin, lequel, revenu de Russie en France, avait mis le crédit, le mince crédit qu'il possédait alors, au service de sa veuve <sup>1</sup>.

Mathieu Deval, né à Constantinople le 22 septembre 1757, élevé à l'Ecole des jeunes de langue de Paris de 1765 à 1774, était drogman de l'ambassade de France à Constantinople quand la Révolution éclata. Il avait émigré en 1793 et avait pris du service auprès des Bourbons de Naples. Revenu en France en 1808, il avait obtenu sa réintégration dans la carrière diplomatique : il avait été nommé premier secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople le 30 janvier 1810.

Dès que Louis XVIII fut remonté sur le trône il fit une chaleureuse profession de foi :

« Pénétré des sentiments qui animent aujourd'hui tous les Français et qui n'ont jamais été étrangers à mon cœur, écrit-il le 24 mai 1814 au Ministre des Affaires étrangères, je m'empresse d'en offrir les respectueux hommages à Sa Majesté, et j'ose prier Votre Excellence de mettre à ses pieds mon serment de fidélité, de soumission, et de dévouement. Employé dès ma première jeunesse au service de nos rois, j'ai quitté le

1. Voir T. I, 1<sup>re</sup> partie, chap. III.

service lorsque l'honneur et ma conscience m'en ont fait un devoir. Et si depuis quatre ans seulement, j'y suis rentré, je ne l'ai fait qu'en désespoir de cause et pour le soutien d'une famille, dont l'existence dépend de mon travail. Ma plus grande ambition, Monseigneur, est de faire agréer à Sa Majesté mon zèle pour son service dans les fonctions que je remplis aujourd'hui, si elle daigne m'y confirmer. »

Deval n'aimait pas Ruffin. Le général Andreossy l'en avait discrètement averti. On l'invitait à être méfiant : « Mathieu Deval, lui disait-on, en veut à votre place et à votre bonne réputation, qu'il cherche à vous enlever. »

Royaliste ardent, quand il crut s'apercevoir que Ruffin se détachait de la légitimité pour se rallier à l'usurpateur, il l'épia. Après le bon accueil fait le 9 juin 1815 à Jaubert, il agit. Le lendemain il écrivit à Talleyrand : « Monseigneur je crois qu'il est de mon devoir d'informer Votre Altesse d'un événement que je crains que M. Ruffin ne porte pas à sa connaissance. » Et il raconte l'arrivée de Jaubert. Il fait ensuite part de sa décision « de ne plus mettre les pieds au Palais de France tant que le Sr Jaubert s'y trouvera » ; il insinue que Ruffin n'est plus l'homme de la situation : « Son grand âge et ses infirmités ne lui permettent pas d'avoir cette énergie de caractère que l'on doit développer dans des circonstances difficiles » ; il jette sur lui la suspicion : « Votre Altesse pourra juger ou par le silence de M. Ruffin ou par sa manière de rendre compte s'il est dans la ligne de ses devoirs » ; enfin il joint à sa lettre la copie d'une déclaration de loyalisme monarchique, qu'il se propose d'adresser à Ruffin et à Jaubert au cas où il serait invité à se présenter au Palais de France. Pendant les journées qui suivirent, il se fit l'informateur bienveillant et régulier de Talleyrand.

A partir du milieu de juin 1815, Ruffin commença par s'effacer, n'étant plus, disait-il, que le conseiller d'ambassade placé sous les ordres de M. le chargé d'affaires Jaubert. Il ne voulut pas ajouter foi à la nouvelle de la défaite de l'Empereur à Waterloo, de même qu'il révoqua en doute les dépêches annonçant la marche des armées alliées sur Paris.

Mais ensuite lorsqu'il devint indubitable que Louis XVIII était remonté sur le trône, il prétendit, ses pouvoirs n'ayant pas été révoqués, « ressaisir les rênes de sa gérance <sup>1</sup> ».

1. Ruffin prolongea la fiction de la gérance de Jaubert au delà de toute vraisemblance. Ainsi le 11 août 1815 un certain Pierre Gaspary ayant demandé à être réinstallé comme drogman au consulat d'Athènes, Ruffin écrit au consul Fauvel : « J'ai mis toutes ces considérations sous les yeux de M. le chevalier de Jaubert (*sic*) et ce Chargé d'affaires m'a remis en conséquence sa réponse approbative que j'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint. » A quoi Fauvel répondit avec sagesse le 21 septembre 1815 : « Permettez-moi, mon cher



D'autre part, dès que le gouvernement ottoman eut implicitement déclaré en privant le Palais de sa garde d'honneur de janissaires, qu'aucun représentant diplomatique français n'était plus accrédité auprès de lui, Mathieu Deval posa ouvertement sa candidature au poste de chargé d'affaires. Il s'appuyait d'une part sur un groupe de négociants français royalistes et d'autre part sur les ministres des puissances alliées à Constantinople, le ministre de Russie d'Italinski, l'internonce impérial d'Autriche von Stürmer, et l'ambassadeur d'Angleterre, sir Robert Liston. Ayant déserté le Palais de France, il s'était établi en permanence au Palais de Russie. A la nouvelle de la seconde Restauration, l'espoir de toucher le but de son ambition excite son audace. D'où, entre ces deux fonctionnaires, d'août à octobre 1815, une lutte, dont voici les épisodes principaux.

Le 22 août 1815, Deval réunit chez lui onze négociants français, qui le reconnurent comme « gérant les affaires de l'ambassade ». Les raisons qu'il fit valoir sont exposées dans une lettre adressée ce même jour à Charles Adanson, chancelier de l'ambassade.

« Il n'est que trop vrai que l'existence civile de M. Ruffin sous les rapports de sa charge a cessé et qu'il ne peut reprendre ses fonctions d'une manière utile ni aux intérêts du Roi ni aux intérêts du commerce. Il est important cependant que ces intérêts ne soient pas abandonnés dans le vague. Au défaut donc de l'ancien agent du Roi, je me prévaux, Monsieur, de ma qualité de premier officier de l'ambassade resté fidèle à Sa Majesté et ayant par là acquis un titre à la confiance du Roi, à celle de la Porte, des ministres étrangers et du commerce français pour me présenter en qualité de gérant les affaires de l'ambassade. »

« Reconnu comme tel, ajoute Deval, mon premier soin est, comme ma première pensée a été, de vous inviter, Monsieur, à vous réunir à moi et à reprendre l'exercice de vos fonctions de chancelier suivant le protocole et les formes à employer au nom de Sa Majesté. »

Mais Adanson qui était un très intime ami de Ruffin déclina immédiatement cette invitation. Fort de l'assentiment des négociants, Deval adresse ce même jour une note à la Porte pour lui demander à être autorisé par Elle à gérer les affaires de l'ambassade.

Ruffin voit donc un pouvoir tenter de s'élever en face du sien. Il essaie de l'abattre dès le principe.

collègue, de vous représenter que malgré toute la bonne volonté du monde à vous être agréable, je ne puis absolument recevoir d'ordres de M. Jaubert, chargé d'affaires de Napoléon. »

Le 24 août il fait savoir à Deval qu'il a reçu une lettre du marquis de Rivière, et il s'en prévaut pour lui demander de faire cesser le schisme qui divise les Français.

A quoi Deval, prompt à la parade, répond ce même jour à onze heures du soir :

« M. l'Ambassadeur n'était sûrement pas informé à la date où il vous écrivait que la Porte, dont il vous engageait à vous assurer la haute estime, vous avait retiré sa confiance... Je crois que si M. l'Ambassadeur eut été informé de toutes ces particularités [l'admission de Jaubert au Palais], il ne vous aurait pas tenu un langage, duquel vous eussiez pu inférer que Sa Majesté vous avait chargé de ses affaires. »

La célébration de la fête du Roi le lendemain 25 août aiguïsa le conflit.

« Les officiers de l'ambassade et les négociants formant le corps de la nation française » furent priés par billet « par ordre de M. Ruffin, chargé d'affaires de Sa Majesté Très chrétienne près la Porte ottomane » de se rendre à dix heures du matin au Palais de France pour de là aller assister au service divin qui devait être célébré à l'occasion de la fête de Sa Majesté dans l'église de Saint-Louis qui est la chapelle de l'ambassade. »

Tous les fonctionnaires de l'ambassade à l'exception de Mathieu Deval, les jeunes de langue, nos protégés maltais, esclavons et septinsulaires se rendirent à la convocation. Jaubert assista à la messe, non en uniforme diplomatique mais, en tenue de capitaine de la garde nationale de Paris. A l'issue de la cérémonie, Ruffin cria par trois fois « Vive le Roi, vivent les Bourbons. »

Mais si Ruffin avait pour lui les capucins desservant l'église de Saint-Louis de Péra, les dominicains qui officiaient à Saint-Pierre de Galata s'étaient rangés du parti de Deval. La fête du roi fut donc aussi célébrée dans cette église en présence de Mathieu Deval, de son fils, de son frère et des négociants français.

La solennité de la cérémonie de l'église Saint-Louis exaspéra Deval, qui le lendemain 26 août rendit une ordonnance déclarant Ruffin en déchéance, le condamnant à la peine de la destitution, privant Adanson de ses fonctions de chancelier et les confiant à Auguste Castagne, premier député de la nation.

Trois jours plus tard, le 29 août, Ruffin riposte et rend une ordonnance par laquelle il défend à Adanson de remettre à Castagne les registres de la chancellerie et relève ironiquement la prétention de Deval à se qualifier de gérant les affaires de l'ambassade « sans faculté pour cela, sans aucun ordre ministériel, et, « de son autorité privée à siéger en chef, en juge, en dispensateur des places ».



Une semaine plus tard, Ruffin crut sincèrement, ou affecta de croire qu'il l'emportait sur son rival. Le 7 septembre, il regut deux dépêches de Talleyrand datées du 15 et du 25 juillet 1815. Or sur l'adresse il était qualifié de « chargé d'affaires ». Cette suscription produisit dans le petit monde de Péra un vif émoi. Dès le lendemain 8 septembre, Ruffin fait part à Talleyrand « de la joie répandue dans tous les cœurs français par l'inspection des deux dépêches de Son Altesse Sérénissime ». « Chacun, ajoute-t-il, ne se lassait point d'en lire les suscriptions pour s'assurer de la continuation de mon titre de chargé d'affaires. »

De cette simple formule, Ruffin essaie immédiatement de tirer des avantages multiples. Dès le 8 septembre il envoie Franchini à la Porte pour tenter de renouer des relations et d'obtenir « l'agrément de Sa Hautesse pour que les armoiries du Roi fussent rétablies sur les portes extérieures du Palais ». Mais, très prudent, le Ministère ottoman répondit qu'il ne prendrait de détermination que sur l'exhibition d'une lettre de créance.

Puis Ruffin foudroya son adversaire et par ordonnance du 9 septembre il enjoignit à Mathieu Deval de « cesser l'exercice de ses fonctions illégales ».

Le lendemain il a la joie de « réussir à maintenir l'esprit de concorde et la bonne harmonie entre les deux partis réunis en un seul », et de rassembler au Palais tous les Français y compris les négociants séparatistes, assurés d'ailleurs de n'y point rencontrer Jaubert. Abandonné par ses partisans, Mathieu Deval rentre dans ses fonctions de secrétaire interprète.

Restait pour Ruffin, point le plus délicat de sa manœuvre, à reprendre sa place dans le corps diplomatique. Comme le 11 septembre on célébra la fête d'Alexandre I<sup>er</sup> à Bouyoukdéré, résidence d'été de l'ambassade de Russie, il saisit l'occasion pour présenter à M. d'Italinski « le tribut de ses vœux pour la gloire et le bonheur de Sa Majesté Impériale », mais son hommage n'est pas agréé par le Ministre.

Simultanément Ruffin avait essayé de renouer des rapports avec sir Robert Liston.

Mais il éprouve la déception de se voir maintenu à l'index par ceux qu'il brûlait du désir de nommer comme naguère « ses collègues ».

« Je ne saurais cacher à M. Ruffin que j'ai trouvé tous ces messieurs très difficiles, lui répondit sir Robert, et qu'entre autres M. l'Internonce avait observé que le silence de son Altesse Sérénissime le prince de Talleyrand dans ses dépêches du 15 et du 25 juillet sur ce qui s'était passé à Constantinople à l'arrivée de M. Jaubert pourrait être naturellement expliqué par l'inscience où Elle était encore de tout ce qui avait eu lieu dans ce temps, qu'il serait plus prudent d'attendre l'arrivée du prochain ordinaire de Vienne, ainsi que la détermination qui serait prise par la Sublime Porte. »

Attentif aux moindres symptômes d'une rentrée en grâce auprès du gouvernement royal, Ruffin veut voir la confirmation de son titre dans une lettre de Silvestre de Sacy qu'il reçut vers cette époque, bien que celui-ci n'y eut apporté aucune arrière-pensée politique <sup>1</sup>.

Dans sa réponse datée du 17 septembre 1815, il insère une profession de foi royaliste, qui sera, espère-t-il, communiquée par son correspondant aux membres de l'Institut, aux professeurs du Collège de France et à ses nombreuses relations. « Vive et mille fois vive ce bon, ce sage et adorable Roi, *populi vila salusque sui !* »

#### V. — La disgrâce.

Mais bientôt Ruffin dut revenir de l'illusion dans laquelle il se complaisait et rabattre de l'assurance qu'il affectait. Le 19 septembre 1815, il reçut la lettre suivante de Talleyrand datée du 11 août.

« Monsieur, le Roi vous avait confié l'année dernière la mission de chargé d'affaires à Constantinople. Le gouvernement se trouve privé depuis quelques mois des lettres que vous lui aviez adressées en cette qualité.

La continuation de votre résidence à Constantinople ne pouvant plus avoir aujourd'hui les mêmes motifs, vous êtes autorisé, Monsieur, à revenir en France et à vous mettre en route aussitôt que vous le désirerez.

Votre mission ayant cessé de se lier avec celle que Monsieur le marquis de Rivière va remplir comme ambassadeur du Roi, il ne devient pas nécessaire que vous attendiez son arrivée, et il me paraît que le prochain retour de la goëlette l'*Antilope*, qui a ordre de revenir en France, pourra vous offrir pour votre traversée une occasion favorable.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite considération.

Le Prince de TALLEYRAND. »

Sous les formes les plus polies, c'était une disgrâce complète. Ruffin était invité à rentrer en France, sans même recevoir l'assurance d'obtenir après cinquante-six ans de service une pension de retraite. Quel chagrin Ruffin éprouva à la réception de cette lettre, il est facile de l'imaginer.

1. Silvestre de Sacy écrit le 15 juillet 1815 à Ruffin : « Si M. Rhazis est à Constantinople, sommez-le, je vous prie, de me donner de ses nouvelles et de celles du chargé d'affaires de France pour la cinquième fois. » A quoi Ruffin répond le 17 septembre 1815 : « Un passage de votre lettre, où vous me qualifiez de chargé d'affaires du Roi pour la cinquième fois m'a mis du baume dans le sang. J'ai cru y voir ma confirmation dans mes fonctions et que votre intention était de m'en féliciter comme d'une nouvelle et sixième gérance. »



Il répondit le 25 septembre 1815 à Talleyrand en le remerciant de l'avoir autorisé à rentrer en France et en essayant de justifier sa conduite. Mais Deval ne pouvant pas produire de « nomination positive » de chargé d'affaires, il ne consentit pas à lui remettre la gérance de l'ambassade.

La situation se dénoua le 20 octobre 1815, par l'arrivée d'une dépêche de Talleyrand du 20 septembre adressée à Deval :

« La conduite franche et loyale que vous avez tenue au milieu des graves circonstances où vous avez été placé justifie complètement la confiance que vous a toujours accordée le gouvernement de Sa Majesté. J'ai mis sous les yeux du Roi cette suite de témoignages de votre fidélité, et il m'est agréable d'avoir à vous apprendre que Sa Majesté a été très satisfaite de votre conduite. Vous devez ne penser qu'à rétablir la bonne harmonie entre les sujets de Sa Majesté et vous vous bornerez sans en éloigner aucun à choisir pour vous seconder dans la gestion de l'expédition des affaires ceux qui vous paraîtront le plus digne de votre confiance. J'ai mandé à M. Ruffin dès le 11 août dernier qu'il pouvait revenir en France. La cessation de ses fonctions vous met dans le cas de les remplir en votre qualité de premier secrétaire interprète et vous continuerez, Monsieur, la gestion des affaires de cette ambassade jusqu'au moment où M. le marquis de Rivière sera arrivé à Constantinople. »

« Dès la réception des ordres du roi, écrivit Deval au duc de Richelieu, ministre des Affaires étrangères <sup>1</sup>, le 25 octobre 1815, je suis allé les communiquer à M. Ruffin au Palais de France. Il a témoigné une émotion bien naturelle. »

Le 22 octobre, Ruffin remit à Deval les clefs de son cabinet; le 23, il quitta le Palais et rentra à son domicile.

Deval fut reconnu par la Porte comme chargé d'affaires de France le 27 octobre. Il fit aussitôt rétablir les armes du Roi sur la grille extérieure du Palais. La cérémonie fut pompeuse. L'écusson fut porté par quatre laquais en grande livrée, précédés de deux janissaires et du portier du Palais; neuf musiciens exécutèrent différents morceaux pendant la durée de l'opération.

« Le concours du monde dans la rue de Péra, a été prodigieux; les applaudissements et les acclamations ont été générales » écrit Deval au ministre le 3 novembre 1815. Mais aucun fonctionnaire de l'ambassade, aucun jeune de langue, sauf Navon, n'assista à la cérémonie. Et Ruffin du fond de son domicile dut goûter une certaine satisfaction à constater la fidélité de ses anciens colla-

1. Le duc de Richelieu succéda à Talleyrand comme ministre des Affaires étrangères le 27 septembre 1815.

borateurs et de « ses jeunes confrères », ainsi que leur dédain affiché pour son successeur.

Dans la seconde quinzaine de novembre 1815, Ruffin reçut une lettre du duc de Richelieu datée du 17 octobre 1815, dans laquelle il était blâmé d'avoir, après s'être démis de ses fonctions de chargé d'affaires en faveur de Jaubert, prétendu les exercer de nouveau et de s'être opposé à la gestion de Deval.

« J'ai dû voir avec peine et avec surprise qu'après avoir vous-même renoncé à l'exercice de la mission que vous aviez obtenue du Roi l'année précédente, vous vous étiez ensuite opposé à la gestion de la seule personne que le gouvernement pouvait reconnaître d'après tout ce qui s'était passé; il devait vous être facile de prévoir que des événements auxquels vous aviez pris une part si directe empêcheraient le gouvernement de vous rendre l'exercice de votre ancienne mission.

Aussi dès que le gouvernement a été informé de ces faits, il ne vous a été adressé de sa part aucune dépêche, d'où vous puissiez induire que Sa Majesté continuait de vous regarder comme son chargé d'affaires.

En vous déterminant par votre acte du 29 août à détruire les dispositions provisoires qui avaient été prises pour l'administration de la chancellerie, vous pouvez avoir contrarié sous plusieurs rapports les intérêts des négociants et du commerce; mais l'acte du 9 septembre par lequel vous avez repris l'exercice de vos fonctions a pu avoir encore de plus graves inconvénients.

L'arrivée de la lettre qui vous a été adressée le 11 août par mon prédécesseur avait sans doute mis un terme à ces prétentions et vous aurez alors cessé de vous croire autorisé à agir comme chargé d'affaires du Roi. Mais je n'en regrette pas moins que vous vous soyiez exposé à reprendre, sans en avoir reçu l'autorisation formelle, un caractère, dont vous vous étiez dépouillé vous-même, et à faire penser à la Sublime Porte que vous n'agissiez dans tout ce qui s'était passé qu'avec l'assentiment de votre cour.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

RICHELIEU. »

\*  
\* \*

Dans diverses lettres adressées à Talleyrand le 4 et le 25 septembre 1815, au duc de Richelieu le 30 novembre 1815, à son ami l'abbé Etienne Della Rocca le 23 avril 1816, celle-ci particulièrement soignée et faite pour être répandue, Ruffin a essayé de se justifier.

Tous mes efforts ont tendu, dit-il en substance, à arrêter le « schisme » entre les nationaux.



« Mon principal devoir était d'empêcher toute espèce de scission, de rallier tous les esprits et de les rattacher à une cause commune, à la cause de la France, quels que fussent d'ailleurs les principes politiques de chacun d'eux. »

En second lieu, Ruffin prétendit avoir été victime d'une conspiration ourdie par les ministres étrangers auprès de la Porte ottomane contre lui :

« Il est des événements si imprévus, si habilement combinés par la malveillance astucieuse de nos ennemis qu'il nous devient impossible d'échapper à notre destinée. Je me suis trouvé dans ce cas désastreux et victime des pièges, dont j'ai été entouré par les étrangers. »

En laissant arriver Jaubert jusqu'à Constantinople, alors qu'ils auraient pu le faire arrêter à l'entrée des Dardanelles, les ministres étrangers ont tendu à Ruffin un piège, dans lequel il est tombé.

Il eût été bien facile à Ruffin, pouvait-on lui objecter, d'éviter ce prétendu piège en ne recevant pas Jaubert au Palais de France.

Pauvre argumentation ! et dont son auteur devait lui-même sentir toute la faiblesse.

Faute d'une explication sincère de Ruffin on peut se livrer à une conjecture sur sa conduite.

Mathieu Deval écrivait à Talleyrand le 13 janvier 1815 : « les opinions de M. Ruffin depuis vingt-cinq ans ont toujours été conformes à celles du moment ». Remarque fort juste.

Louis XV et Louis XVI ; puis Comité de Salut public de l'an II, Comité de Salut public thermidorien de l'an III et Directoire exécutif de la République française ; puis Premier Consul et Empereur Napoléon ; puis Louis XVIII, Ruffin a servi tous les gouvernements, estimant que sous ces régimes divers c'était toujours la France qu'il servait.

Or en mai 1815, comment le gouvernement de la France se présente-t-il à ses yeux ? Un roi, à peine sur le trône depuis un an, est obligé de prendre la fuite ; un empereur pendant quinze ans maître de la France se réinstalle aux Tuileries avec l'assentiment, semble-t-il, général.

Comment douter que le véritable gouvernement soit celui de l'Empereur. Dans sa lettre de justification à Talleyrand du 4 septembre 1815, il découvre le fond de sa pensée quand il écrit : « Les choses avaient pris en France une tournure qui annonçait la toute puissance de Napoléon. »

Voilà pourquoi, fidèle à son habitude de servir le gouvernement de la France, quel qu'il fût, Ruffin s'était rallié à l'Empereur.

## CHAPITRE VIII

### RUFFIN PENDANT LA RESTAURATION 1815-1824

#### I. — Amicales condoléances.

L'aventure des Cent jours consterna les amis de Ruffin. Lui, dont le nom était synonyme de réflexion et de prudence, lui, le Nestor de l'Orient, s'être mépris aussi complètement. Mais en cette circonstance pénible ces amitiés ne se déroberent pas; des lettres lui parvinrent des Echelles et de France, dans lesquelles consuls et interprètes, amis et parents, lui exprimèrent leurs condoléances, le réconfortèrent, s'ingénierent à l'excuser à ses propres yeux.

Citons-en quelques extraits.

Voici François Pouqueville, qui écrit le 14 septembre 1815 de Patras, où il était consul :

« Je suis, Monsieur, sans aucune nouvelles de France et je ne sais qu'indirectement ce qui se passe dans notre malheureuse patrie. Hélas! qu'il nous soit au moins permis de prononcer son nom. Ne craignez pas, mon cher Nestor, de vous être survécu. Il est des malheurs inévitables. Il est des temps d'épreuve où les vertus même du ciel sont ébranlées. Nul homme raisonnable ne peut se glorifier d'une ferme sagesse ou d'une position qui l'a mis à l'abri de l'orage ni s'en faire un mérite autrement que pour s'en humilier devant la providence éternelle. Tous devraient dire : *Homo sum*. J'ai vu votre résignation dans le malheur, je connais la base sur laquelle elle repose, *timor Domini*, et j'espère que vos longs et incomparables services prévaudront dans tous les temps. Je me croirais coupable envers l'amitié et envers mon illustre compagnon d'infortune, si je ne vous offrais, Monsieur, ces faibles consolations fondées sur la bonté connue de notre souverain; elles partent d'un cœur pur et loyal qui adore Dieu jusque dans les châtiments dont il nous afflige. »

Voici le consul général Cousinery qui écrit le 18 février 1816 de Salonique:



« Si c'est une faute d'avoir désespéré de la cause des Bourbons, on n'attribuera jamais cette pensée à votre cœur, mais à une circonstance épineuse qui a compromis beaucoup d'honnêtes gens. Je n'espère pas moins que vous pourrez trouver votre justification dans un sentiment que vous avez toujours sincèrement manifesté et que Sa Majesté vous conservera votre traitement. »

Voici le chancelier de l'ambassade, Charles Adanson, le fidèle Charles Adanson qui, pendant les derniers mois de son séjour à Constantinople, multiplie les témoignages d'amitié à l'égard de son vieux maître.

« Les méchants, écrit-il le 7 mars 1816, ont osé dans leur délire attaquer un des plus vertueux hommes qui existent et dont l'éloge est dans toutes les bouches comme il est dans tous les cœurs, mais vous en êtes bien dédommagé. Tout conspire à vous donner des consolations. Chacun vous apporte son offrande. Soyez heureux, autant que vous méritez de l'être, cher et vénérable ami. »

De Paris, Boulouvard rejette sur Jaubert tout le malheur de Ruffin.

« Vous serez-vous rappelé de moi au milieu de la secousse que vous avez éprouvée en juin dernier et même auparavant, lui écrit-il le 14 août 1815. Vous sentez que je veux parler de l'arrivée de Jaubert et de ce qui s'en est suivi. Je sais tout à peu près et j'ai partagé bien vivement les angoisses que vous avez dû éprouver. J'ai conçu comment placé à une si grande distance du vrai théâtre des affaires vous avez pu hésiter et même croire... Mais Jaubert! lui qui était ici, qui avait vu, entendu, comment a-t-il pu arriver à Péra sans qu'aucun doute, aucun scrupule ait ébranlé ses résolutions. S'il était question d'une course comme celle de Villejuif à la bonne heure, mais faire le trajet d'ici à Péra sans qu'aucune réflexion solide ne dessille les yeux sur l'extravagance de l'entreprise et de l'homme qui l'avait formée! Oh, c'est trop fort! Si Jaubert avait pu avoir avec moi une heure d'entretien, je lui aurais déroulé l'avenir et les événements, dont il devait accoucher. Je les ai dits et écrits dès mars et avril à des amis de province. Je ne me suis pas trompé de huit jours. Au surplus il ne méserivera pas à Jaubert et encore moins à vous. Tout cela est oublié et se perd dans la foule des événements publics et des intérêts privés. On connaît bien quels sont au fond vos vrais sentiments. Vous n'en serez donc pas plus mal reçu ici que vous l'auriez été il y a huit mois. »

Profondément émue, comme bien on pense, Rose de Lesseps essaie affectueusement de consoler son père :

« J'ai vu hier M. Kieffer qui m'a dit aussi que l'estime qu'on te porte généralement n'a point été altérée par les dernières circonstances, que chacun de ceux qui connais-

sent la pureté de ton cœur et les lumières de ton esprit disent qu'il faut te voir et t'entendre avant de rien préjuger parce que l'homme sage et prudent toute sa vie ne peut avoir cessé de l'être... En effet comment veut-on que la conduite des gens soit basée sur l'usage et les principes quand rien de ce qui arrive n'est jamais arrivé, que devient l'expérience quand le passé ne peut servir d'exemple au présent? Reste donc bien tranquille et si tu peux parvenir à voir l'ambassadeur M. de Rivière, profite-en pour lui faire connaître ta conduite. »

## II. — Le marquis de Rivière et Ruffin.

Le marquis de Rivière, ambassadeur de Louis XVIII près la Porte ottomane, débarqua à Constantinople le 4 juin 1816. L'ancien émigré, l'ancien complice de Georges Cadoudal et de Pichegru y arrivait chargé de ressentiment contre les Bonapartistes.

Au récit de son voyage, à l'exposé de son entrée en relations avec la Porte qu'il fait le 11 juin 1816 dans sa première dépêche officielle au duc de Richelieu, ministre des Affaires étrangères, il ajoute ce post-scriptum autographe.

« M. Ruffin demande pardon à Dieu, au Roi et à moi; l'on est affligé de voir ce vieillard perdre par Jaubert l'estime qu'il avait méritée longtemps. M. Ruffin ayant reçu Jaubert le 9 juin 1815 et arboré l'écusson de Buonaparte le 13 juin 1815 ne doit pas être payé depuis cette époque du quart que l'on me retenait... Jaubert était un homme à pendre, et s'il venait, je le ferais mettre au bagne, où je pourrais, seule place qu'il mérite d'occuper. »

La situation de Ruffin est singulière. Il n'a pas donné sa démission, il n'a pas été révoqué, mais il n'est plus rien, il ne touche ni appointements ni pension de retraite, il n'est plus qu'un Français habitant Péra.

En même temps qu'à sa propre déchéance, il assiste à l'élévation de son adversaire Mathieu Deval, auquel est conféré en septembre 1816 son propre titre de conseiller d'ambassade, avec 20.000 francs d'appointements annuels.

Et pourtant, graduellement, les préventions de l'ambassadeur contre Ruffin s'atténuent, car il ne peut pas tenir indéfiniment rigueur à un homme, dont les connaissances techniques lui sont indispensables. Si ses quatre secrétaires, le vicomte de Viella, le comte de Beaurepaire, le vicomte de Marcellus et le chevalier de Visien sont tous des agents distingués, ils ne connaissent rien de l'Orient. D'autre part, des deux fonctionnaires qui l'ont reçu au seuil du Palais de France, l'un, Mathieu Deval, ne tarde pas, tout ferme soutien de la



légitimité qu'il se soit montré pendant les Cent jours, à dévoiler un caractère déplaisant, et l'autre, son frère, le premier drogman Constantin Deval, succombe à une attaque d'apoplexie le 10 juillet 1816. A sa place, l'ambassadeur nomme Antoine Franchini, mais la Porte refuse d'agréer ce premier drogman. Sur qui donc en « sa détresse » s'appuiera-t-il sinon sur le vieillard, riche de cinquante ans d'expérience de la Turquie, que dans sa passion d'*ultra* il a de prime abord si fort malmené ?

Ruffin de son côté, avide de rentrer en grâce, ne se retranche pas dans un isolement morose.

Et puis, outre la marquise de Rivière sa femme, l'ambassadeur a amené à Constantinople sa belle-mère, la comtesse de la Ferté-Meun. Grande dame et femme spirituelle, qui médite déjà ces *Lettres sur le Bosphore*, auxquelles les salons du Faubourg Saint-Germain feront bon accueil, elle s'est promptement liée avec Ruffin. Elle contribue à dénouer la situation délicate. Entre l'ambassadeur et l'ex-conseiller la conversation s'engage donc. Le premier écrit le 25 juillet 1816 au ministre :

« M. Ruffin a mis du dévouement et de la bonne grâce à me donner les renseignements dont j'ai eu besoin; je me plais à rendre justice à ses bons sentiments et à ses regrets qu'il m'a manifestés plusieurs fois. »

Et le 9 août : « Je consulte M. Ruffin et il me conseille d'employer Stepowitz, drogman provisoire, dans la détresse où je suis. »

Il s'adresse à lui pour traduire des pièces officielles et notamment « un commandement de [sultan] Mahmoud enjoignant au gouverneur de Damas, Ali Pacha, de restituer aux religieux français de Jérusalem une somme de 77.000 piastres qu'il leur avait extorquée. »

Ruffin joint à sa traduction la lettre suivante :

« Monseigneur,

J'ai enfin l'honneur de vous remettre ci-joint ma version du commandement de Sa Hautesse, que vous aviez daigné me confier. Si j'ai tant tardé à faire ce travail, ce n'a été que pour le rendre le plus exact et fidèle qu'il m'a été possible. Votre Excellence se convaincra, si elle veut bien y jeter les yeux, de la vérité de mon assertion première que l'on ne saurait rien désirer de plus énergique que le texte dudit firman et le *khalt* ou *décret de proprio pugno* de sultan Mahmoud. L'ordre qui y est donné au pacha de Damas de restituer ce qu'il a pris au delà de sept mille piastres et les défenses et inhibitions qui lui sont faites de rien exiger ou laisser exiger au delà de la dite somme sont réitérés à satiété dans le corps de la pièce, au point d'en rendre la traduction

pénible par la crainte que la lecture n'en devienne ennuyeuse, surtout à la suite du khatt qui est si vigoureux et si précis.

Je félicite en un mot Votre Excellence dans toute la sincérité de mon âme d'avoir obtenu de Sa Hautesse une satisfaction si éclatante, et dont la preuve doit être précieusement gardée dans les archives de votre ambassade *in perpetuum rei memoriam*. J'en remercie le Tout-Puissant et le supplie de vouloir bien exaucer de même tous les vœux que je ne cesse de lui adresser pour la gloire et la félicité de cette même ambassade.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

RUFFIN.

*Péra, le 22 janvier 1817. »*

Force invincible de la valeur personnelle! Au moment où le marquis de Rivière débarquait à Constantinople, le nom de Ruffin représentait pour lui un fonctionnaire rebelle, un suppôt de l'Usurpateur. Les circonstances l'obligent à s'adresser à lui et il découvre un collaborateur dévoué, empressé, mieux informé que quiconque.

Dans son for intérieur il reconnaît sa méprise et huit mois après son arrivée le 25 janvier 1817, il écrit au ministre :

« Je prends la liberté de recommander à Votre Excellence M. Ruffin, dont le grand âge n'a point affaibli la tête. Il a été faible de caractère un moment, mais ses regrets ont été sincères. Son cœur est bon, il est toujours empressé de m'offrir ses services, et je désire bien que vous ayez la bonté de lui donner une bonne retraite méritée par de longs et bons services. »

Un mois plus tard, le 27 février 1817, l'ambassadeur s'avancant davantage sollicite sa réintégration dans le service actif : « M. Ruffin aimé et respecté doit avoir la place de premier secrétaire; je vous le recommande instamment ».

A Paris, d'autre part, les amis de Ruffin cherchaient à le faire rentrer en grâce, et plus que tout autre le marquis de La Tour Maubourg. Depuis son départ de Constantinople en 1812, l'ancien chargé d'affaires n'avait pas cessé de correspondre avec lui; il n'avait pas manqué de lui faire part de ses bonheurs domestiques : mariage et naissance de ses enfants.

« Tu as véritablement bien raison de croire en l'amitié de cet excellent homme : il t'aime véritablement et le prouve de son mieux », écrit Rose de Lesseps à son père le 29 octobre 1814.

Il le prouva bien en effet, quand vinrent les mauvais jours :



« Ce que je sais sur vos affaires par les bureaux [du ministère des Affaires étrangères] c'est ce que j'avais bien prévu, que vos relations avec l'ambassadeur feraient changer totalement les idées que dans l'éloignement il avait prises sur votre compte. Tout le monde a vu avec joie que dans ses dernières lettres, il vous rend pleinement justice et qu'il parle de vous selon les vœux de vos amis. Il est à regretter qu'il ait pris des déterminations en arrivant avant d'avoir pu se former une opinion à lui. S'il eût attendu, il serait sans doute revenu sur le compte d'autres personnes, comme il revient sur le vôtre. »

Cependant dans les bureaux on conservait contre Ruffin des préventions, dont La Tour Maubourg lui fait part le 8 octobre 1817 :

« Il paraît que M. le marquis de Rivière a écrit sur vous et plusieurs autres des lettres remplies de marques d'estime et de considération, et par conséquent bien différentes de celles qu'il avait écrites avant et à son arrivée à son poste, mais on peut croire qu'il reste encore ici des traces de l'esprit dans lequel les premières ont été dictées et je pense que cette circonstance, si elle influe dans la décision qui sera prise à votre égard, causera des regrets à un cœur, que je crois plein de noblesse et de droiture. »

Ces efforts amicaux finirent pourtant par avoir leur effet.

Le 5 décembre 1817 le marquis de Rivière, qui avait encore insisté le 26 novembre 1817 sur « les égards que M. Ruffin méritait », fut prié par le duc de Richelieu de dresser un état de ses services « afin que son sort puisse être fixé. »

Par ordonnance du 11 février 1818, Ruffin fut nommé « premier secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales » avec traitement annuel de dix mille francs. Il lui était accordé de résider à Constantinople « autant que l'exigera l'état de sa santé ». En lui faisant part de cette décision le 4 mars 1818, le duc de Richelieu l'informait en outre qu'il était autorisé à reprendre le cordon de l'ordre de Saint-Michel <sup>1</sup>. Et il lui témoignait que le passé était oublié en terminant sa lettre par cette phrase : « J'éprouve, Monsieur, une satisfaction personnelle à vous annoncer les faveurs dont Sa Majesté a daigné récompenser vos anciens et utiles services ».

Depuis deux ans et demi Ruffin souffrait. Il avait servi en fidèle sujet Louis XV et Louis XVI; il n'avait traversé la Terreur qu'à force d'adresse, il

1. Cet ordre était composé de personnes appartenant aux professions libérales : savants, hommes de lettres, artistes, ingénieurs, médecins, avocats. Sur le tableau des chevaliers du 1<sup>er</sup> janvier 1820, Ruffin figure le sixième avec la mention : 1789, ancien (?) premier secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales. »

avait été dénoncé au Directoire exécutif comme royaliste. Et à peine le gouvernement royal, ce gouvernement qui lui était cher, était-il restauré en France qu'il s'était comporté en adversaire. Quelle invraisemblable infortune! Mais aussi quelle effusion dans son remerciement adressé au duc de Richelieu le 25 avril 1818! Avec quelles « extrême satisfaction et allégresse » il a su « que Sa Majesté avait daigné agréer sa détermination sincère à consommer à son glorieux service le sacrifice de sa vie ».

« Le bon M. Ruffin a béni en remerciant Dieu, le roi et vous; la bénédiction d'un vieillard respectable fait toujours du bien » écrit le marquis de Rivière au duc de Richelieu le 26 avril 1818.

Tout âgé qu'il fût et enfant d'un autre siècle, Ruffin comprenait l'importance de la presse. Il demanda à ses amis de faire connaître au public le retour de faveur dont il était gratifié. Le *Moniteur universel* du 24 novembre 1818 l'annonça dans une note fictivement datée de Constantinople.

Une dernière satisfaction échet à Ruffin. La mort de Mathieu Deval, survenue le 20 juillet 1819, ayant rendu vacant le poste de conseiller à l'ambassade de Constantinople, il y fut rappelé avec traitement annuel de 20.000 francs par ordonnance du 26 octobre 1819. Dès le 17 octobre, La Tour Maubourg lui avait fait prévoir sa réintégration.

« J'appris la mort de M. Deval de M. de Rivière lui-même le 25 août [1819] chez M. le marquis Dessalle<sup>1</sup>, où nous étions réunis pour célébrer la fête du Roi. M. d'Hauteville, M. Rayneval, s'y trouvaient aussi. Ce fut de leur part ainsi que de la mienne un premier mouvement de dire : « Voici l'occasion de rétablir M. Ruffin dans sa position première. » M. Rivière fut de cet avis que le Ministre approuva. Il en fut plusieurs fois question depuis, et il était décidé lors de mon départ par un assentiment général, que vous deviez recouvrer le titre de conseiller d'ambassade et que dix mille francs seraient ajoutés à vos appointements actuels, de manière à les doubler. Il n'y avait plus quand je partis<sup>2</sup> pour faire de ces dispositions une chose faite qu'à mettre la plume à la main pour les écrire et je ne doute point qu'elles ne soient à l'heure qu'il est sanctionnées par la signature du roi. Vous dire, Monsieur, que le changement qui se fait dans votre position me cause une bien vive joie, c'est ne rien vous apprendre de nouveau et les vicissitudes, qui vous ont éprouvé, m'avaient causé un cruel chagrin. Aussi j'ai joué bien parfaitement de l'unanimité avec laquelle tous, aux Affaires Etrangères, ont pris part à votre rétablissement dans vos anciennes fonctions. »

1. Ministre des Affaires étrangères du 29 décembre 1818 au 18 novembre 1819.

2. Pour Dresde. La Tour Maubourg était alors chargé d'affaires de France près le roi de Saxe.



Une joie était encore réservée à Ruffin dans son extrême vieillesse. Il vit en 1821 le marquis de La Tour Maubourg, son ami et son défenseur, revenir à Constantinople, comme ambassadeur du Roi.

### III. — L'entourage et la famille.

Ruffin, avait, comme nous l'avons dit, réintégré le Palais de France dans la première quinzaine de janvier 1802. Il l'habita jusqu'au jour où il lui fallut céder la place à l'ambassadeur général Brune. Il en redevint encore l'hôte pendant ses troisième et quatrième gérances de 1805-1806 et 1814-1815.

Le 20 mai 1804 il loua à Péra une maison située vis-à-vis du grand portail du Palais de France; la durée de ses deux magistratures exceptée, il ne quitta plus ce domicile.

Dans une lettre qu'il adressait le 9 juin 1818 à son propriétaire Duzzadé Migréditch, il se complaisait à rappeler leurs bons rapports réciproques :

« J'ai l'honneur d'être votre locataire depuis le 20 mai 1804 et pendant les quatorze années révolues le 20 mai 1818, je n'ai eu qu'à me féliciter de vos aimables procédés à mon égard, comme je puis me flatter que de votre côté, vous n'avez jamais eu le moindre sujet de vous plaindre de ma lenteur à y répondre. »

Après la mort de sa femme survenue en 1807, Ruffin continua à vivre avec sa belle-sœur Catherine Steffanelli. Quand celle-ci eut succombé à son tour le 3 novembre 1813, ce furent ses nièces, Lucica et Nanon Mattrelly, qui prirent soin de lui. Elle suppléèrent Rose de Lesseps, qui eut le chagrin de ne jamais pouvoir revenir à Constantinople.

La comtesse de la Ferté-Meun s'amuse spirituellement dans une lettre du 20 janvier 1820 à taquiner son vieil ami sur l'affectueuse tyrannie, dont il était l'heureuse victime.

« Comment ne pas vous remercier de tout mon cœur dix mille fois de votre aimable lettre, comment ne pas vous en parler, vous en reparler encore, vous dire, vous redire cent fois le plaisir et la reconnaissance avec laquelle je l'ai reçue. Je sais bien que vous avez le malheur d'avoir le bonheur de vivre sous le joug affreux de vos méchantes nièces. Je les vois autour de vous : « Mon oncle, ne descendez pas, mon oncle ne découvrez pas vos pieds; mon oncle couchez-vous donc, il fait si froid; mon oncle je vous ai fait préparer pour votre dîner un plat que vous aimez bien... Toujours, toujours des soins, pas un moment d'oubli, quel tourment! Pas seulement l'occasion de faire une

imprudence. Je vous plains de tout mon cœur, et ce qu'il y a de plus contrariant, c'est que tous vos amis font des vœux, pour que tous les malheurs qui vous sont arrivés l'année dernière, vous en jouissiez encore pendant nombre innombrable d'années. »

Si par amour de l'orientalisme, les jeunes de langue fréquentaient chez Ruffin <sup>1</sup>, la présence de ces jeunes filles n'était pas l'un des moindres attraits de la maison. L'un d'eux, par exemple, Alexandre Cardin, était en coquetterie réglée, en *flirt*, dirions-nous aujourd'hui, avec Lucica et Nanon, et de son poste d'Alep il ne manquait pas, quand il écrivait à leur oncle, de leur adresser aimables souvenirs, plaisanteries et quolibets.

D'heureuses mutations procurèrent à Ruffin la joie de voir revenir près de lui deux de ses disciples préférés : Joseph Jouannin et Charles Adanson.

Jouannin, l'ancien et méritant interprète de la mission Gardane, qui avait quitté le Levant, en 1810, fut nommé en 1817 drogman de l'ambassade de France à Constantinople <sup>2</sup>.

Charles Adanson, qui avait refusé en août 1815 d'abandonner le parti de son vieux maître et d'accepter de Mathieu Deval les fonctions de chancelier de l'ambassade <sup>3</sup>, fut disgracié à l'arrivée du marquis de Rivière. Etabli à Paris de 1816 à 1821, il entretenait avec Ruffin une correspondance suivie et affectueuse. Dès qu'il eut été nommé ambassadeur, La Tour Maubourg le fit réintégrer dans les cadres avec le grade de premier secrétaire interprète et l'amena avec lui à Constantinople en 1821.

La même année Thomas Ruffin y revint également et assista son père pendant les trois dernières années de sa vie.

En 1816, il avait été nommé vice-consul à Seyde en Syrie. Il y avait assez bien réussi. Son caractère s'était amélioré : de triste et de sauvage il était devenu assez gai et accueillant.

Alexandre Cardin, qui eut l'occasion de le voir, fut tout heureux d'écrire à son protecteur le 28 octobre 1816 :

« Je viens de faire un voyage aussi agréable qu'instructif; j'ai eu occasion de voir une grande partie des Echelles du Levant et de faire connaissance avec presque tous les agents. Je suis charmé d'avoir à vous annoncer que M. votre fils a gagné les suffrages du commandant et de l'état major de la *Galathée*. J'ai entendu M. le comte de Moncabrié dire en parlant de lui : « Voilà le consul qui pense et agit de la manière la plus convenable. »

1. Voyez 4<sup>e</sup> partie chap. V.

2. Voyez 3<sup>e</sup> partie, chapitres III et IV, 4<sup>e</sup> partie, chapitre V.

3. Voyez 3<sup>e</sup> partie, chapitre VII.



A Seyde, Thomas perdit sa femme, qui mourut en octobre 1818 des suites de couches malheureuses. Il fut nommé en 1819 consul à Saint-Jean d'Acre puis en 1821 à Beyrouth. Mais la Porte lui ayant refusé le barat nécessaire à l'exercice de ses fonctions dans ce dernier poste, il revint à Constantinople et y resta.

Le caractère difficile de M<sup>me</sup> Thomas Ruffin avait éloigné le fils du père; elle disparue, ils se rapprochèrent et Thomas put librement prouver à son père l'affection qu'il lui portait <sup>1</sup>.

Ruffin eut donc une vieillesse entourée. S'il était devenu presque complètement sourd, il avait conservé une bonne vue. Son admirable écriture ne commença à s'altérer que dans la dernière année de sa vie.

\*  
\* \*

De ce cercle domestique, la pensée de Ruffin s'évadait souvent pour se transporter à Lisbonne où, son gendre ayant été nommé consul général, vivait la partie de sa famille qui avait toujours eu sa préférence. La famille Barthélemy de Lesseps habitait à Pedroicos une villa située sur les bords du Tage. « J'ai une terrasse, écrit Rose de Lesseps, d'où rien de ce qui entre ou sort du port de Lisbonne ne peut échapper à mes yeux. »

Avec quelle impatience Ruffin attendait des nouvelles de « ses enfants ».

« Nous étions à table chez M. Jouannin, écrit-il un jour à sa fille. J'étais assis à côté de M<sup>me</sup> la comtesse de la Ferté, belle-mère de Son Excellence et ayant à ma droite M. l'abbé Renard. Je racontais précisément à la comtesse mon inquiétude de ne pas recevoir de vos nouvelles, quand tout à coup, je vois entrer *inter pocula* mon brave capitaine Gantheaume, qui m'embrasse et me remet en balbutiant d'allégresse votre charmante missive du 30 avril. « Vous arrivez donc de Lisbonne? » « Oui, Monsieur, et je commence par vous dire que j'ai eu le plaisir d'y trouver et d'y laisser tous vos enfants en très bonne santé depuis M. et M<sup>me</sup> Lesseps jusqu'à M. Edmond inclusivement; et je vous en ai consigné la preuve par écrit! Ah! Monsieur, quelle aimable famille vous avez

1. Thomas Ruffin ne survécut qu'un an à son père. Il mourut le 26 janvier 1825. Dans *Les consulats du Levant*, III, p. 48, Auguste Boppe donne le texte de l'inscription suivante qu'il a relevée devant la porte d'entrée de l'Eglise Saint-Louis de Péra :

« D. O. M. Ici repose auprès de ses bons parents Thomas Ruffin, écuyer, membre de la Légion d'honneur et chevalier du Saint-Sépulcre, en son vivant consul de S. M. T. C. à Saint-Jean d'Acre et à Beyrouth, décédé à C. P. le 26 janvier 1825. Il n'a survécu que d'une année à son respectable père. J.-M. Jouannin, exécuteur de ses volontés, a fait poser cette pierre de souvenir au nom de sa sœur unique, Rose Cécile de Lesseps et de ses nièces, 1825. »

là! Je croyais vous voir partout! » Je sautai au cou et dans les bras de mon cher Gantheaume, et ne voyais pas le moment de vous lire. La comtesse m'en pria et je ne me le laissai pas dire deux fois. Je vous dévorai. La société jouissait de mon avidité paternelle et jouissait de ma satisfaction. Si j'avais osé, je m'y serais livré et aurais bondi dans la salle, mais j'étais le doyen d'âge et avais pour premier témoin oculaire Mgr l'Archevêque. Je me contins, mais aussitôt que je pus me soustraire au cérémonial du café, de la liqueur, des pipes, je rentrai chez moi et vous relus à plusieurs reprises. »

Ruffin relut certainement aussi à plusieurs reprises une lettre du 6 novembre 1822, dans laquelle Barthélemy faisait le tableau suivant de sa situation familiale.

« Mon cher et bon papa,

« Je joins ce petit carton à la lettre de ma femme, non pour ajouter aux détails de famille qu'elle vous donne, mais pour partager comme de raison le plaisir qu'elle éprouve à s'entretenir avec vous. Vous voyez, cher papa, que dans notre vieux et bon ménage, tout est commun, peines et jouissances. Heureusement que la masse des dernières l'emporte de beaucoup. Grâce à la Providence, nous n'avons pas lieu de nous plaindre de notre sort. Sans être riches, nous vivons dans une honnête aisance. Nos enfants nous comblent de satisfaction. Deux de nos filles sont convenablement établies. Nous songeons maintenant à placer la troisième et j'ai lieu de croire que l'année 1823 ne passera pas sans que notre excellente Virginie soit également bien pourvue...

Ah! que n'êtes-vous auprès de moi, mon cher Papa, pour juger et pour jouir du bonheur que j'ai de maintenir la bonne harmonie entre la France et le Portugal, malgré tous les éléments de discorde que j'ai eu à combattre, de la considération, de l'estime que je me suis acquise, des bontés du roi Très Fidèle et de son gouvernement, enfin de la confiance que généralement on m'accorde. Le prix de ces avantages serait doublé à mes yeux si vous pouviez en être témoin. Le travail continuel que j'ai eu n'a point nui à ma santé. Elle paraît même s'être raffermie depuis un an et ne me laisse aucun reste fâcheux des voyages, des fatigues et des soucis de mon errante vie. Cette faveur céleste soutient mon courage et me fait désirer de prolonger ma carrière publique jusqu'à ce que mes enfants n'aient plus besoin de moi. Cette obligation remplie, s'il me reste encore quelques années d'existence je les consacrerai au repos et je me livrerai aux charmes d'une douce retraite. »

Ruffin avait six petites-filles et un petit-fils, nés respectivement : Aimée en 1794 à Versailles, Fortunée en 1798 à Constantinople, Virginie en 1801 au Lazaret de Marseille, Hortense en 1809 à Pétersbourg, Rose en 1810 à Pétersbourg, Julie en 1812 à Pétersbourg, Edmond en 1815 à Paris.



Il est fréquemment question des petits-enfants dans les lettres des parents et des amis, de leur beauté, de leur bonne éducation, et à partir de 1820 du mariage des aînées.

Fortunée de Lesseps épousa le 18 janvier 1820 Charles de Lagau, qui fit une belle carrière diplomatique et devint ministre plénipotentiaire. Pascal de Lesseps mande à Ruffin le 5 avril 1820 l'arrivée du jeune ménage à Paris :

« Le cousin Lagau est très aimable et joli garçon... Nous attendons le tour matrimonial de notre chère et belle Aimée. Oh! combien elle devra l'être de son mari! Personne plus qu'elle n'a des droits à la tendresse de ce qui l'entoure. »

A son tour, Charles Adanson écrit à Ruffin le 4 août 1820 :

« J'ai eu occasion de parler du Nestor moderne avec le mari de celle de vos petites-filles qui s'appelle Fortunée. C'est un jeune homme extrêmement intéressant, qui me paraît doué d'un très grand sens. »

Ruffin fut le parrain de son arrière petit-fils Eugène de Lagau en même temps que la veuve de son vieil ami Martin de Lesseps en était la marraine.

Pascal de Lesseps lui adressa le 11 février 1822 un récit du baptême :

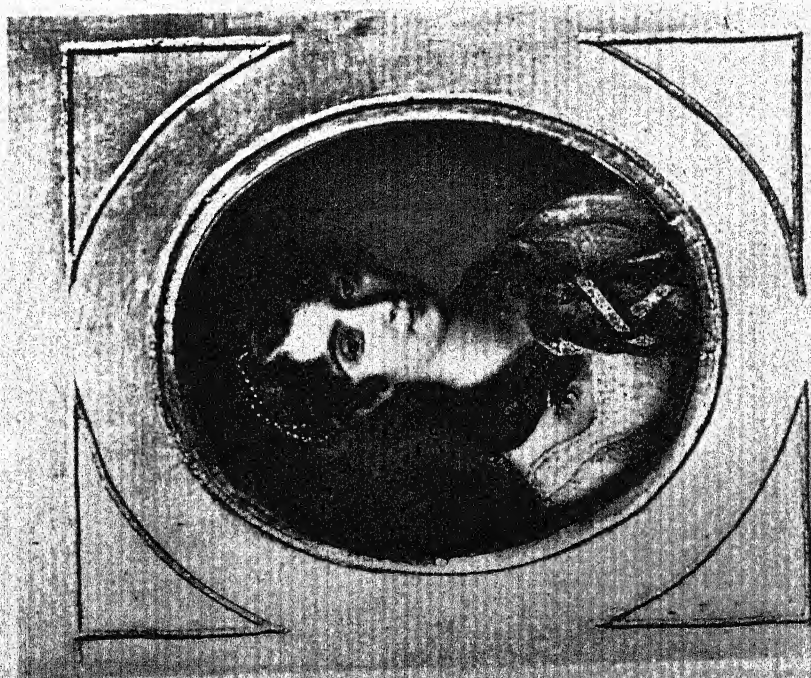
« La cérémonie a eu lieu la semaine dernière par un temps très doux. On a fait des vœux pour que l'enfant ressemblât à ses parents et particulièrement à son bisaïeul et parrain. La cérémonie s'est terminée par un bal qui fut très gai et on ne peut mieux ordonné. On fit passer le poupon devant tous les assistants; il sourit à tout le monde; l'on aurait dit que ce charmant enfant devinait que la fête se donnait à son occasion. »

Ruffin chargea Pascal de Lesseps, son banquier, d'une commission pour M<sup>me</sup> de Lagau : « En cadeau pour l'accouchée, ma belle Fortunée, ma chère petite-fille : 500 francs » lui écrivit-il le 22 mars 1822.

Aimée de Lesseps épousa le 15 avril 1822 Pierre Blanchet, qui fit, lui aussi, une belle carrière consulaire. Le 19 avril 1823, Rose de Lesseps fait part de la naissance de sa petite-fille Amélie, dont Ruffin fut également le parrain.

Dans cette même lettre, Rose de Lesseps fait le portrait de son fils Edmond qui avait alors huit ans.

« Je suis persuadée que si mon bon père connaissait cet enfant, il en raffolerait. Il a l'envie d'apprendre et la plus grande facilité, l'esprit vif au dernier point, la répartie la plus prompte. Enfin il promet beaucoup et c'est notre plus douce consolation



Madame de LAGAU née Fortunée de LESSEPS  
(Collection de M. A. Fouques Duparc)



Edmond de LESSEPS  
(1815-1888)  
(Collection de M. A. Fouques Duparc)





de penser que le seul gargon, que Dieu nous a laissé, soutiendra la réputation de probité qui est la seule richesse de nos deux familles, et sera capable de se faire aussi distinguer par son esprit et ses talents <sup>1</sup>. »

Le naufrage d'une frégate française sur les côtes du Portugal forme le sujet pathétique d'une lettre de Rose de Lesseps du 19 avril 1823.

« Le 2 février une frégate française portant des troupes et des gouverneurs à la Guadeloupe, à la Martinique et à Saint-Martin a été jetée sur les côtes du Portugal. Elle y fut brisée en trois morceaux et encore très loin de la côte, qui est un horrible mur de roches et à pic. Enfin il périt 140 hommes et 350 arrivèrent par différents moyens à terre, mais nus et sur une rive déserte. Ils furent très peu secourus et au bout de quatre jours les premiers arrivèrent au consulat, mourant de faim et de misère. Beaucoup étaient malades et blessés par les coups qu'ils avaient reçus, quand la mer les jetait sur les rochers. Du 6 au 12 les 350 furent à Lisbonne. Lesseps fut donc obligé de loger, nourrir, vêtir, soigner cette multitude de malheureux et cela dans un moment où les Cortès agitaient la question de savoir si on déclarerait la guerre à la France. Nous logeâmes chez nous le commandant et quatre autres officiers supérieurs. L'un d'eux avait sauvé du naufrage un fils âgé de deux ans. Il fut confié aux soins de ma fille Virginie qui s'y attacha extrêmement. Tu sens que nous fournîmes à l'habillement de tous les officiers et que le linge de la maison et de Lesseps et Blanchet fut prodigué. Lesseps parvint à fréter deux bâtiments anglais sur lesquels on mit des provisions pour un mois et le 22 ils mirent à la voile. Ils nous quittèrent en pleurant et nous pleurions aussi. La maison, comme tu penses bien, était ouverte à tous et chaque jour nous avions de trente à quarante personnes à nourrir, c'est-à-dire vingt-cinq de plus que nous ne sommes ordinairement. »

Le ministre des Affaires étrangères et celui de la Marine adressèrent à Barthélemy de Lesseps les éloges les plus flatteurs pour sa conduite en cette affaire <sup>2</sup>.

Cette lettre fut l'une des dernières, la dernière peut-être que Ruffin reçut de sa fille. Quelle satisfaction pour lui de voir combien sa famille s'était bien montrée, dernier rayon de soleil qui éclaira la fin de ses jours !

1. L'espoir que Rose de Lesseps avait dans l'avenir de son fils ne fut pas trompé. Edmond suivit comme son père la carrière diplomatique. Il devint consul général et chargé d'affaires de France à Lima, où il mourut en 1868.

2. En 1827, Barthélemy de Lesseps prit pour raisons de santé un long congé, et pensait à demander sa retraite, quand des revers de fortune l'obligèrent à continuer sa carrière active. Il mourut à Lisbonne le 6 avril 1834 à l'âge de soixante-huit ans.





**QUATRIÈME PARTIE**

---

**L'ORIENTALISTE**





## CHAPITRE PREMIER

### RUFFIN PRATICIEN DES LANGUES ORIENTALES

#### I. — Ruffin arabisant et persisant.

Ruffin savait l'arabe, le persan et le turc. Pendant son long séjour en France de 1774 à 1795, il fit oralement usage de l'arabe lors de la conduite des Envoyés de Tripoli, de Tunis et de l'ambassadeur du Maroc. Attaché au bureau des consulats, il fut chargé de la traduction de la correspondance échangée entre la Cour de France et les régences barbaresques.

Il n'était pas étranger à la littérature arabe. Ses papiers personnels contiennent des extraits du Coran avec traduction latine en regard, ainsi qu'une note sur El Maçoudi, l'auteur des *Prairies d'or*. Mais des trois langues orientales ce fut l'arabe qu'il cultiva le moins.

A deux reprises ses fonctions de secrétaire interprète obligèrent Ruffin à entretenir à Paris des conversations en persan. Chargé en 1788 de recevoir les ambassadeurs de Tippou Saïb, il eut d'abord, on l'a vu plus haut (t. I, p. 72), une peine extrême à se faire entendre d'eux, mais instruit de la théorie de la langue persane, il réussit par un travail acharné à les comprendre et à s'en faire comprendre suffisamment pour négocier avec eux.

Le préceptorat d'Ahmed khan l'Indien qui lui fut confié en 1793 par le Comité de Salut public lui offrit une seconde occasion de parler persan d'une manière suivie.

Quand il fut retourné à Constantinople, il eut aussi en plusieurs circonstances à faire usage de la langue de l'Iran. Une citation habilement placée du poète persan Saadi lui procura un succès diplomatique. Lorsque lord Elgin avait occupé le Palais de France à Péra, de beaux meubles y avaient été, à la demande des diplomates anglais, envoyés par la Porte.

En 1801, Ruffin se refusa à rentrer dans le Palais avant que ces meubles n'en fussent retirés par lord Elgin. Le Reis effendi n'osait pas l'y inviter et fai-



sait dire à Ruffin que « c'était une bagatelle, qui ne méritait pas qu'on en fit mention ». Mais celui-ci tint ferme et usa pour vaincre ses hésitations d'un stratagème, dont seul un orientaliste pouvait s'aviser.

« Le cit. Franchini, écrit Ruffin à Talleyrand le 20 nivôse an X (10 janvier 1802) montra au Reis effendi le passage suivant du poète persan Saadi, que j'avais remis à ce drogman pour en laisser prendre lecture au besoin : « Ses restes ne conviennent qu'à lui. » Ces mots, tirés d'un conte moral de *Gulistan*, que tous les Orientaux instruits savent presque par cœur, firent impression sur le Reis effendi. Il les prit pour un conseil, que je lui donnais; c'en était un en effet... »

Avec le concours du poète Saadi, Ruffin l'emporta. Le Reis effendi insista si bien auprès de lord Elgin que le Palais de France fut débarrassé des meubles intrus.

Par sa connaissance de la langue persane Ruffin rendit au pays trois ans plus tard un service plus important encore. Sa traduction de la dépêche de Feth Ali chah remise au maréchal ambassadeur Brune par l'arménien Ossip Vassilovitz fut l'acte initial de l'alliance franco-persane, nous l'avons dit plus haut. Il importe d'insister : ce jour-là l'orientalisme apporta à la diplomatie un concours hors de pair.

Il le continua dans la suite de la négociation. Georges Outrey avait rapporté de Téhéran deux documents officiels <sup>1</sup>. Le général Sebastiani en demanda la traduction à Ruffin, qui lui remit son travail le 1<sup>er</sup> décembre 1806, en l'accompagnant des remarques suivantes :

« Général ambassadeur,

« J'ai enfin terminé la traduction du diplôme de Feth Ali schah à Sa Majesté Impériale et Royale et de la dépêche de Riza Couli, l'un des deux vizirs du roi de Perse à son Altesse le prince de Bénévent, ministre des Relations extérieures.

La première de ces pièces est la réponse au diplôme impérial, dont M. Romieu était porteur, et contient l'annonce de l'arrivée à Téhéran de cet officier accompagné du S<sup>r</sup> Outrey son interprète; quelques témoignages de satisfaction sur la manière avec laquelle M. Romieu avait rempli sa mission; des regrets sur sa mort; les motifs qui avaient retardé le départ du S<sup>r</sup> Outrey et la commission spéciale confiée à cet interprète auprès de Sa Majesté Impériale et Royale ainsi que les assurances les plus positives de l'intention où est le roi de Perse de donner suite aux premières ouvertures. Des dispositions si connues et si naturelles n'ont pu que me faciliter la lecture et l'intelligence

1. Voy. 3<sup>e</sup> partie, chap. III, p. 41.

de cet écrit persan, quoique le caractère n'en soit pas bien soigné et que le style au contraire soit extrêmement recherché.

« Mais la dépêche vizirienne au ministre des Relations extérieures, laquelle ne répond à rien, ne parle d'aucune affaire commune, n'est qu'une lettre de compliments, de souhaits, d'élan de passion sentimentale à perte de vue et dont la clôture est la relation pleine de jactance et d'hyperbole d'une prétendue victoire des Persans, peu ou point connue en Europe, cette dépêche, dis-je, m'a présenté des difficultés presque insurmontables, soit pour le déchiffrement de l'écriture, négligée et sans points diacritiques, soit pour la découverte du véritable sens, sous le double masque du chiffre et de la fiction. Le sentiment de mon ignorance, dont je n'hésite jamais à convenir, ne m'a point découragé. Laissant des intervalles de repos à ma vue et reprenant de nouveau mon labeur, je crois en être venu à bout et avoir fait une version assez littérale pour que les connaisseurs pussent y apercevoir le vrai caractère persan, c'est-à-dire un composé d'imagination vive, d'esprit naturel mais léger, et d'amour-propre, dont il est possible de tirer parti.

« Cette observation et celle, que m'ont faite tous nos Français revenus de Téhéran, que toutes les dépêches qui arrivent à cette cour ou qu'elle expédie à l'étranger, y sont lues à haute voix, s'accordent parfaitement. Il est donc à présumer que Riza Couli en composant la sienne au ministre avait choisi la tournure et les expressions les plus propres à obtenir l'approbation de son souverain, à intéresser l'amour de la gloire du prince Abbas, son fils et son généralissime et à flatter le goût national. »

Dans une lettre adressée quelques jours plus tard, le 10 décembre 1806, à son ami d'Hauterive, Ruffin insistait sur le ton fanfaron de ce document.

« J'ai traduit le diplôme de Feth Ali chah remis à ce jeune homme [Outrey] ainsi que la dépêche de Mirza Riza Couli. Cette seconde pièce a singulièrement exercé ma patiente ignorance, mais elle m'a paru par son originalité exiger une traduction exacte. S'il est vrai qu'un auteur se peint dans son style, pourquoi n'en serait-il pas de même des nations? Je me permettrai de vous envoyer ci-joint copie de la lettre que j'ai cru devoir écrire à Son Excellence<sup>1</sup> en lui remettant ma version. Vous y verrez que j'ai cru reconnaître un fond de gasconisme dans le caractère des Persans. L'idée qu'ils auraient pu boire dans la Garonne et démentir l'impossibilité citée par Virgile : *aut Ararim Partha bibel aut Germani Tygrim* ne déplairait pas à nos critiques des anciens. Tout ce que j'ai traduit pour M. Jaubert et tout ce que je lui ai entendu dire de la Perse vient assez à l'appui de mon faible jugement. »

D'autres menus incidents de la vie de Ruffin témoignent de sa connaissance du persan, et par exemple la correspondance en cette langue, qu'il se

1. Le général Sebastiani.



plaisait parfois à entretenir avec ses amis Jean-François Rousseau et Jouannin. « Je suis parvenu à écrire et à parler assez correctement le persan pour un homme qui n'a pas été dans le pays », ainsi jugeait-il lui-même un jour dans une lettre à Talleyrand la mesure de sa capacité.

## II. — Ruffin éminent turcologue.

Ce fut dans la connaissance de la langue turque que Ruffin excella, seul mérite qu'en matière de science, il consentit à se reconnaître.

Il écrivait à Silvestre de Sacy le 15 août 1812 :

« Comme je n'ai jamais eu, à beaucoup près, le loisir de me livrer, ainsi que je l'aurais désiré, à mon goût pour les langues orientales et que, par une fatalité bien singulière, je me vois encore dans ma vieillesse destiné à en exercer la pratique et non à en approfondir la théorie, au point d'avoir à peine le temps de parcourir quelques livres, je suis bien éloigné de me croire savant, je ne me connais que pour praticien (*in quo me non inficior esse mediocriter versatum*) et n'ai aucune foi à ma propre érudition. »

Il lui écrivait encore le 20 octobre 1813 :

« Je parle et j'écris assez correctement l'idiome turc depuis plus d'un demi-siècle dans les camps ottomans, à la Sublime Porte et dans les tribunaux mahométans de cette capitale, au jugement même des connaisseurs du pays. »

Il s'amusait en 1806 à rapporter les propos qu'on tenait sur lui à Constantinople : « Le père Ruffin, disent les Turcs, sait mieux le turc que nous. »

Il était sensible aux beautés de la poésie turque. Ses papiers contiennent une note autobiographique qui relate une séance littéraire qui se tint chez le drogman Dantan en l'an VI (1798).

« Le citoyen Dantan ayant attiré chez lui le fameux conteur Emin effendi invita pour l'entendre divers amis parmi lesquels M. de Wallembourg et le citoyen Ruffin. Ce dernier, extasié des beaux vers que le Meddah avait récités dans le cours de ses narrations le pria de les lui dicter, et M. de Wallembourg eut la bonté de les prendre au crayon et de les lui envoyer le lendemain. »

La note est accompagnée d'une pièce de vers turcs qui sont évidemment ceux que récita cet Emin effendi.

L'esprit de Ruffin était orné de dictons et de proverbes orientaux qu'il enchâssait à propos dans les conversations diplomatiques.

En 1798, quand il s'évertuait à empêcher les Turcs de nous déclarer la guerre, ou tout au moins à gagner du temps, il munit l'ambassadeur batave Van Dedem, son collaborateur, de l'argument suivant : « La sage cunctation de la Porte a été généralement son système envers ses amis : *Le chasseur ottoman va en chariot pour prendre le lièvre*. C'est un vieux proverbe, qui exprime la prudente lenteur de la Porte. Par quelle fatalité la démentirait-elle envers son amie? »

Un jour, le 28 octobre 1805, en arrivant à l'audience de Vassif effendi, il s'excusa de sa surdité en citant le proverbe arabe : « L'oreille a été amoureuse avant l'œil, aussi a-t-elle été punie la première. »

Depuis 1535, c'était toujours par l'intermédiaire des drogmans que les ambassadeurs de France, exception faite pour M. de Girardin (1686-1689), qui savait le turc, communiquaient avec la Porte ottomane. Mais le chargé d'affaires Ruffin fut capable de traiter en leur langue par écrit ou oralement avec les ministres turcs.

En 1798, la Porte tardant à émettre des firmans dont il avait besoin, Ruffin prit le parti d'en rédiger lui-même le texte en turc et hâta ainsi leur expédition.

Par suite du traité de Campo-Formio et de la disparition de la République de Venise, le statut civil de nombre d'individus établis dans l'Empire ottoman était modifié. La Porte opposait des lenteurs aux instances de la France et de l'Autriche pour obtenir des firmans circulaires, qui fixassent dans les Etats du Grand Seigneur l'existence civile des individus natifs des pays ci-devant vénitiens.

« A mon office conçu en français, écrit Ruffin le 4 messidor an VI (22 juin 1798), j'en ai joint un autre en *idiome turc*, qui présentait au Reis effendi une formule de commandement adaptée à son scrupule et à notre principal objet. Elle n'a pas été entièrement conservée dans le firman qui m'a été délivré, mais elle en a accéléré l'expédition qui devenait de plus en plus urgente en Morée, en Candie et à Smyrne. J'espère, citoyen ministre, qu'au total vous serez content de la teneur de cet ordre puisqu'il accole les individus ci-devant vénitiens à ceux qui sont nés français et qu'il leur assure en masse la puissance et l'intégrité des privilèges stipulés dans nos Capitulations. »

Au cours d'un entretien avec le Reis effendi le 20 frimaire an X (11 décembre 1801), mal satisfait de la manière dont le drogman de la Porte traduisait ses paroles, il se substitua à lui. C'était encore sur la restitution du Palais de France, indûment occupé par lord Elgin, que la négociation portait.



« Je crus devoir rendre à l'Effendi un compte succinct de mes réponses au message qui m'avait été fait le 17 [frimaire] par lord Elgin. Comme le drogman de la Porte ne rendait pas à mon gré mes expressions, *je pris moi-même la parole* pour mieux faire sentir ce que j'avais observé à M. l'ambassadeur d'Angleterre sur le juste étonnement qu'exciterait à Londres et à Paris sa lenteur à me rendre une propriété française, qu'il n'aurait jamais dû occuper, tandis que dans ces deux capitales, on s'était si promptement entendu pour la restitution de villes, de provinces et d'états entiers. L'Effendi ne put que sourire à cet argument et me renouvela sa promesse de me faire rentrer en possession du Palais. »

### III. — Les traductions de Ruffin.

Ruffin ne se rendait plus que très rarement à la Porte; il laissait ce soin à Dantan et aux frères Franchini. C'est qu'il avançait en âge et que le métier était fatigant. Pour les interprètes, point de tranquillité. On les voyait si agités, qu'on ne supposait pas que même après leur mort, ils pussent demeurer en repos. D'où cette jolie légende : Les alcyons qui volent sur le Bosphore, qui du matin au soir « passent et repassent sans cesse vers le milieu du canal en rasant la surface de l'eau portent en eux les âmes de tous les anciens drogman qui, leur vie durant, montaient et descendaient le Bosphore pour aller des ambassades à la Porte et de la Porte aux ambassades. »

En revanche la traduction des documents officiels, des « offices » échangés entre l'ambassade de France et le gouvernement ottoman fut la tâche propre de Ruffin, la tâche à laquelle il s'adonna sans relâche (à part ses trois ans de captivité), depuis 1795 jusqu'en 1815<sup>1</sup>.

Dans l'un de ses mémoires au Comité de Salut public Ruffin écrivait en vendémiaire an III (septembre-octobre 1794) : « Si j'ai bien compris la nature et les fonctions de la mission qui m'a été offerte, elle consiste dans la *traduction des offices* et le service extérieur... je me charge volontiers de la totalité de la correspondance orientale ».

Avec quelle assiduité il s'acquitta de la première de ces fonctions, les registres de la Correspondance de Turquie de 1795 à 1815, conservés dans les archives du Ministère des Affaires étrangères en témoignent abondamment; les traductions faites par Ruffin y tiennent une grande place.

Que l'ambassadeur de France se nommât Aubert du Bayet, Brune, Sebas-

1. Et même après 1815 alors qu'il était en disgrâce, Ruffin fut prié par le marquis de Rivière de traduire certaines pièces. Voir 3<sup>e</sup> partie, chap. VIII.

tiani ou Andreossy, que le chargé d'affaires fut Verninac ou le marquis de La Tour Maubourg, que ce chargé d'affaires fût Ruffin en personne, c'était lui, lui toujours qui traduisait les « offices ». Besogne modeste et obscure sans doute, de première importance diplomatique pourtant, travail pénible en raison des difficultés inhérentes à l'interprétation de la langue turque, que Ruffin accomplit au jour le jour pendant vingt années.

Suscriptions, dédicaces, compliments sont rendus fidèlement; tout cet appareil protocolaire suranné donne à ces pièces une véritable saveur. Comme Ruffin posséda presque jusqu'à la fin de sa vie une jolie écriture ronde, dont les caractères sont moulés, la lecture en est facile et même agréable.

Il n'omet jamais de certifier sa traduction par une formule, où figurent ses titres qui changent avec les années.

« Traduit sur le texte turc par moi soussigné premier secrétaire interprète de la Légation française près la Porte ottomane. A Péra lez Constantinople le 11 germinal an 6 de la République française, Ruffin », écrit-il à la suite de la traduction d'un bouyourouldi ou ordre du Capitan pacha adressé au douanier de Salonique.

Laissons passer les années, ouvrons un autre registre, et nous lisons : « Traduit par moi soussigné conseiller d'ambassade, ex-chargé d'affaires de Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, près la Porte ottomane, à Péra lez Constantinople, le 29 janvier 1807, Ruffin », à la suite de la traduction des lettres de créance envoyées par Sa Hautesse à Abdurrahim Mouhib effendi pour l'accréditer comme ambassadeur auprès de Napoléon, roi d'Italie.

Parfois Ruffin croit bon d'expliquer certains termes techniques.

A une traduction du commandement suivant de Selim III : « A mon grand vizir Gazi Hadji Yussuf pacha, gouverneur actuel d'Erzeroum et de Trébizonde nommé généralissime de mes États orientaux avec plein pouvoir absolu et carte blanche; que sa gloire soit toujours en ascendant, » il ajoute en marge : « Le premier de ces titres (*Gazi*) que les sultans prenaient eux-mêmes, veut dire : vainqueur; le deuxième (*Hadgi*) désigne tout Musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque. »

Traduisant un commandement impérial adressé à divers personnages de Smyrne, notamment au premier *ayan* et au *naïb*, il explique que le premier est le chef des notables et le second le substitut du molla.

Sa réputation de traducteur impeccable était si bien établie que Ruffin fut un jour choisi comme expert par le Reis effendi.

Du texte français du traité de paix signé le 6 messidor an X entre la France et la Porte, il avait été fait deux traductions turques, l'une à Paris, l'autre à



Constantinople. Elles n'étaient pas identiques. Le Reis effendi demanda donc à Ruffin son avis sur leur valeur respective.

« Tcheleby Effendi, écrit-il à Talleyrand le 11 thermidor an X (30 juillet 1802) a exigé de moi que je déclarasse par un certificat laquelle des deux susdites versions était la plus littéralement conforme au texte français. Je n'ai pu me refuser comme expert et devant être flatté de cette marque de confiance à cette déclaration et j'ai dû dire *verilalis amore* que la traduction faite à Constantinople était plus exacte, mais par le même motif, j'ai dû aussi avouer que l'autre traduction ne m'avait paru contenir aucun contresens, et je n'ai pas manqué, comme chargé d'affaires, d'observer l'irrégularité de ces corrections et changements et la nécessité absolue de vérifier les deux traductions. »

Ayant vu Ruffin à l'œuvre, le général ambassadeur Andreossy en faisait cet éloge : « Personne ne mettait plus de science, n'apportait plus de fidélité à la traduction des pièces officielles, dans des idiomes, qui, dérivés de mœurs opposées, ont si peu d'analogies entre eux. »

Heureux les ambassadeurs qui ont pu se reposer sur la science et la conscience d'un pareil collaborateur !

## CHAPITRE II

### LES CONNAISSANCES DE RUFFIN SUR LA TURQUIE

#### I. — Exemples anecdotiques des connaissances de Ruffin.

« Personne n'avait plus médité que ce respectable vieillard sur la langue des Turcs, sur leurs constitutions, leurs mœurs et leurs usages », écrivait le général Andreossy dans *Constantinople et le Bosphore de Thrace*. Ruffin ne fut pas en effet seulement un « praticien des langues orientales », pour reprendre sa propre expression. Il connaissait de l'Orient, histoire, droit, religion, coutumes; il fut donc « orientaliste » dans le sens complet du terme; quelques exemples le montreront.

Comment on doit saluer le grand vizir en respectant son incognito si d'aventure on le rencontre dans Stamboul, et lui rendre hommage avec discrétion, il en savait la manière.

Le 7 germinal an XI (28 mars 1803), il se rendait accompagné de Daniel Kieffer et d'Antoine Franchini chez Ibrahim effendi pour conférer avec lui de l'exécution du traité de Paris <sup>1</sup>.

« Débarqués à la halle aux farines et montés à cheval, ils aperçurent de loin une quarantaine de gardes à pied qui escortaient un seul cavalier. Le cit. Ruffin crut reconnaître le grand vizir et sachant qu'en pareil cas on doit respecter et favoriser le prétendu *incognito*, il affecta de tenir la droite sans s'arrêter. Arrivé à toucher presque le grand vizir il porta la main sur la poitrine d'une manière imperceptible pour les assistants, mais qui fut aperçue par le personnage qu'il saluait et qui parut y répondre par un regard de satisfaction. Son premier mot en arrivant chez Ibrahim Effendi fut pour lui témoigner sa joie de cette heureuse rencontre. »

La correspondance de Ruffin est parsemée de remarques sur les usages et les croyances des Ottomans. Voici comment dans une dépêche du 2 brumaire

1. Voir 2<sup>e</sup> partie, chapitre X.



an XIV (24 octobre 1805) il fait part à Talleyrand de la mort de la sultan Validé, mère de Selim III <sup>1</sup>.

« Elle eut dès le 21 [vendémiaire] (13 octobre 1805) un si long évanouissement qu'on la crut morte et le bruit s'en répandit tellement qu'il fut très difficile de le détruire, et à commencer de ce jour, le faubourg d'Eyoub et surtout les environs de la mosquée près de laquelle est sis le mausolée, que cette princesse s'était elle-même prédestiné, n'ont plus désespli de spectateurs. Elle n'expira cependant que le 24 à dix heures du matin. Son corps fut enlevé quatre heures après. La religion mahométane ne permet pas d'exposer les morts sur des lits de parade ni de les garder longtemps. Ils doivent être promptement mis en terre où ils doivent subir l'interrogatoire des deux anges et un premier jugement ».

Surgissait-il une affaire dans laquelle il pouvait être fait état d'arguments historiques, l'orientaliste apportait son concours au diplomate.

L'histoire des Français en Orient était connue de Ruffin dans le détail. Le 3 vendémiaire an XI (25 septembre 1802), l'attitude prise par le dey d'Alger à l'égard de la France fut l'objet d'un entretien avec le Reis effendi :

« Quant à l'opposition mise à main armée par la Régence à la pêche du corail, dit Ruffin, c'est non seulement une infraction faite à son traité particulier avec la France, mais encore une violation manifeste de l'article XII des Capitulations impériales ».

Le Reis effendi fait tirer les *Capitulations* des archives impériales. Et alors contre le ministre, l'*amedgi* ou rapporteur du Divan et le drogman de la Porte, « aidé de ses faibles lumières et surtout de la traduction française des *Capitulations* faite en 1761 par M. Deval, interprète de l'ambassade de France, qui de son vivant jouissait de la réputation bien méritée d'un homme érudit en langues orientales », Ruffin soutint une longue controverse historique et juridique.

Ses jugements sur les hommes en place dans l'Empire ottoman reposaient sur un fonds solide de connaissances.

Une simple lettre de présentation du jeune Agob Tcheleby adressée à Talleyrand le 26 prairial an XIII (15 juin 1805) se transforme par la richesse des souvenirs en une notice historique de la famille Duz Oglou.

« Monseigneur,

« Le jeune Arménien qui aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Excel-

1. La mère de Selim III était une belle esclave géorgienne, qui avait été donnée à Mustapha III par le grand mufti.

lence est M. Agob Tchéléby, fils de M. Duz-Oglou Ovannès, joaillier de la couronne et directeur de la monnaie impériale à Constantinople.

« Il y a près de deux siècles que ces deux places de confiance sont héréditaires dans la famille de Duz-Oglou. M. Ovannès les exerce depuis quarante-huit ans et je puis, à mon particulier, attester l'avoir vu depuis 1759 jouir successivement des bonnes grâces des sultans Moustapha, Abdul Hamid et Selim.

« M. Ovannès envoie à Paris son fils sous la direction de son précepteur, M. l'abbé chevalier de Meswb pour y faire ses études et son apprentissage d'émailleur en miniature. Ce jeune homme est aussi accompagné d'un sous-gouverneur arménien appelé Kivork.

« Le père tient singulièrement à son art et voudrait qu'Agob Tchéléby donnât sa principale attention à y acquérir les connaissances les plus étendues. Il désirerait en conséquence que Votre Excellence daignât honorer ce jeune Arménien de sa protection spéciale et lui faire accorder toutes les facilités possibles pour terminer sa double éducation.

« Le nom de Duz-Oglou est si généralement considéré par les premières personnes de l'Empire qu'il n'en est aucune qui ne se fasse un devoir de recommander Agob Tchéléby aux bontés de Votre Excellence parce qu'il n'en est aucune qui ignore celles dont Sa Hautesse a honoré l'habileté, la modestie et la vertu de M. Ovannès Duz-Oglou, avec qui Elle est dès son enfance habituée à vivre dans une sorte d'intimité. Elle a décoré Agob Tchéléby, qui n'a pas encore douze ans de l'ordre du Croissant, et il n'y a pas de doute qu'Elle ne nous tienne compte de l'accueil qui sera fait en France à ce jeune homme.

« J'ai gardé, Monseigneur, pour ce dernier titre à alléguer en sa faveur celui que je connais le plus puissant sur le cœur de Sa Majesté et sur le vôtre. C'est que la famille de Duz-Oglou a toujours été catholique et n'a produit que des sujets probes et fidèles, qui ont donné une excellente opinion de cette communion aux souverains ottomans dans une partie aussi délicate que celle de la monnaie; aussi l'ont-ils exclusivement confiée aux catholiques. »

Ces citations témoignent de l'étendue du savoir de Ruffin. On en verra plus loin d'autres preuves dans ses lettres aux orientalistes, aux drogmans et aux consuls du Levant.

## II. — La part de Ruffin dans divers ouvrages sur la Turquie.

Si Ruffin avait groupé méthodiquement, classé et rédigé les notions sans nombre qu'il possédait sur l'histoire de la Turquie et sur la Turquie contemporaine, la littérature française se serait enrichie d'un bel ouvrage. Ses amis le



pressaient de le composer. Guillaume Barbié du Bocage exprimait l'opinion générale, quand il écrivait à son père le 15 octobre 1815 :

« Il est bien fâcheux que M. Ruffin (et c'est ce qu'on lui répète tous les jours) n'ait point le temps d'écrire quelque ouvrage sur la Turquie; ce serait peut être ce qu'il pourrait y avoir de meilleur en ce genre; il connaît toute l'histoire du Levant mieux que les peuples de ces contrées. Outre cela la connaissance de tant de langues le met au fait de bien des choses que d'autres ignorent. Mais les affaires l'occupent du matin au soir. Il veut tout faire par lui-même; il ne sort jamais de chez lui, même pour aller sur sa terrasse, et malgré cela il se porte toujours assez bien ».

Ruffin ne fit donc jamais rien imprimer. Ce grand savant n'a pas laissé un seul livre. Tout entier à l'accomplissement ponctuel de ses fonctions d'interprète et de diplomate, il ne s'en détourna jamais pour faire bénéficier le public studieux de l'incalculable trésor de connaissances qu'il avait amassé.

Tout pourtant n'en a pas été perdu pour la postérité. Parmi les personnes avec lesquelles il fut en relation d'amitié à Constantinople et devant lesquelles il se répandait en jugements, en anecdotes et en souvenirs, plusieurs, revenues en France, publièrent des ouvrages sur la Turquie, qui avaient recueilli avec soin ses propos et dont, par ce biais, il devint le collaborateur involontaire.

Antoine Laurent Castellan était un dessinateur, qui arriva à Constantinople le 28 mars 1797 comme collaborateur de l'ingénieur du génie maritime Ferregeau. Le Capitan pacha avait confié en 1796 à Barthélemy de Lesseps la mission d'aller chercher en France un ingénieur capable de construire à l'arsenal un bassin de radoub. Quand Ferregeau et ses adjoints débarquèrent à Constantinople, ils apprirent que les travaux, pour lesquels ils avaient été engagés, avaient été confiés à un ingénieur suédois nommé Rodé.

Pour occuper ses loisirs, Castellan dessina les monuments de Constantinople. Plus tard il publia divers ouvrages sur l'Orient et notamment en 1811: *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, et en 1812: *Mœurs, usages, coutumes des Othomans et abrégé de leur histoire*.

Présenté par Barthélemy de Lesseps à son beau-père, Castellan tira profit de ses conversations avec Ruffin. Il lui exprime sa reconnaissance à la dernière page de ses *Lettres sur la Grèce*.

« Je viens d'embrasser le respectable M. Ruffin, le Nestor des agents de France dans le Levant, il a eu pour moi la tendresse d'un père. J'ai retrouvé en quelque sorte ma famille dans la sienne, la bienveillance, les soins, les conseils, en un mot l'amitié

qu'on est si heureux d'inspirer et de ressentir dans un pays étranger. Si j'ai tiré quelque fruit de mon voyage, *s'il a étendu mes connaissances*, s'il m'a procuré quelques moments heureux, c'est à la famille Ruffin et Lesseps que j'en suis redevable<sup>1</sup>. »

En 1819 parut à Paris à la librairie Treuttel et Wurtz, en deux volumes, l'un de texte in-quarto, l'autre de planches grand in-folio, le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore d'après les dessins de M. Melling architecte de l'Empereur Sélim III et dessinateur de la sultane Hadidgé sa sœur*.

Antoine Ignace Melling était un badois né à Karlsruhe le 27 avril 1763. Après avoir voyagé en Italie et en Egypte, il arriva à Constantinople vers 1785 et s'y fixa. Présenté à Hadidgé sultane, sœur de Selim III, par M. de Hubsch, chargé d'affaires de Danemark, il devint son architecte. Son travail plut au sultan qui le chargea de construire dans sa maison de plaisance de Bechich Tach sur la rive européenne du Bosphore un pavillon et une galerie. Protégé par la faveur impériale et parlant le turc, Melling eut toute facilité pour dessiner les scènes de la vie de Constantinople et les paysages charmants des environs.

« Sous son crayon, dit Auguste Boppe, les quais du Bosphore se sont animés; ici la foule des valets se presse sous la conduite des eunuques à la porte d'un yali princier; là, assises à l'ombre des platanes, auprès de quelques tombes, les femmes musulmanes regardent silencieusement leurs enfants pêcher; plus loin un papas grec au long bonnet cylindrique vend des amulettes près d'une fontaine dont l'eau fait des miracles; un carrosse d'ambassade passe; des tziganes font danser un ours et deux singes et pour un instant est interrompue la rêverie de l'Arménien ou du Grec accroupi à sa fenêtre sur un sofa en attendant l'heure où le courant d'air de la mer Noire lui apportera la fraîcheur. Sur les terrasses, ornements des jardins du Bosphore, les larges pins parasols couvrent de leur ombre les farandoles des danseurs, tandis que dans les groupes où circulent tchibouks et tasses de café, le drogman, que chaque famille levantine est fière de voir figurer parmi le personnel des missions étrangères, raconte les dernières histoires de la ville.

« Une longue observation du Bosphore avait donné à l'artiste la connaissance exacte de ses eaux si changeantes... Melling savait traduire aussi bien la violence du courant du Diable à Arnaout Keuï que le calme des eaux du Haut Bosphore, et l'on croirait à regarder certains de ses dessins entendre le clapotis si familier à ceux qui ont vécu à Thérapia<sup>2</sup>. »

1. Né à Montpellier le 1<sup>er</sup> février 1772, Castellan mourut à Paris le 2 avril 1838. Il fut élu membre de la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, le 20 mai 1815.

2. A. Boppe. *Les peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, p. 170-171.



Melling se lia avec Ruffin et plus d'une fois ils regardèrent ensemble les dessins que l'artiste tirait de son portefeuille. Ce fut lui qui donna à Melling l'idée de publier son ouvrage à Paris. Il lui conseilla de commencer par dédier deux planches au Premier Consul et prit la peine de rédiger la dédicace. Voici en effet un « projet de dédicace de M. Melling », écrit de la main même de Ruffin, qui figure dans ses papiers personnels.

« A Buonaparte, Premier Consul de la République française. Les lettres, les arts et les sciences ne formant qu'une même famille doivent avoir un père commun, et c'est le génie universel, ce phénomène que la Providence si féconde en merveilles ne montre aux humains qu'une fois dans le cours de plusieurs siècles.

Agréez donc, citoyen général Premier Consul, l'hommage filial de deux faibles essais qu'un dessinateur allemand originaire français ose vous offrir du fond de la Thrace, où il étudie et copie la belle nature depuis dix-huit ans.

Un seul de vos regards encouragerait l'auteur à vous présenter son portefeuille entier et un mot favorable de votre part le mettrait en état de compléter sa collection sous vos auspices. Il attend votre décision dans le silence et le respect.

A Constantinople le 20 novembre 1801 ».

Muni d'une lettre de recommandation de Ruffin pour Talleyrand, Melling partit pour Paris en 1802. Il y reçut bon accueil <sup>1</sup>. Il conservait de la reconnaissance pour Ruffin, auquel Kieffer, arrivé lui-même le 22 septembre 1803 avec l'ambassadeur turc Halet effendi écrivait le 19 ventôse an XII (10 mars 1804) :

« M. Melling a obtenu tous les encouragements possibles pour son ouvrage qui aura un succès complet. J'ai déjà vu plusieurs planches gravées, qui sont parfaitement bien travaillées. M. Melling ne méconnaît pas toutes les obligations qu'il vous a de lui avoir donné l'idée et d'avoir facilité les moyens de publier son ouvrage à Paris. »

Après quinze ans d'un travail continu, Melling réussit enfin à publier son *Voyage pittoresque* <sup>2</sup>.

Charles Pertusier, officier d'artillerie, arriva à Constantinople en 1812 avec le comte Andreossy et resta attaché à l'ambassade de Constantinople jusqu'en 1815. Il avait des goûts littéraires et dans sa jeunesse avait publié divers ou-

1. Un prospectus annonçant l'ouvrage de Melling, que la librairie Didot l'aîné projetait d'éditer, fut envoyé par ordre de Talleyrand aux agents du ministère des Relations extérieures.

2. Par un singulier oubli le nom de Ruffin est omis dans la liste des personnes que les éditeurs remercient pour leur coopération à l'ouvrage.

vrages d'imagination. Les monuments, les paysages, les usages, l'histoire de la Turquie, où les circonstances de sa carrière l'avaient amené, lui parurent offrir la matière d'un nouveau livre; il regarda et s'informa. Revenu en France, il fit paraître dès 1815 ses *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore suivies d'une notice sur la Dalmatie*, en trois volumes accompagnés d'un atlas de planches.

Lorsque, le 16 février 1815, il quitta Constantinople, Ruffin lui remit pour le comte de Jaucourt, ministre des Affaires étrangères, une lettre, dont voici un passage :

« Ce capitaine d'artillerie n'ayant cessé depuis son arrivée en juillet 1812 de me témoigner confiance dans mon faible acquis et dans ma longue expérience m'a mis à même de suivre de l'œil et avec intérêt ses courses dans l'intérieur et les environs de cette capitale jusqu'à Brousse en Bythinie, ses progrès rapides dans la connaissance des mœurs, des usages, des lois et des caractères nationaux des Ottomans et de leurs trois principaux peuples tributaires (les Grecs, les Arméniens et les Juifs), enfin le plan que cet officier a conçu d'un ouvrage déjà très avancé sur l'histoire des Turcs, et qui, si je ne me fais pas illusion, aura au moins sur tout ce qui a été dit et écrit à leur sujet le rare avantage de la vérité et de la plus grande impartialité ».

Selon ses tendances habituelles, Ruffin se garde de mettre en relief ses services; en fait « son faible acquis et sa longue expérience », ont été du plus grand secours à Pertusier. L'esquisse de l'histoire de la Crimée, les anecdotes relatives à Krim Gueraï et les saillies spirituelles du khan<sup>1</sup>, par exemple, qui forment une partie de la « deuxième promenade, le canal de la mer Noire », ont été pour ainsi dire dictées à l'auteur par Ruffin. Pertusier a d'ailleurs exprimé avec chaleur son admiration et sa profonde reconnaissance.

« Je ne nommerai M. Ruffin que pour ceux qui trompés par sa modestie et son application à rechercher l'obscurité ne le connaîtraient que de manière à n'être point à même de l'apprécier ce qu'il vaut et qui cependant s'appliquent à recueillir la mémoire des âmes généreuses dans l'intention d'en composer un monument à l'honneur de l'humanité. Les gens de bien sont convenus de l'appeler le *Neslor de l'Orient*; mais à ce premier titre ne pourrait-on pas encore ajouter celui d'*Aristide français*, qui ne le signalerait pas avec moins de vérité, et que ses vertus rendraient si facilement synonyme du premier? J'en fais la proposition avec confiance, persuadé qu'elle sera accueillie sans délibérer. La *gratitude*, il est vrai, me fait parler; en effet, mon cœur en est plein pour lui, ainsi que de vénération...

1. Voir ci-dessus, T. I, 1<sup>re</sup> partie, chap. II.



« Jusqu'ici je n'ai fait que l'éloge de son cœur ; il me resterait bien d'autres mérites à relever, si je voulais l'étendre à son esprit, enrichi, comme il l'est, de l'érudition la plus vaste, et surtout de la connaissance la plus approfondie de la faible humanité, quoiqu'il ne se serve de son expérience que pour se montrer plus indulgent envers elle. Oui, je me tairai à cet égard, craignant de blesser la pudeur de l'homme le plus modeste, et me bornerai à dire qu'il a su accorder la politique avec la droiture la plus sévère et la probité la plus rigoureuse. L'estime que les Turcs lui accordent est le garant de cette assertion <sup>1</sup> ».

Militaire et diplomate, le comte Andreossy, ambassadeur de France à Constantinople de 1812 à 1814, fut aussi un savant. Pendant l'Expédition d'Égypte il avait recueilli des observations sur le lac Menzaleh et sur le lac Natroun, qui forment la matière de deux mémoires de la *Description de l'Égypte*. L'Académie des Sciences l'élut membre libre le 13 décembre 1824.

Résidant à Constantinople, il réunit les éléments d'un ouvrage qu'il fit paraître en 1828 : *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813 et 1814 et pendant l'année 1826*.

C'est un bon livre, contenant de multiples notions historiques et géographiques, aujourd'hui encore utile à consulter.

Fort lié avec Ruffin, l'ambassadeur profita de ses connaissances, et il inséra dans son livre *in extenso* ou en abrégé plusieurs notes qu'il en avait reçues <sup>2</sup>.

Enfin Andreossy s'appuie sur l'autorité de son vieil ami pour justifier sa méthode de transcription des mots turcs : « Je crus pouvoir m'adresser avec

1. Charles Pertusier, *Promenades pittoresques dans Constantinople*, I, p. 132-134.

2. Traduction d'un décret de Mahmoud II répondant aux *saraf* (banquiers) qui demandaient le remboursement des sommes qu'ils avaient prêtées aux *aian* (fonctionnaires municipaux) de Roumélie. — Traduction de la proclamation que le général des Wahabites fit en 1808 aux *aian* de Damas (le texte en arabe avait été adressé à Ruffin par le consul de France à Tripolie de Syrie). — Note sur le mot derviche et sa double acception de « pauvre » et « d'homme consacrant ses biens au soulagement des pauvres ». — Lettre sur le mot *mouss-louk* (caisse à lulé), étalon dont on se sert pour le jaugeage des eaux. Rappelant que le mot *mousslouk* signifie aussi robinet, Ruffin réussit à disserter avec agrément sur cette matière technique : « Peut-être le dissyllabe turc perdrait-il de sa dureté dégoûtante et trouverait-il grâce auprès des observateurs comme mot imitatif du double effet du robinet lorsqu'il s'ouvre. La reduplication de l's de la première syllabe ne rend pas mal le bruit sourd de l'air qui s'échappe d'abord : et la cascade bruyante de l'eau qui sort aussitôt après n'est pas moins bien exprimée par la seconde syllabe pesante *louk*. C'est bien dommage que ce soit un sourd qui s'avise ainsi de juger des sons, mais d'après l'apophtegme d'un philosophe arabe, l'on doit plus faire d'attention à la parole en elle-même qu'à la personne qui la profère. »

une entière confiance à deux personnes également versées dans les langues turque et française, M. Ducaurroy et feu M. Ruffin, le Nestor du Levant. »

### III. — Collaboration au Dictionnaire turc-français.

Le concours de Ruffin à ces divers ouvrages se borna à des renseignements oraux et à quelques notes qu'il fournit aux auteurs. Il collabora beaucoup plus étroitement à un ouvrage, qui parut onze ans après sa mort, le *Dictionnaire turc français à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant* par J.-D. Kieffer et T.-X. Bianchi<sup>1</sup>.

Daniel Kieffer, rentré à Paris le 5<sup>e</sup> jour complémentaire an XI (22 septembre 1803), avait bientôt été nommé secrétaire interprète au Ministère des Relations extérieures, puis professeur suppléant de turc au Collège de France. Non content de s'acquitter de ces premières fonctions et de faire trois leçons par semaine, il entreprit une œuvre littéraire aussi considérable qu'utile : la rédaction d'un *Dictionnaire turc français*.

Le seul dictionnaire à la disposition des turcologues au début du XIX<sup>e</sup> siècle était le lexique arabe-persan-turc-latin-italien de Meninski, dont la seconde édition avait paru à Vienne en 1780, sous les auspices de l'impératrice Marie-Thérèse : *Francisci a Mesgnien Meninski Lexicon arabico-persico-turcicum, adjecta ad singulas voces et phrases significatione latina, ad usitatiores etiam italica, jussu Augustissimæ Imperatricis et Reginæ Apostolicæ nunc secundis curis recognitum et auctum*.

C'est un gros livre in-folio en quatre tomes de mille pages chacun, fort savant, mais de maniement peu commode. Épuisé en librairie, il atteignait un prix élevé, quand d'aventure il passait dans le commerce.

L'exemplaire unique conservé dans la bibliothèque des Jeunes de langue de Constantinople ayant été enlevé lors du pillage des biens français consécutif à la déclaration de guerre de la Turquie à la France en 1798, ils se virent arrêtés dans leurs études, quand, en 1801, après le rétablissement de la paix, ils furent rentrés dans le Palais de France. Aussi Ruffin avait-il insisté vivement auprès du gouvernement turc pour obtenir la restitution du *Meninski*.

Kieffer, qui avait souffert de ce défaut d'instrument de travail, forma le projet de composer un dictionnaire turc-français. Il l'exposa à d'Hauterive, qui le communiqua à Talleyrand, lequel lui donna sa pleine approbation.

1. Deux forts volumes in-8°, Paris, Imprimerie royale, 1835-1837.



Mais Kieffer désirait être guidé et soutenu dans son travail par le meilleur turcologue français, son maître et ami.

Talleyrand écrivit en conséquence à Ruffin le 12 juin 1806 :

« M. Kieffer, interprète des Relations extérieures, a désiré, monsieur, vous adresser le commencement d'un dictionnaire turc, dont il s'occupe. M. Kieffer aura beaucoup plus de confiance dans son travail, si vous voulez bien le revoir, et j'aurai l'honneur de vous en faire passer la suite à mesure qu'il me l'aura adressée. L'utilité dont peut être cet ouvrage pour l'étude des langues orientales vous portera, monsieur, à l'examiner avec quelque soin; personne n'est plus en état que vous de le perfectionner et personne n'est plus disposé à faire une chose utile à l'instruction des jeunes de langue et au service de Sa Majesté. »

Ruffin ne pouvait que répondre affirmativement à une demande formulée par son ministre en termes si flatteurs pour son amour-propre.

Un courant de remarques linguistiques et grammaticales s'établit donc entre Paris et Constantinople. Les courriers du ministère emportaient à Constantinople les feuilles préparées par Kieffer et les rapportaient à Paris avec les corrections et les additions de Ruffin.

Deux lettres de Ruffin confirment sa participation à l'élaboration du *Dictionnaire*. Il écrit à d'Hauterive le 30 décembre 1806 :

« Mon laborieux confrère, M. Kieffer, a entrepris sous les heureux auspices du Prince ministre et d'après vos excellents conseils un ouvrage qui serait de la plus grande utilité, et je serais très flatté de pouvoir contribuer en quelque chose à son succès; mais je dois avant tout vous avouer ingénument et hors de toute fausse modestie que je me sens incapable de corriger son plan ou de l'améliorer comme il l'attend de moi; que j'ai cherché à m'environner des lumières d'autrui; que presque tous ceux que j'ai consultés ont des méthodes confuses et très opposées à la nôtre, soit pour rendre dans nos caractères l'orthographe turque, soit pour l'admission dans cet idiome des mots arabes et persans. Il m'a fallu en conséquence renoncer à tout secours étranger et malheureusement j'ai été si occupé qu'il m'a été impossible de me recueillir et de méditer sur l'objet; mais j'y donnerai toute mon attention dès que je pourrai en disposer. Je m'estimerai heureux si je pouvais ajouter, ne fut-ce qu'un grain de sable, à la masse du travail, de l'érudition et des connaissances d'un homme aussi estimable et d'un ami aussi solide que M. Kieffer. Souffrez que je vous demande pour lui la continuation de votre bienveillance et qu'il trouve ici l'assurance de mon invariable attachement. »

Cependant Ruffin travailla plus qu'il ne voulait bien le dire, puisqu'il écrivait à Talleyrand le 29 janvier 1807 :

« Monseigneur, permettez que j'adresse à Votre Altesse vingt-huit feuilles du *Dictionnaire* entrepris sous ses auspices par M. Kieffer. Plus j'avance dans la revision de cet ouvrage qu'elle a daigné recommander à mon zèle et plus j'en apprécie l'heureux projet et l'habile rédaction. »

Trois semaines plus tard, quand l'escadre anglaise commandée par l'amiral Duckworth menaça Constantinople d'un bombardement, qui aurait pu détruire cette ville si facile à incendier <sup>1</sup>, Ruffin pensa à sauver les feuilles du *Dictionnaire* :

« Dans ce moment, écrit-il le 22 février 1807 au ministre des Relations extérieures, où la présence d'une escadre anglaise menace de mettre à feu et à sang une capitale de huit cent mille âmes qui peut aisément fournir deux cent mille hommes armés, si tous les Français n'en sont pas immédiatement chassés, il me paraît prudent de soustraire aux chances de l'événement le plus que je pourrai du travail de M. Kieffer, et je tiens prêt par le premier courrier que le général ambassadeur jugera convenable d'expédier à Votre Altesse huit feuilles in-folio ci-jointes du *Dictionnaire* turc, qu'elle a eu la bonté de me faire passer avec ordre de le reviser et d'y faire mes observations. Je compte pour bien peu de chose l'attention et le soin que j'ai dû y donner; mais je serais affligé de la perte d'un ouvrage utile qui a coûté un long labeur à M. Kieffer et qui m'a été recommandé par Votre Altesse. »

Le travail de rédaction et de revision continue de 1808 à 1811, non sans quelque ralentissement.

Le 7 juin 1811, Ruffin joignait à l'envoi de feuilles du *Dictionnaire* au ministre des Relations extérieures, qui était alors le duc de Bassano, la lettre suivante :

« J'ai adopté de tout mon cœur le succès du travail de M. Kieffer et l'ai doté de toute ma chétive érudition orientale. Je m'estimerai fort heureux, Monseigneur, si ce travail, que nos nouvelles possessions limitrophes de l'Empire ottoman peuvent faire considérer comme utile aux Français de tous états qui doivent nécessairement communiquer avec les Turcs, leurs anciens amis devenus leurs voisins, paraissait à Votre Excellence mériter quelque attention, Elle voulait bien encourager M. Kieffer à accélérer en tout ce qui peut dépendre encore de son zèle infatigable, l'entière définition de son projet. Un seul regard de bonté de Votre Excellence sur mon collègue nous comblerait tous deux d'honneur et de satisfaction. »

1. Voy. 3<sup>e</sup> partie, chap. V.



Cette lettre attira l'attention du duc de Bassano sur le *Dictionnaire* et réveilla celle d'Hauterive. Kieffer fut encouragé et invité à amplifier son travail.

Se sentant soutenu par ces personnages, il conçut un nouveau plan qu'il exposa à Ruffin dans une très longue lettre datée du 14 décembre 1811 :

« J'ai profité, mon respectable ami, de la lettre que vous avez eu la bonté d'écrire au ministre pour lui recommander mon travail sur le dictionnaire turc, pour parler de nouveau de ce travail à M. d'Hauterive et des nombreuses corrections et additions que vous avez bien voulu y faire. J'ai trouvé chez ce respectable ami et protecteur toute la bienveillance que je pouvais espérer de lui. Il m'a engagé à lui remettre un mémoire détaillé sur le plan de notre travail et sur l'utilité qui en pourra résulter pour les Français établis au Levant; et il m'a promis de faire au ministre un rapport favorable sur notre ouvrage. Il a tenu sa promesse, et Son Excellence le duc de Bassano a décidé que notre Manuel serait imprimé aux frais et sous les auspices du Ministère des Relations extérieures. Mais le ministre et M. d'Hauterive ont paru désirer que nous donnions à cet ouvrage toute l'étendue et la perfection dont il est susceptible. Il était avant tout nécessaire de connaître le nombre de pages auquel le travail actuel s'élèverait lorsqu'il serait imprimé. Un essai fait à l'Imprimerie Impériale fait présumer qu'en employant le format in-4°, à deux colonnes par page le tout formerait environ 800 pages, mais dans ce volume est comprise la prononciation en caractères français des phrases turques, et d'après votre conseil je me suis décidé à la supprimer, ce qui causera une diminution de près d'un tiers et réduira notre volume à 550 ou 600 pages, tandis que j'aurais voulu le porter à 1.000 ou 1.200 pages, ce qui paraît aussi être le désir de M. d'Hauterive en m'engageant à donner à notre travail plus d'étendue et de perfection. Il s'agit donc d'aviser aux moyens de remplir ce vœu et je vais vous soumettre, mon respectable maître, les idées qui se sont successivement présentées à mon esprit en réfléchissant sur cet objet. Je désire qu'elles obtiennent votre approbation. J'espère surtout que vous ne me refuserez pas la prière de permettre que votre nom soit mis en tête de notre travail perfectionné et que mon nom paraisse sous l'égide protectrice du vôtre. Vous m'avez déjà laissé entrevoir cet espoir, et maintenant qu'il est question de refaire pour ainsi dire tout ce que nous avons déjà fait, j'ai besoin de cet espoir pour reprendre ce travail avec plus de courage que jamais et pour le porter à ce point de perfection qui soit digne de la haute réputation dont vous jouissez dans toute l'Europe. Je prévois, à la vérité, dans le travail que j'ose vous proposer un nouveau sacrifice de votre part, la nécessité de prolonger encore votre séjour à Constantinople jusqu'au moment au moins où le manuscrit sera complètement achevé; mais toute votre vie n'a été qu'une suite non interrompue de sacrifices offerts par vous à la patrie. J'aime donc croire que vous ne refuserez pas de lui offrir ce dernier en considérant les avantages que notre travail procurera à ceux qui se livreront à l'étude de la langue turque ».

Kieffer expose alors les moyens propres à accroître l'étendue du *Dictionnaire*.

Le premier, c'est d'ajouter aux mots turcs déjà expliqués dans la première version du travail des *exemples*, qu'il faudrait « choisir de préférence dans le langage usuel et arranger de manière qu'on y trouve le régime des verbes ». La lecture des *Capitulations* qui règlent les rapports de la Porte avec les Puissances européennes a déjà procuré quelques exemples à Kieffer, celle des *Recueils de proverbes* en accroîtrait le nombre. On pourrait également former des phrases turques en rappelant les événements contemporains, tels que la prison de la légation de France aux Sept Tours en 1798, et la défense de Constantinople par le général Sebastiani contre la flotte anglaise en 1807.

« Personne au monde plus que vous, écrit Kieffer à Ruffin, n'est en état de fournir ces exemples et de les rendre intéressants à cause de vos connaissances étendues sur l'histoire, la législation, l'administration, les usages et les coutumes des Ottomans. Vous en aviez, à la vérité, déjà fourni un grand nombre, mais votre vaste érudition ne s'épuisera jamais. »

Mais pour étendre le *Dictionnaire* il faudrait surtout ajouter de nouveaux articles, augmenter le nombre des mots turcs cités, traduits et expliqués.

On en relèvera certainement dans divers dictionnaires ou ouvrages turcs, tels que le dictionnaire turc-arabe publié à Constantinople en 1802, le dictionnaire persan turc appelé *Burham kali*, le dictionnaire turc persan de Es'ad effendi intitulé *Kital Lehdjet ul-loghat*, publié en 1801, la chronique turque de Saad-uddin. Kieffer a extrait d'une géographie turque des noms de régions, de villes et de cours d'eau. Son ami Langlès, conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque impériale, qui approuve le plan de ce *Dictionnaire*, lui a déjà communiqué des manuscrits contenant des règlements sur l'administration de l'Empire ottoman et lui a promis le *Kanoum Namé* de Soliman.

Autre source d'information : les ouvrages sur la Turquie d'écrivains occidentaux qui ont inséré dans leur texte des mots turcs, tels que le *Tableau de l'Empire ottoman* par d'Ohsson, les *Mémoires* du baron de Tott, le *Traité sur le Commerce de la Mer Noire* par Peyssonel, les relations de voyage de Tavernier, de Le Chevalier, etc.

Il y aurait encore lieu de recueillir à Constantinople les termes de marine relatifs à la construction et à la manœuvre des bâtiments, les termes professionnels dont se servent les ingénieurs, les pharmaciens, les teinturiers et les artisans. Un des fonctionnaires de l'ambassade, le drogman François Fran-



chini, « qui a beaucoup fait bâtir connaîtra sans doute un grand nombre de ces termes techniques employés par les charpentiers, maçons et serruriers. »

Enfin, il faudrait insérer dans l'ouvrage tous les termes relatifs aux institutions de l'Empire ottoman.

« Mais un moyen essentiel de donner à notre travail un intérêt encore plus grand et plus général, c'est de saisir toutes les occasions pour donner des notions exactes et détaillées sur la religion, les établissements religieux, les fondations pieuses, la législation, la jurisprudence, les oulémas, l'administration des provinces, les finances, les diverses branches des impositions et revenus publics, l'organisation des bureaux de la Porte, de l'armée en général, du corps des janissaires, des corps de cavalerie, des zaïms et timariotes de la marine; sur les charges et places de l'Empire depuis le grand vizir jusqu'au dernier commis, sur toutes les charges du sérail et les personnes qui sont attachées au service de Sa Hautesse; en particulier sur le Nizami-Djedid, sur l'organisation des troupes qui en font l'objet et sur les impôts établis pour payer leur solde en un mot notre manuel doit offrir une espèce de statistique sur l'Empire ottoman. »

Comme on le voit, ce n'était rien moins qu'une Encyclopédie de l'Empire ottoman, par ordre alphabétique des mots turcs, que Kieffer se proposait désormais de composer. Vaste dessein, approuvé par Langlès, par d'Hauterive et par le ministre des Relations extérieures.

Kieffer entretient encore Ruffin de leur collaboration dans une lettre du 10 mars 1812 :

« Je vous remercie de l'explication de plusieurs mots et phrases turcs, dont le sens n'avait pas été bien clair pour moi, ainsi que de l'envoi d'une centaine de proverbes turcs avec leur interprétation. J'en ferai usage pour les insérer dans notre Manuel. »

Nous ne possédons aucune des lettres échangées entre Ruffin et Kieffer de 1812 à 1822. Mais il est à présumer qu'ils ralentirent leur commun travail, puis qu'ils le cessèrent complètement. Il n'y est jamais fait allusion dans les documents datant de la vieillesse de Ruffin. Quant à Kieffer, pendant son âge mûr il s'adonna entièrement aux études bibliques, et il entreprit l'œuvre immense de traduire la Bible en turc. Quand il succomba le 29 janvier 1833 le *Dictionnaire* n'avait pas paru.

L'histoire de l'érudition ne compte que trop d'exemples de faillites d'entreprises similaires. Mais, par bonheur, les veilles de Kieffer et de Ruffin ne restèrent pas inutiles.

Le matériel philologique considérable, qu'ils avaient préparé, fut retrouvé

par Xavier Bianchi, secrétaire interprète du ministère des Affaires étrangères, au milieu des papiers laissés par Kieffer.

L'intérêt et la valeur de cette œuvre étaient si évidents que Bianchi sollicita immédiatement du ministre en sa faveur la priorité d'impression à l'Imprimerie Royale sur tous les ouvrages de littérature orientale, y compris une grammaire turque dont il était l'auteur.

« La veuve de M. Kieffer, écrivit Bianchi le 9 mars 1833 au ministre, me confia la mise en ordre des papiers de son mari et la rédaction du catalogue de sa bibliothèque. En préluant ces jours derniers à ce travail, la pièce la plus importante qui me tomba sous la main fut le manuscrit complet d'un Dictionnaire turc français à la rédaction duquel dès l'année 1811 le ministère des Affaires étrangères avait pris le plus vif intérêt. Cet important ouvrage, fruit des travaux réunis de M. Kieffer et du célèbre M. Ruffin, vient d'être examiné par moi avec la plus grande attention. Il est de mon devoir de déclarer, monsieur le Ministre, que ce dictionnaire par l'utilité dont il serait pour le public et particulièrement pour le service du Département des Affaires étrangères a droit d'obtenir la priorité sur tous les ouvrages de littérature orientale, dont l'impression gratuite a été réclamée cette année à l'Imprimerie Royale.

M<sup>me</sup> Kieffer m'ayant prié d'accepter les fonctions d'éditeur du *Dictionnaire* de son mari, je pourrais ajouter au manuscrit de cet ouvrage un certain nombre de mots nouveaux qui lui manquent encore et que je tenais en réserve pour un travail du même genre, dont je projetais l'exécution... Je vous prie, monsieur le Ministre, de vouloir bien avoir la bonté d'obtenir de M. le Garde des Sceaux que l'impression du *Dictionnaire* turc-français de MM. Ruffin et Kieffer soit présentement substituée à celle de ma grammaire turque, qui pourra être remise à une autre époque. »

La demande présentée par Bianchi obtint un plein succès. Le travail de Kieffer et Ruffin était si avancé que deux années plus tard, en 1835, le tome I du *Dictionnaire turc-français*, imprimé à l'Imprimerie Royale, paraissait.

\* \* \*

La collaboration de Ruffin au *Dictionnaire* a pris plusieurs formes.

En premier lieu il a médité sur la nomenclature, c'est-à-dire sur les catégories des mots qui devaient y figurer. Ses papiers personnels contiennent des traces de ce travail préparatoire : listes de mots turcs avec traduction française et de mots français avec traduction turque en regard ; puis une note où on lit : « dimensions et qualité des choses ; armes ; ustensiles ; toutes sortes de mots ; matière et arts ; membres du corps. »



En second lieu Ruffin a traduit, défini et commenté un certain nombre de mots. Pour préciser dans quelle mesure, il faudrait posséder le manuscrit original du *Dictionnaire*, ces feuilles rédigées par Kieffer, qui étaient transportées à Constantinople par les courriers du ministère, puis rapportées à Paris chargées des corrections et des additions de Ruffin. Mais nous ne possédons pas ce document.

En troisième lieu, certains articles ont été rédigés en entier et signés par Ruffin. Fier de s'appuyer sur l'autorité de l'orientaliste, dont la mémoire était encore très vivante en 1835, sur l'autorité du « célèbre M. Ruffin », comme il le qualifie dans sa lettre du 9 mars 1833, Bianchi a inséré intégralement ces articles.

« Le dictionnaire... renferme souvent sur l'histoire, l'administration, les mœurs et les usages des Ottomans des articles, auxquels les auteurs ont dû donner plus d'étendue et de développement que n'en comportent les Dictionnaires ordinaires... Plusieurs de ces articles nous ont paru d'autant plus utiles qu'ils sont le fruit du savoir et de la vieille expérience de M. Ruffin, diplomate et homme de bien, dont le nom seul rappelle tant de services rendus à la France et qu'un séjour de plus d'un demi-siècle en Turquie mit à même d'acquérir une connaissance théorique et pratique si étendue et si approfondie de la langue, des usages et du vrai caractère des Ottomans <sup>1</sup> ».

Le *Dictionnaire* bénéficia encore des recherches historiques auxquelles Ruffin se livra en 1805, pendant qu'il négociait avec la Porte pour obtenir qu'elle reconnût à Napoléon le titre de padichah :

« *Padichah*. Monarque, empereur. *Padichah* suivant le savant commentateur Soudi est composé de *pad*, préservateur, conservateur et de *chah*, roi, et il signifie protecteur de roi, ce qui comporte une supériorité de puissance et répond au mot *empereur*. Aussi les Ottomans, qui ne donnent au roi de Perse que le titre de *chah*, réservent-ils pour leur prince le titre de *padichahi ali osman*.

Le Grand Soliman ne fit aucune difficulté de reconnaître François I<sup>er</sup> pour *padi-chah* de France; et depuis ce temps-là nos monarques non seulement en Turquie, mais en Perse, dans l'Inde et chez tous les princes musulmans, furent les seuls souverains de l'Europe en possession de cette qualification qui fut traduite en français par celle d'*empereur*. L'empereur d'Allemagne n'avait à la Porte que le titre de *nemitché tchaçari*,

1. Ruffin est entre autres l'auteur des articles suivants : *Aghvan*, peuple belliqueux, qui s'est rendu fameux dans l'histoire de Perse; *Erzaq*, biens richesses; *Kharedj*, tribut annuellement payé par les sujets non mahométans de l'empire ottoman (article remarquable sur l'origine des rayas dans l'Empire); *Derviche*, moine musulman; *Balyk Khané*, réservoir poissonneux, vivier et lieu d'entrepôt et d'arrêt où les grands vizirs destitués étaient traduits provisoirement jusqu'à ce que le Grand Seigneur eût prononcé sur leur sort.

César d'Allemagne. La cour de Vienne, à la conclusion de chacun de ses traités, avait voulu exiger la qualification de *padichah*; mais la Porte, cédant enfin aux circonstances, préféra de lui donner le titre en latin de *rouma imperathori* ou de *imperathor roumanorum*. Le czar de Russie était qualifié dans le protocole turc : 1<sup>o</sup> de *moscov lehari* et ensuite de *roucié lehari* jusqu'en 1739. Ce fut par la médiation de la France à cette époque et dans le traité de Belgrade que la czarine fut qualifiée pour la première fois de *djumlé rouciélèrun imperathorilchari*, impératrice de toutes les Russies. Elle exigea et obtint l'addition de *vé padichahi* en 1774, par le traité de Cainardji. Napoléon fut reconnu sous le double titre d'*imperator* et de *padichah* en décembre 1805. »

Le *Dictionnaire turc-français* dépasse donc les proportions d'un simple lexique. Par les éclaircissements et les notices historiques, dont ils enrichirent certains articles, les auteurs l'ont élevé au rang d'un traité de l'administration, des institutions et des usages de l'Empire ottoman au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui encore il peut être consulté avec profit par les personnes, qui sans être orientalistes de profession, étudient les pays du Levant.

On a pu juger de l'importance de la part qui revient à Ruffin dans la composition de ce *Dictionnaire*. Kieffer lui avait demandé en 1811 de joindre sa signature à la sienne. Quand l'ouvrage parut en 1835, ce fut donc à tort que son nom fut omis dans le titre, qui aurait dû être formulé ainsi : *Dictionnaire turc-français*, par J.-D. Kieffer, P. Ruffin et T. X. Bianchi.

Fac-similé d'une lettre de Ruffin à Silvestre de Sacy<sup>1</sup>.

Je suis aussi touché que flatté de la bonté que vous avez  
de partager tous mes regrets en voyant mon épil s'éclaircir.  
Je vous prie de croire que le désir de faire excuser, Monsieur,  
une plus ample connaissance et de la culture pour mon  
instruction m'a été pour beaucoup dans les motifs, qui me font  
doucement soupirer après l'instant où je reverrai  
Paris. il y a déjà 18 ans que j'en suis sorti pour la dernière fois et  
j'entre dans ma 67<sup>e</sup> année.  
J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération et  
le plus sincère attachement  
Monsieur

Votre très humble et  
obéissant serviteur  
Ruffin

1. Voir leur correspondance, p. 170-177.



### CHAPITRE III

## RUFFIN ET LES ORIENTALISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

### I. — Correspondance de Ruffin avec Silvestre de Sacy.

Commençons par le plus illustre des orientalistes ses contemporains, Antoine Isaac Silvestre de Sacy. Ils ne semblent pas s'être jamais vus, ce qui est singulier, Silvestre de Sacy jouissant déjà d'une véritable notoriété scientifique et ayant été membre de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles Lettres, quand Ruffin quitta la France définitivement en 1795.

Leur correspondance ne paraît avoir commencé qu'en 1808; Silvestre de Sacy fut donc pour Ruffin une relation de vieillesse.

Les travaux de Sacy sur la littérature orientale, voilà le sujet que Ruffin traite de préférence dans ses lettres. Bien qu'il se défendît d'être un savant, il se plaisait à la lecture des mémoires savants et il accueillait avec reconnaissance ceux dont Sacy le gratifiait.

« J'ai lu, écrit-il le 29 mars 1811, avec toute l'attention qu'excite en moi tout ce qui sort de votre plume et tout ce qui me vient de votre main les quatre brochures intitulées : *Notices* sur l'ouvrage de M. Hammer <sup>1</sup>, sur celui de M. Fraehn de Rostock, professeur des Langues orientales en l'Université de Kazan <sup>2</sup>, *Discours* sur les traductions d'ouvrages écrits dans ces langues <sup>3</sup> et enfin *Extrait* du *Moniteur* n° 245, an. 1810, sur votre grammaire arabe. C'est à M. Sedillot lui-même, dont je n'ai pas le bonheur d'être connu, que je voudrais adresser mon compliment bien sincère sur le compte

1. *Ancient Alphabets and hieroglyphic characters explained*; with an account of the Egyptian priests, their classes, initiations, and sacrifices in the arabic language, by Ahmad Bin Abubekr Bin Washish, and in English by Joseph Hammer, Londres 1806. Compte-rendu publié par Silvestre de Sacy dans le *Magazin encyclopédique*, t. VI, p. 145-175.

2. *Description de quelques monnaies frappées par les princes de la famille de Saman et de celle du Bowaih*, par M. Chr. M. Fraehn. Compte-rendu publié dans le *Magazin encyclopédique*, t. IV, p. 186-201.

3. *Discours sur les traductions d'ouvrages écrits en langues orientales* (Discussion de la Classe d'histoire et de littérature ancienne). Paris, 1810, in-8°, 36 pages.

lumineux qu'il a rendu dans ce journal du chef-d'œuvre le plus parfait, qui existe selon moi, en fait de grammaire en général. Je me garderai bien d'ajouter un mot à cette courte définition, car ce n'est pas un éloge que j'ai intention de faire. Ce qu'en dit M. Sedillot dans son éloquente notice ne laisse plus rien à désirer. Venons-en à vos deux notices et à votre discours.

Que j'ai été édifié, Monsieur, de l'aimable équité qui caractérise chacun de vos jugements et de l'impartialité de votre critique, qui ne connaît point d'exception! J'ai admiré l'indulgence avec laquelle vous avez traité le style arabe du professeur de Kazan et l'extrême urbanité de votre censure, qui se borne à lui soumettre deux doutes sur ses expressions. Je me trompe peut-être, mais je crois deviner le motif de tant de ménagements et d'égards pour M. Fraehn, c'est la joie intérieure dont vous n'avez pu vous défendre en voyant la culture des langues orientales propagée jusqu'à deux pas de la Sibérie, et c'est cette culture que vous avez voulu encourager...

J'ai vu avec une satisfaction plus aisée à sentir qu'à exprimer les arguments irrésistibles par lesquels vous avez détruit les prestiges que la bouillante imagination de M. Hammer prêtait à sa prétendue trouvaille en Egypte. Il en était très glorieux pendant son séjour à Constantinople, mais il la vantait plus au Palais d'Angleterre qu'au Palais d'Autriche même, où il était employé avec distinction, mais où à commencer par M. l'Internonce il existait et existe encore de sages et justes appréciateurs des manuscrits orientaux. Le sien avait aux yeux des Anglais non seulement le mérite de la vétusté, de la vérité et tous ceux qu'on lui supposait, mais surtout le prix inestimable d'une découverte qui avait échappé aux recherches des savants français. C'était une prise faite sur les ennemis. Aussi ce manuscrit avait-il été de préférence traduit en anglais. Combien ces messieurs ont-ils déchiffré de caractères hiéroglyphiques à l'aide des alphabets contenus dans ledit manuscrit? Je n'ai rien entendu dire des effets miraculeux de ces clefs... Quoiqu'il en soit, Monsieur, grâce à vous la prétendue découverte est réduite à sa valeur réelle et nos savants n'ont point à se reprocher de s'être laissé souffler une pièce bien importante. »

Ruffin suit les travaux de son éminent correspondant. Le 21 avril 1812, il lui exprime son admiration pour sa traduction de la *Relation de l'Egypte* par Abd Allatif; le 15 août 1812, il se félicite d'apprendre qu'une édition des *Séances* de Hariri avec des gloses arabes est en préparation : « Dieu vous rende vos *cælestia dona* ».

Quelques années plus tard, le 25 octobre 1817, il sollicite discrètement des *Extraits* des articles publiés par Sacy dans le *Journal des Savants*.

« Le *Journal des Savants*<sup>1</sup> pénètre partout et nous l'avons à Constantinople, mais un peu tard. Il est fâcheux pour nous, pauvres orientalistes, que le nombre des exem-

1. Le *Journal des Savants* avait cessé de paraître en 1792. Un essai de résurrection tenté en 1797 avait échoué. La publication du *Journal* fut restaurée en septembre 1816 et



plaires qu'il est permis à chaque membre de faire tirer à part soit réduit à douze. Hélas! qui peut se flatter d'être admis *iam paucos inter electos*? Je me résignerais, à mon corps défendant, à l'exclusion pour mon propre compte, mais je vous avoue, Monsieur le Baron, qu'il me serait extrêmement pénible d'y consentir pour celui de M. l'Inter-nonce<sup>1</sup>. Ayez la bonté de m'adresser votre don et d'être persuadé que vous aurez fait deux heureux à la fois. »

La lettre du 18 juin 1819 contient une profession d'admiration pour l'œuvre de Silvestre de Sacy.

« J'attends que votre édition de Hariri paraisse pour m'en procurer un exemplaire. Je m'en fais une haute idée d'après celle que tous nos orientalistes ont de tout ce qui sort de votre plume si exercée dans l'art de l'enseignement que personne ne possède, suivant moi, à un degré aussi éminent que vous. Vous agréerez, j'espère, avec votre indulgence ordinaire ce témoignage sincère de mon admiration pour un talent dont le ciel vous a spécialement doué et après lequel j'ai vainement soupiré moi-même pendant ma longue carrière, quoiqu'il ait été dès le principe le but constant de mes vœux et de mon application. Je suis parvenu souvent à comprendre, mais rarement à me faire entendre par les autres, comme je l'eusse désiré. Aussi ne me suis-je jamais donné que comme un passable praticien dans les langues orientales. »

A ses louanges, Ruffin joint parfois des renseignements sur les usages que lui, orientaliste d'Orient, est en mesure de procurer à l'orientaliste parisien. Nous avons raconté plus haut (t. I, p. 18), comment il lui avait expliqué le véritable sens du mot *kilitch*, grâce à une observation faite en Crimée dans sa jeunesse. Dans sa lettre du 2 octobre 1813, il définit le mot *sépét* avec quelques exemples piquants à l'appui.

« Il n'y a pas de doute que le mot ne soit turc et ne signifie proprement panier, corbeille, et certain coffre ovale fait de joncs et revêtu d'une peau de cheval, qui, posé sur l'un des deux crochets du bât de la bête de somme et équilibré par un coffre pareil placé sur l'autre crochet forme une charge complète. Nos caisses et nos malles sont par leurs formes et par leurs poids beaucoup moins portatives que les *sépés*, quoique plus fortes et plus rares, et plusieurs de nos voyageurs prennent le parti de les échanger, pour plus grande commodité, contre ces coffres du pays, dont les *kiradjis* ou voituriers turcs se chargent plus volontiers, parce qu'ils sont moins sujets à blesser leurs animaux.

continué depuis lors. Silvestre de Sacy fut membre du « Bureau » dès 1816 et donna au recueil un grand nombre d'articles. Cf. une histoire du *Journal des Savants* par Gaston Paris dans le cahier de janvier 1903 du *Journal des Savants*, p. 5-34.

1. Le baron de Stürmer.

Les femmes, que la jalousie musulmane commande de tenir voilées même dans les voyages, et les enfants encore hors d'état de se tenir à cheval sont ainsi mis dans ces paniers découverts et moyennant un autre panier placé de l'autre côté en contrepoids, ils vont en poste, au besoin par les chemins les plus difficiles et qui sont impraticables pour les *arabas* ou chariots. Les jeunes fils de MM. Dantan et Fleurat, deux de nos interprètes de l'ambassade, ont été *novissime* conduits par la Bosnie et par l'Albanie de cette manière jusqu'aux frontières pour se rendre à Paris, où ils étaient appelés comme élèves de Sa Majesté en langues orientales. Les héritiers des fiefs connus en Turquie sous le nom de *ziamet*, de *timar*, de *kilidg*, lorsqu'ils sont trop jeunes pour monter à cheval, devant cependant, par la loi constitutionnelle de l'Etat, comparaître en personne à la revue générale sur le théâtre même de la guerre, s'y rendent en *sépél*, c'est-à-dire en panier, comme j'en fus témoin oculaire ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous l'écrire, en présence du fameux khan des Tartares, Krim Guéraï, en 1768 <sup>1</sup>. »

\*  
\*  
\*

La recherche des manuscrits orientaux qui occupa Silvestre de Sacy toute sa vie et le concours que Ruffin lui donna forment encore la matière de leur correspondance.

Silvestre de Sacy adressa au général ambassadeur Sebastiani une liste de six ouvrages qu'il désirait faire entrer à la Bibliothèque impériale : les *Pro-égomènes* d'Ibn Khaldoun en deux exemplaires; la traduction de cet ouvrage en turc; « l'*Histoire* écrite par ce même auteur arabe » <sup>2</sup>; le *Traité des Religions et des Sectes* de Mouhamed ibn Abd ul Kerie elchchristani; le dictionnaire turc persan intitulé *Kital Lehdjet ul loghat*.

Sebastiani espéra obtenir ces manuscrits de Sélim III lui-même. La Tour Maubourg le rappelait à Ruffin onze ans plus tard dans une lettre du 6 novembre 1818 :

« Vous souvenez-vous, Monsieur, que dans l'espace assez court qui sépara la tentative des Anglais sur Constantinople et la mort de sultan Selim <sup>3</sup>, le général Sebastiani demanda à ce prince la permission d'entrer dans les salles du sérail, où il supposait que se trouveraient de précieux manuscrits, pour rechercher et prendre ces objets inutiles aux Musulmans; que la Porte, sans vouloir refuser tout à fait, éluda cependant cette demande, en disant qu'on épargnerait à l'ambassadeur la peine d'une telle

1. Exactement en 1769.

2. Il s'agit de l'*Histoire des Arabes et des Berbères*.

3. La Tour Maubourg entend la déchéance de Selim III.



recherche et qu'on lui enverrait tout ce qui se trouverait en ce genre au sérail; qu'en effet on nous apporta une malle pleine de gros livres parmi lesquels il ne se trouva d'intéressant qu'un manuscrit des ouvrages de Ptolémée et un ou deux autres livres, que le général Sebastiani emporta. Les autres n'étaient guère que des missels du rite grec sans intérêt. »

Pour réparer cet insuccès, Sebastiani ayant chargé Ruffin de se procurer ces manuscrits, un exemplaire des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun fut acquis moyennant quatre-vingts piastres.

« Quant au prix de 80 piastres, il me paraît bien raisonnable, écrit Ruffin à l'ambassadeur le 17 octobre 1807. Hassan Refik Keredji effendi qui a possédé ce manuscrit y a écrit trois fois au commencement et à la fin qu'il l'avait acheté en 1176 [Hégire] (il y a 46 ans) 50 piastres, qui valaient alors près de 150 piastres, les livres orientaux augmentant de valeur en vieillissant, surtout lorsqu'ils ont passé par les mains de savants, qui les ont collationnés, corrigés et enrichis d'annotations marginales. »

La réception de ce manuscrit unique ne donna pas entièrement satisfaction à Silvestre de Sacy, qui le 3 juin 1809 écrit à Ruffin :

« Vous n'ignorez certainement pas, Monsieur, que j'avais adressé à Son Excellence M. le général Sebastiani une note d'ouvrages qu'il serait important de procurer à la Bibliothèque impériale. Je ne doute pas que si le général fût resté plus longtemps à Constantinople il n'eût mis beaucoup de zèle à faire chercher ces ouvrages. Je ne sais pas si aujourd'hui la chose est possible; dans le cas où elle le serait, j'ose vous prier d'en parler à M. La Tour Maubourg et de l'engager à se faire représenter ces notes. Je crois d'ailleurs que M. Ducaurroy doit en avoir un double. Vous sentez mieux que personne, Monsieur, combien il est intéressant de prévenir une révolution qui peut détruire pour toujours des monuments précieux de la littérature orientale. Je regrette de n'avoir pas eu il y a cinq ou six ans l'idée d'offrir mes services au gouvernement pour aller sur les lieux faire cette recherche. Je me serais dévoué volontiers à cette entreprise à laquelle j'aurais tâché d'apporter plus de critique que n'ont fait en général ceux qui ont été chargés de semblables commissions. J'aurais d'ailleurs tiré d'autres avantages de cette mission, surtout celui de faire une connaissance plus particulière avec vous, Monsieur, et de profiter de vos lumières et de votre longue expérience. Je vous renouvelle l'assurance de mon sincère attachement et de la très grande estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

SILVESTRE DE SACY. »

« S. E. M. le général Sebastiani m'avait en effet parlé dans le temps de la Note, que vous lui aviez transmise, d'ouvrages orientaux à procurer à la Bibliothèque Impériale, répond Ruffin le 24 septembre 1809. Je fus même consulté sur l'achat de certains

*Prolégomènes*, etc. Mais je ne sais point où cet ambassadeur en est resté de l'exécution de cette commission importante, dont il avait été distrait, malgré lui, par des objets majeurs survenus dans l'intervalle et qui ont pu même faire perdre de vue la Note en question et en rendre la représentation à M. La Tour Maubourg très difficile, pour ne pas dire impossible. Je croirais donc que le parti le plus sûr serait que vous lui en fissiez tenir une copie, à moins qu'elle ne se trouvât, comme vous le présumez, au pouvoir de M. Ducaurroy. J'attends le retour de cet habile instituteur et de M. le Chargé d'affaires, qui tous deux sont à la campagne pour peu de jours, et je m'empresserai de m'entendre avec eux sur ce point. Vous ne devez point douter que l'un et l'autre, pleins d'estime pour votre personne et animés du désir de contribuer à l'avancement de la littérature orientale, ne fassent les plus grands efforts pour satisfaire à votre demande. Je sens qu'elle peut rencontrer des difficultés et exiger de longues recherches; mais ma faible conception répugne encore à comprendre qu'il soit aussi instant que vous paraîsez le croire de prématurer une acquisition que *nous ne serions plus à temps de faire*. Je serais bien embarrassé s'il me fallait rendre raison de ma répugnance à cet égard. Provient-elle de la peine que l'on a dans un âge avancé à renoncer aux anciens systèmes et à saisir les grandes hypothèses? Serait-ce plutôt qu'en adoptant celle dont il s'agit, j'envisage seulement l'événement qui doit la réaliser comme moins prochain? ou enfin trouverais-je dans cet événement même, qui vous fait appréhender la destruction des monuments précieux de la littérature orientale, plus de moyens et de facilités que nous n'en avons aujourd'hui de nous enrichir de ces dépouilles opimes? Je ne me permets point d'option entre mes rêveries disjonctives, puisqu'en dernière analyse, elles tendent toutes à diminuer vos alarmes. »

Ces dernières phrases font allusion à la crainte exprimée par Silvestre de Sacy d'un bouleversement total de l'Empire ottoman, à la suite des graves événements survenus en 1807 et en 1808 à Constantinople : renversement et mort tragique de Selim III, règne éphémère de Mustapha IV, avènement de Mahmoud II. On remarquera avec quel tact Ruffin rassure son confrère.

Profitant du conseil, Silvestre de Sacy confia en février 1810 à Thomas Ruffin, retournant en Turquie, un « Etat des manuscrits à rechercher à Constantinople pour la Bibliothèque Impériale », où l'on relève notamment les titres des ouvrages d'Ibn Khaldoun, d'Ebn Ali Osaïba, de Maçoudi, d'Aboul Faradj, d'Aboul Mahassen, de Makrizi, d'Iacout, d'Ibn Haukal, d'Ebn el Bakri, de Cazwini, d'Hamza ben Huseïn, de Novaïri, de Tabari, d'Edrisi.

En 1813, Silvestre de Sacy commençant à recueillir les éléments d'une « Etude sur le *Livre de Calila et Dimna* » fait encore appel au concours de Ruffin.

« M. de Dietz a été cause que je me suis occupé de recherches historiques sur les fables de Pidpaï. A cette occasion j'ai voulu connaître la version hébraïque de ce livre,



faite d'après le texte arabe et qui traduite en latin dans le XIII<sup>e</sup> siècle par un Juif converti, nommé Jean de Capoue, a produit les premières traductions castillane, allemande, italienne et française. Cette version hébraïque faite, dit-on, mais sans preuves suffisantes par un rabbin, Joel, n'a jamais été imprimée. Je n'en connais qu'un seul exemplaire manuscrit que possède la bibliothèque impériale de Paris, et j'ai fait une notice de ce manuscrit qui vient d'être imprimée dans le tome IX des *Nol.* <sup>1</sup>. Je désirerais bien savoir, si l'on pourrait trouver à Constantinople, ou dans le Levant, un manuscrit complet de cette version... J'y mets d'autant plus d'intérêt que j'ai commencé une édition complète du texte arabe de ce livre et que ce texte ayant été fort altéré et interpolé par les copistes qui ont cru l'embellir, il serait utile de consulter la traduction hébraïque, qui selon toute apparence doit être au plus tard du XII<sup>e</sup> siècle. » (28 septembre 1813).

Ruffin confia la recherche de ce manuscrit à deux habitants de Constantinople, particulièrement qualifiés pour y réussir, nommés Marco et Abraham Fua.

Le 9 novembre 1814, Silvestre de Sacy informe son ami que son ouvrage est en voie d'achèvement.

« Nos travaux littéraires reprennent leur cours ordinaire. Ils trouvent même un puissant appui dans notre aimable ministre de l'Intérieur, M. l'abbé de Montesquiou. Mon édition du livre arabe de *Calila* marche assez bien et je compte obtenir une souscription du gouvernement pour celle des *Séances* de Hariri. »

Le travail, auquel Ruffin avait dans une certaine mesure apporté son concours, parut en 1816 sous ce titre : *Livre de Calila et Dimna ou fables de Bidpai en arabe précédées d'un mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites dans l'Orient.*

De l'orientalisme, Silvestre de Sacy passait parfois à des sujets généraux ou personnels; dans une lettre du 15 juillet 1815 par exemple :

« Votre aimable lettre du 12 janvier 1815 m'est arrivée au moment où le bonheur de la France échappait de nos mains, où un crêpe funèbre allait remplacer l'aimable couleur des lys...

Mais grâce à Dieu l'orage est passé et l'espoir renaît dans les cœurs. Il est vrai que

1. Notice d'un manuscrit hébreu de la Bibliothèque Impériale n° 510, contenant un fragment de la version hébraïque du livre de « *Calila et Dimna* » ou « *Fables de Bidpai* », le roman intitulé « *Paraboles de Sendabad* » et divers autres traités. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. IX, 1<sup>re</sup> partie, p. 397-466.

jamais torrent ou inondation n'a laissé à sa suite des ravages pareils à ceux dont la France présente aujourd'hui partout l'effrayant aspect, et dire qu'il se trouve encore des hommes assez imbéciles ou plutôt assez perfides pour imputer au retour des Bourbons tous les maux, dont nous a accablés le retour de Bonaparte. Espérons que le bon sens succédera à la folie et des jours plus heureux à vingt-six ans de tribulation.

Vous aurez bien deviné, Monsieur, que ma première démarche au moment de la retraite du roi a été de donner ma démission de la place de Recteur de l'Université de Paris, dont j'avais à peine commencé les fonctions. Quoique cette place me convienne peu, je suis disposé à la reprendre si le roi le veut. J'ignore encore quelles sont ses intentions à cet égard. L'administration considérable attachée à cette place m'effraie et me déplaît, mais je crois devoir donner en l'acceptant une preuve de mon dévouement et d'ailleurs elle m'offre quelques avantages pour ma nombreuse famille. »

## II. — Ruffin et Langlès.

Un autre éminent orientaliste français contemporain, Louis Langlès, membre de l'Institut et administrateur de l'Ecole des Langues orientales vivantes, avait dans sa jeunesse suivi les cours de Ruffin au Collège de France et il avait conservé de lui un souvenir affectueux, comme le prouve la lettre suivante :

*« Paris, ce 3 juin 1807.*

*« Ecole spéciale des langues orientales vivantes près la Bibliothèque impériale.*

Le professeur de langue persane, membre de l'Institut, conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale à M. Ruffin, conseiller d'ambassade, de l'Institut de France, professeur impérial de langue turque.

Monsieur et respectable maître, confrère et ami,

Permettez qu'un élève et un confrère qui n'a jamais cessé et ne cessera jamais de vous chérir et de vous révéler se rappelle à votre souvenir. J'ai appris avec une bien sincère douleur la perte irréparable que vous avez faite. Je ne renouvellerai point vos trop justes douleurs en faisant l'éloge de la digne épouse que vous regrettez. Son éloge est dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue. Il ne faut pas moins que les principes dont vous ne vous êtes jamais départi pour supporter une semblable perte. Et moi aussi je fus époux, j'avais une compagne belle, aimable, bonne, spirituelle et dans la fleur de la jeunesse; je l'ai perdue. Mon digne et respectable ami, cette idée-là ne me quitte jamais, et elle était bien plus poignante, quand je voyais un enfant de deux ans, de la santé la plus délicate qui réclamait des soins féminins. Heureusement que



ma bonne et sensible mère a repris une seconde fois, malgré son âge et ses infirmités tous les embarras de la maternité. Maintenant le petit drôle a sept ans et demi et devient très fort. Il fait déjà le charme de ma solitude et j'ose espérer qu'il sera la consolation et peut-être même la gloire de mes vieux jours, car il annonce beaucoup de disposition et de goût pour l'étude.

« Permettez que je passe des espérances que je forme à la réalité que vous possédez. Monsieur votre fils est depuis quelque temps à Paris, et j'ai le plaisir de le voir fort souvent et de lui prêter même des livres, car il est très studieux. Mais combien je suis loin de m'acquitter envers lui de toute la reconnaissance que je dois à son excellent et vertueux père. Jamais le souvenir de toutes vos bontés ne s'effacera de mon âme. Heureux si je pouvais un jour vous prouver ma gratitude, autrement que par de vaines protestations.

« Vous savez sans doute, Monsieur et ami, que Perille est mort. Il s'était fait nommer professeur en titre. Immédiatement après sa mort j'ai été au ministère de l'Intérieur annoncer l'intention que vous m'aviez exprimée de rester titulaire de la chaire de turc et de persan du Collège de France, en annonçant que s'il passait outre, je réclamerais l'intervention de S. E. le ministre des Relations extérieures. Mes observations ont été écoutées et M. Kieffer est simplement professeur suppléant. Mais M. Silvestre de Sacy a demandé et obtenu qu'on détachât la langue persane pour en faire l'objet d'une chaire particulière. En demandant le rétablissement de la chaire de syriaque, il eut également rempli le but qu'il se proposait et n'eut pas désobligé deux personnes qui n'ont aucun tort envers lui.

« M. Bianchi, un de nos élèves les plus studieux et d'un caractère extrêmement doux que je prends la liberté de recommander à votre bienveillance, aura la complaisance de vous remettre cette lettre et les volumes que j'y ai joints. Je vous prie de les agréer comme un bien faible témoignage de tous les sentiments d'estime, de reconnaissance et d'affection que je vous ai voués pour la vie et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur et respectable ami, votre très humble et dévoué serviteur.

L. LANGLEËS.

*P.-S.* Vous rendriez un bien important [service] à la Bibliothèque impériale, si vous pouviez déterminer S. E. M. l'ambassadeur Sebastiani à nous envoyer un exemplaire de tous les ouvrages orientaux, qui s'impriment à Scutari. Croyez-vous que nous puissions sans indiscretion lui adresser directement cette petite requête? Nous serions encore plus sûrs du succès, si vous daigniez vous charger de cette négociation. »

Cette correspondance ne s'est-elle pas poursuivie, ou bien les pièces en ont-elles été égarées, nous ne savons. En tout cas, Langlès ne manquait aucune occasion de se rappeler au bon souvenir de Ruffin par l'intermédiaire d'Amédée Jaubert, leur ami commun.

## III. — Ruffin et les orientalistes autrichiens.

En 1809 deux orientalistes autrichiens, un savant, Joseph de Hammer l'auteur de l'*Hisloire de l'Empire ottoman*, et un amateur, le comte Wenceslas Rzewuski décidèrent de fonder une revue intitulée : *Les Mines de l'Orient*. Or Ruffin jouissait à Vienne d'une réputation, que lui avaient value les rapports des membres de l'Internonciature à Constantinople, qui, pour la plupart, étaient orientalistes en même temps que diplomates.

L'un des promoteurs de l'entreprise, le comte Wenceslas Rzewuski <sup>1</sup>, sollicite le concours de Ruffin en ces termes :

« Monsieur, J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le prospectus d'un journal qui sera rédigé par MM. de Dombay, de Chabert et de Hammer, trois employés au service de S. M. l'Empereur d'Autriche, qui ne vous sont point inconnus, et versés non seulement dans les langues orientales, mais encore dans la connaissance de l'Orient, dont ils ont parcouru eux-mêmes différentes parties.

« Presqu'un demi-siècle atteste, Monsieur, les nombreux et importants services que vous avez rendus à votre patrie tant à Paris qu'à Constantinople, tantôt négociant avec les Khans de la Crimée et les ambassadeurs de Tipo Saib, et tantôt chargé des affaires du plus grand intérêt de votre cour et de votre nation. Au milieu de tant de travaux, vous avez cependant cultivé les muses orientales. Votre profonde expérience dans les affaires n'est égalée que par l'étendue de vos lumières en fait de littérature orientale. Je sais même que vous avez toujours encouragé par vos bontés ceux qui se sont voués à l'étude scientifique des langues orientales. Voilà, Monsieur, ce qui m'encourage à vous demander votre concours à cette entreprise et ce qui autorise la liberté que je prends de vous envoyer les deux incluses pour MM. Rousseau et Jouannin, que je prie de vouloir bien être du nombre de nos collaborateurs.

« J'ai l'honneur de vous inviter vous-même à en augmenter le nombre par des renseignements curieux et intéressants que vous êtes mieux en état que personne de donner par la connaissance des langues que vous parlez et des lieux que vous habitez depuis si longtemps. Si vous nous faites l'honneur de prendre une part active à cet ouvrage en l'ornant par vos observations, notices ou traductions, j'aurai le plaisir de

1. Le comte Wenceslas S. Rzewuski, né en 1765, appartenait à une grande famille polonaise. Son grand-père et son père avaient joué un certain rôle dans les révolutions de Pologne. Non content d'étudier théoriquement les langues orientales à Vienne, le comte Rzewuski partit en 1817 pour le Levant, s'établit à Alep, puis à Bagdad, se donna un nom arabe, et adopta les usages des Orientaux. Rentré en Pologne vers 1824, il prit une part active au soulèvement de 1831 et périt dans des circonstances restées obscures.



vous envoyer régulièrement un exemplaire des cahiers, à mesure qu'ils paraîtront.

« Je n'ai retardé l'apparition du premier cahier de six mois que dans l'unique espérance de recevoir jusque là votre réponse et celles de MM. Rousseau et Jouannin avec quelques envois, que je vous prie de faire remettre sous mon adresse à l'internonciature de S. M. l'Empereur d'Autriche à Constantinople, par laquelle tout me sera transmis.

« Dans l'attente de n'avoir pas retardé en vain l'apparition du premier numéro qui, enrichi par vous, fera son entrée au monde par un bon augure, j'ai l'honneur d'être avec les sentiments d'estime et de considération les plus distingués, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Wenceslas S. Comte RZEWUSKI.

« Vienne, le 15 janvier 1809.

« A Monsieur le Chevalier de Ruffin, membre de la Légion d'honneur, conseiller d'Ambassade et ancien chargé d'affaires de S. M. l'Empereur des Français à Constantinople. »

Ruffin répondit le 1<sup>er</sup> mars 1809 au comte Rzewuski par une longue et belle lettre. Il décline, en raison de son âge, l'invitation de collaborer aux *Mines de l'Orient*, mais il s'engage à recommander instamment à ses jeunes confrères de coopérer au recueil; il donne les noms de deux collaborateurs éventuels, Auguste Andrea de Nerciat et de Giuliani, et rappelle en terminant ses relations avec MM. de Hammer et de Wallembourg.

« Mon augure, mon vœu et mon espoir sont sincères, comme mes regrets de l'impuissance où je me trouve d'accepter votre aimable invitation à copartager la gloire de vos succès, car je les regarde comme certains, mais il ne m'est plus donné d'y participer.

« Ma vieillesse prématurée par un demi-siècle (j'aime à répéter d'après vous cette vraie définition de la durée de mes services), par un demi-siècle de labeurs, de fatigues, de souffrances, invoque depuis longtemps en ma faveur le *solve senescentem* d'Horace, et depuis longtemps mes infirmités me font soupirer après le repos qui semble fuir devant moi; contre la conscience que j'ai de ce besoin et malgré ma chétive minerve orientale aux abois, je ne contracterai point un nouvel engagement d'activité qu'il lui serait impossible de remplir. Je n'hésiterai pas néanmoins à vous promettre, Monsieur le Comte, qu'entraîné par un reste de passion pour un genre d'études, qui est depuis mon enfance l'objet favori de mes veilles et qui fut ma ressource et ma consolation dans mes deux détentions aussi longues qu'elles ont été notoires et imméritées, je saisirai le peu de moyens qui sont encore en mon pouvoir, pour rédimier, suppléer, compenser à vos yeux ma nullité individuelle.

« C'est dans cette vue que je me hâte d'expédier directement à Alep à M. Rousseau et par Bagdad à Téhéran et à Ispahan à MM. Jouannin et l'abbé Simoni les paquets que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour les deux premiers et le troisième paquet qui m'a été confié pour ledit chef des missions en Perse par M. le baron d'Ottensfels. J'ai joint auprès de chacun de ces très estimables dilettantes mes vives instances à votre honorable invitation pour les déterminer tous à coopérer en diligence et de tous leurs fonds à la confection de l'important travail auquel ils étaient appelés. Je me suis prévalu à cet effet de l'influence que mon âge, ma place et mon attachement pouvaient avoir sur eux. C'est assez vous dire, Monsieur le Comte, que hors d'état, comme je l'eusse ambitionné, de m'associer à l'exploitation des *Mines de l'Orient*, je serai au moins le prôneur zélé de cette brillante spéculation et le fidèle intermédiaire de la correspondance, qui y sera spécialement relative dans ces contrées.

« Souffrez aussi que dans la même vue du plus grand avantage de la société, je vous indique ici deux collaborateurs qui, de ma connaissance, n'ont point été invités et dont l'admission pourrait lui paraître convenable. L'un est M. Andrea de Nerciat, collègue de M. Jouannin dans le drogmanat de l'ambassade française près le schah d'Iran. C'est comme son jeune confrère, un sujet de grande espérance. L'autre est M. de Giuliani de Péra, ci-devant premier drogman de la légation d'Espagne; il a dû hériter du docteur Giuliani, son père, premier interprète du roi et de la République de Pologne, de M. Pangaly, son oncle maternel, drogman de la mission de Prusse, un certain nombre de manuscrits précieux. Le docteur Giuliani passait pour un homme profond dans son art, et il a pu laisser à son fils des notices intéressantes sur cette partie traitée comparativement avec ce qui nous reste de la médecine des Arabes. M. Pangaly fréquentait de mon temps, et contre l'usage reçu, les écoles publiques à Constantinople et le parquet des Cadiaskers, ce qui lui avait souvent attiré des compliments fâcheux, mais sous le costume raya, il avait sacrifié une partie de sa considération à son goût décidé pour la jurisprudence musulmane qu'il était parvenu à connaître et à exercer avec succès dans plusieurs causes épineuses. Il n'est guère probable qu'il n'ait rien écrit sur cette matière. M. de Giuliani s'occupe beaucoup de littérature orientale; il en a le loisir et la facilité sous tous les rapports. Il m'a paru particulièrement versé dans la connaissance des mœurs, des usages, des lois du pays; il est doué d'un esprit d'observation et de critique, qui bien dirigé peut conduire à des découvertes utiles.

« Pardonnez-vous encore, monsieur le Comte, toujours à la vérité de mon intérêt pour l'honneur du nouveau journal, la liberté que je prends de vous prévenir que quelques personnes m'ont dit avoir remarqué de légères irrégularités de position des accents voyelles dans le titre arabe du prospectus. C'est un avis pour exciter la vigilance du correcteur des épreuves.

« Permettez enfin, monsieur le Comte, que M. de Hammer trouve ici l'assurance des sentiments, que je lui ai personnellement voués depuis le moment que j'ai eu l'honneur de le connaître, et mes légitimes excuses si je n'ai encore pu m'acquitter de la commission qu'il nous avait si fort recommandée à feu mon épouse et à moi de



lui compléter un manuscrit turc, qu'il avait acquis à Constantinople. Cette commission n'a été ni oubliée ni négligée, mais une foule de contretemps privés et publics ne m'a pas permis de l'exécuter, peut-être même en ont-ils rendu l'exécution impraticable.

« Le nom de M. de Wallembourg, que l'on rappellera toujours avec distinction toutes les fois que l'on parlera d'érudition orientale, a réveillé des souvenirs bien douloureux dans mon âme. Sincère admirateur de ses talents et de ses vertus, j'avais vu partir cet ami chargé de la riche dépouille des Muses et des Grâces de l'Orient, pour aller la suspendre à la voûte du temple des Grâces et des Muses de notre heureux Occident. Elles sont toutes, hélas! plongées dans un deuil éternel. La mort a moissonné leur commun nourrisson dans l'aout de son âge. Quelle perte! et si quelque chose au monde est capable de nous donner quelque consolation à cet égard, c'est sans doute de savoir ses manuscrits dans les mains libérales d'un habile connaisseur plein de zèle pour l'avancement des lettres et des sciences.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute estime et la considération la plus distinguée...

Péra lez Constantinople, le 1<sup>er</sup> mars 1809.

« A M. Venceslas comte de Rzewuski. »

\*  
\* \*

Pour faire connaître la future revue, Rzewuski publia deux prospectus, l'un en allemand, l'autre en français. Ce dernier est une brochure de dix pages in-folio intitulée *Mines de l'Orient exploitées par une société d'amateurs*.

Après avoir rappelé l'intérêt et l'importance des études de littérature orientale, l'auteur constate avec regret qu'elles sont dépourvues de ressources. « De là, plusieurs ouvrages utiles, projetés ou commencés par de très estimables orientalistes n'ont pas été entrepris ou ont été bientôt abandonnés. »

Mais « il s'est heureusement formé une société d'amateurs et de connaisseurs », pour publier les *Mines de l'Orient*. Le comte Wenceslas Rzewuski s'est chargé de couvrir les frais d'impression de la Revue, dont voici le programme :

« Ce journal embrassera, sans exclusion, tout ce qui vient de l'Orient, et tout ce qui y a rapport : traductions, dissertations, observations, annonces, extraits, notices, descriptions, dessins et compositions en tout genre; et cela dans les langues de l'Europe les plus répandues. Car quoique le plus grand nombre des associés soient Allemands, et qu'en général le journal doive être écrit en allemand, on y admettra aussi les langues, qui ne peuvent guères être étrangères aux amateurs des langues asiatiques, telles que le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, et le latin. En adoptant toutes ces langues,

on a surtout en vue de tirer parti des travaux de plusieurs savants, de différentes nations, tant en Europe qu'en Asie. Si les éditeurs ne forment qu'une société d'amateurs, ils se félicitent cependant de compter parmi leurs collaborateurs un grand nombre d'orientalistes des plus distingués, qui, animés d'un amour désintéressé pour les sciences, ont bien voulu s'engager à leur communiquer partie de leurs travaux. Leurs noms orneront ce journal et leurs ouvrages en augmenteront le prix. Mais ce qui caractérisera particulièrement cet ouvrage périodique, et le mettra au-dessus de tous ceux qui ont paru autrefois, ce sont nos relations immédiates avec l'Orient, par notre correspondance avec des amis, dont nous comptons plusieurs, non seulement à Constantinople, aux échelles du Levant, mais aussi en Perse, en Syrie et en Egypte. Notre journal sera donc un point de réunion pour les amateurs de la littérature orientale, non seulement en Europe, mais encore en Asie, où tant de recherches et tant de travaux utiles demeurent ensevelis, faute de communications.

« Nous nous sentons ainsi destinés à indiquer le vrai sentier au perfectionnement de la littérature orientale et à accomplir par là le sens de notre épigraphe tirée du Coran :

*Dis ; Dieu est le maître de l'Orient et de l'Occident :  
Il guide celui qu'il veut par le droit chemin.*

« Tout ce donc qui a quelque rapport entre l'Orient et l'Occident se rencontrera ici, et se réunira pour tirer *des trésors* de connoissances enfouis dans des *Mines*, qui jusqu'à nos jours ont été à peine entamées. »

*Les Mines de l'Orient* parurent à Vienne de 1809 à 1818. La collection forme six gros volumes in-folio.

Conformément à l'engagement qu'il avait pris, Ruffin invita plusieurs de ses disciples et confrères à y collaborer.

François Pouqueville lui répondit le 20 juillet 1809 de Janina : « Mes occupations me permettront-elles de concourir à l'œuvre que nous proposent les orientalistes ? j'en doute. Enfin, je ferai ce que je pourrai, si j'en ai le loisir. » Pouqueville n'écrivit point dans les *Mines de l'Orient*, Corancez, consul général à Bagdad, s'abstint pareillement, mais trois des orientalistes, auxquels Ruffin avait fait appel, Joseph Jouannin, Auguste Andrea de Nerciat et Joseph Rousseau y publièrent diverses études.

\*  
\* \*

Si, avec le comte Rzewuski, les relations de Ruffin furent seulement littéraires, elles furent personnelles avec plusieurs diplomates orientalistes, qui



résidaient à l'Internonciature pendant que lui-même vivait au Palais de France.

On a vu plus haut, par une allusion, qu'il fut lié d'amitié avec le célèbre historien Joseph de Hammer, qui séjourna à Constantinople de 1802 à 1806. Il entretint également des relations avec le baron d'Ottensfels qui, lui aussi, s'intéressait au succès des *Mines de l'Orient* et qui lui écrivait, le 12 avril 1809, trois jours après que les hostilités avaient repris entre la France et l'Autriche :

« Je nourris l'espoir que malgré les nuages qui obscurcissent l'horizon politique, notre journal oriental marchera en avant et que la République des lettres maintiendra son indépendance, nonobstant les vicissitudes du temps. »

Et dès que le premier cahier des *Mines de l'Orient* eut paru, d'Ottensfels s'empressa d'en informer Ruffin.

Avec le chef de Hammer et d'Ottensfels, le baron de Stürmer, qui fut internonce de 1803 à 1818, Ruffin eut également des rapports de diplomate et de savant. Silvestre de Sacy, désireux d'obtenir le suffrage de cet orientaliste, lui faisait hommage de ses *Mémoires*; Ruffin servait obligeamment d'intermédiaire entre eux :

« Je communique, écrit-il le 15 août 1812 à Silvestre de Sacy, tout ce que vous avez la bonté de m'envoyer aux connaisseurs, parmi lesquels je vous nomme avec plaisir M. le baron de Stürmer, Internonce extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Autriche, qui m'en a souvent fait de très grands remerciements; c'est donc son opinion autant que la mienne que je vous rends la plupart du temps. »

Voici par exemple l'un de ces remerciements adressé par l'Internonce à Ruffin en juin 1817 :

« Le baron de Stürmer fait tous ses compliments à M. de Ruffin et le prie d'agréer et de faire agréer à M. Silvestre de Sacy toute la reconnaissance, qu'il lui doit, des marques réitérées de son obligeant souvenir et qu'il se propose d'exprimer à ce savant orientaliste par la première occasion. Lui-même il s'en reconnaît particulièrement redevable à la bonne opinion que l'amitié de M. de Ruffin a bien voulu inspirer de lui et de ses faibles connaissances en littérature de l'Orient à M. de Sacy, et il saisit avec plaisir cette occasion pour réitérer à M. de Ruffin l'assurance de sa plus parfaite considération. »

Le baron de Stürmer ayant eu le malheur de perdre un fils, Ruffin fit part

à Silvestre de Sacy de cet événement le 25 octobre 1817 dans des termes, où se manifeste l'émotion de l'excellent père de famille, qu'il était lui-même.

« Ce respectable ministre est, depuis près de deux mois dans le plus grand chagrin. Son quatrième fils que le ciel lui avait donné dans un âge avancé, qu'il avait eu le bonheur d'élever jusqu'à celui de neuf ans, et qu'à ce titre et sous tous les autres rapports il chérissait comme un Benjamin, devait être incessamment envoyé au Collège à Vienne, lorsque la maladie contagieuse (accident sans exemple) s'est introduite (l'on ne sait pas encore comment) au Palais d'Autriche à Buyuk-Déré, et a moissonné cette jeune fleur *manus inter mœsorumque ora parentum*. Cet affreux événement pouvait avoir de très grandes suites. Toute la famille, tout le corps diplomatique se trouvaient compromis. L'on a eu beaucoup de peine à déterminer la première à se séparer du digne objet de leur tendresse, dès que les symptômes de sa maladie furent bien connus, et ce ne fut que très tard. Elle se réfugia au village de Belgrade, où elle a heureusement terminé sa quarantaine. »

Et ce ne fut pas sans regret que Ruffin vit en 1818 le baron de Stürmer quitter Constantinople.

Les savants européens qui, pendant le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, étudiaient les langues de l'Orient, ses littératures, sa géographie, son histoire et les mœurs de ses habitants, entretenaient des relations suivies, bienveillantes et souvent même cordiales. La guerre ne les interrompait point et n'en altérait pas le caractère. Les nombreuses lettres que Silvestre de Sacy reçut de ses confrères italiens, hollandais, russes et allemands le prouvent. Les documents relatifs aux rapports de Ruffin avec les orientalistes autrichiens témoignent aussi des sentiments d'union qui régnaient dans ce qu'on appelait encore la République des Lettres.



## CHAPITRE IV

### RUFFIN, L'INSTITUT ET LE COLLÈGE DE FRANCE

Ruffin fut élu le 25 pluviôse an IV (14 février 1796) associé non résident de la troisième Classe (Littérature et Beaux-Arts) de l'Institut national. Mais par une anomalie, il fut, lui qui ne s'était jamais adonné à l'étude du grec et du latin, placé dans la section des langues anciennes. Informé de la distinction qui venait de lui échoir, il répondit de Constantinople le 1<sup>er</sup> thermidor an IV (19 juillet 1796) au « Président de l'Institut national des Sciences et des Arts » :

« J'ai reçu, citoyen, avec la plus vive reconnaissance votre lettre du 2 germinal dernier. Elle m'annonce que l'Institut national m'avait nommé l'un de ses associés.

Eloigné comme je le suis de cette grande famille, n'ayant aucun titre à son souvenir, pouvais-je espérer que la majorité des suffrages m'appellerait dans son sein en me dispensant de la résidence? Je sens, citoyen, tout le prix de cette double faveur et je la considère comme une récompense honorable de mon dévouement au service de la patrie, qui seul a pu, à l'âge de cinquante-trois ans et après vingt ans de séjour en France, me ramener sur le Bosphore dans une carrière pénible et épineuse que j'avais déjà fournie.

L'Institut national peut ajouter à ma tâche politique tout le travail littéraire, dont il me jugera capable; il n'est rien que je n'entreprenne pour justifier sa confiance; qu'il daigne me tracer un plan, me proposer les objets particuliers de ses savantes recherches; je suis prêt à tout faire pour remplir ses vues.

Au surplus, citoyen, je présume que je ne tarderai pas à me rendre moi-même à ses ordres. En quittant la France, mon principal regret a été ma place au Collège de ce nom. On me fit entendre qu'elle me serait conservée. Mon plus doux espoir est de la retrouver et d'en reprendre l'exercice à mon retour à Paris. Je ne puis me persuader que j'aye perdu ma chaire de turc et de persan, pour avoir fait un voyage de plus dans le Levant et pour avoir passé deux ans à la véritable source de l'érudition orientale, par mission du gouvernement et pour les intérêts de la nation. Veuillez bien, citoyen, me faire connaître en réponse si mon espérance sur ce point est conforme aux principes réglementaires de l'Institut national et devenir auprès de lui le garant de mon respect pour ses décisions et de mon zèle à correspondre avec lui. »

Ruffin devint correspondant de la Classe d'histoire et de littérature ancienne, lors de la réorganisation de l'Institut en l'an XI, puis en 1816 correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

\*  
\* \*

Il avait de l'attachement pour sa chaire du Collège de France; sa lettre au Président de l'Institut en témoigne. Or depuis son départ de Paris en l'an III ses droits avaient été méconnus, l'ancien drogman J.-B. Perille ayant été nommé non suppléant, mais professeur titulaire de turc et de persan.

Ce fut sans doute pour affirmer les droits de Ruffin qu'un rapport adressé à Talleyrand par d'Hauterive en thermidor an XIII, lors de l'ouverture de la succession de Perille débutait par ces mots : « La chaire de langues turque et persane au Collège de France appartient en titre à M. Ruffin. »

Kieffer fut élu suppléant à l'unanimité par l'assemblée des professeurs le 21 brumaire an XIV (12 novembre 1805), grâce à la très chaleureuse recommandation de Ruffin, comme Lefèvre-Gineau, administrateur du Collège, le lui mandait le 2 juin 1806.

« Vous aurez appris que M. Kieffer a été présenté par les professeurs du Collège de France pour être votre suppléant et qu'il a été nommé en cette qualité. Le Ministre des Relations Extérieures nous avait communiqué les lettres par lesquelles vous lui recommandiez ce jeune homme. Nous n'avions rien de mieux à faire que de choisir celui qui avait mérité votre attention et votre intérêt. Aussi M. Kieffer a-t-il obtenu l'unanimité de nos suffrages. Dans cette présentation nos confrères ont voulu vous donner un témoignage de leur déférence au jugement que vous aviez porté et de l'attachement qu'ils vous conservent. »

L'élection de son suppléant valut aussi à Ruffin l'affectueuse et curieuse lettre suivante, que lui adressa l'astronome Lalande le 15 janvier 1806.

« Monsieur et cher confrère,

Quoique je n'ai eu de vos nouvelles depuis plusieurs années que par les papiers publics je ne doute pas que votre amitié ne soit toujours la même et je la réclame tout entière pour M. Amet, fils de mon plus intime ami, dont toute la famille m'est chère et l'est à tous ceux qui la connaissent. Je vous prie de le recevoir avec son associé comme mon fils ou comme moi-même, qui voudrais bien vous revoir, mais qui ne peux vous aller chercher à soixante-treize ans.



J'ai pris bien de part à toutes vos traverses; je me réjouis de ce qu'elles sont finies.

Ma fille qui se souvient de l'accueil de M<sup>me</sup> Ruffin le 21 janvier 1793 la prie de recevoir ses remerciements.

Nous venons de vous donner un suppléant depuis la mort de M. Perille, mais vous êtes toujours notre confrère et c'est à ce titre que je vous réclame pour mon cher Amet. Recevez mes tendres vœux. Je vous souhaite autant de bonheur qu'à moi qui suis l'homme le plus heureux qu'il y ait sur la surface de la terre par ma santé, ma fortune, ma famille et mon astronomie. Votre ami,

DE LA LANDE. »

Kieffer n'eut pas à enseigner à la fois le turc et le persan, comme Ruffin l'avait fait jadis. Le 22 brumaire an XIV (13 novembre 1805) un décret impérial signé à Saint Polten (Basse-Autriche) établissait que « la chaire des langues orientales, persane et turque au Collège de France serait divisée et qu'il serait attaché un professeur particulier à chacune de ces deux langues ». La chaire de persan fut dévolue à Silvestre de Sacy, le turc seul constitua la matière de l'enseignement de Kieffer.

En 1822, Ruffin qui atteignait quatre-vingts ans, ayant exprimé son intention de se démettre, Kieffer lui envoya un modèle de démission.

« Je cède enfin, lui écrit-il le 23 mai 1822, aux instances réitérées contenues dans plusieurs de vos lettres et particulièrement dans celle du 26 janvier dernier et vous envoie cette pièce toute prête à être signée par vous et telle que M. Lefèvre-Gineau l'a rédigée lui-même... Je vous demande mille pardons de vous importuner pour cet objet, mais tant qu'il ne sera pas définitivement réglé, mon esprit et mon cœur sont inquiets. Nous vivons dans des temps où l'esprit de parti règne encore avec tant de violence que l'on ne saurait entièrement se confier dans la justice de sa cause. Rendez donc, mon respectable ami, à votre ancien élève la tranquillité d'esprit sans laquelle il ne saurait être parfaitement heureux; je vous en aurai une éternelle reconnaissance. Vous mettez par là le comble à tous les importants services que vous m'avez déjà rendus et qui sont profondément gravés dans mon cœur. »

A l'assemblée des professeurs du Collège tenue le 28 juillet 1822, il fut donné lecture de la lettre suivante du ministre de l'Intérieur :

« M. Ruffin prévoyant que son grand âge et ses infirmités ne lui permettront plus de remplir les fonctions de professeur de la langue turque au Collège royal de France vient de m'envoyer sa démission en exprimant le vœu de voir choisir pour son successeur M. Kieffer, »

A l'unanimité des quinze professeurs présents, Kieffer fut élu professeur de langue turque.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, invitée à dresser une liste de présentation, confirma le 16 août 1822 le choix du Collège, ainsi que Barbié du Bocage le manda à Ruffin le 22 septembre 1822.

« A l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres nous avons accueilli votre demande, mais avec bien du regret, parce qu'elle semble annoncer que vous ne vous proposez pas de venir nous voir à Paris. C'aurait été pourtant un grand plaisir pour les savants et pour vos amis de pouvoir fêter le Patriarche, le Nestor de la littérature orientale. D'après votre lettre, dont Son Excellence le Ministre de l'Intérieur nous a fait part, nous avons nommé au Collège de France votre digne élève M. Kieffer. D'ailleurs c'était le vœu du Collège de France et M. Kieffer était bien digne de ce choix. »

Par ordonnance royale du 11 septembre 1822, Kieffer fut nommé professeur titulaire. Par la même ordonnance Ruffin fut nommé professeur honoraire. Le Ministre de l'Intérieur l'en informa par une lettre du 27 septembre 1822.

« Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour exprimer le vœu que M. Kieffer soit nommé à la chaire de langue turque du Collège royal de France dans laquelle il vous supplée depuis dix-sept ans et à laquelle vous croyez devoir renoncer, en demandant à conserver le titre de professeur honoraire. Le Roi, à qui j'ai soumis ce vœu, a bien voulu l'agréer, et en nommant M. Kieffer professeur titulaire de langue turque, vous accorde le titre que vous sollicitez et qui permettra au Collège royal de France de vous compter toujours au nombre de ses membres. »

Ruffin conserva donc jusqu'à sa mort un lien avec l'illustre maison.



## CHAPITRE V

### RUFFIN PATRON DES JEUNES DE LANGUE

Fils de drogman et ayant débuté en cette qualité dans la carrière, devant son succès à sa connaissance de l'Orient, Ruffin ne renia jamais ses origines. Parvenu au sommet de la hiérarchie, conseiller d'ambassade, chargé d'affaires et officier de la Légion d'honneur, il ne cessa jamais de se qualifier de membre du corps des « secrétaires interprètes ». Ce n'était point par simple politesse qu'il les appelait dans ses lettres « mon jeune confrère » ou « mon cher confrère ». Il exerçait effectivement la maîtrise de la corporation, dont les circonstances l'avaient investi. Instruit de l'histoire des relations diplomatiques entre les puissances européennes et la Porte ottomane, fort de son expérience personnelle, il savait d'autre part toute l'importance du rôle joué par les interprètes aussi bien à Constantinople que dans les Echelles. Que le succès ou l'échec d'une négociation dépendît de leur habileté ou de leur maladresse, il lui suffisait de faire appel à ses souvenirs pour n'en pas douter. Il aurait pu dire comme son collègue et ami Venture de Paradis : « Les drogmans étant les seuls organes de l'ambassadeur et des consuls, ceux-ci, quelque mérite personnel qu'on leur suppose, n'ont jamais vis-à-vis des gens du pays que la dose d'esprit, de sagacité et d'adresse que peuvent avoir leurs interprètes. »

#### I. — Ruffin et l'Ecole des jeunes de langue de Constantinople.

Or la maison même où les futurs drogmans étaient instruits, Ruffin l'avait sous les yeux. Comment ne l'aurait-il pas entourée de sa sollicitude?

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous l'avons dit précédemment, les jeunes de langue, après avoir achevé leurs années de scolarité dans la « chambre des Arméniens » du Collège Louis-le-Grand, partaient pour Constantinople, où à l'école d'application des Capucins de Péra ils se perfectionnaient dans l'usage des langues orientales.

L'école fut réorganisée sous le Consulat. Elle perdit son caractère confessionnel. Un « instituteur » laïque remplaça les Capucins. Mais l'ambassadeur continua à exercer sur elle une surveillance générale.

Quand le général Brune partit pour Constantinople, elle lui fut recommandée par Talleyrand.

« L'Ecole des jeunes de langue, disaient les *Instructions* qu'il en reçut le 29 vendémiaire an XI (21 octobre 1802), pourra fournir dans la suite tous les drogmans nécessaires au service et pour qu'elle remplisse ce but, il est important lorsqu'elle sera organisée que vous la surveilliez avec soin. Tout ce qu'il y avait de jeunes de langue à Constantinople ayant été remis en activité, on recomposera l'Ecole de quelques jeunes gens qui se destinent au drogmanat et dont le nombre sera porté jusqu'à douze par l'addition de ceux des élèves de l'Ecole de Paris qui seront jugés les plus instruits. Cette école de Constantinople sera divisée en deux classes et les élèves de l'une et de l'autre jouiront d'un traitement qui sera incessamment déterminé. Lorsque le Premier Consul aura nommé ceux qui doivent entrer dans cette première formation, je presserai leur départ pour Constantinople. »

Pendant le Consulat et l'Empire les jeunes de langue furent logés au Palais de Venise, devenu propriété française en vertu du traité de Campo-Formio. C'était un grand cube de pierre, dont le rez-de-chaussée surélevé était percé de hautes fenêtres et l'étage de fenêtres rondes. Au milieu de l'une des façades s'élevait un fronton soutenu par quatre colonnes ioniques. Son jardin touchait à celui du Palais de France.

Après la constitution du royaume lombard-vénitien le Palais de Venise fit retour à l'Autriche; il fut remis en juin 1816 à l'internonce baron de Stürmer par le marquis de Rivière, qui loua pour y installer les jeunes de langue « une petite maison assez peu commode et trop étroite ».

Sur la *Syrène*, l'un des bâtiments de l'escadre qui transportait le général ambassadeur Brune et sa suite et qui arriva à Constantinople le 16 nivôse an XI (6 janvier 1803) avait pris passage le nouveau directeur de l'Ecole des jeunes de langue, Antoine-Joseph Ducaurroy.

C'était au Prytanée français (ancien collège Louis-le-Grand), où il enseignait depuis le 1<sup>er</sup> vendémiaire an VIII (23 septembre 1798), que le ministre des Relations extérieures, Talleyrand, était allé chercher cet orientaliste de vingt-sept ans pour lui confier l'Ecole de Constantinople. Heureux choix! Ce directeur, ou, pour lui donner son titre officiel, cet « Instituteur en chef » se dé-



voua à la tâche de former des sujets parlant couramment les langues orientales, assez instruits pour renseigner le ministre sur le pays où ils résidaient, doués de la fermeté de caractère indispensable dans leurs rapports avec les puissances locales.

Ducaurroy faisait de Silvestre de Sacy le confident de ses projets.

« Ce qui est essentiel et pour le bien présent de l'Ecole et pour relever par suite la classe des drogman, avouons-le, aujourd'hui si avilie, c'est de la moralité, c'est l'application à ses devoirs que nous devons rechercher, c'est surtout l'esprit français si rare en Levant. » (5 octobre 1807).

« Quels heureux résultats, monsieur, si au lieu de simples machines à parler, la France pouvait compter dans ses drogman des littérateurs instruits, qui seraient répartis dans les pays qui sont le centre même de leurs recherches, quels renseignements précieux n'en obtiendrait-on pas! Ce zèle de la chose qui, j'oserais presque le dire, me dévore, qui m'a arraché de mon pays uniquement pour arriver à ce but, n'a pu s'amortir par les infinies contrariétés que j'ai rencontrées! » (26 janvier 1808).

Et comme ces deux orientalistes, le vétéran du Palais de France, Ruffin, et l'« Instituteur » nouvellement arrivé à Constantinople, Ducaurroy, étaient possédés du même zèle pédagogique en faveur des jeunes de langue, une bonne volonté de collaboration les rapprocha, faite d'un côté de bienveillance paternelle à l'égard du jeune confrère, de l'autre de déférence pour l'âge, l'expérience et quarante années de services rendus au pays.

Ruffin eut souvent, et principalement pendant ses deux gérances de l'ambassade en 1805-1806 et 1814-1815, à se prononcer sur mainte question concernant l'Ecole, sur le local qu'elle occupait, sur de menus détails de sa vie intérieure, sur l'enseignement qui s'y donnait.

Dans une dépêche du 30 avril 1806 il attire l'attention du ministre des Relations extérieures sur l'effectif exagéré de l'Ecole et propose de remédier aux inconvénients qui en résultent par la nomination d'élèves interprètes dans les consulats des Echelles.

« Les élèves sont déjà au nombre de quatorze. On m'en annonce encore trois sur le point de partir de Paris. Où loger ces dix-sept jeunes gens et leur instituteur? Comment les placer dans les Echelles, où il n'y a tout au plus que trente postes presque tous occupés par de jeunes drogman. Si Votre Excellence me permettait ici de lui soumettre une observation fondée sur l'expérience, j'aurais l'honneur de lui représenter qu'autrefois le nombre des élèves en langues orientales à Paris était fixé à dix et ne s'élevait jamais jusque-là à Constantinople. Le noviciat y était souvent, malgré cela très long,

ce qui peut dégoûter d'excellents sujets qui se sentent en état d'être utiles et que l'attente fatigue, d'autant plus qu'il faut entrer en activité pour acquérir les connaissances pratiques du métier, l'étude n'en donnant que la théorie. C'est ce qui me ferait désirer qu'il fût créé dans certaines Echelles, surtout dans la Syrie, des places d'élèves interprètes pour les anciens parmi les jeunes de langue. »

Pendant ce premier semestre de 1806, la correspondance de service fut particulièrement active entre l'Instituteur en chef et le Chargé d'affaires.

Le 2 mai 1806 Ducaurroy prie Ruffin de faire acheter pour l'Ecole des ustensiles divers : tonneaux, dame-jeannes, bouteilles, jarres pour conserver l'huile et le beurre, une hache, une scie, une balance avec ses poids. Le 4 juillet 1806 il lui demande d'autoriser deux élèves qui s'embarquent respectivement pour Chypre et Saint-Jean d'Acre, Laidet et Jean-Pierre Martin, à emporter le matelas et la couverture qui leur ont été fournis pendant leur scolarité.

Autres demandes de Ducaurroy les 2 et 11 juillet 1806. L'Ecole ne possède qu'un seul exemplaire du *Lexicon arabico-persico-turcicum* de Meninski, cet instrument de travail indispensable à tout orientaliste, encore est-il en mauvais état. Une occasion se présente d'en acheter un deuxième exemplaire. Ne faudrait-il pas la saisir? Ne pourrait-on pas aussi consacrer une certaine somme à l'acquisition de livres? « Je commencerais ainsi, écrit Ducaurroy, un petit fonds de bibliothèque si nécessaire. »

Questions bien menues sans doute, mais qui prouvent avec quelle attention Ruffin surveillait l'Ecole.

Il eut en juillet 1809, l'occasion de témoigner son estime pour Ducaurroy.

Dans un rapport adressé au chargé d'affaires La Tour Maubourg, celui-ci proposait d'élever les drogmans les plus distingués au rang de consuls, « espérance qui serait pour les premiers un véhicule d'émulation à se distinguer dans leur propre carrière. »

Ruffin approuva ces vues :

« On ne peut disconvenir que cette carrière ne présente des peines physiques et morales, des chances souvent périlleuses, une existence toujours passive, des désagréments continus et de tout genre. Si en outre elle est absolument circonscrite, si les jeunes français qui s'y destinent doivent s'y éterniser, quel espoir reste-t-il à leur instituteur de la leur faire aimer et remplir avec honneur?

« Quant aux savantes remarques de M. Ducaurroy sur la marche particulière des langues orientales, quant à la distinction qu'il établit entre l'idiome écrit et l'idiome parlé et à sa méthode d'enseignement en général, il est lui-même la première preuve de



la justesse de son système. La rapidité de ses progrès dans les trois langues, qu'il est parvenu à écrire avec grâce et facilité, est faite pour étonner les connaisseurs.

« C'est là, monsieur le chargé d'affaires, le témoignage de pure vérité que je dois à la sagesse de ses principes, à l'infatigable persévérance de ses efforts et à leur résultat que j'ai suivi avec le plus vif intérêt depuis sept ans. Je m'estime heureux d'avoir aujourd'hui, comme interpellé, à rendre le même témoignage de M. Ducaurroy auprès du juste appréciateur de son assiduité au travail qu'exige sa place et son empressement à coopérer à tous les autres, où il peut être utile. Mon vœu serait, monsieur le chargé d'affaires, que vous eussiez la bonté de représenter à Son Excellence l'insuffisance des 3.000 francs attachés à la place d'instituteur en chef de l'Ecole des jeunes de langue à Constantinople et de solliciter de sa bienfaisante équité en faveur de M. Ducaurroy un accroissement d'honoraires qui assimilât son existence à celle des drogman de seconde classe de l'ambassade et l'expectative d'un poste honorable dans la carrière des interprètes à Constantinople ou à Paris. »

En même temps qu'il donnait au directeur de l'Ecole des instructions et des conseils, Ruffin entretenait des rapports particuliers avec les élèves, et avait pour eux des attentions. Le 1<sup>er</sup> janvier les jeunes de langue venaient en uniforme et en corps lui présenter au Palais de France leurs compliments; il leur rendait individuellement leur visite au Palais de Venise.

« Il ne faut pas croire que ce soit le seul moment où nous le voyons, écrit l'un d'eux, Guillaume Barbié du Bocage, à son père le 4 janvier 1815. On va souvent chez lui lui rendre visite. Nous avons tous dîné chez lui ces jours-ci. On sort toujours content de chez lui; il dit à chacun un petit mot agréable, ce qui nous inspire beaucoup de confiance en lui ».

« M. Ruffin nous a envoyé pour Noël, continuait-il, quinze bouteilles de vin de France, sachant que depuis longtemps nous avions perdu le goût de cette liqueur; il a eu aussi la bonté de nous envoyer un énorme quartier de veau nous disant qu'il ne pouvait mieux faire que de partager avec ses camarades. Il nous montre toujours beaucoup de bonté. »

## II. — Quelques disciples de Ruffin.

Leurs études achevées, il continuait à suivre dans la vie les jeunes de langue. Il tenait sous son regard bienveillant tout le corps du drogmanat, des Echelles de l'Adriatique à celles de l'Euphrate, des Echelles de la mer Noire à celles de l'Egypte.

De leur côté, les drogman étaient fiers de Ruffin, gloire de leur corps.

Jamais jeune de langue ne s'était avancé si loin dans la voie des honneurs. Ils s'appuyaient sur lui, lui demandaient des conseils, sollicitaient son intervention auprès de l'ambassadeur et du ministre.

Quelques exemples illustreront la nature de ces relations.

*Antoine-Jérôme Desgranges.* — Né à Paris le 24 décembre 1784, jeune de langue à l'Ecole de Paris de novembre 1793 à brumaire an XI, Antoine Jérôme Desgranges arriva à Constantinople sur la *Syrène* le 16 nivôse an XI (6 janvier 1803). Il trouva auprès de Ruffin, ancien disciple de son grand-père, Dominique Cardonne, accueil et appui. Quand en 1806 Desgranges père mourut, M<sup>me</sup> Boulanger, sa fille, confia à Ruffin la pénible mission d'annoncer la triste nouvelle à son frère, « connaissant, écrivait-elle, le 11 février 1806, l'amitié que vous voulez bien porter à notre famille, sachant les preuves que vous en donnez sans cesse à mon frère et la reconnaissance, dont il en est pénétré. »

Hors de page et entré dans la carrière active d'interprète, A.-J. Desgranges est chargé en 1807 par le général Sebastiani de conduire un officier de Feth Ali chah, nommé Joussouf bey, à Paris, d'où il écrit le 23 octobre à Ruffin.

« Rien n'a paru surprendre Joussouf bey dans cette capitale. Les édifices, les ponts, les jardins, tout, selon lui, est aussi beau en Perse qu'en France. Il n'y a que l'Opéra qu'il avoue être une chose merveilleuse et ne point exister dans son pays. »

Ruffin présenta A.-J. Desgranges à son ami Roux de Rochelle, qui lui répondit le 10 février 1808 par une lettre aussi aimable pour le destinataire que pour le tiers, qui en formait le sujet.

« Monsieur, Nous avons eu le plaisir d'avoir quelque temps M. Desgranges. C'était une occasion naturelle de parler souvent de vous. Car, lorsqu'il est question de langues orientales, des progrès infinis, qu'on y peut faire et de la considération, à laquelle conduit cette étude, jointe à beaucoup d'autres connaissances, votre nom se présente toujours. J'ai prié M. Desgranges de vous renouveler l'expression de mes sentiments de haute considération et de tendre attachement, mais ce qu'il aurait été trop modeste pour vous répéter, ce sont les sentiments d'estime et d'intérêt qu'il a généralement inspirés ici : il n'y a parmi mes camarades qu'une seule et bonne opinion sur lui; et quant à l'opinion de notre ministre<sup>1</sup>, j'ai lieu de croire qu'elle lui est des plus favorables, car il l'a toujours traité avec une grande bienveillance, comme un jeune homme digne de beaucoup d'intérêt. Ça aurait été aujourd'hui une privation pour moi

1. Champagny duc de Cadore.



de ne pas vous parler de lui et de ne pas saisir l'occasion de vous renouveler les assurances de mon respectueux attachement. »

Après avoir occupé les fonctions d'interprète à Salonique, Antoine-Jérôme Desgranges partit de Constantinople pour Paris comme courrier extraordinaire, en février 1811. Il fit de son voyage un agréable récit dans une lettre adressée à Ruffin le 19 mai 1811.

« Mon voyage a été très heureux; je suis arrivé sans éprouver d'accidents ni de retards considérables à la frontière de la Croatie. A mon passage à Travnik, je me suis présenté à notre consul général. Il m'a demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'empressement, et m'a témoigné le regret de ne vous connaître que par correspondance. Il est impossible d'exercer l'hospitalité avec meilleure grâce que M. et M<sup>me</sup> David <sup>1</sup>, et pendant vingt-quatre heures que j'ai été leur *musaphir*, j'ai eu tout lieu de m'en convaincre. J'ai traversé les provinces illyriennes, une partie des Etats de Venise, et je me suis promené dans le Milanais, je dis promené, non que j'ai été plus doucement là qu'ailleurs, mais parce que les routes de ce charmant pays sont si belles qu'elles ressemblent plutôt aux allées d'un jardin qu'à de grands chemins publics. A Milan, j'ai eu l'honneur de voir M. Fleuri <sup>2</sup> et d'en être bien reçu. C'est par le Piémont que je suis entré en France. J'ai vu la belle ville de Turin, ensuite Lyon et de là j'ai pris la route de la Bourgogne. Je suis arrivé à Paris le 10 avril (1811), trente-sixième jour de mon départ de Constantinople. M. de Champagny était encore au Ministère. Je lui ai porté mes dépêches et il a eu la bonté de m'accueillir avec beaucoup de bienveillance. »

Dans une lettre du 13 novembre 1811, Ruffin recommande son élève à Silvestre de Sacy et exprime l'espoir de le voir placé à Paris, « où, écrit-il, il se perfectionnerait sous votre savante direction dans la théorie des langues orientales, dont il a acquis la pratique. »

Souhait promptement exaucé. A.-J. Desgranges fut nommé le 13 décembre 1811 second secrétaire interprète pour les langues orientales au Ministère en remplacement de Belleteste, décédé.

Il remercia Ruffin, un peu tardivement, le 15 avril 1813 de son appui.

« Les bons témoignages que vous avez bien voulu rendre sur mon compte en différentes occasions ont pourtant assez contribué à ma nomination pour que je n'oublie point un pareil devoir. Je vous en demande mille pardons. C'est M. d'Hermand

1. Sur David, consul général de France à Travnik, voir ci-dessous, chap. VI. p. 213.

2. Jean-Baptiste Flûry, ancien consul en Valachie, et en 1811 consul général à Milan, était un ancien ami de Ruffin. Stendhal raconte une visite qu'il lui fit le 10 septembre 1811. *Journal d'Italie* publié par Paul Arbelet, p. 134-135.

qui a eu la bonté de remettre ma demande au Ministre et de l'appuyer. On a cru que je pourrais être utile au Ministère, soit en secondant M. Kieffer dans les traductions, soit pendant le séjour des ambassadeurs orientaux à Paris. Mon âge aussi m'a fait paraître propre aux courses lointaines et dans ma nomination le ministre me dit « de me tenir toujours prêt à remplir les diverses missions que l'intérêt du service de Sa Majesté pourrait le mettre dans le cas de me confier. » Voilà, Monsieur, les fonctions que je dois remplir désormais. Mes études m'y rendront, j'espère, moins inhabile qu'à toute autre. Jusqu'à présent je n'ai point trouvé souvent l'occasion de faire preuve du zèle qui m'anime. Des affaires de la plus haute importance attirent, vous le savez, toute l'attention du gouvernement vers le nord, mais j'espère que bientôt nos relations avec les pays musulmans reprendront toute leur activité et que je trouverai le moyen d'utiliser plus spécialement les connaissances que je tâche d'acquérir dans les langues orientales et de mériter la bienveillance du ministre. Mon traitement n'est point encore définitivement fixé. On n'a pu disposer en ma faveur sur les fonds du Ministère que de la somme de 2.500 francs, mais je continue à jouir des 1.800, qui m'étaient alloués en qualité d'élève de langue. »

S'exprimant avec aisance en turc, « s'étant également livré à l'étude de l'arabe, mais n'ayant point eu les moyens d'apprendre à s'en servir, » A.-J. Desgranges désirant acquérir l'usage de cette langue, demanda en juillet 1814, au prince de Talleyrand, ministre des Affaires étrangères, l'autorisation d'aller passer une année en Syrie.

Dans cette circonstance Ruffin lui donna encore tout son appui. Mais ce séjour d'Antoine-Jérôme Desgranges et de son frère Alix dans le Liban constitue un épisode de notre expansion dans le Levant, qui sera traité à part <sup>1</sup>.

*Alexandre Cardin.* — L'une des filles de Dominique Cardonne était par son mariage devenue M<sup>me</sup> Desgranges, l'autre, Sophie, avait épousé un certain C. Cardin, qui fit une modeste carrière administrative.

Alexandre Cardin, leur fils, s'engagea de même que ses cousins Desgranges dans la voie suivie par leur aïeul, et il arriva en 1806 à Constantinople comme jeune de langue. Pendant ses études il fut suivi attentivement par Ruffin. Pleine de reconnaissance pour son ami, Sophie Cardin épanchait son cœur de mère et lui écrivait le 1<sup>er</sup> mars 1812 :

« Il m'est impossible, mon cher ami, de vous exprimer les divers sentiments que m'a fait éprouver votre lettre; elle m'a rappelé toutes les complaisances que vous eûtes

1. Cf. *Les orientalistes Desgranges dans le Liban* dans *Orientalistes et antiquaires*, 2<sup>e</sup> série.



pour moi dans ma jeunesse. Que de fois je trouvais auprès de vous la consolation de tous mes petits chagrins. Vos sages conseils ne sont jamais sortis de ma mémoire. Il n'appartient qu'à vous de me rendre heureuse. Vous aimez mon fils, vous me dites du bien de lui; que vous connaissez bien mon cœur. Rien au monde ne me fait autant de bien que votre lettre. Tout ce que vous dites d'Alexandre, je le reporte aux bons conseils que vous lui avez donnés. Vous avez fait bien plus que moi; il vous devra le bonheur de toute sa vie. Cette idée, en le voyant partir, était la seule consolation qu'il me fût permis de goûter. »

En 1812 les jeunes de langue passent l'été à Bouyoukdéré sur le Bosphore. Certain d'intéresser son maître en l'entretenant de ses travaux, Alexandre Cardin lui écrit le 16 août :

« Mon fidèle *Humaïoun name*<sup>1</sup> m'a suivi à Bouyoukdéré. Nous le lisons tous les matins avec M. Outrey<sup>2</sup>, et il en écrit la traduction sous ma dictée. M. Ducaurroy daigne aussi quelquefois nous prêter ses lumières et lever toutes les difficultés qui nous arrêtent. »

Un an plus tard, le 28 septembre 1813, c'est de Thérapia qu'il rappelle à Ruffin les entretiens fructueux, dont il a bénéficié.

« Je m'estimerai heureux si je pouvais comme autrefois jouir de vos précieux conseils; depuis que mon éloignement m'en a privé, je sais combien j'en ai besoin dans ma position. Je me rappelle avec délices ces soirées passées auprès de vous; je m'en allais toujours le cœur content, et je me disais : aujourd'hui j'ai appris quelque chose. »

Nommé en 1816 interprète au Consulat général d'Alep, Cardin poursuivait avec Ruffin une correspondance dont se dégage un agréable parfum de jeunesse. Il vécut en bons termes avec Constantin Guys, son consul « grand travailleur, bon administrateur et surtout caractère toujours égal ».

Il poursuit ses études orientales.

« Dès mon arrivée, écrit-il le 28 octobre 1816, j'ai été présenté au Mollah et au Naïb; j'ai négligé le sérail, parce que Djelalledin pacha est désigné pour Erzeroum, et que le nouveau gouverneur doit faire son entrée dans sept à huit jours. Je me suis

1. Traduction turque du *Livre de Calila et Dimna ou fables de Bidpai*, fables d'origine indienne. Cette traduction fut faite sur une version persane par Ali Tchelebi, professeur au collège d'Andrinople, fondé par le sultan Amurat II. L'auteur dédia son ouvrage au sultan Soliman I<sup>er</sup> et l'intitula par allusion à cette dédicace le « Livre impérial », *Humaïoun name*.

2. Charles Outrey, qui mourut quelques semaines plus tard.

aussi empressé de chercher un bon *khodja*, et je crois autant que mes faibles moyens me permettent de le juger, devoir m'applaudir de mon choix, ou plutôt du choix de M. Simian, premier drogman, qui a mis dans cette affaire autant de grâce que de bonne volonté. C'est le fetva Emmini, qui vient exactement tous les jours chez moi depuis 7 jusqu'à 9 heures du matin. Nous traduisons ensemble la *Chrestomathie* de M. de Sacy et quelques pièces turques, telles que firmans, hudgets, ilams, etc... »

Six mois plus tard, le 15 avril 1817, Cardin annonce qu'il a changé de maître.

« Je travaille avec courage à la langue arabe, quoique j'ai perdu mon premier *khodja*; je présume que son fanatisme est la cause de sa disparition; il faisait sans cesse des vœux pour me voir embrasser l'islamisme; je lui répondais toujours par « Inchah allah. » Cependant il ne pouvait me voir dessiner et m'avait dit qu'au jour du jugement, je serais obligé de donner une âme à toutes mes figures; finalement voyant que je ne profitais pas de ses avis il m'a abandonné à mon malheureux sort. J'ai pris un maronite, qui n'est pas moins fanatique dans un autre genre; il donne des leçons pour exister; en outre il fait de l'encre pour les écoliers; il s'est fait un scrupule d'en vendre à des Juifs, qui auraient pu s'en servir pour écrire des blasphèmes contre notre religion. »

Un ancien ami de Ruffin, M. de Masseik, ex-consul de Hollande à Alep, forme le sujet de la lettre du 18 avril 1818.

« Je recherche avec avidité la société de cet homme estimable parce qu'il a beaucoup de ressemblance avec vous. Il possède à fond les langues orientales, parle et écrit élégamment le français et l'anglais; il a consacré ses jours pour le service de son gouvernement, sans jamais chercher à s'enrichir, et il est maintenant réduit à une modeste pension. Quoiqu'il soit très gêné dans son intérieur, il sait se faire honneur, et on le voit toujours aimable, riant et disposé à rendre service à tout le monde. »

Cardin entretient aussi son vieux maître de ses affaires de cœur, de ses fiançailles avec M<sup>me</sup> veuve Corancez, dans une lettre du 18 octobre 1817, puis dans celle du 19 février 1818 de sa rupture et de ses nouvelles fiançailles avec une jeune fille de quatorze ans, M<sup>me</sup> Barker, fille du consul général d'Angleterre à Alep, avec laquelle il rompit d'ailleurs l'année suivante. Projets que Ruffin n'approuvait ni ne désapprouvait, car il professait « qu'en fait de voyage et de mariage, l'homme sage ne doit pas se permettre de donner conseil. »

Ayant obtenu un congé pour revoir sa famille, dont il était séparé depuis douze ans, Cardin donna à Ruffin dans une lettre datée de Paris, 23 janvier 1819, des nouvelles de ses disciples : « J'ai revu tous nos amis avec le plus



grand plaisir; Bianchi <sup>1</sup> vient de se marier avec une charmante demoiselle <sup>2</sup>; Desgranges est très heureux dans son ménage ».

En 1820 Cardin revient à Alep, et sa correspondance avec Ruffin continue.

Détachons-en la lettre du 26 janvier 1821, dans laquelle il soumet à son appréciation la traduction d'un passage du roman d'Antar.

Monsieur et respectable ami,

« Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint l'essai d'une traduction d'un épisode du Roman d'*Antar*. J'ai vu dans les journaux que M. Hamilton avait traduit cet ouvrage en anglais et que sa traduction avait déjà reçu les honneurs de la traduction française. Mais ayant entendu dire à M. Barker (consul général d'Angleterre à Alep) que M. Hamilton n'avait travaillé que sur un manuscrit tronqué de l'ouvrage en trente volumes que j'ai sous les yeux, je serais bien aise de savoir s'il a envisagé ce roman sous le même point de vue que moi.

*Antar*, écrit d'un style poétique, est remarquable par la disposition et l'enchaînement des incidents et par le vif intérêt qu'il inspire à ceux qui peuvent le lire. Il présente une image vivante des mœurs arabes à une époque bien intéressante pour l'Arabie, immédiatement avant la venue de Mahomet; l'œil de l'observateur peut découvrir dans les guerres de tribu à tribu le prélude des hauts faits qui ont étendu la domination arabe sur les trois quarts du globe. Les chrétiens, les juifs et les adorateurs du feu paraissent en scène et conservent avec une exactitude scrupuleuse leur caractère. Il me semble qu'on ne devrait pas mettre ce roman au nombre des livres de pure frivolité, mais qu'on pourrait le ranger dans la classe des romans historiques.

Quoiqu'il en soit il fait les délices des Alepins, qui suivant leur penchant, prennent parti pour Antar ou pour Amara son rival. Antar, fils d'un esclave, est un prodige de force, de courage et de générosité : il compte les janissaires et quelques Alepins pour partisans. L'élégant Amara, fils de Rabi, dont la noblesse et les richesses éblouissent tous les yeux, est préféré par les chérifs. Aussi voit-on dans les cafés de cette ville, lorsqu'on fait la lecture, le côté droit et le côté gauche se réjouir alternativement du succès de son héros.

L'épigraphe arabe, que j'ai placée en tête de cet essai, vous regarde plus que M. Cardonne, que je n'ai connu que par tradition, tandis que j'ai eu l'avantage inappréciable de jouir de votre société et de recevoir de vous des conseils, dont je me suis toujours bien trouvé. La présente n'est que pour vous supplier de me les continuer et d'agréer l'expression du respectueux attachement de votre très humble et très obéissant serviteur.

Alex. CARDIN. »

1. Sur Xavier Bianchi, voir ci-dessous, p. 201.

2. M<sup>lle</sup> Charlotte Julie de Lancy. Bianchi en eut une fille, qui épousa Jules Laronce, officier d'artillerie. M<sup>me</sup> Bianchi mourut à Versailles le 16 janvier 1888 à 87 ans.

Ruffin rendit à son disciple le service demandé et sur la lettre même inscrivit le 16 mars 1821 ce memento :

« Accusé réception de la traduction jointe de l'épisode de Hussan et Nahoumé, tiré du deuxième volume du roman d'Antar. Je lui ai promis de relire cette traduction et d'y faire les légers changements requis s'il en est besoin. »

Alexandre Cardin publia plus tard deux fragments de sa traduction d'*Antar* dans le *Journal asiatique*<sup>1</sup>. D'Alep il passa comme drogman chancelier au consulat général de France à Alexandrie, où il mourut prématurément en 1838.

*Xavier Bianchi*. — Né à Paris en 1783, Xavier Bianchi arriva à Constantinople comme jeune de langue en 1807. Présenté par Silvestre de Sacy à Ruffin, il trouva en lui un protecteur et un guide. Il était délicat de santé et plus homme d'étude qu'homme d'action; aussi quand, à l'automne de 1811, il prévint que son tour de départ pour une Echelle approchait, demanda-t-il à Ruffin d'intervenir pour le faire différer.

« En me livrant pour la première fois à l'étude des langues orientales trois ans avant de venir à Constantinople, lui écrit-il le 22 octobre 1811, j'avais conçu l'espoir de pouvoir un jour être utilement employé dans l'instruction publique de ces langues, soit à la Bibliothèque impériale, soit au Collège de France. Dès ce moment toutes mes études se dirigeant vers ce point de vue, je suivis successivement les cours de MM. de Sacy, Caussin et Langlès. Ces savants orientalistes ne cessèrent de m'encourager par des marques de bienveillance. Je ne saurais éprouver trop de reconnaissance pour ce que je dois particulièrement à MM. de Sacy et Jaubert. C'est à la protection de ce dernier que je fus redevable en 1807 de ma nomination de jeune de langue à Constantinople. J'acceptais cette place d'autant plus volontiers qu'elle me délivrait de la conscription; qui venait de m'atteindre, et qu'elle me mettait à même de me perfectionner dans l'étude des langues orientales.

Arrivé ici je fus vivement frappé du pays que je m'étais figuré tout autre. Je vis bien qu'il me fallait me suffire à moi-même et que l'étude seule pourrait me consoler de l'éloignement de ma patrie. Dès lors, j'adoptai un plan de conduite, dont je ne me suis jamais écarté. Le dérangement de ma santé a plusieurs fois entravé le cours de mes études. Il fut tel que dans la dernière maladie, que je fis il y a deux ans, les médecins

1. *Journal asiatique*, 1834, 2<sup>e</sup> série, t. XIII, p. 256; 1837, 3<sup>e</sup> série, t. IV, p. 49. Ces articles sont signés Cardin de Cardonne. Cardin traduisit également le *Journal d'Abdurrahman Gabarti pendant l'occupation française en Egypte, suivi d'un précis de la même campagne par Mouallem Nakoula el Turkt*. Cet ouvrage fut publié en 1838, après la mort de Cardin, par les soins de Bianchi.



mirent en doute si je pourrais séjourner plus longtemps en Levant. Depuis cette époque j'ai toujours souffert plus ou moins d'affections nerveuses, et c'est une des causes pour lesquelles je n'ai pu accepter le poste de Chypre, que M. le Chargé d'affaires [La Tour Maubourg] eut la bonté de m'offrir l'année dernière, dans la persuasion où j'étais que le séjour d'une Echelle pourrait avoir pour moi les suites les plus funestes. C'est aussi la même raison qui m'a contraint dernièrement de refuser la place de chancelier à Bassora, malgré les avantages que j'aurais pu tirer de ce voyage sous le rapport de l'instruction<sup>1</sup>.

Permettez-moi, Monsieur, dans la circonstance actuelle de recourir à la bienveillance, dont vous avez eu la bonté de m'honorer jusqu'à ce jour et de vous prier de vouloir bien vous intéresser pour moi auprès de M. le Chargé d'affaires, afin de l'engager à différer jusqu'au printemps prochain les mesures qu'il pourrait prendre pour mon départ. Peut-être d'ici à cette époque ma santé se sera-t-elle améliorée, peut-être aurai-je aussi pu obtenir quelque chose de favorable par le moyen des personnes qui veulent bien s'intéresser à mon sort à Paris. »

Ruffin intervint en faveur de Bianchi.

« J'ai obtenu sans peine de l'estime et de l'intérêt de M. le Chargé d'affaires pour ce candidat interprète, écrit-il le 13 novembre 1811 à Silvestre de Sacy, qu'au lieu d'être envoyé à Seyde, il se rendrait à Smyrne, dont le climat sympathise davantage avec sa santé, et où il pourrait, suivant les apparences, trouver plus de ressources pour son instruction<sup>2</sup>. »

Rentré en France pour raisons de santé en 1815, Bianchi fut nommé le 27 décembre 1816 premier secrétaire interprète adjoint pour les langues orientales, titulaire le 16 janvier 1832, mis à la retraite et promu officier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1842.

Les études tinrent une grande place dans sa vie. Membre fondateur de la Société asiatique, il collabora régulièrement au *Journal asiatique*. Il publia, comme nous l'avons dit (p. 167), le *Dictionnaire turc-français*, préparé par Kieffer et Ruffin, et fit paraître plusieurs vocabulaires et guides de la conversation turc-français et français-turc. Il témoigna sa gratitude à son maître en

1. Le consul Jean Raymond proposa à Bianchi de l'emmener à Bassora comme chancelier interprète du consulat. « Mais, écrit Ducaurroy à Silvestre de Sacy le 4 mars 1811, les observations que lui a faites le jeune homme, celles que j'y ai jointes moi-même sur l'état maladif habituel et la disposition constante de M. Bianchi à l'hypocondrie, l'ont de suite détourné de ce dessein. »

2. Bianchi fut en effet nommé le 3 décembre 1811 second drogman provisoire du Consulat général de Smyrne aux appointements annuels de 2.800 francs.

composant sur lui une *Notice biographique* succincte, mais digne d'éloge. Xavier Bianchi mourut en 1864.

*Charles Duchenoud.* — Le jeune de langue Charles Duchenoud, qui était parti de Paris le 23 septembre 1813, remit à Ruffin en arrivant à Constantinople une lettre de recommandation de son ancien ami Boulouvard <sup>1</sup>, aussi chaleureuse qu'agréablement écrite :

*Paris, 23 septembre 1813.*

« Monsieur, vous souvenez-vous de celui qui a l'honneur de vous écrire aujourd'hui? Son nom se sera-t-il conservé dans votre mémoire, malgré une si longue séparation, et à travers tant et tant d'événements. J'ose me flatter qu'il n'y est pas tout à fait effacé. Il est impossible que vous ayez entièrement oublié une personne qui a toujours fait et qui fait encore une haute profession de vous chérir, estimer et respecter. Il est bien vrai cependant que j'ai eu le tort de cesser toute relation directe avec vous, quoique des circonstances bien tristes, il est vrai, m'aient fourni une occasion de les entretenir. Ce n'est ni indifférence, ni sécheresse de cœur, qui me les ont fait négliger. Je vous proteste que je ne suis pas coupable sur ce point. Je le suis de négligence sans doute, mais voilà tout; car d'ailleurs je ne vois jamais les amis Lesseps <sup>2</sup>, Chayolle <sup>3</sup>, Magallon <sup>4</sup>, Butet, et autres que nous ne nous entretenions de vous. Je suis au fait de votre situation diplomatique et qu'elle est ce qu'elle doit être et rester pour votre repos et votre tranquillité. Je sais que, comme moi, vous avancez en âge et en surdité. La mienne fait un progrès alarmant depuis deux ans, et j'ai de plus que vous des atteintes de goutte de temps à autre. Je sais enfin la perte cruelle, dont vous avez été affligé, et malgré mon silence j'y ai été infiniment sensible. Mais si vous avez le malheur de la viduité, il vous reste au moins des enfants qui vous consolent, tandis que moi je suis entièrement délaissé. J'ai tout perdu; après la mort de mon fils unique <sup>5</sup>, perte à laquelle vous daignâtes prendre l'intérêt le plus touchant, il me restait une femme chérie, qu'un sort cruel m'a enlevée il y a trois ans. Voyez, Monsieur, combien mes derniers jours sont mêlés de tristesse.

L'éducation de M. Charles Duchenoud y apporte quelque distraction, mais il faut m'en séparer. Il part pour Constantinople et c'est lui qui est porteur de cette lettre et qui aura l'honneur de vous la remettre. Le jeune homme part comme jeune de langue. Ne connaissant plus personne à Constantinople, j'ai pris la liberté de lui donner cette lettre et de vous le recommander. Accordez-lui, je vous supplie, et vos

1. Sur les relations de Boulouvard avec Ruffin, voir ci-dessus 3<sup>e</sup> partie, chapitre VIII.

2. Barthélemy de Lesseps.

3. Auguste Chayolle, né à Paris, le 17 janvier 1748, occupa divers postes à Constantinople, Alexandrie et Bagdad, fut administrateur de l'Ecole des jeunes de langue de Paris de 1798 à 1826.

4. Magallon, ancien consul général de France en Egypte.

5. Boulouvard perdit son fils en 1804. Ruffin lui avait adressé des condoléances.



sages conseils et votre protection. Ce jeune homme ne m'appartient pas par les liens du sang, mais il y a quinze ans qu'il est près de moi et chez moi <sup>1</sup>, hors des deux ou trois ans qu'il vient de passer à notre Ecole des jeunes de langue. Il n'a pourtant que dix-sept ans et trois mois. Vous devinez tout l'intérêt que je lui porte. Il est au plus haut degré. Si je vous présentais mon propre enfant, je ne vous le recommanderais pas avec plus d'instance. Jugez si je vous tiendrais compte des bontés que vous voudrez bien avoir pour lui. J'en serai éternellement reconnaissant.

Au reste M. Duchenoud vous paraîtra probablement intéressant par lui-même. Il joint à la portion d'intelligence, que la nature lui a départie assez libéralement, l'instruction ordinaire à son âge et surtout beaucoup de connaissances des langues arabe persane et turque. Il était le plus fort de l'Ecole, et je suis persuadé que depuis son établissement, elle a fourni peu de jeunes gens aussi avancés. Il est vrai qu'il a manifesté beaucoup d'ardeur pour cette sorte d'étude. M. Duchenoud a d'ailleurs toutes les qualités, qui me paraissent devoir lui concilier l'estime des chefs qu'il aura et en faire un honnête homme et un homme utile à son pays. Il ne manquerait donc rien à ma satisfaction et surtout à la sienne propre, si acquérant le bonheur de vous plaire, il savait mettre à profit les conseils et avis que vous voudrez bien avoir la bonté de lui donner. Je l'ai fortement engagé à les rechercher sans se rendre importun, et je l'ai flatté que vous voudrez bien l'admettre à l'honneur de vous faire sa cour de tems en tems.

Je ne me flatte plus d'avoir celui de vous revoir. Je n'irai jamais à Constantinople et je ne crois pas que vous deviez jamais penser à revenir ici. Mais dans quelque lieu que je sois, votre souvenir m'y suivra. Soyez-en, Monsieur, bien persuadé ainsi que de ma tendre amitié et de mon inaltérable dévouement.

BLOUOUVARD.

M. Duchenoud part aujourd'hui à cinq heures. »

L'attente de Blououvard ne fut pas trompée. Pendant trois ans, de 1814 à 1816, Ruffin veilla sur son protégé, élève à l'Ecole de Constantinople.

Nommé drogman du Consulat de France à Seyde (Syrie) Duchenoud exprime à Ruffin dans une lettre du 1<sup>er</sup> février 1817, sa reconnaissance pour ses bontés. Il le fait sous une jolie forme littéraire, citant avec à-propos un passage célèbre des *Caractères* de La Bruyère, où il se plaît à voir un portrait anticipé de Ruffin : « Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle est un trésor inestimable : il est plein de faits et de maximes ; l'on y trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances très curieuses et qui ne se lisent nulle part ; l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience ».

1. M<sup>me</sup> Duchenoud, mère de Charles Duchenoud, était entrée comme femme de charge chez Blououvard.

Le consul de France à Seyde n'était autre que Thomas Ruffin <sup>1</sup>. Difficile de caractère, dominé par une femme acariâtre, le consul rendit la vie dure à son drogman. Entre son fils et son disciple, Ruffin eut plus d'une fois à intervenir.

Situation aussi pénible que délicate!

De l'appui qu'il en a reçu, Duchenoud remercie Ruffin dans une lettre datée de Saint-Jean d'Acre le 17 novembre 1820, où il avait suivi comme drogman Thomas Ruffin, qui y avait été nommé consul après son veuvage.

« Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Vous parliez presque contre vous-même en ma faveur (à l'ambassadeur)... M<sup>me</sup> Thomas Ruffin avait un caractère bien difficile. J'ai bien peur que l'impulsion qu'elle a jadis donnée contre moi à son mari! n'ait conservé jusqu'à aujourd'hui quelque activité. Mais ne parlons plus de cette pauvre dame ni du passé. Ma position est cependant un peu changée. M. Ruffin fils, qui agit aujourd'hui davantage d'après son propre mouvement, veut bien avoir quelquefois à mon égard des procédés différents de ceux de Seyde. »

La lettre suivante est datée de Smyrne du 28 novembre 1821, où Thomas Ruffin et Duchenoud s'étaient retirés pour échapper aux violences et aux menaces du gouverneur de Saint-Jean-d'Acre.

« Après bien des événements et des dangers, le ciel nous a enfin tirés d'entre les mains du cruel et fanatique Abdallah pacha. Monsieur votre fils vous aura sans doute informé de tout ce qui s'est passé. La démarche qu'il a faite de quitter son poste étonnera peut-être quelques personnes, qui jugent les choses de loin et à leur aise, mais j'ose vous assurer, Monsieur et respectable ami, que si elles se fussent trouvées à la place de Monsieur votre fils, elles n'eussent peut-être pas attendu aussi longtemps pour quitter cette échelle, dont le gouvernement ne respecte plus depuis longtemps ni traités, ni privilèges, ni droit des gens. Il est impossible de rester auprès d'un pacha qui veut se modeler sur Djazzer <sup>2</sup> et qui a déclaré, dit-on, qu'il le surpasserait. »

Duchenoud rentra en France à la fin de 1821. Il fut professeur de turc à l'Ecole des jeunes de langue de Paris de 1848 à 1865. Possédant une vaste lecture, il publia un *Recueil d'adages et de pensées détachées, empruntées la plupart aux langues orientales* (1867).

\*  
\* \*

Ruffin suivit encore dans leur carrière d'autres jeunes gens. Des extraits

1. Sur Thomas Ruffin, voir 2<sup>e</sup> partie, chap. VIII et 3<sup>e</sup> partie, chap. VI et VIII.

2. Djazzer pacha, gouverneur de Saint-Jean d'Acre au début du XIX<sup>e</sup> siècle, célèbre pour sa cruauté.



de leur correspondance allongeraient ce chapitre à l'excès, mais il convient au moins de citer leurs noms :

Luc Boze, fils d'Alexandre Boze en l'an V attaché au vice-consulat de France à Candie;

Joseph Michel Tancoigne, qui dirigé par Ruffin vers l'étude du persan fut d'abord attaché à la mission Gardane, puis géra le consulat de France à Bucarest et qui a laissé deux ouvrages : *Voyage à Smyrne dans l'Archipel et l'île de Candie* en 1811, 1812, 1813 et 1814 (Paris, 1817) et *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie* (Paris, 1819);

Antoine, Annibal, et Scipion Dantan, fils de Joseph Dantan, qui fut pendant vingt ans, de 1793 à 1813, drogman de l'ambassade de France;

Numa Nestor de la Flechelle, Fulgent Saint-Sauveur, Antoine Rattier, tous trois apparentés à des fonctionnaires du Ministère des Relations extérieures;

Jean Guillaume Barbié du Bocage, fils du célèbre géographe, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et membre de l'Institut;

Amand Pierre Caussin de Perceval, fils d'un collègue de Ruffin au Collège de France et qui lui-même y devint professeur d'arabe;

Jean-Louis Asselin de Cherville, interprète au Consulat général de France au Caire, qui partagea sa vie entre le service actif et l'étude des langues de l'Orient.<sup>1</sup>

Charles Outrey, frère de Georges Outrey, le drogman de Romieu en Perse<sup>2</sup>. La mort de ce jeune homme, affligea profondément Ruffin.

« Le 4 de ce mois, écrit-il le 13 novembre 1812 à son ami D'Hermand, le pauvre Charles Outrey, que j'avais pris la liberté de recommander à vos bontés et à celles de M. de La Tour Maubourg, et que ce chargé d'affaires avait sur ma demande bien voulu admettre provisoirement au nombre des jeunes de langue, mourut victime de la peste, dont il avait été atteint le 31 octobre, je ne sais comment, dans le palais d'Italie<sup>3</sup>, où il était hermétiquement enfermé et surveillé avec mes autres jeunes confrères. Cet accident inconcevable, grâce au ciel et au redoublement de précautions sanitaires prescrites en pareil cas, n'a pas eu de suites. Mais il n'en a pas moins ravi au service de l'Etat dans la carrière si utile des drogman un sujet de grande espérance, à sa famille un soutien sur lequel elle comptait beaucoup et avec toute raison, au corps des inter-

1. Des notices seront consacrées à J. G. Barbié du Bocage, à A. P. Caussin de Perceval et à J. L. Asselin de Cherville dans *Orientalistes et Antiquaires*, 2<sup>e</sup> série.

2. Cf. 3<sup>e</sup> partie, chap. III.

3. C'est-à-dire le Palais de Venise.

prêtes un candidat destiné à l'illustrer un jour par son zèle et par ses talents, à moi un élève docile, assidu et digne d'être chéri sous tous les rapports. »

\*  
\* \*

Ruffin jouit du privilège d'être entouré pendant sa vieillesse de jeunes hommes avec lesquels il vivait en communion d'idées et de sentiments, qu'il faisait bénéficier de son expérience, qu'il soutenait de son autorité et qui le payaient de retour en affectueux respect.

Quelle cordialité de rapports entre eux!

Il recevait par exemple le 15 janvier 1815 de Charles Adanson, chancelier de l'ambassade de France, ce billet d'invitation à une réunion.

« Il doit y avoir demain soir chez M. et M<sup>me</sup> Adanson un petit divertissement, dont les talents aimables de MM. les jeunes de langue feront tous les frais<sup>1</sup>. Si le vénérable M. Ruffin, notre digne patron à tous, veut bien honorer de sa personne ce divertissement avec ses deux nièces, il ajoutera un prix infini aux plaisirs de la société, et il sera reçu avec les sentiments que l'on éprouve à la vue de ceux qu'on se plaît à respecter et à chérir comme des êtres par excellence. Ainsi senti et exprimé par son dévoué élève et serviteur. »

Voici donc ce lundi soir 16 janvier 1815 Ruffin chez ses hôtes M. et M<sup>me</sup> Charles Adanson. Il est entré, accompagné de ses nièces Lucica et Nanon Mattrelly. Les traits de son visage sont empreints du calme et de la sérénité qui lui sont habituels. Outre la croix de la Légion d'honneur il porte sur son habit les ordres du Croissant et du Soleil de Perse, dont il a été honoré par Selim III et par Feth Ali chah.

Les jeunes de langue sont dispersés dans le salon. Ils témoignent à Ruffin le respect dû à son âge, à ses mérites, à sa position officielle, car une fois de plus en ce début d'année 1815 il est chargé d'affaires de France près la Porte ottomane.

Il est entouré de sa famille spirituelle; et là, à Constantinople, métropole du Levant, il préside, orientaliste éminent, à cette fête intime de l'orientalisme français.

1. Plusieurs des jeunes de langue, alors pensionnaires du Palais de Venise, étaient musiciens.



## CHAPITRE VI

### RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE EN TURQUIE D'EUROPE

Ruffin fut aussi connu et aimé des consuls du Levant que des interprètes. Quand, sédentaire dans son cabinet du Palais de France, il laissait son imagination errer à travers la Méditerranée, que l'Echelle où elle s'arrêtait fut située en Thessalie, en Grèce ou en Albanie, en Anatolie ou en Syrie, en Egypte ou dans les Régences barbaresques, partout il pouvait se dire : là j'ai un ami.

#### I. — Félix Beaujour et Esprit Cousinéry consuls généraux à Salonique.

Nommé consul général à Salonique le 3 frimaire an III (23 novembre 1794) par Buchot, commissaire aux Relations extérieures, Félix Beaujour<sup>1</sup> précéda Ruffin dans le Levant de quelques semaines. Dès qu'il eut appris son arrivée à Constantinople, il lui souhaita la bienvenue le 21 messidor an III (9 juillet 1795).

« Je viens d'apprendre, mon aimable concitoyen, votre heureuse arrivée à Constantinople et je me hâte de vous en faire mon compliment. Je suis moi-même arrivé ici au commencement de messidor<sup>2</sup> et j'y ai reçu de tous les Français le plus gracieux accueil. Tout m'annonce que j'y serai aimé et que je pourrai y faire le bien de ma patrie. Je vous avoue que j'ai besoin de cette douce persuasion pour me plaire dans un pays, qui ne m'offre rien de bien attrayant, mais qu'on a su jusqu'à ce moment me rendre agréable en m'entretenant souvent d'une famille qui m'inspire le plus haut intérêt. Vous me comprendrez aisément, lorsque vous saurez que vous êtes connu ici de tout le monde et que vous y avez deux nièces, douces, aimables et par conséquent très intéressantes, puisqu'elles semblent m'offrir en elles l'image de vos sentiments.

1. Né à Callias (Provence) en 1767, mort *baron* de Beaujour le 1<sup>er</sup> juillet 1836.

2. Dans la dernière décade de juin 1795.

Je veux que vous soyez mon conseil. Ma jeunesse a besoin de votre expérience et ma bonne volonté de vos lumières. »

« L'état moral de cette Echelle n'est pas des plus brillants, écrit-il encore le 1<sup>er</sup> fructidor an III (18 août 1795). Trois maisons seulement sont demeurées fidèles à la République; les huit autres ont passé sous protection étrangère. Les émigrés sont donc ici les plus nombreux, ils étaient aussi, m'a-t-on dit, les plus insolents. Quoiqu'il en soit, depuis mon arrivée, ils paraissent plus modestes et nos concitoyens ont repris à leur tour cette sage fierté qui leur appartient et qui se compose du sentiment d'appartenir à un grand peuple destiné à dicter des lois à l'Europe. »

La correspondance se poursuit pendant la fin de l'an III et la première partie de l'an IV. Non content de s'acquitter des devoirs de sa charge, Beaujour observe, cause avec les Turcs notables par l'intermédiaire de son drogman Deopoly, et fait part à Ruffin de ses remarques. Il lui écrit, par exemple, le 5 vendémiaire an IV (27 septembre 1795) :

« Le climat de Salonique, mon cher Ruffin, est une terrible chose. Il attaque jusqu'aux germes de la vie et tous ceux qui habitent ou viennent habiter ce *littus avarum* portent sur la physionomie la marque de son influence maligne. Vous le savez les gens du pays sont bien faits, leur corpulence est même superbe, et si la beauté du corps donnait la supériorité, les Macédoniens vaincraient une seconde fois le monde, mais leur teint n'a jamais cet air de vie et de fraîcheur, qui parmi nous tient de plus près à la beauté que des traits réguliers; à leur couleur jaune et livide, on les dirait dans une éternelle convalescence.

... La populace turque est ici fanatique, insolente, et mutine. Le pacha de Salonique n'a qu'une autorité précaire et chancelante. Les janissaires sont ici les vrais maîtres et si on ne les réprime, le gouvernement de Macédoine ressemblera bientôt à celui du Grand Caire. Dans toutes les places de guerre, surtout un peu éloignées du centre de cet empire, les janissaires sont à peu près des Mamelouks. »

Beaujour passa l'été de 1796 à Constantinople, et il y poursuivit oralement sa conversation avec Ruffin... mais à la dérobée, comme nous l'avons déjà dit, pour éviter de se compromettre par la fréquentation d'un agent suspect d'opinions monarchistes. Retourné à Salonique, il continua à en gérer le consulat pendant l'an V et une partie de l'an VI. Non content d'adresser des lettres à Ruffin, il eut pour lui de menues attentions. Ne lui annonce-t-il pas le 15 germinal an V (4 avril 1797) qu'il lui envoie six jambons et six oques de tabac!

Cependant Ruffin, qui avait meilleure opinion des Turcs que son correspondant, ne réussit pas à détruire ses préventions contre eux. Revenu en



France, Beaujour publia en 1800 un *Tableau du commerce de la Grèce*. Il y malmenait les Turcs, qui lui en conservèrent une rancune durable <sup>1</sup>.

Parmi les successeurs de Beaujour dans le poste de Salonique, Ruffin compta plusieurs amis : Clairambault, Pascal Fourcade (cf. p.242), Cousinéry enfin.

Esprit Cousinéry <sup>2</sup> fut nommé consul général en septembre 1814 grâce à la recommandation de Ruffin. Il conviendrait mieux de dire qu'il fut alors réintégré dans le poste, car il l'avait déjà occupé de 1786 à 1793, époque où il avait été destitué et inscrit sur la liste des émigrés. Autorisé à rentrer en France en 1803, mais non pas rappelé au service, il s'était adonné à la numismatique. Cette science était devenue son occupation favorite, comme le montre cette lettre du 14 septembre 1816 à son ami.

« Je suis empressé de savoir comment Monsieur votre fils s'habitue dans un pays classique où l'histoire ancienne et moderne peut fournir à ses observations et à ses études<sup>3</sup>... Je serai toujours charmé d'entretenir un sentiment héréditaire que je partage *ex toto corde*, mais comme il faut un ou plusieurs thèmes pour nourrir une correspondance suivie, je lui ai proposé la recherche des monnaies de princes croisés que personne n'a encore découvert ou peut-être cherché à connaître. L'évêque actuel de Copenhague [?] invita il y a quelques années à cette recherche en publiant une de ces médailles qu'il n'a pas bien lue. Il y a longtemps que j'ai découvert la monnaie de cuivre des Baudouins de Constantinople et d'Edesse, des Robert Tancrede. La collection de feu Guys a augmenté ma collection de ce genre et j'invite tous mes collègues syriens d'être mes collaborateurs. Je me propose de présenter cette curieuse collection au Roi et de faire mention de tous les camarades qui m'auront accordé leurs soins... Dans ce moment mon fils doit être près de Munich. Il porte au roi de Bavière une nouvelle collection <sup>4</sup> que je lui ai vendue quatre-vingt mille piastres. Cette vente me remet en selle. »

1. Quand en 1817 Félix Beaujour fut chargé d'une inspection générale des Echelles du Levant, l'ambassadeur marquis de Rivière s'opposa à ce qu'il vînt à Constantinople. « M. de Beaujour, écrivait-il le 7 juin 1817 au ministre, ne peut venir dans cette ville, comme je l'avais déjà mandé à Votre Excellence; je ne pourrais empêcher les Turcs de se venger sur cet écrivain de tout le mal qu'il a dit d'eux dans plusieurs pages de son *Tableau sur le commerce de la Grèce*. »

2. Esprit Cousinéry naquit à Marseille le 6 juin 1747. (Cf. Louis Bergasse, *Souvenirs de Marseille et des Echelles du Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Marseille, 1921, p. 28-74).

3. Thomas Ruffin était alors consul de France à Seyde, sur la côte de Syrie.

4. Cousinéry avait vendu une première collection au Cabinet des Médailles de Munich en 1811.

Cousinéry revint en 1818 en France, où ses travaux archéologiques lui ouvrirent l'accès de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'abord comme correspondant (5 février 1819), puis comme membre libre (17 décembre 1830). Il mourut le 13 janvier 1833.

## II. — Louis Fauvel, vice consul à Athènes.

Ce fut en août 1801 que Ruffin, sorti du château des Sept Tours et ayant regagné les hauteurs de Péra, fit la connaissance de Louis Fauvel, peintre, antiquaire et ancien agent artistique de l'ambassadeur Choiseul Gouffier. Comme tous les Français résidant en Turquie, Fauvel avait été arrêté en 1798, à Athènes, d'où il avait été transféré à la Maison d'arrêt de Péra. Rentré en France à la fin de 1801, il fréquenta l'Institut, auquel il appartenait comme associé national. Il fut recommandé par le voyageur archéologue J.-B. Le Chevalier au chef de division D'Hermand et au ministre lui-même, Talleyrand, qui le nomma le 26 messidor an X (15 juillet 1802) sous-commissaire, c'est-à-dire vice-consul à Athènes.

Revenu en Orient dans la suite de l'ambassadeur général Brune, il s'installa dans son vice-consulat le 28 nivôse an XI (18 janvier 1803). Il devait y rester jusqu'au soulèvement des Grecs. Après la prise de l'Acropole, Fauvel qui était mishellène quitta l'Attique en même temps que le gros des Turcs le 17 juillet 1822.

Il échangea avec Ruffin quelques lettres, qui sont pour la plupart dépourvues d'intérêt historique. Il faut cependant citer celle du 26 septembre 1806.

« M. de Chateaubriand est arrivé ici venant de Coron le 19 août et est reparti pour l'île de Zéa le 23, d'où j'ai su qu'il a été à Smyrne après avoir touché à Chio<sup>1</sup>. »

Puis il s'étend sur les déprédations de lord Elgin, et propose de s'emparer des caisses d'antiques destinées à Londres, dont la valeur indemniserait partiellement les Français des sommes, que la Porte leur doit en vertu du traité de Paris du 6 messidor an X.

Après avoir rappelé à Ruffin qu'il a demandé un firman l'autorisant à pratiquer des fouilles, Fauvel ajoute :

1. Dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand dit être arrivé à Athènes le 23 août 1806 et en être reparti le 26; entre ces dates et celles données par Fauvel il y a donc une légère différence.



« Dans ma permission de fouiller je suis bien loin de faire entrer celle de détruire. Je ne veux en rien imiter les agents de cet Elgin devenu odieux à tous les amateurs et les admirateurs des Grecs. J'aurais cette permission que je me garderais bien de m'en servir. Cependant Elgin ira à la postérité, mais il est malheureux d'y aller par cette porte. On parlera encore d'Erostrate et d'Elgin, quand le nom d'Anglais sera oublié. Ce dernier est immortalisé pour avoir détruit ce que la Grèce florissante avait formé de plus beau, ce que la succession des religions et le temps moins destructeur avait épargné jusqu'à nos jours. On parlera de ce vandal, et on aura oublié que le général Brune à ma sollicitation a fait tout son possible pour arrêter la destruction. Je lui ai donné tous les renseignements nécessaires, l'état des objets enlevés en fraude, que je lui proposais de tâcher de faire séquestrer en opposant les permissions données, qui n'étaient que pour deux pièces désignées, avec le nombre des objets enlevés, que j'insinuais de faire donner aux Français en compte des restitutions ou indemnités, le terme ne fait rien à la chose. Sans les lenteurs de Salonique, boursier où ses réponses ont croupi trois mois, tout se faisait. Ces trois mois, Monsieur, à mon grand chagrin et sous mes yeux ont été employés à détruire. La main sacrilège a été enfin arrêtée, mais trop tard. Notre crédit devint nul. M. Parandier ne put rien. Cependant la destruction n'a pas encore recommencé, mais je tremble qu'elle n'ait été que suspendue. En attendant, les quais du Pirée sont couverts des vols de ces barbares. Qu'il serait beau, puisqu'on ne peut pas les obliger à remettre tout en place, de jouir de leurs rapines, séquestrer tout cela pour une somme considérable, ce qui accommoderait la Porte et nous. Il lui serait facile de payer avec une pareille monnaie. »

Une autre lettre, qui est datée du 15 septembre 1818, mérite encore d'être citée. Fauvel y déplore le départ du capucin Paul d'Iyrée, personnage qui tint une certaine place à Constantinople et à Athènes pendant le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Mon respectable collègue, je ne puis laisser partir l'honorable P. Paul sans vous remercier de nouveau de nous l'avoir envoyé pour effacer les péchés de ses trois ou quatre prédécesseurs; il a parfaitement réussi; il a fait respecter en lui un chef ecclésiastique, ne s'étant jamais écarté des bornes de son état. Il emporte les regrets non seulement des Chrétiens, mais aussi des Musulmans; il est généralement estimé. En me l'envoyant, mon cher collègue, vous vous priviez d'un ami, il vous est rendu et c'est aujourd'hui un ami de douze ans dont je me vois privé... c'était ici le seul homme digne de ma confiance, à qui je dois peut-être la vie par les soins qu'il a eus de moi l'an passé dans une maladie qui a fait craindre pour moi plusieurs jours. Je n'ai absolument plus personne; me voilà isolé, mais on le croit nécessaire pour remettre le bon ordre parmi vos capucins; je plains le bon Père Paul; il a perdu sa tranquillité, le voilà en proie à la tracasserie claustrale, à la discorde, à l'envie. Je le crois peu propre pour cette charge; il quitte Athènes à regret, mais il ne se plaint pas, il obéit; il est vrai qu'il vous retrouve. »

Touché des regrets de Fauvel, Ruffin proposa à l'ambassadeur marquis de Rivière, qui y consentit « dans sa pieuse sollicitude pour le salut des chères ouailles de ce bon curé », de rendre le P. Paul à la communauté catholique d'Athènes (11 décembre 1818).

Ruffin continuait ainsi à témoigner à la mission des Capucins un intérêt qui remontait loin, puisque le 10 mars 1802, étant chargé d'affaires, il avait sollicité du cardinal préfet de la Propagande, l'envoi d'ouvriers évangéliques dans les échelles pour le salut des âmes, qui étaient menacées de rester sans secours spirituels <sup>1</sup>.

### III. — Pierre David consul général en Bosnie.

De la mer de l'Archipel, passons dans l'Adriatique. Plusieurs des consuls qui résidèrent dans les provinces turques côtières ou dans celles de l'arrière pays, Albanie et Bosnie, furent en relation avec Ruffin.

Nommé le 12 mai 1806 consul général en Bosnie, Pierre David <sup>2</sup> resta en fonctions jusqu'en mai 1814. Il fit à Travnik, où résidait le représentant du sultan, un séjour de sept années coupé de descentes en Dalmatie.

Dans une lettre du 3 juillet 1806, Ruffin lui annonce, en qualité de chargé d'affaires, avoir obtenu de la Porte le diplôme le reconnaissant comme consul général, et un firman d'exequatur, succès diplomatique appréciable, aucun consul général n'ayant encore été accrédité auprès du gouverneur de la Bosnie. Puis il poursuit par quelques conseils fort judicieux.

« C'est avec un véritable plaisir, Monsieur, que je vous annonce le résultat de mes efforts pour accélérer l'expédition de ces pièces indispensables à l'exécution des ordres de Sa Majesté confiée à votre zèle et à vos talents. Veuillez bien aussi agréer mes vœux pour votre bon voyage et pour les succès ultérieurs de votre mission. Pendant votre séjour à Raguse, vous aurez eu probablement occasion de vous ouvrir à M. Bruère

1. P. Hilaire de Barenton, *La France catholique en Orient*, Paris, 1902, p. 223.

2. Né à Falaise le 6 janvier 1772, David vint à Paris en 1788. Rédacteur au *Moniteur* il y rendit compte des débats de l'Assemblée constituante. Après un certain temps de service militaire accompli dans les armées de la République avec le grade de commissaire-adjoint des guerres, il entra dans la carrière diplomatique et fut successivement secrétaire d'ambassade à Milan et chargé d'affaires près du grand maître de l'ordre de Malte réfugié à Naples. Cf. *Un consulat de France en Bosnie sous le premier Empire* par Pierre David, *Revue d'histoire diplomatique*, 38<sup>e</sup> année (1924), p. 129-169.



filz de votre destination et vous aurez pu puiser dans ses entretiens une infinité de renseignements utiles sur la Bosnie où il a longtemps rempli l'agence française; je suis persuadé que vous aurez été content de l'entendre sur cette matière comme sur bien d'autres : il a beaucoup d'acquis et encore plus d'obligeance. »

Ruffin va présenter par lettre David à Husrew Mehemet pacha, gouverneur de Bosnie.

« Je saisis volontiers cette occasion pour vous recommander autant que je le pourrai à ce pacha. Il est bon que vous sachiez qu'il est créature de feu Ghazi Hussein, capitain pacha, le plus grand ami des Français. Husrew pacha a pour médecin intime M. Césari, homme d'un très grand mérite et qui a quelque estime pour moi <sup>1</sup>. Je vous prie de me rappeler à son souvenir et vous engage à le cultiver en y mettant la circonspection nécessaire pour ne pas le compromettre, car son pacha lui-même aura des dehors et des ménagements à garder. C'est à quoi notre vivacité naturelle a de la peine à s'habituer, mais j'ai l'honneur de parler à un homme consommé dans la diplomatie qui m'entend à demi mot. »

De Travnik, le 30 mars 1808, David remercia Ruffin de ses conseils :

« C'est avec autant de plaisir que d'empressement que je réponds à cette première communication épistolaire d'un homme respectable, dont l'esprit, le caractère et la réputation m'ont inspiré depuis longtemps l'estime la mieux sentie et le désir de la lui témoigner. »

Ainsi amorcées, les relations épistolaires continuent entre Travnik et Constantinople. L'état du pays, l'insolence des beys bosniaques à l'égard du gouverneur qui a remplacé Husrew pacha, leur haine des Français forment les thèmes habituels des lettres de David.

« Ibrahim Halemi, écrit-il le 29 juillet 1808, n'a point du tout ainsi que je l'avais espéré par son début adouci les regrets que m'a laissés Husrew Mehemet. Je crois ses intentions fort bonnes, mais il est d'une faiblesse qui les rend complètement nulles. On nous a fait ici les plus sanglants outrages<sup>2</sup>; il m'en avait promis la réparation et

1. César Davenat ou plus exactement D'Avenati, piémontais et médecin de Husrew Mehemet Pacha, rendit de grands services à David, comme le montre la lettre du 20 décembre 1808 citée plus loin. Il se piquait de poésie et à une lettre adressée à Ruffin le 29 juillet 1808 il joignit « des strophes anacréontiques » en italien.

2. Du genre d'outrages qu'il avait éprouvés en se rendant chez Husrew Pacha le 22 février 1807, David fait le récit suivant : « Une brillante escorte me fit passer par la grande rue

n'a pas eu la force de me les faire donner par les coupables, ni moins encore de les punir. Au contraire, les Barbares m'ont fait de nouvelles insultes. Ils méprisent leur vizir autant qu'ils nous haïssent. Celui-ci flotte sans cesse entre la crainte des Français et la crainte des Bosniaques. L'âme assoupie d'Ibrahim, son caractère léthargique et ses manières efféminées n'étaient nullement propres à gouverner ces montagnards turbulents et superbes. Aussi se plaint-il d'eux plus que moi-même. Ceux qui viennent se prosterner à ses pieds et baiser le bas de sa robe se relèvent pour lui désobéir. A peine est-il servi dans son palais par ses propres esclaves. De sorte que je me trouve abandonné désormais à la discrétion d'une populace capricieuse et féroce, à l'aversion fanatique des grands qui la font agir. J'ai fait partir avant-hier M. Chaumette Desfossés<sup>1</sup> pour Paris; il va consulter le ministre sur la question de savoir si pendant la durée d'une pareille anarchie, il convient que le consulat demeure exposé aux outrages de la populace, ou s'il n'est pas plus conforme à la dignité du nom français que ce consulat se retire aux frontières jusqu'à ce qu'il y ait en Bosnie un pacha capable de le faire respecter.

« M. Chaumette avant de partir a eu la satisfaction de lire ce que vous me chargiez de lui dire d'obligeant. Ce jeune homme quoiqu'accoutumé aux Turcs ne l'était point aux Bosniaques; il était malade de chagrin et d'indignation. Son départ d'un si triste exil lui était indispensable. Il espère n'y revenir jamais. »

Dans une lettre du 20 décembre 1808, David fait l'éloge du médecin César Davenat, qui lui avait rendu d'importants services, l'avait accueilli à Travnik à son arrivée le 17 février 1807 et avait réglé le cérémonial de sa première entrevue avec Husrew Mehemet Pacha.

David l'avait attaché officiellement au consulat.

« Ce vénérable et aimable doyen des consuls conserve une gaieté qui me fait espérer qu'il le sera longtemps encore. Il sollicite comme vous son retour en France, mais le gouvernement qui sait de plus en plus la difficulté de remplacer des hommes tels que

et là, je commençai à apprendre chez quel peuple j'étais et le degré de considération qu'on était disposé à m'accorder. Les Turcs, assoupis sur le devant des boutiques d'artisans où ils fumaient avec nonchalance, daignèrent à peine, non pas se détourner, mais même lever les paupières pour voir le nouveau venu, malgré l'étrangeté de son costume européen; et les femmes entr'ouvrirent rapidement le grillage en bois de leurs fenêtres pour cracher sur ce costume tout resplendissant d'or. Elles ajoutaient à cette action quelques malédictions contre les infidèles, et refermaient leurs grillages avec violence, comme pour exprimer leur indignation des honneurs que l'on rendait à un chien. J'avais sur moi en arrivant chez le pacha plusieurs marques du mépris de ces dames, mes compagnons n'en manquaient pas non plus. » Pierre David, *Revue d'histoire diplomatique*, 38<sup>e</sup> année (1924), p. 151.

1. Ancien jeune de langue à Constantinople de 1802 à 1803, chancelier du consulat de Travnik.



vous, tels que lui, tarde le plus qu'il peut d'accorder ces retraites. Il fait bien pour nous, qui sommes pour ainsi dire vos enfants, car qui seraient après vous nos modèles et nos guides... M. Davenat quoique plus accoutumé que moi aux Turcs ne l'est pas davantage aux Bosniaques. Je puis même dire que nous sommes trois victimes. Le bon Ibrahim Halemi a tant de peur de ces demi-sauvages qu'il se tient coi au fond de son palais. C'est un certain Soliman Pacha qui est le véritable vizir et chacun règne dans son canton. Cet Ibrahim est le meilleur homme du monde, mais en vérité il serait bien mieux dans son harem à Constantinople qu'à la tête de cette peuplade barbare.

« La Dalmatie est tranquille, mais ses communications avec l'Italie sont extrêmement gênées et dangereuses. Par mer les corsaires les rendent impossibles; par terre les Croates assassinent nos courriers, pillent l'argent et s'emparent même des dépêches. La cour de Vienne n'est pas de bonne volonté à réprimer ces brigandages. On ne respire dans ses Etats que la haine du nom français et le désir d'une nouvelle guerre. Les Autrichiens cherchent à communiquer ce sentiment aux Bosniaques. Ils trouvent malheureusement des esprits assez disposés à recevoir ces mauvaises impressions... Il n'est guère possible d'avoir un poste plus pénible. Je suis obligé de laisser ma femme<sup>1</sup> et mes enfants en Dalmatie pour les soustraire aux outrages auxquels je suis continuellement exposé ici. La populace turque parlait dernièrement de m'assassiner et personne ne la réprime. »

Plus perspicace que beaucoup d'autres amis de Ruffin, David comprend fort bien que son mérite est la cause du refus que le ministre oppose à sa demande de rappel.

« Je ne suis point étonné du tout, lui écrit-il le 9 août 1809, que votre rappel soit toujours *in nube*. Comment voulez-vous que l'Empereur se prive d'un de ses plus sages conseillers dans le temps et dans le lieu où il en a le plus besoin. Mentor ou plutôt Minerve abandonne-t-elle Télémaque à la cour d'Idoménée, quand il s'agit de prévenir la guerre? Nous en soutenons une bien sanglante et il faut remercier sans doute les bons esprits qui sont chargés de nos intérêts sur le Bosphore de ce qu'elle n'est point devenue plus générale. J'ai été témoin que nos ennemis ont tout employé pour entraîner l'Orient dans leur cause. On a fait jouer ici en petit les mêmes intrigues qu'à Constantinople. On est parvenu seulement à organiser d'obscurs complots en Dalmatie et à y faciliter l'entrée de l'ennemi. Il occupe à peu près la moitié de cette province

1. Pierre David avait épousé une demoiselle Huet, de la famille du célèbre évêque d'Avranches. Lors de son départ pour la Bosnie il avait deux fils, Etienne et Jules. Un troisième fils, Louis Amintal naquit et mourut en Bosnie. Etienne David devint ministre plénipotentiaire; il mourut le 16 avril 1875. Jules David publia une *Notice biographique et littéraire sur Pierre David* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, t. XIV, 1861, p. 225.

avec une poignée de rebelles et de brigands mêlée de soldats croates et que ne rougit pas de commander un général autrichien. Ils entrent à leur aise dans les villes ouvertes, mais ils n'ont pas pris le moindre fort. »

Les Juifs habitant Bosna-Seraï (aujourd'hui Serajevo) avaient envoyé le rabbin Elio Cayou à Constantinople pour obtenir du ministère ottoman la permission de réédifier leur synagogue. Ils espéraient obtenir le concours du chargé d'affaires de France La Tour Maubourg, et grâce à sa puissante intervention arriver à leurs fins. Ruffin, mis au courant de cette affaire par David, lui exposa dans une lettre du 12 octobre 1810 ses doutes sur l'efficacité de cette démarche.

« Je n'ai point eu jusqu'à ce jour l'occasion de voir et d'entendre le député des Bochnako-Israélites sur l'objet important de sa mission. Je dis « important » parce qu'il présente, comme vous l'avez bien prévu, une double difficulté aux yeux mahométans, dont la tolérance ne condescend qu'avec répugnance et par pur égard pour un ancien usage à la réédification d'un lieu consacré à l'exercice de tout culte proscrit par le leur et ne peut y donner un consentement formel qu'à la condition expresse que le nouvel édifice ne dépasse pas même d'une ligne la dimension de l'ancien ni en longueur, ni en largeur ni en hauteur. Tel est le texte de la loi que le fanatisme rend encore plus inviolable par le pouvoir exécutif. Nous avons cependant vu plus d'un exemple de facilités obtenues sur cette matière si grave de sa nature, mais elles n'ont été accordées que dans ces derniers temps, où le mahométisme s'est ressenti aussi des principes du siècle et moyennant des sacrifices pécuniaires très considérables faits à l'avidité turque par les rayas solliciteurs. Je dois ajouter que ces faveurs ont vraisemblablement tenu à des localités particulières et que je ne puis citer aucun préjugé de cas semblables en Bosnie.

Un seul mot encore et je vous aurai dit tout ce que je sais et tout ce que je pense sur la demande des Juifs bosniaques, mais je dois auparavant vous prévenir, Monsieur le Consul général, que je n'émetts ici que mon opinion individuelle et que je la considère et ne vous la donne que comme très faillible. J'ignore absolument l'impression que votre recommandation du rabbin Elio Cayou a pu faire sur l'esprit de M. de La Tour Maubourg, qui est à la campagne; je ne sais même pas si cet Israélite a eu l'honneur d'être présenté à l'audience de notre chef de légation. Je n'hésite pas néanmoins à présumer qu'il aura été frappé comme moi des judicieuses observations que vous faites sur le titre que l'attachement manifesté par les négociants juifs de Bosnie pour les Français et leur dévouement intérieur pour Sa Majesté doivent leur donner à la protection de notre gouvernement, mais il me semble, sauf meilleur avis qu'une démonstration quelconque d'intérêt de notre part à la demande actuelle de ces rayas pourroit donner l'éveil à la méfiance habituelle du ministère et un motif de plus à sa marche



dilatoire. Nous sommes aujourd'hui ses voisins. C'est ce qu'il ne faut pas que nous oublions. Nos ennemis ne cessent de le lui rappeler et Dieu sait en quels termes effrayants. Notre recommandation en aucun temps n'eût opéré le rabais d'un aspre sur le prix auquel la cupidité musulmane auroit mis son assentiment à la reconstruction sollicitée de la synagogue de Bosna Seraï et dans la circonstance présente, si cette recommandation étrangère ne faisait qu'exagérer le prix arbitraire de la corruption, ce ne serait qu'un demi-mal; car il est à craindre qu'elle n'arrête par la peur la cupidité elle-même et ne rende la chose impossible. Au surplus, M. le Consul général, je ne me lasse point de vous le répéter, ce ne sont ici que mes propres rêveries, que je prends la liberté de déposer dans le sein de votre amitié en preuve de ma bonne volonté, de mon désir d'être utile en tout ce qui dépend de moi à votre recommandé auprès de M. de La Tour Maubourg à son retour de villégiature. »

La fin de la lettre de Ruffin est moins grave. Son amitié pour Bruère, son collègue de Raguse, lui fournit la matière de quelques lignes pleines d'enjouement.

« ...Vous m'avez fait grand plaisir en me faisant part de ce que notre respectable doyen vous écrivait de Raguse; je suis toujours flatté des analogies qui se rencontrent entre lui et moi. Il est naturel que je fasse gloire de tout ce qui peut me donner quelque fausse ressemblance à un si beau modèle, et je me console des désagréments de mon extrême embarras pour partir à mon âge, avec mes infirmités et les deux mers m'étant fermées par le fait de la guerre des Turcs et de la guerre maritime, je m'en console, dis-je, en pensant que ce malheur même m'est commun avec notre ami. L'équitation ne m'est plus permise, et c'est là cependant une condition *sine qua non* du trajet par terre de notre pauvre Romélie. Ah! si le rendez-vous que M. Bruère nous donne à tous à Paris avec cette grâce chevaleresque que je lui envie s'effectuait enfin! j'oublerais tous mes maux pour me livrer aux douceurs d'une si aimable compagnie, car je persiste à augurer, comme je le faisais dans ma précédente, l'obtention du congé après lequel vous soupirez et votre heureuse arrivée à Paris avant moi et peu de jours après notre heureux précurseur. Il nous doit l'exemple : nous lui devons le pas et la préséance. Réunis en chapitre, vous voudrez bien j'en suis sûr vous rappeler le troisième frère absent, dont l'existence constitue la légitimité de ce corps délibérant. Vous vous tournerez tous deux vers l'Orient et vos vœux m'appelleront. Ils accéléreront ma marche. O mes vertueux amis! puissé-je accourir à votre voix; non jamais je n'aurai eu de regret plus amer à la perte de mon ouïe que le jour de cette agréable réunion. »

De Spalato, où il était descendu, David décrit à Ruffin le climat de la Bosnie, et le remercie du réconfort moral et des instructions politiques que ses lettres lui apportent.

« Monsieur le Conseiller, Je réponds aux trois lettres dont vous m'avez honoré les 8 octobre, 25 octobre et 9 novembre (1811). Vous me plaignez dans la première d'avoir à passer seul les longues soirées de l'hiver. Vous voyez par ma date (28 décembre 1811), que j'ai retardé le plus qu'il m'a été possible de commencer cette rude pénitence. J'attendais le retour du pacha. J'apprends aujourd'hui qu'il revient et de ces bords de l'Adriatique où fleurissent encore les roses et les œillets, je regarde avec regret les sommets neigeux des montagnes de Bosnie. Il faudra bientôt les franchir et laisser derrière moi tout ce que j'ai de plus cher. C'est la quatrième fois que je suis obligé depuis cinq ans à cette séparation pénible. J'ai voulu l'éviter une année; il m'en a coûté la vie d'un de mes enfants et presque celle de mon aîné. Ces terribles hivers de Bosnie emportent régulièrement les deux tiers des vieillards et des enfants nés dans l'année. Vous me dites pour m'encourager et me consoler des choses où votre sensibilité se montre on ne peut plus ingénieuse. Vous me faites voir que le père de famille souffrant dans la solitude est bien plus heureux encore que le vieux célibataire au sein des plaisirs de Paris. Puis vous me citez votre dictionnaire polyglotte aux mots « pélican » et « tourterelle ». Vous êtes, Monsieur le Conseiller, l'homme du monde le plus persuasif et je vous rends grâce d'avoir employé cet heureux et beau talent à m'adoucir l'idée de mon exil, de mes ennuis et de mes sacrifices sans espérance.

« Vos réflexions si justes, si profondes et à la fois si lumineuses relativement aux froideurs que vous avez éprouvées en Turquie l'été dernier ont été pour moi une excellente leçon de politique et sont bien certainement les meilleures instructions que j'ai reçues depuis longtemps. La sagesse et la modération s'y combinent avec le sentiment de l'honneur français. Je suis tout fier d'avoir pensé à peu près de même, de m'être conduit d'après ces règles et d'avoir mérité l'approbation d'un sage. Halémi pacha a continué de loin de revenir à notre ancienne amitié et j'ai continué moi-même à faire deux pas vers lui, chaque fois qu'il en faisait un; il a témoigné qu'il était très sensible à ce procédé et j'espère qu'en nous revoyant nous nous retrouverons dans les mêmes termes où nous étions avant « les averses de guinées et de mensonges », auxquelles vous avez si justement attribué cette froide température de l'été dernier. Désormais je compterai bien peu sur ces amitiés-là. Les patriarches à longue barbe et à la démarche grave sont-ils tous aussi inconstans? Vous seul, Monsieur le Conseiller, qui connaissez le passé et le présent, qui avez vu les pères et les enfans, qui avez éprouvé le bien et le mal au milieu d'eux, pouvez pénétrer sous ce masque imposant et prévoir la conduite de ces faux sages. Heureux celui qui peut profiter de votre expérience et se conduire d'après vos conseils. » (28 décembre 1811).

De Travnik où il avait reçu de Ruffin « deux éptres riches de détails intéressants et de sages réflexions », David lui écrit encore le 18 avril 1812 :

« Vous avez à soixante-dix ans une fraîcheur d'imagination, une fécondité de pensée, une facilité de style, dont je suis bien loin à quarante. Il me faut choisir mes



jours et les attendre quelquefois longtemps pour sortir de cette espèce d'engourdissement mental, où m'a plongé la solitude absolue et qui s'accroît tous les jours par l'effet du climat et de l'ennui. Pour vous, Monsieur le Conseiller, vous appartenez à ces jours brillants, qui étaient éclairés des derniers rayons du beau siècle, de la politesse et du génie. »

David demeura en Bosnie jusqu'en 1814. Mis en disponibilité il fut en 1819 nommé consul général à Smyrne. Sa défense des Grecs contre des émeutiers turcs en 1821 fut popularisée par une gravure d'Hardiviller : « Le consul de France à Smyrne protégeant les chrétiens ». Il prit sa retraite en 1826 et devint député du Calvados en 1842. Homme de lettres en même temps que diplomate, il composa des tragédies et des poèmes, notamment une *Alexandreïde*, oubliés aujourd'hui.

Il mourut en juin 1846.

#### IV. — Pierre Bruère Desrivaux consul général à Raguse.

Pierre Bruère Desrivaux représenta la France à Raguse de 1772 à 1810. Son amitié pour Ruffin forme le thème habituel de ses lettres : « Vous êtes, lui écrit-il par exemple le 14 décembre 1808, l'ami le plus obligeant, le plus habile et celui qu'il faut le plus aimer. Je remets à vous exprimer le reste de mes sentiments au temps où nous nous embrasserons à Paris. »

Dans une lettre datée du 3 juin 1810, il donne quelques détails autobiographiques, qui présentent un certain intérêt.

« Je dois vous apprendre, mon aimable ami, que je viens d'avoir aussi<sup>1</sup> mon rappel mais on m'a traité avec une extrême économie. On ne me donne qu'une pension de retraite de trois mille francs. C'est peu pour un fonctionnaire de cinquante-cinq ans de service, qui a perdu son bien patrimonial, pour n'avoir pu obtenir la permission dans le cours de la Révolution, d'aller toucher ses successions, qui ont été réduites en assignats à face royale par des correspondants malhonnêtes; pour un homme qui a perdu la dot de son épouse pour avoir été obligé de la placer sur le commerce maritime de cette place ruinée entièrement par l'entrée des Français à Raguse; pour un homme à qui on a ôté ses appointements de chargé d'affaires dans les moments les plus fâcheux de la Révolution, lui promettant qu'il serait dédommagé dans des temps plus heureux et auquel on a aussi ôté une pension de mille francs sa vie durant accordée pour bons services par Louis XV par brevet en forme et confirmée aussi par brevet par Louis XVI;

1. On supposait que Ruffin était sur le point de retourner en France.

pour un homme qui avait le titre de consul général et qui aurait dû avoir en cette qualité d'après le décret de Sa Majesté Impériale douze mille francs d'appointements et n'en a pourtant eu je ne sais par quelle fatalité que six mille; pour un homme qui a perdu les effets de sa maison, située au faubourg, pillés par les Monténégrins pendant le siège, enfin pour un homme qui a administré au commencement du renversement de la République (installé par M. Leduc) et qui par conséquent a eu les principales peines, qui a été honoré du titre de commissaire impérial en remplissant les fonctions aux tribunaux pour mettre en mouvement la nouvelle machine. Il me semble que voilà bien des titres et bien des droits pour recevoir une si petite récompense.

Mais j'ai fait des représentations et j'ai tout lieu d'espérer qu'elles auront un heureux effet; je me suis borné seulement à demander cinq mille francs, marquant que cela me rendrait aussi heureux que je puis l'être; mais pour bien faire il me faudrait un patron auprès de notre ministre et je n'en ai point. J'ai tout perdu par une trop longue vie et par le malheur des temps.

J'ai voulu, mon cher et digne ami, vous faire connaître mon état et ma position, persuadé que vous voudrez bien y prendre part et même m'y servir si vous le pouviez. »

#### V. — Marc Bruère Desrivaux consul à Scutari d'Albanie.

Le 17 juillet 1818, Marc Bruère Desrivaux annonça à Ruffin que son père, « cet adorable vieillard », était mort à Paris dans le courant de 1817.

Lui-même, Marc Bruère (né à Lyon, en 1774), appartenait aussi à la carrière. Il avait été nommé en 1793 agent consulaire à Travnik en Bosnie, en 1801 vice-consul à Raguse, en 1806 consul à Scutari d'Albanie, où il resta jusqu'en 1815. Dès son arrivée à ce poste, il annonce à Ruffin le 19 novembre 1806 qu'il a fait la traversée de Raguse à Antivari sur une barque à rames pour éviter les croiseurs anglais ou russes. Il a été fort bien reçu par le gouverneur de Scutari Ibrahim pacha, mais sans le cérémonial d'usage, « point de cherbet, point de parfum, point d'appareil d'une audience publique. » Doit-il, demande-t-il à Ruffin, admettre cette attitude bienveillante, mais familière, ou bien doit-il exiger toutes les formes de l'étiquette?

Pendant deux ans et demi, Marc Bruère vécut dans les meilleurs termes avec cet Ibrahim Pacha. Il déplora sa mort qu'il annonça à Ruffin le 13 mars 1809.

« Ne sachant pas quels peuvent être les sentimens de notre gouvernement envers Ali Pacha de Yanina à cause de l'irrégularité de sa conduite envers nous et ne sachant pas plus jusqu'à quel point peut s'étendre en certaines matières près la Sublime Porte l'influence de notre légation, je crois de mon devoir de l'informer par votre organe,



Monsieur le Conseiller, des événements qui se passent maintenant dans le lieu de ma résidence.

Le 28 février dernier [1809], vers midi, Ibrahim pacha de Scutari mourut d'une fièvre bilieuse, qui l'enleva en peu de jours et que l'on peut attribuer aux dégoûts et aux vives sollicitudes que lui causait depuis plusieurs mois l'insurrection d'un district de son gouvernement nommé *Tyranna*<sup>1</sup>. La perte de ce vizir en est sans doute une très grave pour l'Albanie et même pour la Sublime Porte, car il n'en fallait pas moins dans les circonstances épineuses du moment que d'un génie pareil au sien dans un poste aussi important.

Je le regrette aussi en mon particulier, car son affabilité, son adresse, son intelligence adoucissaient merveilleusement l'amertume des négociations désagréables que la différence de nos mœurs et la divergence de nos intérêts nécessitent journellement ici, et de plus me donnait un espoir fondé de les amener enfin à bien, parce que les calculs d'un homme d'esprit sont beaucoup plus aisés à prévoir que les caprices de la brutale ignorance.

Ce vizir laisse des trésors immenses et des enfants en bas âge, sans appui de quelque parent de cœur capable de les soutenir dans ce conflit des divers partis. Aussi s'en est-il suivi que la division s'est mise dans le pays et que les intrigues y sont en grande activité. Jusqu'à présent tout est tranquille ici, c'est-à-dire que l'on y vit dans la plus grande défiance au milieu d'une espèce d'anarchie, en attendant de voir succéder au morne silence des sourdes menées le bruit des armes et des factions. »

Tout en exerçant ses fonctions diplomatiques, Marc Bruère cultivait les lettres. Le français était sa langue maternelle, mais il avait appris l'italien et le serbo-croate à Raguse. Il savait bien le latin, il composa en ces quatre langues des chansons, des épigrammes, des pièces de vers célébrant les événements contemporains; il traduisit en italien ou en serbo-croate les classiques latins et grecs.

Les historiens de la littérature croate proclament la maîtrise que *Bruerovic*, comme ils le nomment, avait atteinte dans l'usage de leur langue. « C'est vraiment un paradoxe, dit l'un d'eux, Branko Vodnik, de voir qu'un Français d'origine est parmi les contemporains celui qui écrit le mieux le croate, qui a la langue la plus pure<sup>2</sup>. »

Nommé en 1822 consul à Tripoli de Syrie, Marc Bruère y mourut le 25 novembre 1823.

1. *Tyranna*, district situé dans l'arrière pays de la baie de Durazzo.

2. Cité par Louis Leger, *Un consul de France poète serbe, Marc Bruère Desrivaux* dans *Journal des Savants*, 1915, p. 27-36.

## VI. — François Pouqueville consul à Janina et à Patras.

Pendant leur commune captivité au Château des Sept Tours, exposée précédemment (2<sup>e</sup> partie, chap. VI) il se forma entre Ruffin et François Pouqueville une amitié qui devait durer toute leur vie.

Pouqueville revint à Paris à l'automne de 1801. La publication en 1805 de son *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie*, l'habile dédicace de l'ouvrage à l'Empereur eurent de prompts conséquences. L'Empereur lui fit proposer le poste de consul général à Janina. Pouqueville accepta en dépit des objections de son maître, le célèbre médecin Antoine Dubois <sup>1</sup>.

Pour gagner son poste, Pouqueville part de Paris le 29 vendémiaire an XIV (21 octobre 1805) et à Milan rejoint Julien Bessières, parent du maréchal Bessières, qui était chargé de l'installer à Janina. Julien Bessières connaissait bien Ali Pacha. Ayant comme Pouqueville quitté l'Egypte en brumaire an VII sur la *Madona di Monte Negro*, il avait, lui, été vendu à Ali Pacha par le corsaire tripolitain et retenu longtemps prisonnier à Janina <sup>2</sup>.

Pouqueville et Julien Bessières s'embarquèrent à Raguse le 22 janvier 1806 sur la *Stella di Bonaparte* commandée par un corse nommé Marcilesi. Pouqueville, qui avait conservé de l'amitié pour ce capitaine et le suivit dans sa carrière, en esquissait plus tard ce portrait :

« C'est un homme doux et intrépide, qui a tiré plus de coups de fusil aux Anglais que nous n'en avons tiré aux lapins. Il a fait treize ans la course, a pris 200 canons et 1.200 prisonniers aux ennemis de Sa Majesté et n'a jamais été fait prisonnier. Vous croiriez peut-être que c'est un sacripant, mais pas du tout. Le bon papa Bruère (consul) de Raguse, lui disait devant moi : Marcilesi, tu devrais être évêque et non pas corsaire. »

Le 1<sup>er</sup> février 1806, Pouqueville et Bessières arrivèrent à Porto Panormo et montèrent à Janina.

Pouqueville resta en Albanie jusqu'en février 1815.

Dans la correspondance qu'il entretenait avec Ruffin il décrit avec bonne humeur et esprit la vie pittoresque qu'il mena pendant neuf ans.

1. Quelques années plus tard, le 13 décembre 1810, il écrivait : « Nous sommes fâchés, comme on l'est entre amis, parce que j'ai quitté la robe pour l'épée... Dubois me regardait comme sa gloire, et il a été furieux, quand il m'a vu renégat. Vous ne pouvez vous faire une idée de sa colère vraiment comique : « Il faut douze choses pour être médecin. Tu en as onze. Et laquelle me manque ? — Tu ne sais pas gagner d'argent. — *Abrenuntio*, lui dis-je ».

2. Cf. T. I, p. 156.



*Pouqueville à Janina.* — Ses lettres nous instruisent avec moins de précision qu'on ne s'y attendrait sur ses rapports avec Ali Pacha et en voici la raison.

Pouqueville a exposé dans le tome I de l'*Histoire de la régénération de la Grèce* la biographie d'Ali Pacha. C'était un monstre. Fourbe et cruel, il trahissait tout le monde et répandait des flots de sang. De la lecture de l'ouvrage se dégage un sentiment d'horreur.

Auprès d'un pareil homme la position de tout agent consulaire aurait été difficile : la politique vint aggraver celle de Pouqueville.

Ali convoitait la possession des îles Ioniennes. Il comptait sur les Français pour en chasser les Russes, qui en 1806 en étaient les maîtres, et les lui donner. Pendant les premiers temps de sa mission Pouqueville fut donc choyé. Mais après le traité de Tilsitt, quand Ali se vit frustré de son espoir par la mainmise de la France sur l'archipel Septinsulaire, son attitude changea complètement. Il se montra hostile, défendit aux Epirotes d'avoir des rapports avec Pouqueville, qui vécut confiné dans sa maison et son jardin de Janina.

Pouqueville était donc tenu à une extrême réserve, quand il parlait d'Ali pacha. Le secret de sa correspondance n'était point respecté. Il écrit le 23 novembre 1807 : « Les deux dernières lettres adressées au colonel Nicole <sup>1</sup> ont été décachetées par les mains du [vizir] <sup>2</sup>. Je les lui ai renvoyées dans l'état où elles se trouvaient ». Et plus tard, à Patras, à l'abri des atteintes du tyran, il écrivait le 29 avril 1816, à propos de lettres qui lui étaient arrivées de Corfou ouvertes et mélangées. « Ce galimatias n'est rien pour un homme, qui depuis dix ans a été inspecté par la Sainte Hermandad de Janina. Jamais je n'ai reçu que des lettres profanées, tant on avait d'égards pour ma sûreté, sans parler de celles que je n'ai jamais vues. »

Il parle donc de sa position à Janina en termes voilés, qui en laissent pourtant deviner les difficultés.

1. Nicole Papas Oglou, commandant du bataillon des chasseurs d'Orient. Grec d'origine, il fut d'abord au service des Mamelouks, puis enrôlé par Bonaparte au service de la France pendant l'Expédition d'Egypte. Autorisé par Ali pacha à recruter des hommes en Epire pour le bataillon des chasseurs d'Orient, qui faisait partie de l'armée de Dalmatie, commandée par Marmont, Nicole arriva à Janina le 24 mars 1807. Des rapports excellents s'établirent promptement entre lui et Ali Pacha. Ils attaquèrent ensemble l'île de Sainte-Maure occupée par les Russes. Nicole quitta l'Albanie le 18 août 1807, la paix de Tilsitt ayant arrêté les opérations du siège de Sainte-Maure et complètement déçu Ali Pacha... Cf. A. Boppe. *L'Albanie et Napoléon*, p. 66-85. Pouqueville entretient fréquemment Ruffin du colonel Nicole et de son épouse, M<sup>me</sup> Mimina.

2. Ali pacha.

« Je ne suis pas ici sur des roses, et si j'en croyais ce que je vois, je pourrais bien faire encore une campagne dans les Sept Tours. Alors gare à la suite de *La Gueuzéide*<sup>1</sup>, je reprendrais ma vieille poétique. Je suis toujours des parties de plaisir. Il y paraît à ma tête qui a blanchi » (19 avril 1808).

« On pourrait bien appliquer à un païen que vous connaissez ce mot de sainte Thérèse au diable : « Le malheureux il ne sait pas aimer ». C'est je crois en effet le plus grand supplice. Un jour, si je vous revois, que de choses j'aurai à vous raconter, il faut que je sois mieux trempé que le fils de Thétis pour y tenir. O mon cher Nestor ! dans quel dédale, dans quel labyrinthe je suis descendu. *Sil mihi fas audita loqui*. Mais le temps n'est pas arrivé ; chaque saison porte ses fruits. Riche en patience, riche en courage, fort de ma résignation et de l'accomplissement de mes devoirs, j'attends des jours plus heureux et plus sereins » (7 juin 1810).

« Je ne suis pas plus tranquille que par le passé. Au contraire cela va de plus belle en plus belle. Les Anglais, les guinées, les corsaires, les pirates, les Albanais tout cela se conjure pour me faire enrager. J'en ai perdu l'appétit pendant huit jours, et puis j'ai résolu d'en rire, sans pourtant négliger aucune occasion de leur abattre les plumes. Tous mes coups n'ont pas été des coups d'épée dans l'eau et je dis comme nos soldats *ils en verront de grises*. Vous savez que je ne me laisse pas facilement renverser. » (13 décembre 1810).

Au milieu de ses tribulations, la force d'âme de Pouqueville ne se dément pas.

« J'ai quarante ans et je ris, malgré les contrariétés, les peines et les fatigues. Avant-hier mes bottes regorgeaient d'eau, j'étais mouillé comme un canard ; des œufs avec un oignon firent mon dîner et j'arrivai gai comme un pinson...

« En vérité plus j'ai de mal, plus j'engraisse, je me sou mets encore à pire condition, mais je ne veux pas me chagriner. Assurément il n'y a peut-être jamais eu un consul en position plus épineuse que la mienne. *Cosa da far?* bien renvoyer la balle, tenir ferme la raquette, puis, quand on est au bout de son ourlet, à cheval, on dort après cela d'un somme. La fatigue fait plus que la philosophie. Moi je n'en veux savoir, comme dit le bourgeois gentilhomme, tout juste que ce qu'il en faut pour connaître quand il y a de la lune, ou quand il n'y en a pas ». (5 mars 1811).

« Ali pacha continue à se charger de mon éducation en me claquemurant comme un trappiste. Qu'est-ce que les Sept Tours en comparaison de Janina ? Au moins je chantais sur ma vielle. Je voyais le bozadgi, araïdgi, Pehlevan, le cachekdgi et tant de braves gens ! C'était un plaisir, cela faisait gratter et la peau m'en cuit en y pensant.

« Ma maison se compose de mon chien, Abou mylord Coco, de Coco ebn mylord, de Bataille, superbe palefroi, Bosniaque, l'honneur des chevaux, Liapi, troisième mon-

1. *La Gueuzéide* était un poème héroï-comique, que Pouqueville s'était diverti à composer pendant sa captivité aux Sept Tours. Cf. T. I, 2<sup>e</sup> partie, chap. VI, p. 190.



ture. Ajoutez à cela une antique Mira, ma cuisinière, sa fille âgée de dix ans, deux valets qui sont à peu près mes maîtres; ma vieille Mira comme les servantes de curé, dit : mes poules, mes chiens, et me fait des sermons. Eh bien j'aime beaucoup tous ces gens là, j'aime un peu à être mené. Je ne sais si vous pensez comme moi, mais j'éprouve un certain plaisir à *dépendre* et un maître n'est-il pas assez puissant, ne l'est-il pas trop? Eh mon Dieu! on est si content, quand on est un bonhomme. Tenez, je me sens la force d'aimer! Puissé-je mériter à ce titre le pardon de mes fautes. *Multum ei indulgerunt, quia multum amavit.* » (12 juin 1811).

Du reste si une accalmie se produit dans sa vie agitée, Pouqueville s'empresse d'en faire part à Ruffin :

« Comme vous vous intéressez à votre ancien compagnon de captivité, vous serez satisfait d'apprendre qu'il a été beaucoup plus tranquille. Sa situation s'améliore chaque jour, et il prévoit un avenir calme. Après sept ans de lutte et d'orage, comme l'espérance lui paraît douce! *Italiam! Italiam!* » (31 décembre 1811).

D'un homme tel qu'Ali pacha, tout était à craindre. Des dangers très réels qu'il courut, Pouqueville ne parle jamais. Il relate seulement et toujours en plaisantant dans une lettre du 16 mai 1814, une avanie qu'il éprouva, quand, à la suite de nos revers militaires, on crut la France abattue. Des domestiques d'Ali pacha vinrent briser à coups de pierres la grille de bois de sa maison.

Mais ni le ton enjoué de Pouqueville, ni son air dégagé ne donnait le change à Ruffin, qui connaissait les difficultés de sa position et admirait sa force de caractère.

« Il faut avouer, écrit-il le 2 janvier 1812 à Mathieu de Lesseps, que notre ami M. Pouqueville a déployé une patience et une résignation dignes d'un de nos braves compagnons du Purgatoire des Sept Tours. J'en suis tout fier, car l'amour-propre est si ingénieux à s'attribuer le mérite d'autrui qu'il m'a presque persuadé que j'ai quelque part à la gloire, que M. Pouqueville a si justement acquise à Janina. Que n'a-t-il pas souffert jusqu'à ce qu'il parvint, comme il y est parvenu, à triompher de tous les obstacles sans cesse renaissants de son poste. Dieu veuille qu'il n'y ait plus que des roses à cueillir. Il a eu tant d'épines à écarter et il s'en est miraculeusement tiré par son zèle, sa constance et sa dextérité ».

*Voyages de Pouqueville.* — Bien loin de rester « claquemuré » dans Janina, Pouqueville fit de fréquents voyages. Il se plait à en entretenir Ruffin ainsi que des observations que lui suggèrent ses rapports avec les Albanais.

« Les Grecs n'aiment personne. Dans tous les temps ils ont adoré l'anarchie. Je vois l'image de leur république et de leur Agamemnon dans les Albanais. Je suis souvent tenté d'appeler un Albanais « Hector » ou « Pamphile », car ils sont habillés comme les valets de carte et je crois à tout bien examiner qu'ils valent les fiers à bras de l'Iliade. C'est la même manière de procéder dans les guerres, dans les traités; il n'y a pas un alpha à retrancher. » (13 décembre 1809).

« J'espère cette semaine traverser les montagnes de la Chaonie<sup>1</sup> et la mer sonore, comme dit Homère, afin de me rendre à Corcyre. Les Phéaques, comme au temps du vieil aveugle, sont mauvaises langues, ivrognes, fainéants et délateurs. Ils n'ont pas changé. Cela devrait être ainsi et probablement ils auront quelque bosse au crâne pour ces sortes de qualités. Le docteur Gall<sup>2</sup> avec ses têtes de carton et ses raisonnements de l'autre monde nous expliquerait peut-être cette cause occulte. » (8 octobre 1809).

En février 1811, Pouqueville se rend à Prevesa, à l'entrée du golfe d'Arta. Rentré à Janina il écrit à Ruffin le 5 mars 1811 :

« Me voici de retour de Prevesa, tout entier et délassé. J'ai éprouvé bien de la misère dans cette course de cinquante lieues, aller et retour. La neige, la pluie et la tempête m'ont assailli et qui plus est un rhume bien conditionné. Il m'a fallu traverser de grandes flaques d'eau, sauter des fossés, traverser une épaisse forêt de cinq lieues de diamètre où l'on risque de laisser sa peau, mais je préfère encore la compagnie des loups à celle des Albanais. Je n'ai pas mes aises, mais j'y suis accoutumé. Heureusement que je suis nanti d'un vaillant cheval bosniaque, sobre, mais un peu fou, pour les mauvais pas. C'est un second bucéphale, dont autre que moi n'a l'amitié, excepté pourtant mon frère<sup>3</sup> en faveur de qui il hennit. »

Dans sa lettre du 25 mai 1811, Pouqueville raille ironiquement la mauvaise foi des Septinsulaires et leur esprit chicanier.

« Les îles Ioniennes abondent en témoins. Ah! si nous n'avions pas perdu Sainte-Maure, pour deux talaris on en avait quatre. La marchandise est un peu plus chère à Corfou. Il faut parler d'un sequin *venétic* pour trouver un honnête faussaire. Si on ne nous avait pas privés d'un tas d'avocats, qui meublaient ce pays, *c'était bien là mon affaire*, mais patience et, comme on dit, *mon oye* fait tout.

1. *Chaonia*, nom ancien de la région montagneuse située au nord-ouest de l'Épire.

2. Gall (1758-1828), fondateur de la phrénologie, était venu en France en 1807 et y exposait sa doctrine, qui provoquait des discussions.

3. Hugues Pouqueville, né au Merlerault le 8 mars 1779, fut pour son frère François un appui très précieux à Janina. Il fut nommé successivement vice-consul à Prevesa en 1811, à Arta en 1814, consul à Patras en 1821 et à Carthagène en 1829.



« C'était un plaisir quand j'allais autrefois à Sainte-Maure. Le premier homme que je rencontrais dans les lagunes, auquel je demandais : Connais-tu un tel? *Si, signore, ma bisogna confessarvi la verita, lei si offende, perche ze una canaglia*; et ainsi de suite, chacun disait de son voisin : *Ze un can, un scelerao, un anima nera*.

« A Céphalonie autre tactique, mais pourtant qui revient au même. Si vous demandez des renseignements sur quelqu'un, on vous répondra toujours, *ze un uomo bene stante*. J'ai vu Bessières <sup>1</sup> obligé de faire embarquer d'autorité un zantiote, qui plaidait depuis douze ans pour un mouton. Il avait mangé quarante mille piastres et je venais, sans le vouloir, de lui fournir un moyen d'appel qui l'aurait ruiné, lui et sa partie adverse. Voyez ce que c'est que le contact électrique et comme l'esprit de Domfront <sup>2</sup> avait opéré. Heureusement que deux archers ou *cahouas* nous débarrassèrent de ce chicaneau; jamais je n'ai vu race aussi plaideuse.

« Un jour étant à Prevesa, il y a deux ans, je vois arriver une barque apportant quatorze passagers, à la tête desquels était un certain Peta, surintendant de Zante: « Où allez-vous, monsieur? — A Corfou. — Pourrait-on savoir pour quelle affaire? *Per lagnarmi contra il nostro amministratore, il quale ze un scelerao, ma che birba!*... » et de fil en aiguille chacun allait porter sa petite dénonciation. En homme de paix j'engageais toutes ces bonnes gens à s'entrefaire pendre et à ne pas y manquer. »

L'un des voyages préférés de Pouqueville était celui de Corfou. Il quittait sa solitude de Janina pour revoir ses amis.

« J'ai vu il y a huit jours à Corfou le bon colonel et la vertueuse M<sup>me</sup> Mimina, dame honorable à tous égards. Elle m'a parlé de vous et de vos bonnes nièces <sup>3</sup> avec un accent si tendre, si vil que le charme naturel de son langage embellissait encore.

« J'ai été assez heureux pour pouvoir rendre des services au colonel Nicole auprès du général gouverneur Donzelot et de mon autre ami, le digne ami de mon cœur, Bessières... » (20 juillet 1809).

Le général Donzelot, gouverneur des îles Ioniennes, était « son ami depuis l'Egypte ». Pouqueville écrit à Ruffin le 23 septembre 1809 qu'il est allé travailler avec lui à Corfou. Était-ce à un ouvrage qu'ils avaient entrepris en commun, et auquel fait allusion une lettre d'un cousin de Donzelot, J.-B. Maire, datée du 31 mars 1809 <sup>4</sup>?

1. Julien Bessières, commissaire impérial à Corfou depuis le 12 novembre 1807.

2. Pouqueville était normand.

3. Mesdemoiselles Mattrelly.

4. Cette lettre est donnée *in extenso* dans A. Boppe, *L'Albanie et Napoléon*, p. 101-102. J.-B. Maire y recommande à Donzelot un officier corfiote, Stamati Bulgari, qui avait été employé au bureau des ingénieurs géographes du dépôt de la guerre et qui possédait l'art

En 1810, Mathieu de Lesseps fut nommé Commissaire impérial en remplacement de Bessières.

Dès lors Pouqueville, sachant faire plaisir à Ruffin, l'entretient souvent de Mathieu, avec lequel il entre bientôt en rapport.

« Je suis en correspondance avec M. Lesseps, qui m'a envoyé visiter par son cousin Pascal Lesseps et offrir sa maison ainsi que ses services. La manière de procéder de M. Lesseps est bonne. Croyez-m'en et cela soit dit sans compliment. Il vivra en parfaite harmonie avec le général Donzelot, qui de son côté est débarrassé de l'auteur des zizanies <sup>2</sup>. » (7 juin 1810).

« J'arrive encore de Corfou, brûlé, rompu, bronzé, fatigué et harassé. J'ai eu le plaisir de voir M. Lesseps. Veuillez toujours m'aimer et me dire quand vous comptez quitter le pays des tempêtes. Chacun de nous peut dire : *incedo per ignes suppositos cineri doloso*. Le volcan est sous nos pieds. » (23 juin 1810).

Dans les deux lettres suivantes, c'est sur le ton de la plaisanterie que Pouqueville parle de Mathieu :

« Je turlupine Lesseps sur ses jérémiades, et il entend actuellement plaisanterie ! Je veux aller à Corfou dans un mois pour lui tirer les oreilles et lui enseigner la philosophie de ce cadi qui laissait parler, crier les Grecs, puis les jugeait comme s'il ne les eut pas entendus. Il s'inquiète, il s'afflige et *lon, lon, la!* laissez-les crier ! » (5 mars 1811).

« Je vais devenir dénonciateur, j'accuse votre fils Lesseps et je vous prie de lui écrire de la bonne encre. Ce cher ami s'avise de ne rêver que chasse, il voit les lièvres et les perdrix en songe, il n'en dort presque plus, ou c'est dans des spasmes de fusils, de chiens et autres animaux courants. Il se tue à parcourir les montagnes, et sa santé n'en est pas plus florissante.

« Ce n'est pas encore le pis. Il a un canot avec lequel il fait le Don Quichotte, bravant la mer la plus orageuse et tellement que personne ne veut plus s'embarquer avec lui. C'est fort mal, un père de famille n'est pas maître de sa personne. M. Lesseps appartient à l'Etat, à son épouse, à ses enfants et à ses amis. Je demande donc pour lui une bonne danse. Faites-moi le plaisir de la lui donner de façon à le guérir ; je vais aussi le chapitrer » (14 mars 1811).

Pouqueville vint passer le jour de l'an 1814 avec ses amis. Le 1<sup>er</sup> janvier à trois heures du matin, il écrit à Ruffin.

de lever les plans et de les dessiner avec goût. « J'ai pensé qu'il pourrait vous être d'une grande utilité pour l'ouvrage que vous avez entrepris avec M. Pouqueville. »

1. Sur la carrière de Mathieu de Lesseps, voir ci-dessus, 3<sup>e</sup> partie, chap. VI.
2. Allusion à la mésintelligence qui régnait entre Donzelot et Bessières.



« Je commence cette lettre au bruit de cent-vingt tambours et des musiques de tous les régiments, qui depuis minuit nous donnent des aubades et font retentir le palais de notre bon gouverneur, de manière à nous ôter l'envie de dormir. Voyez-moi sorti de mon lit, enveloppé d'une houppe, tapi auprès du foyer de M. le général Donzelot et vous écrivant dans cette situation et jugez de la douceur de l'hospitalité dont on m'honore.

« J'ai quitté l'année dernière, c'est-à-dire il y a bientôt cinq heures votre fils Mathieu, auquel j'ai remis vos lettres dans sa loge au théâtre. On donnait je ne sais quelle pièce sentimentale, qui m'a fort séché et que je n'ai guère écoutée, car nous jabotons à notre aise. Je suis certain que dans quelques heures, Mathieu va faire une descente chez moi à la tête de son nombreux cortège et vu le temps perdu, je crains bien qu'il ne me trouve encore au lit.

« Je vous parlais de cent-vingt tambours. M. le gouverneur général m'observe qu'il y en a cent-trente-huit. Comme il faut accuser juste, je consigne, monsieur, cette correction. Aussi jugez du tintamarre. Ajoutons qu'il faut être sur pied à huit heures, essuyer des bordées de visites, mais heureusement M. le gouverneur me rassure sur la grande parade qui n'aura lieu que demain. En ma qualité d'hôte et de commensal, il me faudra être de la fête et je suis si peu familier avec le monde que je me trouve *were disappointed*. »<sup>1</sup>

*Corfou colonie française.* — La situation de Corfou, point central de la politique française dans l'Adriatique, forme souvent le sujet des lettres de Pouqueville.

« Je vous dis confidentiellement que suivant toute apparence, Corfou sera bombardé ce printemps. Il est sur un pied de défense formidable, rempli de troupes vaillantes, fortifié, retranché, fraisé et palissadé. Les bombes pourront l'incendier, mais cela ne le fera pas prendre. Si les Anglais se déterminent à cette entreprise elle leur coûtera cher, et s'ils réussissent, ils n'en seront pas quittes pour 6.000 hommes et quatorze millions de francs. Nous avons fait ce calcul avec le général Donzelot. Me voilà donc encore dans l'attente d'une avanie, c'est toujours à moi le dé. Je vous prie de me garder le secret et je m'adresserai alors à vous, Monsieur, pour bien des services essentiels. Si j'osais vous prier de me faire savoir à l'avance comment je pourrai me procurer des fonds avec mon papier sur M. Hérard<sup>2</sup>, dans le cas où je n'aurais plus de ressources à Corfou je vous serais très reconnaissant de m'en faire savoir votre avis.

« Comme je savais les desseins de l'ennemi, j'ai toujours prié M. Lesseps de ne pas faire venir sa famille et il m'a cru : Qu'est-ce qu'une femme et de pauvres enfants

1. Quoique très instruit, Pouqueville ne savait pas l'anglais.

2. Hérard, banquier de Paris, qui avait pour clients la plupart des agents diplomatiques, fixés en Orient.

pendant un siège, logés au fond d'une casemate, entendant un tonnerre de bouches à feu et n'apprenant que des nouvelles funèbres. Un magasin à poudre ne peut-il pas sauter. Nous brûlerons très certainement quelques vaisseaux anglais, parce que ce sera eux qui devront attaquer l'île de Vido<sup>1</sup>, et les ponts, les mâts enflammés peuvent tomber sur la ville. Je connais le général Donzelot, il ne rendra qu'un monceau de ruines et peut-être que ni lui ni les colonels ne voudront pas capituler. Ils ont ordre de soutenir trois assauts au corps de la place. Donzelot est homme à s'ensevelir dans la ville...

« Je vais monter à cheval pour des affaires de blindages, timons, madriers destinés à couvrir nos magasins. Je dépense énormément et je commence à me fatiguer. Enfin il le faut, et Dieu me donne la santé pour accomplir mes devoirs » (19 décembre 1810).

Le 5 mars 1811, Pouqueville revient sur les préparatifs de défense de l'île.

« Je vous envoie une lettre de votre cher fils Mathieu Lesseps. Il est un peu plus à son aise. Il nous est encore arrivé [à Corfou] le 23 février deux belles frégates venant de Toulon, avec 600 normands, bons soldats et un million seize-cent-mille livres de farine, plus cent bouches à feu. Le même jour la *Danae* et la *Flore* firent voile pour Ancône; elles reviendront sous peu de jours. La *Thémis* et la *Pauline* faisaient la police du canal. Un convoi de douze voiles nous apportait 460 braves, des farines, des munitions et une grosse corvette chargée aussi de farine laissait tomber l'ancre au port. Des millions débarquaient. La joie, l'abondance et la prospérité pleuvaient comme au siècle d'or et aux siècles glorieux de Mars et de la Victoire. Le 22<sup>e</sup> régiment de ligne s'avancait de Lecce sur Otrante pour s'embarquer. Il est fort de cinq mille hommes et de dix-huit années de gloire. Ses vieux grenadiers ont retrouvé la gaieté de nos pères, leurs chants joyeux et triviaux. Le soldat français est redevenu Français, brave et aimable; la valeur et la légèreté, qui ont bravé le malheur, sont de beaux dons de la Providence. »

Prête à recevoir l'ennemi, la garnison de Corfou voulait se battre.

« Nous nous sommes crus dernièrement à la veille d'un siège à Corfou. On parlait d'une expédition qui rôdait les mers. Que croyez-vous qu'il se passait alors parmi notre garnison? Vous allez le deviner, vous, mon Nestor, qui connaissez les Français. Voilà les soldats qui commencent à chanter et les officiers en fête. Tandis que le gouverneur calculait ses plans, la ville retentissait d'une joie folle. On se serait cru à la veille des lupercales, plutôt qu'aux approches d'un bombardement. Les voiles ennemies qu'on signalait ont disparu et le soldat jure. Trente compagnies d'élite prêtes à s'élancer sur les léopards ont remis leurs armes aux faisceaux. Deux mille canonnières dorment seulement encore auprès des foudres de Bellone. « Ah! qu'ils viennent, disait un de ces vieux la Tulipe, j'avons de la musique » (24 juillet 1812).

1. Vido, île située à un kilomètre au nord de la ville de Corfou.



Il existait à Corfou une institution locale, le Sénat ionien, qui provoque l'ironie de Pouqueville.

« Notre ami Mathieu m'a écrit qu'il était aux épées et aux pointes avec le Sénat ionien. Or il pourrait bien arriver de cette affaire qu'on fermât l'échoppe sénatoriale, qui onques ne fut bonne à rien. J'ai déjà entonné mon *jubilatum* à ce sujet. Si vous voyiez tous ces comtes corfiotes, véritable progéniture de la comtesse d'Escarbagnas, cela vaut une procession de frères laids. Après la noblesse de mon pays, qui allait à la chasse pour souper, il n'y a rien d'aussi comique. On vous dira peut-être au sujet des gentillâtres de mon pays : *pauvreté n'est pas vice*. Hélas ! non, *mais c'est quelque chose de pire* » (24 octobre 1811).

La dernière lettre de Pouqueville relative à Corfou est du 1<sup>er</sup> juillet 1814. Il avait assisté à l'évacuation de l'île, avait dit adieu à ses amis, puis il était rentré tristement à Janina.

« Me voilà de retour de Corfou, où je me suis douloureusement séparé de mon bon général Donzelot, de Mathieu et de mes amis. Ce dernier est embarqué avec M. le gouverneur sur le *Sceptre*. Le 29 [juin] on avait perdu l'escadre de vue. Je suis fort triste et nous voilà *in remotis*. Je vous adresse, Monsieur, une lettre de notre bon général, qui vous fait ses adieux <sup>1</sup>. »

*Pouqueville et les Anglais.* — L'événement ne justifia pas les présomptions de Pouqueville. Corfou ne fut pas attaquée par les Anglais, mais ils conquièrent les autres îles de l'archipel ionien : Ithaque, Cerigo, Zante, Céphalonie en 1809, et Sainte-Maure en 1810. Pouqueville fait plus d'une fois allusion à ces actions de guerre dans sa correspondance. Le 19 octobre 1809 il raconte la prise de Zante.

1. Voici la lettre du général Donzelot à Ruffin :

« Corfou, 19 juin 1814.

Monsieur, quoique je n'ai pas été en correspondance directe avec vous pendant mon séjour dans les îles Ioniennes, je n'en ai pas moins appris l'intérêt que vous avez apporté à notre situation. Monsieur votre fils M. Lesseps et M. Pouqueville m'ont souvent communiqué les lettres que vous leur écriviez, et si je n'avais déjà connu le mérite, de leur respectable auteur, elles m'auraient donné la mesure de ses vertus et de l'excellence de son caractère.

Je quitte, Monsieur, l'archipel ionien et les Anglais occupent provisoirement Corfou. La patrie et le roi réclament leurs enfants et je retourne en France avec ma division. Avant de m'éloigner je vous adresse mes adieux, et je vous prie d'agréer l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

Le gouverneur général, DONZELOT. »

« Les têtes volcaniques des Grecs ont commis une faute qu'ils paieront chèrement. Ce fut le 2 octobre qu'une division anglaise appelée par quelques intrigants parut à la vue de Zante, ayant à bord le consul anglais Foresti. Une poignée d'intrigants, qu'on appelle vulgairement nobles parce qu'ils portaient autrefois des chausses rouges et sans doute comme étant les plus corrompus entre leurs compatriotes, crièrent qu'il fallait se rendre. La garnison voyant la ville contre elle se retira sur la hauteur où se trouve un château ruiné. Elle a vendu par des flots de sang le terrain qu'elle a dû céder. Si elle n'eût pas été trahie jamais les Anglais ne seraient parvenus à mettre le pied sur le territoire de Sa Majesté. Depuis longtemps je criais en style de ma province *Haro* sur ces malandrins de nobles, *sed vox clamantis in deserto*. Les Anglais qui sont ici se sont empâtés avec des puddings et bien et dûment enivrés pour solenniser une aussi grande conquête. Les voilà pour quelques jours rois de *Luba passa*.

« Bien entendu qu'on a planté la bannière septinsulaire pour donner dans les yeux du *good people*. On a cru me faire bien endiabler en galopant par les rues comme des aldermans. Il y a entre autres un certain Grec, raïa de son métier et faisant figure de vice-consul à Prevesa, qui a beaucoup dégoisé. Ce beau sire était ci-devant espion du général Chabot <sup>1</sup> et il sent toujours son gibier. Je lui garde quelque bon bakchis (?) en temps et lieu...

« Nous voilà encore dans les joies de ce monde, c'est-à-dire en butte aux tribulations. Cela fait passer le temps. Je vois à présent que c'est un moyen d'engraisser et il faut pousser le temps avec l'épaule.

« Vous le savez, j'ai toujours cherché à égayer les jours les plus malheureux. Mais mes cheveux blanchissent avant l'âge. Si je pouvais vous voir, presser votre main sur mon cœur et l'embrasser, que j'aurais de choses à vous dire et en m'entendant vous vous écririez *quis temperet a lacrymis*. »

Quelques mois plus tard, le 24 avril 1810, Pouqueville fait le récit du siège de Sainte-Maure.

« J'arrive d'un siège fort chaud où j'ai été acteur et spectateur. J'y ai attrapé pour ma part une bonne chute, qui a failli d'un seul coup me luxer les deux épaules. J'en suis quitte heureusement pour des douleurs. Cela ne m'a pas empêché de venir de Prevesa ici dans un jour; il y a dix-huit grandes heures de Turquie en montagne. Priez M. Maubourg de vous communiquer les lettres que je lui écris; vous verrez ce que j'ai dû souffrir. Mais je ne suis pas au bout de mon ourlet. Je ne me fais illusion ni en bien ni en mal et je suis résigné en Dieu, m'abandonnant tout entier à sa sainte volonté; c'est la plus sûre et la meilleure sauvegarde.

« Sainte-Maure a été bien défendue par le général Camus, homme de 51 ans, vieux soldat. Il avait une mauvaise garnison italienne, mais de bons officiers, seulement vingt

1. Commandant la division française du Levant en 1797-1798.



canonniers français qui ont fait des prodiges. La forteresse de Sainte-Maure est un mauvais tétragone assis à l'extrémité d'une presqu'île. Les Anglais y ont lancé huit cents bombes et tiré plus de sept mille coups de canon. Nous avons perdu en tués et blessés cent-dix hommes et rien de plus. Messieurs les rosbifs ont plus de quinze cents hommes sur le flanc; nos canonniers, qui le croira, vingt Français, vingt héros, leur enlevaient des groupes de soldats à chaque coup de canon ou à chaque bombe! Mais c'est trop parler de guerre, j'ai encore le bruit des mortiers dans les oreilles ».

En disant qu'à ce siège il a joué le rôle d'acteur, Pouqueville fait sans doute allusion au succès qu'il remporta en faisant pénétrer dans Sainte-Maure le colonel Baudrand chargé par le général Donzelot d'une mission pour le général Camus. Ali pacha, qui assistait au siège sans y prendre part, s'était prêté à cette opération, tout en facilitant l'attaque des Anglais.

Pouqueville n'avait d'autres armes contre les ennemis que les procédés désobligeants et les épigrammes. Il en usait.

Le 20 novembre 1809 il raconte à Ruffin un tour qu'il leur joua.

« J'ai donné le 5 novembre une fête de ma façon à MM. les Anglais. J'étais à Prevesa et John Bull prétendait que les hostilités contre l'Autriche étaient recommencées. Joint à cela on faisait grand tintamarre pour la prise de quatre trabacolis <sup>1</sup> italiens capturés par la frégate la *Belle Poule*. On faisait déjà rôtir une culotte de bœuf, étuver des tripes au four et maintes autres viandes étaient apprêtées, lorsque de Philippis, envoyé par le général Donzelot, m'apporta la nouvelle de la paix signée à Vienne le 14 octobre <sup>2</sup>. Je mandai aussitôt tous les violons de la ville et je fis venir la musique du vizir. Voilà *mes artistes* qui commencent à faire retentir la voûte céleste, le peuple accourt en foule; des danses s'organisent sur la place et ce qui est désespérant pour les fils d'Albion, les matelots anglais quittent leur bord, et viennent sauter, cabrioler pêle-mêle avec les Corfiotes. Je ne vous parle pas des coups de fusil, l'air était en feu, on aime tant à brûler de la poudre. Enfin Monsieur, trois patatouques soi-disant mylords ne se sentant plus de désespoir, se sont embarqués dès le lendemain et ont fait voile pour Patras. D'autres sont remontés à Janina, enfin comme par enchantement Prevesa a été débarrassée de la présence des lourds insulaires. »

Maîtres des Iles Ioniennes, sauf Corfou, les Anglais se plaisaient à faire des excursions à Janina, où ils recevaient d'Ali pacha un accueil empressé.

Le 8 octobre 1810, Pouqueville annonce sur un ton badin l'arrivée probable de lady Esther Stanhope qu'il surnomme la « mi-carême ». Cette grande dame

1. Navire semblable à un brick.

2. Traité de Vienne signé entre la France et l'Autriche.

anglaise assez excentrique était la fille du comte Charles Stanhope, homme politique et savant, auteur de travaux de physique assez réputés en leur temps.

« La Grèce est actuellement le pays où les Anglais accourent pour se guérir du *spleen*. On ne voit que mylords, princes, mais ce qu'on n'y aurait jamais attendu, c'est la mi-carême, oui la mi-carême. C'est une grande dame de quarante ans sonnés, parente ou tante de M. Pitt, atteinte de la double maladie des antiques et de la célébrité qui a paru sur l'horizon. La dite dame flanquée d'un médecin, de deux laquais a débouché en Morée. On assure qu'elle veut faire le pèlerinage de Thyrinte, où se trouvait cette fontaine dans laquelle Junon, la mi-carême de l'Olympe, descendait chaque année pour se baigner, et d'où elle sortait vierge. Des eaux lustrales notre voyageuse passera les Thermopyles comme un grenadier, lèvera le plan de Pharsale, où son bisaïeul César battit Pompée et viendra, comme *ma tante Aurore* faire de la sensiblerie sous les berceaux de Tempé. Je l'attends sur les bords de l'Achérule <sup>1</sup>. Nous verrons cette parque <sup>2</sup>. »

Lady Stanhope ne vint point à Janina, mais en 1811, un hôte plus illustre encore s'y fait annoncer, le général Stuart, commandant des forces britanniques dans la Méditerranée.

« Nous avons été menacés ces jours derniers d'une grande visite à Janina, écrit Pouqueville le 10 juillet 1811. Depuis le passage de la Mi-carême par Patras, dont je vous avisais dans le temps, jamais personnage aussi illustre n'avait apparu sur nos bords. Il ne s'agissait de rien moins que du général Stuart, le commandant des forces britanniques dans la Méditerranée, mais l'homme propose « et Dieu dispose », comme dit sœur Agathange dans les *Visitandines*. Déjà on avait fait rôti à Larta des sommes d'oies et de dindes, on avait cuit au four plus de cent carpes, des plats d'amidon aspergés d'eau de fleur d'oranger, du courabias, des pites de mille couleurs, des dolmas, enfin tout le luxe *guenillard* des cuisines turques et grecques était réuni. Trois fois on s'écria : l'époux arrive, et les vierges allumèrent leurs lampes, *Sed pro dolor*, une voix s'élève, *abit, excessit, evasit, erupit*. Ces bonnes musiques que vous connaissez répétèrent : adieu nos *bakchis*. Les marmitons redirent : adieu nos *bakchis*. Les postillons s'écrièrent : adieu nos *bakchis* et Panurge dit : adieu mes avances. Le vent avait emporté l'honorable vers les bords de *Nemorosa Zachynti*. »

La visite du général Stuart à Janina n'était que différée. Pouqueville la

1. Acherusia, nom antique du lac de Janina.

2. Voy. le charmant ouvrage de M<sup>lle</sup> Paule Henry-Bordeaux : *Lady Stanhope en Orient*, 2 vol. Paris, 1924, 1926.



Pendant sa longue résidence dans le Levant, Pouqueville avait réuni beaucoup de documents. Revenu en France, il s'occupa exclusivement de la rédaction de ses récits de voyage et de leur publication.

« Je suis en train d'imprimer le tome IV<sup>e</sup> et dernier de mon *Voyage de la Grèce* qui est déjà prôné et attendu avec impatience, écrit-il le 14 avril 1820. On voudrait assaillir la maison de M. Didot pour avoir ce qui est tiré, mais néant : tout doit paraître ensemble. Je crains parfois qu'on n'ait trop bonne opinion de mon talent. Cependant comme je fais la table des matières et que je me relis la plume à la main, je trouve quoique bien fatigué que cela me plaît et je me demande comme Sosie si c'est moi que moi. Je ne croyais pas en vérité savoir tout cela. Aussi, comme je crois vous l'avoir dit, l'Institut m'a nommé son correspondant <sup>1</sup> sur le titre seul de ma besogne et pour l'accoler à mes humbles qualifications batesimales, car oncques n'eus de titres que ceux gagnés à la pointe de l'épée. Aussi j'aime mieux qu'on me demande « pourquoi n'avez-vous pas cela? » que si on disait « pourquoi avez-vous cela » ?

« On chante maintenant dans tous les salons de la capitale ma Parguinote, extraite de mon voyage, qui est gravée et mise en musique. Un de nos premiers peintres, M. Hersent <sup>2</sup>, fait un tableau de ce sujet pour la prochaine exposition, enfin un de nos bons poètes s'occupe d'une tragédie sur le même sujet. Ainsi s'accomplit une de mes strophes relatives à Ali Pacha et qui retentit maintenant à Paris et à Londres :

*Puissent mes chants à son oreille  
Gronder portés par les échos  
Comme la foudre qui réveille  
Le lâche au sein de son repos.*

Modeste par nature et doué d'un goût très fin, Ruffin devait sourire en lisant une lettre où la vanité littéraire s'étalait si complaisamment, mais l'amitié, dont Pouqueville lui avait donné tant de preuves, le rendait certainement indulgent.

Jadis, le 20 juillet 1809, Pouqueville lui écrivait de Janina cette phrase charmante : « Jamais je ne reçois aucune lettre de votre main sans que le plus doux sentiment ne baigne mes yeux de larmes. »

Cette affection ne se démentait point. Elle s'exprimait en des formes toujours renouvelées, dont voici un exemple dans la lettre du 9 octobre 1821, la dernière que Ruffin reçut de son ami.

1. Pouqueville fut élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 5 février 1819, et membre titulaire le 16 février 1827.

2. Louis Hersent (1777-1860), membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1822.

« Mon cher Nestor,

Je suis prévenu à l'instant par M. Saint-Sauveur qu'il se rend à Constantinople et je profite bien à la hâte de l'occasion qui se présente pour me rappeler à votre souvenir et vous embrasser. Veuillez conserver votre précieuse amitié et accorder votre bénédiction à votre bon et ancien serviteur et ami.

POUQUEVILLE. »

Vingt ans avaient passé depuis que Pouqueville et Ruffin s'étaient séparés, puisque c'était en 1801 qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois. Mais ni la durée, ni l'éloignement n'avaient affaibli en eux les sentiments mutuels de haute estime et de profonde amitié, dont cette correspondance porte le témoignage.



## CHAPITRE VII

### RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE EN TURQUIE D'ASIE

La première conséquence du traité franco-turc du 6 messidor an X (25 juin 1802) fut l'installation de trois consuls sur la côte septentrionale d'Anatolie, Louis Allier de Hauteroche à Héraclée du Pont, Pascal Fourcade à Sinope et Pierre Dupré à Trébizonde. Avec tous trois, Ruffin eut des relations personnelles <sup>1</sup>.

#### I. — Louis Allier de Hauteroche consul à Héraclée du Pont.

Né à Lyon en 1766, Louis Allier était arrivé à Constantinople en fructidor an III (fin d'août 1795). Employé, puis directeur de l'Imprimerie nationale française, il en partit le 23 prairial an VI (11 juin 1798) et évita ainsi d'y être emprisonné pendant le mois de fructidor suivant. La paix l'y ramena en janvier 1803 avec le titre de sous-commissaire ou vice-consul d'Héraclée du Pont : il rejoignit son poste le 26 fructidor an XI (13 septembre 1803). Mais après deux mois de résidence, suspecté, menacé, molesté par l'aga d'Héraclée, Ibrahim Dérébey, il s'enfuit le 16 frimaire an XII (8 décembre 1803) et revint à Constantinople.

Il renoua pendant le troisième et long séjour qu'il y fit ses anciennes relations avec Ruffin. Après avoir vainement attendu vingt mois de pouvoir rejoindre son poste en toute sécurité, Allier résolut de rentrer en France. Il adressa le 12 fructidor an XIII (30 août 1805) une demande officielle d'autorisation de départ au Chargé d'affaires, mais ce fonctionnaire se trouvant être son ami, il y joignit le billet suivant :

1. Nous avons exposé l'œuvre politique, géographique et archéologique de ces trois agents dans l'étude intitulée : *Les premiers consuls de France sur la côte septentrionale de l'Anatolie. Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1924. Tirage à part : Une brochure in-8°, de 80 pages.

« J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à M. Ruffin et de me recommander à toute sa bienveillance passée, présente et future en adressant officiellement à M. le chargé d'affaires la lettre ci-jointe; car la réponse qu'il y fera et sa lettre pour le ministre seront mes deux meilleures pièces de crédit; elles seront ce que j'aurai de mieux à montrer dans les bureaux pour justifier mon retour, conserver les bonnes grâces du ministre et avec elles mon rang dans le service, ce qui est pour moi un objet essentiel. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage à l'ami respectable, qui m'a toujours honoré de son affection, et à qui je réitère ici l'hommage de mes tendres respects ».

Dans une lettre adressée le 18 vendémiaire an XIV (10 octobre 1805) à Talleyrand, Ruffin justifia la décision d'Allier.

« Je ne pouvais pas, Monseigneur, prendre sur moi, plus que l'avait fait S. E. le maréchal Brune d'exposer M. Allier à de nouveaux dangers sans aucune espérance d'utilité pour l'Etat et pour le Commerce. Il y a déjà quelques années que j'ai été à portée de connaître sous l'un et l'autre rapport toute la valeur du sujet. J'aime à penser qu'il a été apprécié par le Département de Votre Excellence et je m'estimerais heureux si mon faible suffrage pouvait ajouter à l'opinion favorable qu'elle a bien voulu prendre du zèle et des talents de M. Allier. »

Ruffin lui ayant obtenu un passeport de l'internonce impérial Stürmer, Allier partit de Constantinople le 24 septembre 1805, en compagnie de l'ex-chargé d'affaires Parandier. Ils traversèrent la Valachie, la Hongrie, et l'Autriche, et arrivèrent à Paris à la fin de décembre 1805. Quelques jours après son retour le 4 janvier 1806, Allier raconta son voyage à Ruffin.

« Vous avez su par ma lettre datée de Munich et recommandée à M. Otto que je n'avais pas eu la permission de passer à Vienne et que l'archiduc palatin avait tracé à M. Parandier et à moi une autre route à travers la Styrie. Trop heureux alors qu'on ne nous fit pas sentir plus désagréablement que nous étions en pays ennemi. Nous bénissons notre lot. Nous avons depuis cependant eu du regret d'avoir été privés du coup d'œil de Vienne occupée par une armée française et d'avoir perdu l'occasion de donner à M. de Talleyrand qui s'y trouvait des renseignements utiles, précieux même sur la [un mot passé] des Hongrois au moment où nous venions de traverser leur pays. Au reste la paix de Presbourg a mis fin à tout. Le public de Paris, ces Athéniens légers, qui n'aiment que leur plaisir, qui pendant toute la campagne n'ont pas discontinué de s'y livrer comme en pleine paix, malgré des faillites énormes et la stagnation du commerce ont à peine fait attention à cette grande nouvelle : cela n'empêche pas qu'on ne décerne à l'Empereur les honneurs du triomphe et qu'on ne lui prépare la réception la plus brillante. Mais en général il n'a pas le cœur des habitants de Paris, et pourtant



il n'y a pas de ville pour laquelle il ait tant fait. Cette ingratitude me révolte.

« J'ai été voir M. Lesseps<sup>1</sup>, M. et M<sup>me</sup> Magnytot. Je leur ai donné de vos nouvelles; ils les ont reçues avec joie, quoiqu'elles ne fussent guère fraîches, mais elles étaient données de vive voix et avec des détails qu'on désire et qu'on ne trouve pas toujours dans les lettres. Mon beau-frère et ma sœur [M. et M<sup>me</sup> Boulouvard] m'ont aussi demandé avec le plus tendre intérêt de vos nouvelles et m'ont bien recommandé de vous assurer de leur vive amitié. Je pense que mon aga d'Héraclée n'est pas devenu plus traitable depuis mon départ. Au reste je vous confie tout bas que je suis assez disposé à me consoler de son attitude de rébellion, si l'on veut bien me conserver ici la moitié de mon traitement. »

Onze ans plus tard, en 1817, Allier fit un séjour à Constantinople, au cours duquel il revit vraisemblablement son vieil ami<sup>2</sup>.

## II. — Pascal Fourcade consul général à Sinope.

Avec Pascal Thomas Fourcade, consul général à Sinope de 1803 à 1809, Ruffin eut des relations beaucoup plus suivies qu'avec Allier. On a vu plus haut<sup>3</sup> qu'après sa détention à la Canée, où il était consul, Fourcade avait été en 1800 transféré avec sa famille à la maison d'arrêt de Péra. Ils vécurent donc plusieurs mois à courte distance l'un de l'autre, Fourcade à Péra, Ruffin aux Sept Tours; ils correspondirent ensemble, mais ils ne se virent pas.

Rentré en France en janvier 1801, Fourcade avait apporté à Martin de Lesseps des nouvelles de ses enfants, petits-enfants et amis de Constantinople. Martin de Lesseps écrit à son fils Barthélemy le 7 messidor an IX (26 juin 1801) :

« J'ai eu le plaisir de faire connaissance avec ton ami et camarade Fourcade. Nous l'avons trouvé charmant, particulièrement dans les détails de son séjour auprès de vous. Il n'est pas d'attentions et de services qu'il n'ait rendus à Thomas [Ruffin] dans la routé. Sa femme est d'un caractère fort aimable. »

Fourcade lui-même fit part à Barthélemy de Lesseps le 1<sup>er</sup> thermidor an IX (20 juillet 1801) de sa bonne réputation dans les bureaux du Ministère :

1. Martin de Lesseps père de Barthélemy.

2. Allier de Hauteroche mourut à Paris en 1827.

3. 2<sup>e</sup> partie, chapitre V.

« On s'occupe d'organiser les Relations Extérieures. Avant-hier le C. Talleyrand m'a dit qu'il espérait réussir dans le beau projet qu'il a [passage déchiré] pour les commissaires [consuls]. Dieu veuille le récompenser de ses attentions et le couronner d'un plein succès. Nous aurons au moins un sort assuré et du plaisir à travailler. Nous avons parlé de vous et ce n'était pas la première fois. Le C. D'Hermand s'intéresse à vous comme peut et doit le faire un bon ami. Il m'a paru rire de vos craintes. Vous n'avez pas à redouter une injustice et vous pourrez être tranquille sur la conservation du poste qui vous est confié depuis si longues années... Je n'ai pas besoin de vous prier de présenter mes respects et le témoignage de mon attachement au chef de la famille [Ruffin]. Je ne puis pas concevoir qu'il soit encore environné de l'atmosphère pestilentielle des Sept Tours et sa conservation me paraît un miracle. »

Nommé consul général à Sinope le 4<sup>e</sup> jour complémentaire de l'an X (21 septembre 1802), Pascal Fourcade arriva à Constantinople en même temps que le général Brune le 16 nivôse an XI (6 janvier 1803) avec sa femme et son second fils. Pendant les sept mois que le Divan lui fit attendre les pièces officielles nécessaires à l'exercice de sa magistrature, il eut tout loisir pour s'entretenir avec son vieil ami.

De Sinope ses relations continuèrent régulièrement avec Ruffin. Il lui raconte par exemple le 15 février 1806 son voyage en Paphlagonie. Il a remonté la vallée du Kizil Irmak (Halys des anciens), celle du Gok Irmak (Amnias des anciens), et est arrivé à Costamboul.

« Mes courses, les visites, les notes à prendre m'enlèvent presque tout mon temps. Vous connaissez mieux que personne la difficulté de traiter avec les Turcs; on ne traite jamais bien avec eux quand on veut aller vite.

La partie minéralogique du voyage serait bien intéressante entre les mains et sous les yeux d'un bon chymiste docimaseur. J'ai vu peu de pays plus dignes d'être visités et connus sous le rapport des mines, etc. J'ai quelques faibles lumières, beaucoup exercé mes yeux à cet égard...mais voilà tout.

La partie géographique et celle des monuments sera plus digne de vous être présentée. J'ai les connaissances préliminaires qui me manquent tout à fait pour le reste.

Les notes sur l'administration m'ont été fournies par le musselim, par des villageois, par mes observations oculaires, par mes réflexions sur les faits dont je suis témoin, et surtout par des *effendis*. La classe des gens de loi est ici nombreuse, riche, polie. Ce sont les hommes dont je suis le plus content, avec lesquels il est agréable de traiter et qui me paraissent connaître le mieux les intérêts de leur patrie.

J'ai beaucoup à me louer du musselim. Il a favorisé mes courses, fourni des renseignements, engagé les habitants à m'en donner. Le cadi, homme d'esprit et de jugement, nous a beaucoup servi avec plaisir et loyauté.



Les officiers des Nizam Djedit nous ont comblés d'honnêtetés. Ils m'ont prié deux fois d'aller visiter les nouvelles casernes.... Elles sont très belles et feraient honneur aux villes du premier ordre. Je trouvai deux compagnies sous les armes qu'on me présenta, le tambour battant aux champs, etc., etc., on fit manœuvrer toute la troupe. »

Ruffin, qui était alors chargé d'affaires, transmit le 12 mars 1806 copie de cette lettre à Talleyrand, en ajoutant qu'il encourageait le consul à continuer ses voyages, « qui ne pouvaient donner que des résultats utiles à nos relations commerciales dans la partie asiatique de la Mer Noire et qu'il s'efforcerait de lui obtenir de la Porte les commandements nécessaires pour entreprendre avec sûreté d'autres courses dans l'Asie Mineure. »

De son côté, Fourcade se louait de la bonté du chargé d'affaires. Il écrivait notamment à D'Hermand le 21 juillet 1806 :

« J'envoie cette lettre à M. Ruffin. Il aura la bonté de l'expédier avec une petite boîte de médailles qui s'y trouve jointe. Je ne laisserai point passer cette occasion sans rendre à ce digne vieillard toute la justice qui lui est due. Je désire pour mon compte du moins qu'il conserve longtemps la correspondance des Echelles. Si son âge et son caractère ne lui donnent pas auprès des Turcs l'autorité que pourrait avoir un autre ministre, il est au moins pour les Commissaires l'ami le plus éclairé et le guide le plus patriarcal. »

Quelques mois plus tard, ayant eu des difficultés avec le général ambassadeur Sebastiani, il opposait dans une lettre du 20 novembre 1806 son ancien chef au nouveau : « La manie de tous les ambassadeurs (*j'en excepte le bon M. Ruffin*) est de vouloir tout attribuer à leur centre. »

Le 11 décembre 1807, Fourcade fut très grièvement blessé à quelques pas de sa maison par des Lazes, soldats rebelles originaires du Lazistan<sup>1</sup>, qui après avoir massacré à Constantinople les ministres de Selim III et déposé le sultan lui-même, s'étaient enfuis du Bosphore, et retournant dans leur pays, s'étaient arrêtés à Sinope.

Aussitôt que le consul parut hors de danger, son très dévoué chancelier et ami René Bernage partit pour Constantinople, pour y apporter le récit de cette agression, qu'il eut été imprudent de confier à un Turc ou même à un raya, et pour préparer le départ de Fourcade, résolu à quitter Sinope.

Arrivé à Constantinople le 24 février 1808, Bernage remit à Ruffin accompagnée d'un mémoire sur l'histoire de l'Asie Mineure une lettre de Fourcade.

1. Région située sur la côte de la mer Noire à l'est de Trébizonde.

« Je voulais vous prier de jeter les yeux sur quelques inscriptions trouvées à Sinope, de me communiquer vos lumières et votre opinion. De doute en doute et de question en question j'avais fait un volume. L'accident dont j'ai failli être la victime a suspendu le travail. Mais, Monsieur, votre bonté n'en est pas quitte. M. Bernage prétend que vu mon état et l'impossibilité de faire copier tout ce fatras par Madame, vous excuserez mille fois pour une la liberté que je prends de vous adresser mes notes gribouillées, raturées, et mal digérées. Prenez-vous en à lui ou plutôt, Monsieur, accusez l'habitude que vous m'avez donnée d'abuser de votre inépuisable bienveillance. J'ai le plus grand besoin de vos lumières sur les faits historiques, dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Ils peuvent paraître indifférents à qui les voit isolés. Mais ils tiennent à la chaîne des connaissances, dont on a besoin pour composer une histoire du commerce de la Mer Noire. Nous sommes si peu instruits à cet égard pour l'époque du très bas Empire qu'il faut soigner les plus petits détails et rattacher les fils les plus minces.

« Tandis que des oisifs, des envieux se complaisent à pérorer sur mes malheurs et leur cause, malade, exilé, désespéré, entouré de ma famille, je vis avec les inquiétudes du jour et celles du lendemain. Mais laissons mes ennemis à leurs habitudes et parlons des hommes justes. Je vous recommande, Monsieur, mes intérêts. Dans un de ces moments si favorables aux malheureux que vous savez faire naître, veuillez parler pour moi. On peut me faire du bien et j'y ai quelques droits.

« Au milieu de mon âge, avec des passions douces et des goûts innocents, je me trouve dérangé comme peuvent l'être les fous et les libertins<sup>1</sup>. Pour avoir un tort on ne les a pas tous. Mes malheurs, mes maladies, l'état précaire où nous étions avant la bataille d'Austerlitz, voilà la grande et première cause de ma fâcheuse situation. Je sais qu'on ne reçoit pas la dernière raison. Je suis dans le cas de cet accusé qui disait « Romains, il est bien difficile de se justifier devant des gens d'un autre siècle ».

Ruffin parla au général Sebastiani de la situation de Fourcade, qui l'en remercia dans cette lettre du 1<sup>er</sup> mai 1808:

« A la lecture de la lettre de Son Excellence l'ambassadeur j'ai l'honneur de vous assurer que l'idée de vous voir et le bonheur de vous offrir tous les témoignages que je vous dois d'affection et de respect a seule occupé mon esprit. La vénération tendre qui m'a toujours attaché à votre personne ne peut pas augmenter, mais tout ce que j'apprends de l'intérêt que vous daignez me montrer m'impose des obligations éternelles. Et voilà que mon étoile m'enlève ou plutôt retarde le plaisir que je me promettais.

« Nous n'avons pas trouvé de bâtiment. Quand nous en aurions trouvé, je doute aux *si*, aux *mais*, aux *car* de M. Simian (le drogman) que l'on n'eût pas fait naître des obstacles pour notre embarcation. Ces gens-ci ont les yeux trop ouverts sur les événements, sur l'attentat exercé contre nos personnes pour ne pas craindre une rupture

1. Fourcade était dans une situation financière extrêmement difficile.



avec nous ou les vengeances de la Porte. Dans les deux cas notre départ redoublait leurs craintes et était pour eux une espèce de déclaration de guerre.

Il faut cependant que je sorte d'ici, car abstraction faite de mon état valétudinaire, du besoin que j'ai de respirer et de changer de pays, il n'est pas décent que je reste à Sinope où les Trébisondiens de relâche peuvent à chaque instant nous tomber sur le corps et où le plus petit polisson peut me jeter de la boue. Je ne demande pas une réparation que je sens impossible, mais la permission d'attendre ce moment loin des assassins et des complices. C'est mon infatigable moitié qui veut bien se charger d'aller trouver un bâtiment et solliciter un firman de départ. Je ne vous prie pas, monsieur, de l'aider de vos conseils. Vous nous aimez trop pour avoir besoin d'être sollicité. Je crains même de vous remercier tant je connais votre cœur et vos principes. »

Une occasion de départ longtemps attendue se présenta enfin et le 17 février 1809, Fourcade s'embarqua avec sa famille sur un bâtiment grec qui le déposa en Crimée. Il y fit un long séjour, s'arrêta ensuite à Vienne et revint à Paris au printemps de 1810.

Ses travaux scientifiques lui valurent bientôt le titre de correspondant de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, ses mérites diplomatiques le poste de consul général à Salonique. Et il s'empressa, le 21 janvier 1812 de faire part de cette nomination à son vieil ami. Il n'exerça d'ailleurs sa fonction que quelques mois : arrivé à Salonique en avril 1813, il y succomba le 11 septembre.

A cette nouvelle, Ruffin écrivit au géographe Barbié du Bocage le 24 novembre 1813 :

« Le décès prématuré de M. Fourcade à Salonique n'avait pas été un léger prélude à mon affliction<sup>1</sup>. Il a laissé une veuve et deux jeunes orphelins sans fortune et sa mort a été, j'ose le dire, une vraie calamité pour l'Echelle entière, que sa gestion avait déjà revivifiée, et dont elle se promettait encore beaucoup d'autres avantages. »

M<sup>me</sup> Fourcade et son jeune fils effectuèrent péniblement leur retour en France par l'Albanie et l'Italie. Sachant l'intérêt que Ruffin portait à cette famille, Pouqueville qui l'avait assistée à son passage à Janina lui en donna régulièrement des nouvelles.

1. Ruffin venait de perdre sa belle-sœur Catherine Steffanelli.

## III. — Pierre Dupré consul à Trébizonde.

Pierre Dupré, qui fut nommé consul à Trébizonde en l'an X, en même temps qu'Allier et Fourcade l'étaient à Héraclée et à Sinope, avait commencé sa carrière diplomatique sur la côte d'Albanie. Négociant de profession, établi dès 1786 à Arta pour exploiter des bois destinés à l'arsenal de Toulon, il fut nommé en nivôse an III agent consulaire de la République. A la fin de l'an V il devint commissaire à Sainte-Maure et à Prevesa. Dès le retour de Ruffin à Constantinople en l'an III il entama avec lui une correspondance qui dura vingt-cinq ans.

Pendant son séjour en Albanie, il s'attacha à se ménager la bienveillance d'Ali, pacha de Tebelen. Il écrivait, par exemple, d'Arta le 15 vendémiaire an V (6 octobre 1796) au général Aubert du Bayet :

» Nous vivons ici sous le gouvernement de S. E. Ali commandant, ami et très dévoué à notre nation. La République lui en a même témoigné sa reconnaissance. Je cultive son amitié qui est des plus essentielles à notre commerce et à l'exploitation des bois de construction. »

C'est pourquoi aussi en présentant à Ruffin par une lettre du 13 nivôse an IV (3 janvier 1796) un certain Mehemet effendi, « intime confident d'Ali pacha », il ajoutait : « Tout ce que vous ferez fera le meilleur effet auprès d'Ali pacha et rejaillira sur nous ici, qui vous en serons bien reconnaissants. »

Bien que surpris par l'attaque traîtresse d'Ali pacha contre les Français en 1798, il réussit à s'évader d'Albanie.

Nommé en 1802 vice-consul à Trébizonde, il passa par Constantinople et eut l'occasion d'y revoir Ruffin. Ses débuts à Trébizonde (il débarqua au port de Platana le 18 vendémiaire an XII-11 octobre 1803), furent pénibles.

« Traité en ennemi bien plus qu'en ami, écrivait-il plus tard, on refusa de lui laisser arborer le pavillon, et ce ne fut qu'après six mois que cette défense fut levée. On défendit aux habitants et particulièrement aux chrétiens de le fréquenter, et on incarcéra un domestique qu'il avait pris sur les lieux. Il fut environné de dangers, abreuvé de dégoûts en tous genres, menacé sans cesse par des barbares. »

Fourcade qualifiait sa position « d'état d'avilissement ». Dupré faillit perdre courage et faire retraite. Il se maintint pourtant à Trébizonde, et améliora sa situation, non sans courir fréquemment des dangers dans ce pays alors



en anarchie. Il faisait part à Ruffin de ses difficultés, lui demandait conseil et appui.

Il lui écrit le 21 décembre 1806.

« Mon fils <sup>1</sup>, qui a accompagné M. Jaubert à la capitale <sup>2</sup>, vous aura présenté mes respects et réclamé la continuation de votre bienveillance. Sollicité par un prêtre catholique, je prends la liberté aujourd'hui de demander à Son Excellence <sup>3</sup>, sa protection pour le bartabet de Gumuskané <sup>4</sup>, qui va à la capitale pour solliciter l'évêché, d'Amasia. Il aura l'honneur de se présenter à vous, Monsieur. Veuillez bien l'accueillir et lui être favorable. Ce bartabet a le mérite d'avoir protégé dans toutes les occasions à Gumuskané les catholiques, qui professant la religion secrètement sont souvent dans le cas de craindre les avanies. »

Ruffin lui ayant annoncé qu'il avait été promu consul, Pierre Dupré l'en remercie le 12 avril 1812, tout en regrettant de n'avoir pas obtenu le titre de consul général.

« J'ai eu la vraie satisfaction de l'apprendre de vous; je suis aussi sensible à ce nouveau témoignage de vos bontés qu'aux expressions flatteuses dont il est suivi. »

« Je tiens beaucoup au titre autant par mon âge avancé que parce que les Turcs qui ne connaissent pas la différence d'un consul à un vice-consul ajoutent une grande considération au titre de « général », surtout dans ces contrées barbares; il serait heureux pour moi, Monsieur, que vous daignassiez dans l'occasion contribuer à l'obtention de mes vœux. »

Dans une lettre du 15 juillet 1813, Pierre Dupré décrivait l'état de l'église de Trébizonde. Les trois prêtres catholiques arméniens qui la desservent vivent en querelle. Leur supérieur, Dom Stepan, ayant la haine des Français, Pierre Dupré a rompu toute relation avec lui. Il prie Ruffin de demander à Mgr Fonton, archevêque de Constantinople, de remplacer D. Stepan par « un honnête religieux sachant l'italien ».

A cette lettre, Ruffin fit la très prudente et judicieuse réponse suivante :

1. Adrien Dupré, né à Andrinople le 13 avril 1779, mort consul général à Smyrne le 15 octobre 1830.

2. Cf. *Une lettre de Pascal Fourcade, consul général de France à Sinope, sur le voyage d'Amédée Jaubert de Trébizonde à Constantinople en 1806*, que nous avons publiée dans le *Bulletin de la Section de géographie du Comité des Travaux historiques*, 1924, p. 97.

3. Le général ambassadeur Sebastiani.

4. Ville d'Arménie située sur le Karschaut, fleuve qui se jette dans la Mer Noire à Tirebolou.

« Vous êtes sans doute, Monsieur, en droit comme en devoir de soumettre vos représentations aux lumières supérieures de S. E. Mgr le général ambassadeur [Andreossy], mais vous devez avant tout prendre les informations les plus exactes sur l'origine et la nature de la fondation de cette Eglise. De qui dépend-elle essentiellement? Je vous avoue avec ingénuité mon insuffisance personnelle pour résoudre cette première question, n'ayant jamais été pendant ma longue résidence en Levant à portée de voir le titre primordial d'une mission catholique à Trébizonde, ce qui ne vous causera aucune surprise à vous, Monsieur, qui êtes le premier consul français en date et l'un des fortunés introducteurs de notre pavillon dans la Mer Noire. Les notions sur cette partie, où nous ne pouvions pénétrer sous notre propre bannière jusqu'à notre traité avec la Porte conclu en juillet 1802<sup>1</sup>, sont trop récentes, pour être déjà complètes. Il me serait en conséquence impossible de fixer au juste le degré d'autorité spirituelle que le vicariat patriarcal du Saint-Siège à Constantinople peut exercer sur l'Eglise arménienne catholique à Trébizonde et de juger avec connaissance de cause jusqu'à quel point l'ambassade de France, en sa qualité de protectrice de tous les édifices religieux du culte catholique dans les Etats du Grand Seigneur, serait fondée à s'ingérer dans la police intérieure de la dite Eglise.

Nous ne pouvons encore invoquer à cet égard d'usage, puisqu'il nous est inconnu, si toutefois il a déjà existé. C'est ce qu'il nous importe de vérifier préalablement. L'Eglise dont il s'agit possède-t-elle dans ses archives un firman, un khatti chérif ou quelque acte autorisant sa construction primitive ou ses réparations subséquentes? Ces titres ont-ils été obtenus par l'entremise de nos ministres près la Porte? Existe-t-il au moins sur le pays une trace quelconque de traditions orales qui constate l'influence et l'intérêt mis jadis en avant par la France en faveur des Arméniens de notre rite à Trébizonde? Se montrent-ils eux-mêmes satisfaits de jouir de la protection de cette puissance? C'est sur tous ces points, Monsieur, que l'on attend de vous des éclaircissements au moins moralement sûrs. »

Sa curiosité mise en éveil, Ruffin fit des recherches dans les Archives de l'Eglise de Saint-Benoît de Galata, et il découvrit que dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la diplomatie française avait eu des vues sur l'Anatolie orientale. Pour son propre usage, il rédigea la note suivante.

« Le 15 septembre 1813, découvert dans les archives de Saint-Benoît deux pièces relatives à Trébizonde : la première est une copie légalisée par le substitut du molla de Galata du barat, accordé au sieur Allah-Verdi, fils d'Esikol, de consul de France à Erzeroum, Trébizonde, etc., en redjeb 1101<sup>2</sup> et obtenu par le baron de Chateaufort,

1. Traité de Paris du 6 messidor an X (25 juin 1802).

2. Mars 1690.



ambassadeur près la Porte <sup>1</sup>. Ce barat contient toutes les prérogatives populaires, même celles relatives à la navigation des Français, quoi qu'ils n'eussent point alors la facilité de naviguer dans la Mer Noire.

La deuxième pièce est une copie légalisée par le juge de Trébizonde d'un firman également obtenu par le baron de Chateauneuf en chawal 1105<sup>2</sup> en faveur des religieux jésuites établis à Trébizonde pour qu'ils ne fussent point inquiétés par la demande du kharadj. »

Quelques mois plus tard, le 25 janvier 1814, Dupré adressa à Ruffin une longue lettre, dans laquelle il trace un tableau très sombre de la situation des Français dans l'Empire ottoman.

« Dès que MM. les Ambassadeurs ne peuvent pas soutenir nos privilèges, dès qu'ils ne peuvent pas protéger efficacement les agents et le commerce dans les Echelles, lorsque les consuls sont assassinés, insultés, chassés des Echelles, les négociants et Français maltraités et soumis à des extorsions sans pouvoir obtenir aucune satisfaction, pourquoi prolonger notre séjour dans ces régions barbares? Pourquoi ne pas soulager le trésor impérial d'une dépense aussi considérable qu'inutile? Abandonnant pour un tems la capitale et les Echelles de la Turquie dans un moment où le commerce national est nul, laissant les négociants faire sous une protection neutre le peu d'agiotage où ils sont réduits par les circonstances, nous verrions bien vite la Porte ottomane changer de système, nous lui arracherions par la crainte ce que nous ne pouvons obtenir par la douceur et les procédés, et nous lui imposerions telle loi que nous voudrions sans que l'influence de nos ennemis pût rien gagner sur nos déterminations. C'est dans la volonté du grand Napoléon d'opérer cet heureux changement qui nous assurerait pour toujours respect, considération pour ses agents et tous ses sujets dans l'Empire ottoman, l'exécution de nos privilèges et l'obtention de tels nouveaux qu'il plairait au gouvernement d'exiger. Je désirerais bien sincèrement que ce remède mis sous les yeux de Sa Majesté pût être goûté et mis à exécution. »

Ruffin répondit le 31 mars 1814. Obligé de garder la chambre pendant trois mois, il offre à son correspondant « le fruit de ses réflexions pendant une période d'inaction forcée », sages et larges réflexions fondées sur sa connaissance de l'histoire et de la politique contemporaine de la Turquie.

« Mon intention en me permettant de vous contredire, ce qui répugne infiniment à mon caractère naturel, ennemi de toute espèce de prétention et de contrariété, est de

1. Baron de Castagnères de Chateauneuf, ambassadeur de France près la Porte de 1689 à 1699.

2. Avril 1694.

vous ramener, si je suis assez heureux pour cela, à des réflexions moins désolantes que celles qui me paraissent vous occuper sérieusement.

« Je considère un consul, distingué par son zèle et ses connaissances relégué au fond de la Mer Noire, dans un port bien situé pour devenir le point central du commerce français avec la Turquie asiatique, la Crimée, l'Abbasie <sup>1</sup>, la Circassie, la Géorgie, la Perse et de proche en proche avec l'Inde; c'est dans cette excellente vue primitive que son consulat fut créé et un ancien négociant <sup>2</sup> recommandable choisi pour en remplir les fonctions. Plein d'un si beau projet, il arrive sur les lieux, il étudie et communique tous les moyens de l'exécuter; mais les mœurs des habitants, dont l'incurie ottomane a fait autant de rebelles, mais la nouveauté de l'établissement qui effarouche et le gouvernement turc et ses prétendus gouvernés, mais une série de contretemps locaux, que sais-je? tout semble conspirer pour faire échouer les premiers essais auxquels les spéculateurs découragés ne donnent aucune suite. Les douaniers se hérissent de difficultés, ne veulent point entendre à nos privilèges, méconnaissent, heurtent nos droits fondés sur les capitulations. Elles sont foulées aux pieds par les indigènes, qui n'ont pas plus de respect pour l'autorité du Grand Seigneur. Ce souverain et son ministère répugnent à donner des firmans, qu'ils savent devoir rester sans exécution ou s'ils en aventurent quelqu'un, ils s'appliquent à le rendre insignifiant.

« Certes dans cet état de choses ce consul ne peut sentir, ne voir, n'exprimer que son désespoir, mais c'est le sien, c'est tout au plus celui du commerce français dans la Mer Noire, et sous l'un et l'autre rapport, ce désespoir mérite sans doute d'être pris en considération par le gouvernement, mais peut-on en conclure la nécessité pour la nation entière de laisser à l'abandon tous ses établissements en Turquie, de rompre toutes ses communications officielles avec la Porte, de renoncer entièrement au droit ancien que nous avons d'être solennellement reconnus par elle pour la première puissance de l'Europe, de soumettre enfin nos commerçants à la protection des puissances nos rivales et nos ennemies implacables? Ce sont leurs guerres continuelles contre nous qui ont réduit tous les commerces à ce que vous définissez si bien un simple agiotage. Je dis *tous les commerces* parce qu'il n'en existe aucun dans le monde, celui des Anglais excepté. Encore notre auguste maître avait-il réussi à l'écorner presque partout. Quel reproche méritent à cet égard les Ottomans, dont le négoce éprouve un déficit non moins déplorable que le nôtre? Car ne vous y méprenez pas, Monsieur, un commerce aussi actif qu'est celui des Français avec eux n'aurait pas duré plus de trois siècles s'il n'offrait point aux uns et aux autres des avantages réciproques et le temps, qui détruit tout, n'aurait pas respecté des liaisons qui n'auraient pas été fondées sur les convenances mutuelles des deux empires. Or, ces convenances subsistent encore dans leur intégrité; et cependant les relations anciennes, qui y prenaient leur source, ayant souff-

1. Pays des Abazes situé sur le littoral de la Mer Noire au pied du Caucase. Sokhoum en était la ville principale. Adrien Dupré, fils du consul, y avait accompli par ordre de Sebastiani une mission en 1807.

2. Nous avons dit que Dupré avait exercé le commerce des bois.



fert une diminution aussi considérable que celle dont nous gémissons, vous et moi, il faut en chercher ailleurs la cause que dans le refroidissement de l'amitié qui unissait les deux nations, sentiment qui est aussi immuable que sa base, leur intérêt bien connu. Comment cet intérêt indivisible pourrait-il être lésé pour une partie sans qu'il le fût également pour l'autre? Aussi avons-nous vu leurs ennemis communs, les ennemis de l'humanité entière, les Anglais, non contents des'être arrogé l'empire des mers et d'avoir ravi à toutes les puissances de l'Europe leurs droits incontestables de naviguer et de commercer, nous avons vu, dis-je, ces mêmes Anglais forcer le détroit des Dardanelles et venir menacer le grand Seigneur sous les murs du Sérail. Aussi les Français, ses seuls amis naturels et fidèles, se hâtèrent-ils de se joindre à lui pour diriger ses efforts par leurs conseils. Les côtes de la Romélie et de la Natolie furent bientôt converties en une côte de fer qui ne laissa à l'escadre britannique d'invasion d'autre parti à prendre que celui d'une honteuse retraite, d'autant plus précipitée qu'elle devait devancer l'exécution du plan de défense des châteaux du détroit qu'elle avait à débouquer. Les Turcs ne sont donc point les auteurs, ni de la presque nullité de notre commerce avec eux, ni de la nullité absolue de notre navigation dans les mers qui baignent leurs Etats, puisqu'ils y perdent pour le moins autant que nous.

« Si j'ai pris la liberté de vous contrarier dans vos conclusions, vous ne serez pas surpris de m'entendre nier vos prémisses et je n'aurai envers vous qu'un seul tort, en bonne logique, celui de n'avoir pas commencé par elles mon syllogisme négatif, mais nous ne controversons pas, nous conversons en bonnes gens et surtout en vrais amis. Mon intention est purement et simplement de remplacer, si j'en ai le bonheur, dans votre imagination justement alarmée par les tristes objets qui vous environnent les idées sinistres qu'ils y ont fait naître par d'autres idées, que je crois plus justes et bien plus consolantes.

« Je vous confesserai, par exemple, que j'en'ai nulle notion des consuls français assassinés ou chassés de leurs postes par l'ordre de la Porte. J'ai bien été instruit dans le temps de l'accident affreux de feu M. Fourcade à Sinope; mais d'après la relation même de cet ami, que je pleure jour et nuit, d'après le récit que son fidèle Pylade [Bernage]<sup>1</sup> m'a souvent fait ici de l'événement horrible que ce galant homme, autre objet de mes larmes, avait partagé et dont il portait les marques honorables, les autorités constituées de Sinope n'avaient pu le prévoir, encore moins l'empêcher, puisqu'elles avaient à peine eu le tems de se retirer dans la citadelle, où elles n'auraient pas même trouvé leur sûreté si les deux cents brigands, déserteurs des châteaux de l'embouchure du Pont Euxin et que la terreur de leurs propres forfaits poursuivait partout, eussent osé prolonger leur séjour dans la ville.

« Que n'y auraient-ils pas fait, eux qui avaient immolé, dans la capitale, tous les ministres de l'infortuné Selim et détrôné ce prince lui-même. Vous connaissez tous les détails de la tragique aventure de MM. Fourcade et Bernage. C'est par un miracle de

1. Bernage, chancelier du consulat, avait été blessé à Sinope le 11 décembre 1807 par les Lazes en même temps que Pascal Fourcade; il mourut à Salonique en septembre 1812.

la providence qu'ils ont échappé à la mort et l'instrument dont elle s'est servie pour les sauver est encore plus miraculeux, car ce fut à l'apparition et au son de la voix de M<sup>me</sup> Fourcade que ces scélérats abandonnèrent leur victime terrassée. Quelle satisfaction pouvait nous donner la pauvre Porte, que le nom seul de ces Yamaks rebelles faisait trembler? Où les aurait-elle retrouvés? à Tocat, à Erzeroum, à Bayezid? Si la consternation, que le trop fameux Bairactar pacha, exécuter maladroit de la seconde révolution qui devait remettre sur le trône l'infortuné Selim et le fit assassiner par son cousin germain et successeur Mustapha, avait imprimé dans l'âme des auteurs criminels de la révolution précédente, en faisant surprendre et mettre à mort leur chef, Cabaktei-Oglu, à Fanaraki, si cette consternation, dis-je, avait été capable de les réduire à fuir la capitale et à se cacher au fond de l'Asie, le massacre public, qu'ils avaient commis sur la place dite Ek-Meidant de l'ancien ministère ottoman, avait inspiré une telle frayeur à tous les membres du nouveau que pas un d'eux n'eut le courage, je ne dis pas de chercher à découvrir l'asile de ces infâmes bourreaux, mais d'entendre sans frissonner prononcer leurs noms. Tel était l'instant où M. de La Tour Maubourg dut porter ses plaintes au gouvernement turc sur ce qui s'était passé à Synope. Plus elles étaient justes et énergiques, moins on devait en attendre d'effet, puisqu'elles ne faisaient qu'ajouter à l'effroi de ceux qui les entendaient et à leur conviction de leur impuissance à y faire droit. Ce sont là, Monsieur, de ces circonstances de force majeure, qui réduisent au néant tous les pouvoirs et condamnent même le législatif à un sommeil momentané.

« Il est vrai aussi que M. Roussel, notre digne consul en Candie, fut par une émeute populaire arrêté à La Canée, mis au château et forcé à quitter cette Echelle, mais la Porte n'hésita point d'accorder à la demande de M. Maubourg le ferman de sa relaxation immédiate et de son embarquement avec tout ce qui lui appartenait pour Corfou. Que pouvait-elle de plus contre les janissaires Candiotes, dont la mutinerie est encore indomptable à l'heure même où je trace ces lignes? Cette soldatesque effrénée refuse hautement l'entrée de la principale ville de l'île à Hadgi Osman Pacha, nommé par Sa Hautesse au gouvernement général de Candie, parce que ce pacha dans ce lieu particulier de la Canée avait réussi à y rétablir l'ordre et la police et à y soumettre les janissaires de la garnison. Il est très probable qu'Osman viendra également à bout de celle du chef-lieu à l'exemple et d'après les instructions de son maître, qui depuis la troisième révolution de Constantinople, où il se vit contraint de capituler avec les janissaires qui l'assiégeaient dans sa résidence impériale, est parvenu à atterrir dans la capitale cette milice dégénérée et ne cesse d'en faire courber toutes les branches dans les provinces sous son autorité caliphale.

« Jamais plan ne fut conçu avec plus de sagesse, suivi avec plus de constance, soutenu avec plus de fermeté que ne l'est celui formé par le jeune sultan Mahmoud. Le fils de Tciapan Oglu l'a exécuté à Alep où les janissaires exerçaient depuis douze ans les plus grands désordres avec impunité. Tout y tremble aujourd'hui de déplaire au souverain... »



Cependant l'autorité de Mahmoud II dans les provinces n'était pas aussi solidement établie qu'il plaisait à Ruffin de le dire, comme le montre la suite de la correspondance de Pierre Dupré.

En 1816, Trébizonde est attaquée et prise par une bande de brigands, commandée par un certain Tuchu Oglou.

« La ville a été assiégée par environ trois mille brigands qui ont fait main basse sur les faubourgs, écrit Dupré à Ruffin le 25 février 1817. Quatre-vingt-cinq maisons de rayas et cinq de turcs ont été dépouillées. Pendant un mois qu'ils sont restés dans la ville, toutes les nuits on n'entendait que hurlements et pleurs. La première nuit ma maison a été assaillie six fois par des bandes de trente à quarante brigands; nous avons fait bonne contenance, bien décidés de nous défendre. Le jour même, j'ai été dans le cas de soutenir des assauts; j'en ai été quitte pour avoir pendant un mois, jour et nuit, les armes à la main et déployer la plus grande énergie. J'aurais eu sans doute plus à souffrir si l'un des chefs des rebelles, au moment de son entrée dans les faubourgs, ne m'eût envoyé quelques fusiliers pour ma garde. Après huit jours le Kiaya bey (représentant du sultan) a été forcé de livrer la ville et de partir avec sa maison et ses troupes et nous avons été pendant deux mois gouvernés par les rebelles. »

Le pacha Soliman, ajoute Dupré, arrivé de la côte des Lazes avec sept navires, essaya de reprendre Trébizonde et fut battu. Mais une alliance ayant été conclue entre lui et des chefs de l'est nommés les Dérébays, alliance à laquelle Dupré prétend qu'il ne fut pas étranger, les rebelles mirent bas les armes et le pacha rentra dans la ville.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1817, Dupré annonce à Ruffin que la tête du chef des rebelles Tuchu Oglou est tombée et a été envoyée à la Porte, « qui la demandait à grands cris ».

On voit que la vie d'un consul de France à Trébizonde n'était pas de tout repos. Pendant des semaines et même des mois, Dupré restait confiné dans son consulat, qui paraît d'ailleurs avoir été assez vaste, se composant de quatre maisons dispersées dans un jardin.

A ces difficultés d'ordre public, il s'en joignit pour Dupré, pendant les quatre dernières années de sa vie, d'ordre domestique.

On sait l'importance du rôle joué dans notre organisation consulaire dans le Levant par le drogman, l'interprète sachant parler et écrire turc, arabe ou persan, et intermédiaire nécessaire entre le consul et le gouverneur local auprès duquel il est accrédité. L'accord régnait-il entre le consul et son drogman, leur existence respective s'en embellissait et cette collaboration était fructueuse

pour le service. S'il y avait mésentente entre eux, la vie commune pouvait devenir plus que désagréable.

Or Dupré eut à souffrir de cette situation. En 1817 arriva un drogman originaire d'une famille française levantine, nommé Yanco (ou Jean) Lapierre.

Un peu frotté de sciences, d'histoire naturelle et de chimie, ce Lapierre voulut éblouir de ses connaissances le vieux consul. En revanche, s'il savait lire le turc, il n'était pas capable de rédiger une lettre en cette langue, et c'était précisément le service principal que Dupré attendait de lui.

Bref, consul et drogman ne tardèrent pas à se prendre en grippe.

Yanco Lapierre lia partie contre son consul avec un moine arménien appelé Don Minas. Dupré, qui avait divorcé pendant la Révolution, s'était remarié en 1813. Ses ennemis apprirent que sa première femme vivait encore et adressèrent au marquis de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, un rapport contre Dupré, où ils l'accusaient de bigamie.

L'ambassadeur eut la faiblesse d'accueillir cette dénonciation et d'écrire des lettres sévères au vieux consul, qui, au désespoir, déversa son amertume dans le sein de son ami.

« Ils m'ont accusé auprès de M. l'ambassadeur, écrit-il à Ruffin le 8 mai 1819, comme le persécuteur des catholiques et du vicaire et à la veille d'être le persécuteur de la foi; et Son Excellence m'a jugé sans m'entendre et m'a écrit la lettre la plus mortifiante... J'y étais encore accusé de bigamie, et M. l'ambassadeur en a fait le motif d'une seconde lettre dans laquelle je suis taxé de profaner les lois et de ne point respecter l'autorité souveraine, de mépriser l'opinion publique et d'opérer contre l'honneur. Est-il possible qu'un supérieur puisse se laisser prévenir à ce point et par qui, par un homme sans honneur, sans mœurs, sans principes, un athée prononcé et qui s'en fait honneur, par le fils d'un tavernier, *bardache* des Turcs à Constantinople dans son bas âge, et croyant à ces calomnies, écrive à un fonctionnaire, à un homme qui depuis trente-cinq ans qu'il est employé au service, a donné dans toutes les occasions preuve d'honneur, de dévouement et de respect à son souverain et de zèle pour son service et pour sa patrie. Convenez, mon cher Monsieur et chef, que c'est bien dur à entendre. »

Cette lettre fut probablement la dernière que Ruffin reçut de Pierre Dupré, qui mourut à Trébizonde le 6 septembre 1820.

#### IV. — Jérôme Méchain consul aux Dardanelles.

De la côte nord de l'Anatolie, revenons sur sa côte occidentale, aux Dardanelles, dont le vice-consulat fut occupé de 1804 à 1817 par Jérôme Méchain.



Né le 7 septembre 1778, fils de l'éminent astronome, membre de l'Institut, Pierre Méchain, Jérôme Méchain avait fait partie de l'Expédition d'Egypte, d'abord comme attaché à la Commission des Sciences et Arts, puis comme second bibliothécaire de l'Institut d'Egypte.

Nommé sous-commissaire (vice-consul) à Galatz et arrivé à Constantinople le 6 janvier 1803 il se présenta chez Ruffin muni d'une lettre d'introduction d'un certain Tournachon, « membre du conseil des prises maritimes ». Il plut et devint l'un des habitués de la maison. Après un bref séjour à Galatz, il passa aux Dardanelles, où il se signala en 1807 par le concours qu'il donna aux officiers français, qui armèrent les batteries, dont le feu maltraita l'escadre de l'amiral Duckworth en retraite. De là il entretenait avec Ruffin une correspondance régulière. Il était touché du soin que Ruffin mettait à lui répondre :

« Je suis à la fois confus et reconnaissant de votre bonté, quand je songe à la quantité d'affaires, de traductions, lettres, études et travaux qui vous occupent. Que devez-vous penser, Monsieur, de nous autres, jeunes ignorants et paresseux. Nous vous admirons, nous rougissons, mais ne vous imitons pas. » (12 décembre 1809).

Il rendait à Ruffin de menus services, le pourvoyait de comestibles, qui se vendaient à bon compte aux Dardanelles; en 1810, il lui envoie du vin et des lentilles, il lui propose de la farine « vu la cherté du pain à Constantinople. »

Placé dans un poste secondaire, Méchain n'a pas d'événements importants à relater. Quelques passages méritent cependant d'être extraits de ses lettres.

Il est en bons termes avec les pachas gouverneurs des Dardanelles. Il échange avec eux des cadeaux. Pour remercier Ismaïl pacha d'un châte et d'une pièce d'étoffe il lui adresse un Coran très précieux. Mais au « barbare » Hadim Zade, c'est un cadeau d'armes, de sucreries et de liqueurs qui convenait; en retour il en a reçu un sac de sel et un mauvais cheval.

Mais malgré ces bons procédés, il se sent suspect aux indigènes.

« Notre ami Barbié du Bocage, écrit-il le 12 septembre 1810, me demande une série de renseignements géographiques. Les provinces asiatiques que je devais parcourir sont trop en combustion pour hasarder, moi *giaour*, d'aller dessiner, mesurer, orienter les monuments ou les routes. On dirait que je viens tracer des camps pour les Russes. Dans des temps plus heureux, je me munirai d'un bon firman et je tâcherai de satisfaire notre politico-géographe, ce qui n'est pas facile. Doué du génie de d'Anville, il voit de son cabinet plus juste que ceux qui sont sur les lieux. »

Désireux de se faire bien venir d'un autre haut fonctionnaire du ministère, le chef de division D'Hermand, numismate amateur, il recueille des médailles et prie Ruffin de les expédier à Paris.

« Une assez grosse médaille en or et une en argent, auxquelles leur rareté donne de la valeur, vous sollicitent de leur ouvrir aussi les voies pour aller se joindre à la belle et nombreuse collection de M. D'Hermand. L'âge respectable de ces deux voyageuses ne les mettrait pas à l'abri des attaques des voyageurs modernes, si elles ne cheminaient pas sous l'égide d'un patriarche. » (12 novembre 1809.)

En 1812, un grand malheur l'éprouve. Il perd sa femme, qu'il avait laissée en France. Dans son isolement et sa détresse, c'est vers Ruffin qu'il tend les bras : « Je réclame constamment, mon cher père, vos salutaires conseils. » (22 juin 1812)<sup>1</sup>.

V. — Jean-François Rousseau consul général à Bagdad.  
Joseph Rousseau consul général à Alep.

L'amitié que Ruffin entretenait avec les deux Rousseau, le père et le fils, avait pris naissance pendant le séjour du premier à Paris en 1781<sup>2</sup>; elle se vivifia par le retour de Ruffin à Constantinople en l'an III.

Revenu à Bagdad, après avoir été exilé à Mardin pendant l'expédition d'Egypte, Jean-François Rousseau demanda en l'an X à échanger son consulat général contre celui d'Alep et comme Ruffin était précisément alors chargé d'affaires, il le pria d'exposer au ministre, Talleyrand, les raisons de sa préférence. Il va perdre, écrivait-il, son protecteur Soliman Pacha, gouverneur de Bagdad, qui est mourant. Il redoute une invasion persane; une épidémie de peste paraît imminente. Enfin il lui déplait d'avoir une situation inférieure à celle du consul de Grande-Bretagne, qui dispose de 3.000 livres sterling d'appointements et d'une garde particulière de quarante cipayes.

Ruffin appuya cette requête de son autorité. « Il ne serait pas juste, écrivait-il le 24 thermidor an X (12 août 1802) de vouer un serviteur émérite volontairement et sans fruit aux dangers de toute espèce, qu'il prévoit et dont il prévient. »

Bien que maintenu au poste de Bagdad, Jean-François Rousseau vint en messidor an XI habiter Alep, qu'il ne devait plus quitter.

1. Jérôme Méchain prit sa retraite en 1839, après avoir été consul général à Tanger.

2. Sur la carrière de Jean-François Rousseau, voir *Orientalistes et Antiquaires*, 2<sup>e</sup> série.



Le rapprochement politique de la France et de la Perse dont il fut, nous l'avons dit, le premier et secret agent, et l'avenir de son fils forment pendant les années 1803-1808 les sujets habituels de sa correspondance avec Ruffin.

Le 9 mars 1805, il le remercie de deux lettres, l'une en français, l'autre en persan et il ajoute :

« Les sentimens que vous m'y témoignez comme aussi l'intérêt que vous prenez à tout ce qui nous concerne, mon fils et moi, m'ont pénétré le cœur, en me faisant éprouver le délicieux et consolant plaisir qui naît du souvenir des anciens amis qu'on estime et honore. »

Le 14 avril 1807, il adressa au général ambassadeur Sebastiani une dépêche sur les dispositions qu'il a prises pour le voyage de son fils à Bagdad et sur l'état politique de la Perse. Mais il le prie « de vouloir bien en donner lecture à M. Ruffin, son ancien ami, avant que de la faire acheminer au Ministre. »

Ce fut la dernière expression de son amitié. Il mourut à Alep le 12 mai 1808.

\*  
\* \*

Lié avec le père, Ruffin protégea tout naturellement le fils.

Jean-Baptiste-Louis, dit Joseph Rousseau était né le 10 décembre 1780 en France pendant le voyage qu'y firent ses parents. Retourné avec eux dans le Levant, doué pour les langues, il était déjà un orientaliste distingué à l'âge où d'autres achèvent à peine leurs études.

Ses relations avec Ruffin commencèrent en 1802 par l'envoi d'une épître en persan que son père joignit à une lettre qu'il adressa de Bagdad le 18 thermidor an X (6 août 1802) à son vieil ami.

« Mon fils joint à la présente une épître en persan de sa composition et de son écriture. Il s'est beaucoup perfectionné depuis un an dans cette langue et compose et écrit le turc aussi d'un style correct et très élégant. Les connaisseurs dans ces deux langues en cette ville sont vraiment surpris qu'un jeune Français ait appris si bien leur idiome et connaisse à fond leurs différentes sciences. J'espère que ses talents lui seront utiles, soit à Alep, soit en France, surtout s'il a le bonheur de rencontrer des appréciateurs et des protecteurs comme vous, citoyen. »

L'occasion s'offrit quelques années plus tard à Ruffin d'apprécier et de protéger son jeune confrère.

Joseph Rousseau ayant composé en persan une ode en l'honneur de Napoléon, Ruffin se chargea d'en présenter la traduction française à Talleyrand, auquel il écrivit le 27 février 1806 :

« M. Rousseau m'ayant adressé il y a quelque temps une espèce d'ode persane composée et traduite en français par son fils à la louange de notre auguste Empereur avec prière de la lire et de l'envoyer à Votre Excellence, si cet essai me paraissait mériter quelque attention, j'ai dû à cause de mes continuelles occupations me refuser longtemps le plaisir d'une lecture qui flattait doublement mon goût et par le sujet de l'opuscule et par l'idiome dans lequel il est conçu ; mais ayant enfin trouvé un instant de loisir, je le consacrai à cette douce récréation ; d'après l'aveu que j'ai fait à Votre Excellence de mes motifs de prévention en faveur du jeune poète et de son travail, Elle ne sera pas surprise du jugement avantageux que j'en porte en me déterminant à en faire hommage à Votre Excellence. »

Ruffin joua encore le rôle de bienveillant intermédiaire pour la transmission de médailles, d'un cachet persan, de travaux que Joseph Rousseau adressa soit à D'Hermand, soit à Silvestre de Sacy, d'Alep ou de Téhéran, où il passa les années 1807 et 1808 comme second secrétaire de l'ambassade du général Gardane.

Le 29 octobre 1808, Joseph Rousseau fut nommé consul général à Alep. Les lettres qu'il adresse à Ruffin traitent un peu de politique et beaucoup de littérature orientale. Il le remercie de ses conseils.

« Votre approbation sur ces faibles essais encouragera dorénavant mon émulation, lui écrit-il le 15 septembre 1809. Les judicieuses remarques que vous voulez bien me faire sur la rédaction ultérieure de mes ouvrages littéraires me flattent également beaucoup ; j'en profiterai pour y mettre à l'avenir plus de goût et de perfection, afin de me rendre auprès de vous et des savants plus recommandable. »

Jusqu'alors disciple déferent de Ruffin, Joseph Rousseau paraît s'être écarté de lui à la suite d'un incident provoqué par la publication à Paris en 1809 de l'ouvrage intitulé : *Description du pachalik de Bagdad suivie d'une notice historique sur les Wahabis et de quelques autres pièces relatives à l'histoire et à la littérature de l'Orient*.

Cet ouvrage se composait de plusieurs monographies de Joseph Rousseau précédées d'une préface de Silvestre de Sacy. Or, Joseph Rousseau qui avait utilisé des notes fournies par Corancez, consul général à Bagdad et par Jean Raymond, consul à Bassora, avait négligé de les remercier et même de les



citer. D'où reproches de ces derniers. Conciliant de nature, Ruffin fut peiné de la querelle qui s'éleva dans ce qu'il appelle « le triangle savant d'Alep, de Bagdad et de Bassora ». Mais l'équité l'obligea à blâmer son jeune ami de sa légèreté. Il lui conseilla de faire les premiers pas dans la voie de la réconciliation. Mais Joseph Rousseau s'en abstint.

A cette première cause de rafraîchissement de leur amitié, une seconde vint s'ajouter. Nommé consul général à Bagdad le 7 septembre 1814, Joseph Rousseau fut contrarié par cette mutation, car il voulait demeurer à Alep. Il s'ingénia donc à éluder son départ pour l'Iraq.

Il commença par demander un congé, mais Ruffin alors chargé d'affaires et son chef hiérarchique le désapprouva et l'engagea à rejoindre son poste.

Pas plus que précédemment Joseph Rousseau ne suivit ce conseil. S'étant habilement insinué dans les bonnes grâces du duc d'Angoulême, il réussit à obtenir son congé et il partit pour la France. Ruffin l'en blâma, et dès lors leur correspondance s'espaça <sup>1</sup>.

#### VI. — Jean Raymond consul à Bassora.

Ce fut par ses amis Rousseau que Ruffin entra en rapport avec un personnage nommé Jean Raymond, qui pendant une vingtaine d'années joua un certain rôle en Mésopotamie.

Son passé est obscur. Il s'était engagé dans l'armée de la Compagnie anglaise des Indes. Soliman, pacha de Bagdad, ayant exprimé au résident de la Compagnie dans cette ville, Harford Jones Brydges, « son désir de mettre son artillerie sur le pied européen », le gouverneur de Bombay, sir Jonathan Duncan envoya Jean Raymond, conducteur de munitions, à Bagdad, où il arriva le 13 octobre 1799.

Raymond donna satisfaction au pacha de Bagdad et promptement instruisit un corps de quatre cents canoniers et fantassins. Mais au lieu de rester inféodé à son chef hiérarchique, Harford Jones, il se rapprocha des Français résidant à Bagdad, de Jean-François et de Joseph Rousseau, et de Christophe Outrey, médecin du pacha.

« M. Rousseau père, écrivait Ruffin, acheva adroitement de le dégoûter du service anglais en lui faisant espérer qu'il pourrait obtenir un firman comme Français et continuer à servir dans l'armée du pacha de Bagdad. »

1. Nous donnerons de plus amples détails sur la carrière de Joseph Rousseau dans *Orientalistes et antiquaires*, 2<sup>e</sup> série.

Ces rapports avec les Rousseau, Raymond les rappelait ainsi dans une lettre adressée de Bagdad à Ruffin le 6 juillet 1806.

« J'ai trop d'obligations envers ces messieurs pour leur manquer de respect. Les attentions qu'ils eurent pour moi à Alep leur méritent à jamais ma reconnaissance. Ils m'ont donné l'hospitalité pendant sept mois; ils m'ont honoré de leur protection privée; ils m'ont aidé à réclamer ma protection naturelle auprès du Ministre des Affaires Extérieures par l'envoi à Son Excellence du mémoire et de la lettre que j'adressai l'année passée à M. Rousseau le père. Ils vous ont enfin écrit afin d'engager votre bonté à solliciter de la Sublime Porte un firman pour moi.

Incapable de me reconnaître de tant de bienfaits, mais cependant brûlant du désir de témoigner la gratitude que j'en avais, à la simple réquisition de M. Rousseau le fils, j'ai composé pour lui trois mémoires. J'avoue qu'ils sont de peu de conséquence, que la diction en est mauvaise, et que je ne suis pas fait pour cette espèce de travail, mais je me flatte que tout défectueux qu'ils sont, ils ont du moins le mérite d'être vrais et exacts et de prouver ma condescendance aux volontés de MM. Rousseau. Ces trois mémoires sont un mémoire sur la mission des Anglais à Bagdad, un autre sur le gouvernement de Bagdad, et le troisième sur le commerce de Bagdad. Dans la pensée que tout indifférents qu'ils puissent être, vous daignerez peut-être y jeter un coup d'œil dans vos moments de loisir, je me ferai un devoir d'en faire des copies et de vous les envoyer au fur et à mesure qu'elles seront prêtes. »

Raymond avait grand besoin de l'appui de Ruffin. Il craignait d'être livré par Ali, pacha de Bagdad, aux agents de la Compagnie anglaise des Indes, qui le considéraient comme un transfuge. Il implorait de Ruffin la délivrance d'un firman par lequel le gouvernement ottoman le reconnaîtrait comme sujet français et que le pacha de Bagdad pourrait opposer à leurs revendications.

« Daignez me mettre à l'abri du danger qui va fondre sur moi.... Plût à Dieu que sensible à l'état déplorable où je me trouve vous condescendiez à me tendre une main secourable », lui écrivait-il le 7 juillet 1806.

Ruffin était très disposé à solliciter ce firman, quand un incident l'en détournait. Un certain Abdurrahman, pacha du Kurdistan, s'était soustrait à la dépendance du pacha de Bagdad et s'était réfugié en Perse. Mais Feth Ali chah, bien loin de lui livrer le rebelle, exigeait d'Ali pacha qu'il le réintégrât dans son gouvernement. Une guerre paraissait imminente entre le chah de Perse et le gouverneur de Bagdad. Or d'une part l'artillerie de ce dernier était commandée par Raymond, et d'autre part, en juillet 1806, Ruffin dirigeait Jouannin vers la Perse<sup>1</sup>, priait le Divan de faciliter son voyage.

1. Voir 3<sup>e</sup> partie, chapitre III.



« La demande simultanée d'un firman pour légitimer la présence d'un militaire français dans l'armée du pacha de Bagdad en pleine marche contre les Persans aurait achevé d'enchevêtrer les têtes turques », écrivait-il. Il s'abs tint donc.

Mais quelques semaines plus tard « les mêmes appréhensions ne subsistant plus », il demanda et obtint la délivrance du firman. Premier et considérable service rendu à Raymond : Ruffin le fit « rentrer sous la protection naturelle », et reconnaître comme sujet français par le gouvernement turc.

Second bienfait : il le mit en relation avec le général Gardane, qui l'admit dans sa mission.

De Téhéran, le 19 janvier 1809, Raymond lui exprimait sa reconnaissance : « Je vous récidive mes sincères remerciements et que je ferai tout mon possible pour ne pas démentir la bonne opinion que vous avez conçue de moi et pour me rendre de plus en plus digne des bienfaits de son Excellence ».

Raymond (on l'a vu précédemment) tint Ruffin au courant des travaux de la mission <sup>1</sup>. Revenu à Bagdad, il continua son office d'informateur. Le 20 septembre 1809, par exemple, il relate les exploits des pirates du golfe Persique, nommés les Djevaniens :

« Ils gênent beaucoup par leurs *daves* le commerce anglais. Ils vont se battre très résolus de vaincre ou de mourir. Sont-ils vainqueurs, ils s'enrichissent de leur prise et égorgent tout l'équipage capturé. S'ils meurent, ils ont la satisfaction de jouir du prix du martyre suivant le dogme de la secte réformée du Wahabisme <sup>2</sup>. »

A la fin de 1809, Raymond résolut d'aller lui-même solliciter du ministre un poste consulaire; il s'arrêta à Constantinople où il fit la connaissance personnelle de Ruffin, qui lui remit le 8 février 1810 une lettre d'introduction pour Silvestre de Sacy.

« M. Jean Raymond, qui est déjà pénétré d'estime et de vénération pour vous, Monsieur, me témoigne le plus vif empressement de causer avec vous sur la Turquie et la Perse, et je me plais à présumer que de votre côté vous ne serez pas fâché d'entendre cet officier qui joint à beaucoup d'expérience et d'acquis une très grande modestie; il me tarde de savoir de vous-même, Monsieur, qu'il vous ait inspiré quelque intérêt

1. 3<sup>e</sup> partie, chap. IV.

2. En 1805 ces pirates capturèrent deux navires marchands anglais, le *Shannon* et le *Trimmer* et traitèrent cruellement les équipages. S. Charles Hill, *Episodes of piracy in the Eastern Seas, 1519 to 1851*. In-4<sup>o</sup>, Bombay, 1920, p. 76 (Reprinted from the *Indian anti-quary*, vol. 48 et 49).

à son avancement, et je vous serais personnellement redevable de ce que vous voudrez bien faire pour y contribuer. »

Raymond réussit et le 28 octobre 1810 il s'empessa d'en informer Ruffin :

« C'est avec autant de plaisir que de reconnaissance que j'ai l'honneur de vous annoncer qu'il a plu à Sa Majesté l'Empereur et Roi de me nommer consul à Bassora. Je dois cette grande faveur à la protection immédiate de S. E. M. le duc de Cadore, que m'ont heureusement procurée les recommandations de MM. les généraux Sebastiani et Gardane, celles de M. de La Tour Maubourg et les vôtres. Sous ce rapport je vous prie d'agréer l'hommage de mes plus sincères remerciements. Au comble de tous mes désirs, je n'ai plus qu'à tâcher de bien remplir le poste qui m'est confié, afin de bien mériter de ma patrie et de montrer que je ne suis pas indigne de la bonne opinion que vous avez toujours eue de moi. »

Revenu dans le Levant, Raymond continua à correspondre avec Ruffin. Le 5 mai 1811, cinq jours après son retour à Bagdad, il lui écrit :

« J'ai fait un itinéraire où j'ai renfermé tout ce que j'ai pu rassembler tant sur la topographie que sur la politique des pays par où j'ai passé. Ce travail a été pénible, mais j'espère qu'il me méritera l'approbation de M. Silvestre de Sacy et de M. Barbié du Bocage. »

De Bassora, puis de Bagdad, où en 1813, Raymond était remonté pour gérer le consulat, la correspondance continua; et ce fut encore à Ruffin qu'il s'adressa en 1815, quand n'ayant pas été replacé lors du mouvement diplomatique qui suivit la Restauration, et tombé dans la détresse avec sa femme et ses cinq enfants, il chercha un emploi.



## CHAPITRE VIII

### RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE EN ÉGYPTÉ ET DANS LES RÉGENCES BARBARESQUES

#### I. — Charles Magallon consul général en Egypte.

Charles Magallon, qui fit toute sa carrière en Egypte comme consul général de France, était d'ancienne date un ami de Ruffin. Revenu en France au début de la Révolution, il retourna en Egypte en 1793. Mais que de changements dans la « Nation » ! Il fut forcé d'assister « aux actes de démence des têtes brûlées », comme dira Dubois-Thainville après une inspection des Echelles. Les « citoyens » du Caire plantèrent un arbre de la liberté, sur lequel ils écrivirent : « Guerre aux tyrans, à tous les tyrans. »

Ils pensèrent « élever un temple à la Raison ». Enfin ils se constituèrent en force armée : « On acheta des armes, on se forma en peloton, on nomma des officiers, on se réunissait deux heures tous les jours et l'on faisait régulièrement l'exercice; tout Français était obligé de s'y rendre, sous peine d'être signalé comme contre-révolutionnaire. »

« Les assemblées se tenaient sans l'autorisation du consul; on a méconnu son autorité, on l'a abreuvé de mépris », dira Dubois-Thainville. On me « dédaignait », écrivait plus simplement Magallon.

Dès qu'il apprit le retour de Ruffin à Constantinople, Magallon lui adressa le 3 thermidor an III (21 juillet 1795) une longue description de la situation de l'Echelle. A bout de patience il faillit quitter l'Egypte; cependant il « tint ferme » pour ne pas céder la première place au « Consul impérial »<sup>1</sup>. « Esclave du devoir que j'avais contracté en acceptant une place, je voulus la conserver pour sauver les derniers malheurs à ceux qui faisaient l'impossible pour me mortifier. »

Par leurs incartades les négociants français avaient soulevé tout le monde contre eux. Ils avaient éprouvé de la part des « commandants du pays », Mou-

1. C'est-à-dire le consul de l'Empereur d'Allemagne.

rad bey et Ibrahim bey des « avanies » auxquelles Magallon suppliait Ruffin de faire mettre un terme.

« Connaissant, cher Citoyen, vos talents et en même temps votre modestie, je ne crains pas de vous tracer le plan d'exécution, sauf à vous, si vous en imaginez un meilleur, de le suivre.

« Faites connaître au Capitan pacha <sup>1</sup> notre situation, intéressez-le à notre sort, témoignez-lui que vous et nous connaissons tout le crédit dont il jouit auprès du Grand Seigneur, que par une suite de la réputation dont il jouit, il est ici connu des beys, qui n'ont de confiance qu'en lui, et que nous ne pouvons nous-mêmes mieux faire qu'en nous mettant sous sa protection. Si cet officier vous accueille favorablement et paraît entrer dans vos vues, vous pourrez l'engager à obtenir de la Porte des firmans très forts en faveur des Français. L'affaire étant majeure, les ménagements sont inutiles. Le Grand Seigneur peut dans ces firmans ou ce qui serait encore mieux *hal el cherif* ordonner que toutes les vexations faites aux Français fussent réparées, que tout ce qui leur est dû par les grands du pays et autres leur fût payé, que tout ce qui leur est dû par la douane ou par ceux qui la gèrent leur soit également payé dans un très court espace, qu'il ordonne que dorénavant tous les articles de la capitulation avec la France soient exécutés envers les individus qui lui appartiennent et qu'il punira sévèrement ceux qui pourront les enfreindre, enfin de faire mettre dans ces firmans ou *hal el cherif* tout ce qui pourra être en notre faveur et capable d'intimider les chefs de ce gouvernement. »

Magallon s'arrête là pour ne pas abuser « du penchant de Ruffin à rendre service. » Dans une seconde lettre, plus familière, écrite quelques jours plus tard, le 14 thermidor an III (1<sup>er</sup> août 1795), il déclare qu'il ne veut pas remonter d'Alexandrie au Caire « sans que des satisfactions aient été obtenues des beys, sans quoi les Français y seront plus avilis que jamais ». Il ajoute qu'ayant passé trente-cinq ans d'une vie orageuse en Egypte, étant d'un âge avancé et de santé précaire, il désirerait obtenir un consulat en Italie ou prendre sa retraite.

Il resta cependant encore deux ans en Egypte. Lors de son départ il adressa à Ruffin le 1<sup>er</sup> messidor an V (19 juin 1797) ses remerciements pour ses interventions auprès du général ambassadeur Aubert du Bayet et lui recommanda son neveu Lazare Magallon, appelé à lui succéder dans l'administration de l'Echelle <sup>2</sup>.

1. Hussein pacha, favori de Selim III.

2. Après son retour en France, Magallon devint l'informateur de Talleyrand sur l'Egypte. Il lui remit un mémoire, dont la substance passa à peu près en entier dans le « Rapport sur la question d'Egypte », dont le Ministre des Relations extérieures saisit



## II. — Bernardino Drovetti consul général en Egypte.

Vice-consul, puis gérant, puis titulaire du Consulat général du Caire, Bernardino Drovetti servit la France en Egypte de 1803 à 1831 (pendant les années 1815 à 1821 exceptées). Né à Barbania (Piémont) en 1776, il s'était engagé en 1796 dans les troupes piémontaises, qui faisaient partie de l'armée française d'Italie et il avait atteint en 1802 le grade de chef d'escadron.

Le 28 vendémiaire an XI (20 octobre 1802) il fut nommé sous-commissaire des Relations commerciales (vice-consul) à Alexandrie : sa vie était fixée.

Ce fut par l'intermédiaire de son supérieur, le consul général Mathieu de Lesseps, qu'il entra en relation avec Ruffin, et il fut si promptement conquis que dès le 28 vendémiaire an XIV (20 octobre 1805) il lui écrivait : « De tous les subordonnés à votre juridiction je suis certainement celui qui doit se féliciter et se félicite le plus de vous avoir pour chef. »

Cette même lettre montre à quelle pénurie de moyens nos agents diplomatiques étaient parfois réduits sous l'Empire.

« Personne ne veut se charger de nos traites sur France; il n'y a point de négociants français, et les neutres craignant une rupture entre notre Empire et le Turc ne nous prêtent de l'argent que les gages à la main. Pendant le dernier trimestre, ayant été obligé soit par la présence du capitán pacha en cette Echelle, soit par d'autres circonstances à des frais extraordinaires et considérables, j'ai dû, faute de fonds, rembourser les dépenses de service faites par l'agent du Commissariat général au Caire, moyennant la cession d'un sabre lame de Damas, auquel j'attachais beaucoup de prix et d'affection. Ce seul trait peut vous faire juger de ma situation financière. »

Pendant les derniers mois de 1805 et en 1806 Drovetti expose à Ruffin au jour le jour les péripéties de la lutte qui se déroule entre Mehemet Ali et les Mamelouks. Moins suivie pendant les années suivantes, cette correspondance reprend en 1811. Ruffin transmet le 12 juillet 1811 une lettre de Mathieu de Lesseps, qui sollicite de Mehemet Ali l'envoi de vivres à notre colonie de Corfou menacée de disette.

« Monsieur, c'est à mon cher fils Mathieu Lesseps, aujourd'hui commissaire impé-

le Directoire le 26 pluviôse an VI (14 février 1798). Cf. G. Lacour-Gayet. *Talleyrand et l'Expédition d'Egypte*. (Extrait du *Compte rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1917, p. 24-25.)

rial à Corfou, que je suis redevable de la précieuse satisfaction de reprendre ma correspondance avec vous, comme ce fut au même tendre ami, alors chargé du Commissariat général de France en Egypte, que je dus dans le tems le bonheur de votre connaissance et d'entamer la dite correspondance. Je vous prie de croire, Monsieur, que je regarde l'une et l'autre de ces époques comme deux des beaux jours de ma vie, attendu que le bien du service de l'Etat les signale également. Et peut-être sous ce rapport, qui est le numéro un pour tout bon Français, pour tout agent zélé, l'urgente importance du moment présent doit-elle l'emporter sur le passé. Vous apprécierez, comme moi, j'en suis sûr l'objet dont il s'agit et qui vous appartient déjà en grande partie quant à la conception, lorsque vous vous serez convaincu par la lecture des deux plis ci-joints qu'on y a donné la plus sérieuse attention et que c'est de vous-même, Monsieur, qu'on en attend le succès le plus complet.

« Je partage tellement l'espoir et la confiance de Son Excellence le général<sup>1</sup> et du commissaire impérial, dans vos lumières, votre active dextérité et vos talents pour la réussite de la chose, que jaloux d'y contribuer en quelque portioncule que ce soit (ne fut-ce qu'autant que la mouche du coche contribue à la célérité de la marche), j'ai imaginé de faire moi-même la traduction de la pièce adressée au pacha<sup>2</sup> et d'insérer cette version dans le paquet contenant le texte et qui m'avait été envoyé à cachet volant. Je vous le transmets ainsi ouvert, pour que vous puissiez en retirer la pièce additionnelle, dans le cas ou plus à portée que moi d'en préjuger l'effet, vous la trouverez susceptible d'inconvénient ou seulement superflue. Quel que soit, Monsieur, le parti que vous prendrez à cet égard, je me tiendrai trop heureux, si vous rendez, comme je m'en flatte, justice à mon intention. »

Dans sa réponse à Ruffin (17 novembre 1811) Drovetti réitère l'expression de ses sentiments affectueux, puis il donne quelques détails sur Mehemet Ali.

« ... J'ai un père âgé de quatre-vingt sept ans. Mon affection, ma reconnaissance, mon dévouement pour lui passent, j'ose m'en flatter, les bornes de l'amour filial. Je le vénère et l'adore. Eh bien! je vous prie de croire qu'après lui personne n'a comme vous, gravé dans mon cœur des sentiments aussi profonds. J'envie à mon ami Lesseps le bonheur inappréciable d'avoir mérité que vous l'appeliez votre fils.

« J'ai présenté moi-même à Mohamed Ali Bacha la lettre de cet estimable commissaire avec votre traduction. Cette dernière a produit l'effet qu'on devait en espérer. Son style gracieux a corrigé ce qu'il pouvait y avoir d'un peu piquant pour l'amour-propre outré d'un ture qui croit ne devoir ses succès qu'à son génie et à son sabre. Mon ami Lesseps toujours bon, confiant, délicat et généreux n'a peut-être jamais voulu croire que *honores mulant mores*. Il passe une grande différence entre Mohamed Ali

1. Le général Donzelot, gouverneur des îles Ioniennes.

2. Mehemet Ali.



Bimbachi qu'il a connu et Mohammed Ali Bacha<sup>1</sup>. *Oh! quantum mulatus ab illo!* Il m'a cependant promis de me seconder dans les mesures que je croirais devoir prendre pour faire parvenir des comestibles à Corfou, objet important auquel nous devons tous prendre le plus vif intérêt. »

La peste, les ravages qu'elle exerçait en Egypte, les mesures que prend Mehemet Ali pour en protéger le pays forment le sujet des trois lettres suivantes de Drovetti à Ruffin.

« Votre lettre du 19 septembre 1812, lui écrit-il le 10 mai 1813, vient fort à propos me consoler un peu et me distraire du triste spectacle des morts et mourants qui nous entourent, malheureuses victimes du fléau pestilentiel. Celle-ci est la première grande calamité publique, dont je suis témoin. Les funestes résultats d'une bataille, qu'on s'est habitué à regarder comme des malheurs nécessaires à la conservation des sociétés, n'offrent point de scènes aussi terribles que celles qui ont passé sous mes yeux depuis la moitié de janvier. Aussi ne puis-je encore me remettre de la stupeur lugubre dont mon âme fut oppressée. Et à ce sujet je voudrais bien n'avoir pas à répondre au paragraphe de votre lettre relatif au pauvre Barbieri. Vous vous plaigniez qu'il ne vous donnait plus signe de vie. Hélas! il ne vous en donnera plus. De son infortunée famille qui se composait de six individus, il n'a survécu que la mère de ses enfants. La peste a fait des ravages affreux en cette Echelle. Un tiers de la population a péri. Le nombre des étrangers qui ont péri fut aussi très considérable. Malgré les mesures qu'on avait prises pour en empêcher la propagation, cette maladie a pénétré dans l'intérieur de l'Egypte. Le Caire, Rosette, Damiette et les campagnes en sont infectées. On espère cependant que la saison des chaleurs qui approche mettra un terme à tant de maux. *Inchallah! Inchallah!* »

Pour mettre l'Egypte à l'abri d'un pareil fléau, Mehemet Ali décida que les navires arrivant des pays infectés seraient soumis à une quarantaine.

« Cette mesure trop sage pour des Turcs, écrit Drovetti le 11 février 1814, excita des remontrances surtout du côté des cheiks et ulémas du Caire; ils voulurent la dénoncer comme destructive d'un des principes fondamentaux de la religion, le *mokadder*. Mais le Bacha ne s'en laissa point imposer et les mit dans un embarras, dont ils ne surent se tirer en leur demandant de dresser un *ilam*, que les gouvernements barbaresques qui ont introduit dans leur pays la même mesure sanitaire ne sont point musulmans. »

1. Mathieu de Lesseps avait connu le bimbachi (commandant) Mehemet Ali au début de sa carrière.

Mais ces précautions sanitaires n'eurent qu'une durée éphémère.

« La sage et philanthropique institution de la quarantaine, que Mehemet Ali Bacha avait adoptée avec tant de zèle, n'existe plus, poursuit Drovetti le 15 juillet 1814. Son Kiaya, qui gouverne l'Egypte en son absence, moins exempt de préjugés, paraît s'être laissé intimider par des remontrances qu'il a, dit-on, reçues de Constantinople au sujet des obstacles que cette mesure sanitaire opposait au pèlerinage des Musulmans. J'avais un peu travaillé à cet établissement et je n'ai pu le voir pour ainsi dire étouffé au berceau, sans en éprouver beaucoup de chagrin. Il me reste cependant la consolation d'avoir contribué à préserver cette ville de la contagion pendant l'année qui vient de s'écouler. N'eussé-je sauvé la vie qu'à un seul individu, je suis abondamment récompensé des peines et des désagréments que j'ai dû endurer. Dans l'histoire de cette quarantaine, il y a une circonstance, dont je ne pourrai jamais avoir le cœur net; c'est que dans le nombreux et puissant parti de l'opposition, il s'est trouvé des consuls et des négociants européens, et le tout pour des intérêts mercantiles insignifiants. »

Dans cette même lettre, Drovetti déplore les conséquences que la chute de l'Empire va avoir pour lui.

« Il faut que je l'avoue, les événements qui se sont passés en Europe m'ont tenu pendant plusieurs jours dans une sorte de stupéfaction si profonde, qu'il m'a été impossible de m'occuper sérieusement de telle chose que ce soit. Il faut se borner à gémir en silence sur l'inutilité des sacrifices énormes que la France a faits en courant après des ombres. A ces réflexions générales succèdent les particulières. Celles que je fais sur mon sort ne peuvent être que tristes. J'ai perdu le fruit d'une carrière longue et pénible, mais ce qui m'afflige le plus, c'est que ma patrie a cessé d'être en France et que je n'appartiendrai plus à une nation qui m'avait adopté et que j'avais appris depuis mon enfance à estimer et à aimer sur toutes les autres. Que deviendrai-je, que ferai-je, je ne le sais pas. »

En effet, né Piémontais, Drovetti devenait sujet du roi de Sardaigne, et il fut informé par une lettre du 24 septembre 1814 signée du comte de Jaucourt, ministre des Affaires étrangères, qu'il était remplacé dans ses fonctions par Roussel.

Cependant comme Mehemet Ali avait pour lui « un attachement particulier », il demeura en Egypte, où, après s'être fait naturaliser sujet français, il fut nommé Consul général le 20 juin 1821.

Longtemps interrompue, la correspondance avec Ruffin se renoua en 1822. A une lettre de présentation d'un ami débarquant en Egypte, Drovetti répondit d'Alexandrie le 10 mars 1822 :



« Très honorable Monsieur et vénérable ami, M. de Besson m'a porté ici de Constantinople le plus joli et le plus précieux présent que je pouvais en recevoir. C'est la lettre de bonté et de bénédiction que vous avez bien voulu m'écrire le 18 janvier. Ces années de silence, auquel nous avons été réduits par la force des événements, ne se sont pas écoulées, sans que j'aie goûté plus d'une fois la douce consolation de savoir de vos nouvelles. Je m'en informai à tous les arrivants de la capitale ottomane et c'était toujours avec un nouveau plaisir que j'appréciais et remerciais la Providence des soins qu'elle prenait des jours précieux de notre Nestor et de notre Père dans l'Orient...

« Veuillez, mon vénérable et digne papa Ruffin, ne jamais oublier que vous avez en Egypte un fils d'adoption qui vous est entièrement dévoué. Disposez de lui comme d'une personne qui n'a jamais cessé d'être et sera pour la vie avec les sentiments les plus respectueux, votre très humble et très obéissant serviteur,

DROVETTI. »

La dernière lettre que Ruffin écrivit à Drovetti eut pour objet de lui recommander le jeune Antoine Dantan, nommé drogman au consulat général d'Alexandrie. Elle est datée du 18 juin 1822.

« M. Antoine Dantan est le digne fils et petit-fils de deux de mes plus respectables confrères du même nom, qui se sont tour à tour signalés dans ma carrière d'interprète de Sa Majesté en langues orientales par leurs vertus et leurs talens. Je vous avouerai dans toute la candeur de mon âme que je serais au désespoir si j'étais réduit à penser que mon Antoine Dantan peut se présenter à vous *sifo ul yed*, sans un mot de ma part. »

Ruffin avait connu le grand-père, collaboré vingt ans avec le père, maintenant il protégeait le rejeton de cette famille d'interprètes, « son Antoine Dantan ». Tradition, souvenirs, amitié, désir de rendre service jusqu'au bout, que de sentiments délicats entre les lignes de ce simple billet <sup>1</sup>!

### III. — Dubois-Thainville consul général à Alger.

Quand et où Charles-François Dubois-Thainville avait-il connu Ruffin? peut-être dès 1791, lorsque renonçant à la carrière militaire il était devenu fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, et assurément à Constanti-

1. Drovetti fut admis à la retraite le 31 juillet 1831. Il avait été fait officier de la Légion d'honneur le 22 mai 1825. Il mourut à Turin le 9 mars 1852. Le musée de cette ville s'enrichit de la belle collection d'antiquités égyptiennes qu'il avait constituée pendant sa carrière. Le musée d'Annecy possède un papyrus grec qui lui fut donné par Drovetti.

nople où il avait été envoyé en mission par arrêté du Comité de Salut public du 22 nivôse an II (11 janvier 1794).

Cette mission dans le Levant achevée, Dubois-Thainville n'occupa plus pendant tout le cours de sa carrière diplomatique qu'un seul poste, le consulat général d'Alger. Ce fut de là qu'il adressa à Ruffin le 25 vendémiaire an IX (17 octobre 1800) une longue lettre que celui-ci reçut au château des Sept Tours <sup>1</sup>.

Si Ruffin et Dubois-Thainville n'entretenaient pas de correspondance régulière, ils échangeaient pourtant quelques lettres.

Dubois-Thainville écrit par exemple le 10 avril 1806 :

« Monsieur le chargé d'affaires,

« Seid Tchaouch, envoyé par Son Excellence le Dei d'Alger pour accompagner les présents d'usage destinés au Grand Seigneur me demande une lettre de recommandation pour vous. Je la lui fournis avec plaisir et vous prie de lui rendre tous les services qu'il pourrait réclamer de vous.

« Les Anglais échouent ici dans toutes leurs démarches et ne recueillent de leurs intrigues contre la France que la honte de les voir mises au jour. M. Cartwright, leur chargé d'affaires, a été chassé d'Alger il y a quarante jours de la manière la plus ignominieuse. Le gouvernement de Londres, accoutumé depuis longtemps aux humiliations de tout genre, a expédié aussitôt une frégate pour escorter jusqu'à Constantinople les présents envoyés par le Dei, qui depuis son avènement au trône n'a cessé de donner à la nation anglaise des preuves du mépris qu'elle lui inspire.

« Agréez, Monsieur le chargé d'affaires, les nouvelles assurances de ma considération la plus distinguée.

« Le chargé d'affaires de Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie et son commissaire général à Alger, membre de la Légion d'honneur.

DUBOIS-THAINVILLE. »

Ruffin répondit le 1<sup>er</sup> juillet 1806.

« Nous avons longuement causé avec Seyd Tchiaoux et vous devez bien penser que vous avez fait le principal sujet de mes questions et de ses solutions. Je ne vous rendrai point le bien qu'il m'a dit de vous et des Français. Le style algérien est concis et énergique, c'est le laconisme de l'Afrique.

« Dans un autre tems et sous l'amirauté des Hassan et Hussein pachas, j'aurais pu rendre de grands services à Seyd, mais hélas ! ces grands ottomans ne sont plus et ne seront jamais remplacés. Que pourrais-je demander à ces marins qui ont peur des

1. Voir T. I, 2<sup>e</sup> partie, chap. VI, p. 213.



Algériens pour un des braves d'Alger? Au surplus Seyd n'a émis aucun désir, j'aurais cherché à le remplir.

« Je ne suis point étonné de la rigueur des résolutions du Divan de la Régence envers les Anglais. J'ai été longtemps chargé de notre correspondance avec elle dans l'ancien bureau des consulats à Versailles et à Paris. J'ai été à même d'apprécier l'antipathie algérienne pour la morgue britannique. Les circonstances miraculeuses qui tiennent l'univers en admiration vis-à-vis de notre invincible souverain doivent avoir encore renforcé cette juste indignation contre nos ennemis perfides dans tous les cœurs à Alger.

« Si quelques membres de votre *odjak* pouvaient être appelés au Conseil du Sultan Selim, ils auraient bientôt électrisé les têtes des Turcs dégénérés qui l'entourent et l'entretiennent dans la peur des Russes, des Anglais et qui pis est dans celle de ses peuples. »

Dans une lettre du 10 octobre 1806, Dubois-Thainville s'éleva vivement contre la persistance des usages cruels des corsaires.

« Plus de 200 Napolitains, malgré nos vives réclamations viennent d'être jetés dans les bagnes, quoiqu'ils fussent munis de passeports de l'Empereur de France... Patience! Dieu est juste, Napoléon est grand. L'abolition de l'esclavage est un fleuron, qui manque à sa couronne, et je ne négligerai rien pour contribuer à l'y attacher. <sup>1</sup> »

#### IV. — Jacques Devoize consul général à Tunis.

Né le 30 mai 1745, Jacques Devoize après avoir servi comme vice-consul à Tunis, puis à Lattaquié, revint à Tunis en 1792 comme consul-général et fit toute sa carrière dans ce poste.

Il avait beaucoup d'amitié pour Ruffin, dont il était le contemporain. Il lui écrivit souvent. Nous avons déjà cité la lettre qu'il lui adressa le 6 vendémiaire an IX (28 septembre 1800) au Château des Sept Tours.

Parmi les affaires personnelles, qui forment le fond de cette correspondance, on peut relever quelques passages qui présentent un certain intérêt pour l'histoire de l'Afrique du nord.

Devoize écrit le 14 décembre 1807 :

« La guerre entre les deux régences d'Alger et de Tunis est survenue. Dès lors l'honneur m'a défendu d'insister <sup>2</sup> et d'abandonner la nation dans les circonstances

1. Dubois-Thainville mourut à Paris le 28 octobre 1818.

2. Devoize avait pensé prendre sa retraite.

critiques où elle s'est trouvée. Car dans le premier engagement qui a eu lieu sous la ville de Constantine entre les Algériens et les Tunisiens, la défaite de ces derniers a été si complète, leur fuite si honteuse, que si les premiers avaient su profiter de la victoire et de la consternation qu'elle avait imprimée, ils auraient trouvé peu de résistance dans les défenseurs de la ville de Tunis, dont le Dey avait promis aux troupes le pillage pendant six jours. On se rappelle encore du sort que cette ville éprouva en 1756 que le fondouc fut pillé et que les Français ne sauvèrent la vie que dans l'asile qu'ils trouvèrent chez M. Gordon consul britannique. Et il est bon d'observer que la France est depuis un an dans une sorte de rupture avec Alger, dont les armements ont ordre de courir sur les Napolitains, les Génois, Italiens réunis, etc. et ont déjà fait plus de six cents esclaves. Certains mouvements qui ont lieu sur la côte d'Espagne font présumer que les pirateries ne resteront pas longtemps impunies. L'abolition de l'esclavage est le seul fleuron qui manque à la couronne de notre immortel empereur. Je mourrai content, si j'emporte les clés du bagne. »

Un an plus tard, le 24 mai 1808, Devoize relate un engagement entre des bâtiments français et anglais.

« Je m'étais applaudi en lisant dans les papiers publics que les différends entre la France et Alger étaient arrangés, que le Dey avait reconnu la réunion de Gênes et que cent six italiens avaient été mis gratuitement en liberté par le dey. Je vivais dans cette confiance, lorsque j'ai vu arriver le 13 de ce mois le brick de l'Etat le *Requin*; parti de Toulon le 8 avec destination directe pour Alger, mais poursuivi par un brick anglais et une bombarde, il a soutenu deux combats dans lesquels il a eu deux hommes tués, un mat de perroquet brisé et la grande voile hachée. Il a été forcé de relâcher à la Goulette, où il est arrivé en même temps que le brick anglais, encore plus maltraité que lui. Je n'ai pas fait de question indiscrète à M. Bérard, commandant, mais il m'a paru par ce que j'ai pu recueillir çà et là, que Sa Majesté demande encore au dey trois cent vingt-quatre Napolitains enlevés il y a deux ans dans le port de Bône avec leurs gondoles et leur corail, de plus les Portugais à des conditions modérées. Ce qui m'a donné encore plus à penser c'est un passager à bord de ce brick, qui m'a paru vous connaître particulièrement et avec lequel nous avons eu le plaisir de boire à votre santé : c'est M. Boutin, officier du génie très distingué. Le brick est parti le 18 [mai] par le vent le plus favorable, il a échappé à une frégate et au même brick avec lequel il a eu deux actions, et dont les capitaines ont cru que M. Bérard était destiné pour Naples, Corfou ou Tripoly. C'est dans cette opinion que les Anglais avaient établi leur croisière entre l'Imbre et le cap Bon. »

Devoize prit sa retraite en 1819 et mourut à Voiron (Isère) le 9 novembre 1832.



\*  
\*  
\*

Outre les consuls dont nous avons cité les lettres, Ruffin fut en relations avec beaucoup d'autres, dont il convient de mentionner les noms : Clairambault à Salonique, Jean-Baptiste Fornetti à Coron, Joseph Roussel et Trullet à Napoli de Romanie, Jean Laumond, Félix Bodard, Jean Choderlos, Henry Fourcade à Smyrne, Jean Bonfort à Echelleneuve près de Smyrne, Digeon à Chio, Pangalo à Zéa, Chépy à Rhodes, Alexandre Boze à Candie, Joseph Regnault à Larnaca (Chypre), Alexis Taitbout de Marigny à Seyde, Louis de Corancez et Constantin Guys à Alep, Saint-Marcel à Rosette.

Divers d'âge et de caractère, éloignés les uns des autres, rivaux de carrière, les consuls du Levant se rencontrent en un point.

Tous considèrent Ruffin, le respectent et l'aiment. Ils le savent droit, « honnête homme » comme Talleyrand a dit un jour, et foncièrement bon. Ils savent que son obligeance n'a pas de limite, et que doublée d'habileté, elle écarte tous les obstacles pour rendre un service. Ils savent qu'il s'intéresse à eux, à eux tous, aux derniers en grade comme aux agents supérieurs. Aussi n'hésitent-ils pas à lui demander conseil dans les circonstances difficiles et à solliciter son appui auprès de l'Ambassadeur.

Comment le modeste consul d'une Echelle secondaire pourrait-il adresser ses doléances à un maréchal Brune, à un général Sebastiani, à un marquis de La Tour Maubourg? L'ambassadeur est bien loin et bien haut. Mais n'y a-t-il pas Ruffin, le conseiller Ruffin, le « bon papa » Ruffin, toujours prêt à intervenir quand la demande est juste. Si bien que pendant des années, Ruffin fut l'intercesseur des consuls auprès de l'ambassadeur.

De la peine qu'il se donna il fut récompensé. Des lettres venues de toutes les parties de l'Empire ottoman passèrent pendant trente années sous ses yeux. Quelle incomparable chronique de l'histoire contemporaine de la Turquie! Quel bénéfice pour le savant et l'orientaliste! Si Ruffin posséda une connaissance du Levant qui faisait l'admiration générale, il la dut en partie à ses nombreux, fidèles, réguliers et véridiques correspondants.

## ÉPILOGUE

### I. — La mort de Ruffin.

Ruffin mourut le 19 janvier 1824 dans la maison qu'il habitait depuis vingt ans à Péra. Ses obsèques eurent lieu le lendemain 20 janvier.

« Le corps diplomatique informé par M. le chargé d'affaires du roi <sup>1</sup> de la mort de son vieux doyen s'est empressé de concourir aux honneurs qui devaient lui être rendus. Les diverses légations à la tête desquelles on remarquait M. le baron de Miltiz, ministre de Prusse, s'étaient réunies à l'ambassade de France pour donner plus de pompe à cette cérémonie et un nombreux cortège de prêtres et de laïcs de toutes les nations, précédé des livrées de France, d'Autriche, de Prusse, de Hollande, de Danemark, etc., ont accompagné la dépouille mortelle du défunt dans le quartier de Péra, dont on a fait le tour, avant d'arriver à la chapelle de Saint-Louis, où il a été enterré. Mgr l'archevêque Coresi a fait l'absoute <sup>2</sup>. »

A l'issue du service, l'abbé Bricet, Supérieur des missions étrangères dans le Levant, prononça une allocution :

« Discours funèbre de feu M. Pierre-Jean-Marie Ruffin, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et des ordres du Croissant de Turquie et du Soleil de Perse, conseiller de l'ambassade de Sa Majesté Très Chrétienne à Constantinople, premier secrétaire interprète du Roi pour les Langues orientales, lecteur et professeur au Collège de France à Paris, correspondant de l'Institut royal de France et quatre fois chargé d'affaires près la Sublime Porte, décédé le 19 janvier 1824. »

L'abbé Bricet avait pris pour texte : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit, non recedit ab ea*. « L'homme qui dans sa jeunesse a contracté des habitudes bonnes ou mauvaises ne s'écarte plus de ses voies, alors même qu'il a atteint l'âge le plus avancé. »

1. Le comte de Beaurepaire.

2. Note publiée dans le *Spectateur oriental* de Smyrne.



## II. — Vue générale sur l'œuvre de Ruffin.

De cette biographie essayons de dégager les traits saillants.

Un orientaliste, voilà ce que fut Ruffin essentiellement.

De la voie où dès son jeune âge il avait été engagé par son père, jamais il ne s'écarta. Etudier l'Orient en soi et dans ses rapports avec l'Occident, faire sa partie dans le jeu de ces rapports, tel fut le travail de sa vie, telle son occupation quotidienne pendant près de quatre-vingt-ans.

Il posséda la langue turque mieux qu'aucun Français avant lui ; en persan et en arabe il occupa un rang fort honorable. Praticien des langues orientales, il acquit la connaissance des peuples du Levant, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs institutions, de leur droit, de leur histoire. Il fut un docteur ès sciences orientales... doctissime.

Les applications de cette valeur furent variées. Longtemps, Ruffin se borna au rôle de truchement fidèle de l'ambassadeur ou du ministre auprès du Reis effendi ou de l'Envoyé barbaresque. Mais ensuite, parvenu au sommet de la carrière, ce fut sa pensée propre qu'il exprima en turc devant le représentant du Grand Seigneur.

De sa plume, il traduisit d'innombrables documents officiels, turcs, persans, arabes en français et inversement. Ces traductions, il les fit, les premières, encore adolescent pour M. de Vergennes, et les dernières, chargé d'ans, pour M. de Rivière. Que le diplomate qui siégeait au Palais de France représentât Louis le Bien-Aimé, Louis XVI, le Comité de Salut public, le Directoire Exécutif de la République française, le Premier Consul, Napoléon Empereur et Roi ou Louis XVIII, Ruffin s'acquitta du même office, sans lassitude, régulièrement, consciencieusement, sagement.

Ce trésor de connaissances qu'il ne cessa d'accroître par son travail et son expérience, il le dépensa généreusement.

Pendant dix années, il enseigna publiquement le turc et le persan au Collège de France. Toute sa vie, il instruisit dans le privé des élèves de choix.

S'il n'a pas laissé d'autre œuvre littéraire que les articles qu'il donna au *Dictionnaire turc-français* de Kieffer et Bianchi, il a collaboré indirectement à plus d'un ouvrage sur le Levant. Sa conversation était riche de substance. Les voyageurs et les fonctionnaires qui, se piquant de lettres, projetaient d'écrire à leur retour un livre sur la Turquie, venaient s'abreuver à cette source abondante et limpide. Il y a du Ruffin latent dans nombre de descriptions de l'Empire ottoman publiées dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

A côté de l'orientaliste, le diplomate. Union parfaite de deux hommes dans le même homme. L'orientaliste mettait ses connaissances au service du diplomate et le diplomate offrait à l'orientaliste l'occasion de les accroître.

Ruffin débarque en Crimée comme simple interprète du baron de Tott, mais il élargit bientôt sa fonction et traite avec les Khans de Crimée. Revenu en France, il est censé guider seulement les Envoyés des Régences barbaresques, qui viennent saluer Louis XVI, mais il participe aux négociations que le Ministre conduit avec eux.

Il retourne à Constantinople en 1795, et jusqu'à sa mort secrétaire-interprète ou conseiller, que l'ambassadeur se nomme Aubert du Bayet, Brune, Sebastiani, La Tour Maubourg, Andreossi ou Rivière, Ruffin est là, toujours présent, prêt à donner sur l'affaire en cours un avis judicieux, inspiré des traditions et conforme aux circonstances.

A quatre reprises, lui-même fit fonction d'ambassadeur. Ses gérances successives atteignirent un total de quarante-sept mois, durée de services supérieure à celle de tous les représentants de la France qui se succédèrent à Constantinople du Directoire à la Restauration<sup>1</sup>.

Pendant sa première gérance, tous ses efforts tendent à maintenir la Turquie dans la neutralité et à soustraire nos nationaux aux malheurs dans lesquels la guerre va les précipiter. Mais contre la volonté arrêtée de la Grande Bretagne et de la Russie d'entraîner la Turquie dans leur alliance, que peut son savoir-faire?

A peine sorti du Château des Sept Tours, Ruffin remonte à son poste de chargé d'affaires. Panser les plaies de la guerre, rapatrier les prisonniers français, préparer la ratification du traité de paix, faire restituer leurs biens à ses compatriotes spoliés, voilà sa préoccupation dominante.

Deux grandes questions diplomatiques l'occupèrent pendant sa troisième gérance, qui marqua l'apogée de sa carrière diplomatique. Il prépare l'alliance franco-persane par ses traductions des messages de Feth Ali chah et par la mise en route des missions secrètes envoyées en Perse. Puis il entreprend de donner à la politique extérieure de la Turquie une direction nouvelle. Selim III est encore inféodé à l'alliance anglo-russe. Ruffin s'applique à l'en détacher et à le rapprocher de Napoléon. Quand le général ambassadeur Sebastiani prend possession de son poste, le fruit est mûr et prêt à être cueilli.

1. Première gérance : cinq mois; deuxième gérance; seize mois; troisième gérance : dix-neuf mois; quatrième gérance : sept mois. Nous comptons pendant la troisième gérance les sept mois (janvier-juillet 1805) pendant lesquels Ruffin remplit, d'ordre de Talleyrand, le rôle de chargé d'affaires officieux et secret.



Que la prospérité des États et le bonheur ou le malheur des sujets dépendent en grande partie de leur politique extérieure, que les succès ou les échecs de cette politique dépendent pour une part notable de l'intelligence et du zèle des agents diplomatiques, qu'une lourde responsabilité pèse en conséquence sur ces agents, cette doctrine domina la vie de Ruffin.

Servir, bien servir, se donner au service tout entier, intelligence et cœur, quel que fût d'ailleurs le régime politique de la France, voilà sa règle de conduite.

Il était doué d'une puissance de travail, que l'âge n'affaiblit pas. Le 30 juin 1806, Ruffin assisté de François Franchini avait eu une longue conversation d'affaires avec le Reis effendi, Vassif effendi. Le sujet épuisé, la conversation prit un tour familial : « Faites-moi le plaisir, dit le ministre à Ruffin, de me dire s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous travaillez la nuit ? » Franchini ne laisse pas à son chef le temps de répondre : « Que Votre Excellence me pose cette question et j'y répondrai que sur les vingt-quatre heures le chargé d'affaires en emploie huit à ses repas et au sommeil ; tout le reste est consacré au travail ; il parle toujours de repos, et moi je lui dis qu'il ne le goûtera que dans la tombe. — C'est un propos bien lugubre, Franchini », répond le ministre. Et Franchini d'ajouter : « M. Ruffin en rit parce qu'il aime la vérité par-dessus tout et qu'il ne vit pas pour lui-même. »

Donc, du travail sans relâche. Les registres des correspondances de Turquie et de Perse conservés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères contiennent des centaines de pages couvertes de son admirable écriture. Cet homme qui n'a rien publié a écrit prodigieusement.

Beaucoup de travail, mais du travail très soigné. Ruffin avait le souci de la perfection. Il n'omettait rien. Les *journaux* qu'il a tenus pendant qu'il guidait les Envoyés barbaresques témoignent de sa préoccupation de prévoir et de régler dans leurs moindres détails ces commissions épineuses. Il était convaincu que de la moindre négligence dans le service peuvent sortir et même à longue échéance les conséquences les plus fâcheuses. Il avait fait sienne, il l'a répété souvent, la devise des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem : *L'allo non temo l'umile non sdegno*. « Les grandes affaires je ne les redoute pas, mais je ne dédaigne pas les petites ».

A ses qualités professionnelles s'ajoutaient des qualités de sociabilité. Sa politesse était raffinée. Avoir servi dans sa jeunesse sous un comte de Vergennes, un baron de Tott, un comte de Saint-Priest et ensuite avoir vécu quinze années à la cour de Louis XVI, quelle école de belles manières !

Quand les hommes nouveaux du Consulat et de l'Empire, un Brune, un

Sebastiani prirent contact avec lui, ce trait les frappa d'abord ; ils se sentaient en présence d'un représentant de la société française détruite par la Révolution. Réciproquement les gentilshommes d'ancien régime, un marquis de La Tour Maubourg, un marquis de Rivière retrouvaient dans sa manière d'être les usages de leur monde.

Ruffin était plein d'attention pour les autres, ingénieux à ménager à ses interlocuteurs des succès d'amour-propre.

Un soir d'octobre 1802 il s'était attardé sur le Bosphore dans la maison de plaisance d'Ibrahim effendi, son co-négociateur à la Commission de revision des biens séquestrés. Le Reis effendi, qui était dans le voisinage, s'était annoncé.

« Nous fûmes invités par Ibrahim effendi à attendre son arrivée et à le voir en petit comité. Le Reis effendi ne tarda pas à paraître et la conversation se ranima, mais en français. Je sais qu'il n'est pas fâché quand l'occasion s'en présente de se prévaloir vis-à-vis de ses compatriotes de l'avantage qu'il a sur eux de parler notre langue. Il s'établit en effet mon interprète, et j'en tirai vanité d'une manière *qui ne flatta pas peu la sienne* ».

Transportons sur un plan plus élevé que celui des relations mondaines cette faculté de sortir de soi-même, de prévoir les réactions que tel acte ou telle parole provoquera chez autrui. Ruffin la possède. Il a le don, indispensable au diplomate comme à l'officier, de scruter les desseins de la partie adverse, de deviner la manœuvre qui se prépare et d'agir conformément à cette présomption.

Ces égards, il les avait pour les humbles comme pour les grands. Pas de vice-consul ou d'interprète perdu dans quelque Echelle, dont il ne prit la requête en considération. *L'umile non sdegno*.

Son caractère était conciliant. En toute affaire il s'ingéniait à trouver le moyen de rétablir l'accord entre les partis, à découvrir, et le mot revient souvent sous sa plume, le *mezzo termine*.

Pourrait-on dire que cette tendance avait parfois pour conséquence une certaine faiblesse ? On se rappelle l'indignation manifestée par Jeanbon Saint-André, quand Ruffin laissa l'officier turc extraire du château des Sept Tours les détenus marqués pour les prisons d'Anatolie, sans proférer un mot de protestation. Tel était alors l'ascendant des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie sur le Divan que cette protestation du chargé d'affaires fût restée, nous l'avons dit, sans effet. Et pourtant, de l'indignation du futur préfet du Mont-Tonnerre, n'y a-t-il pas quelque chose à retenir ? Sera-t-il permis d'ajouter encore que Ruffin poussait parfois un peu loin l'esprit d'humilité ? Il sortait de la classe



des interprètes, la dernière dans la hiérarchie diplomatique, et il s'en est toujours, en quelque mesure, ressenti.

Vie morale exemplaire; on a vu la place que sa famille, sa femme, ses enfants, ses petits-enfants, ses parents tinrent dans son existence. Vie morale fondée sur une foi catholique très vive, entretenue par la pratique. Il a écrit plus d'une fois que pendant ses deux prisons d'Etat, à Pétersbourg et au château des Sept Tours, la peine de sa réclusion avait été singulièrement aggravée, par la suppression de tout secours spirituel.

Ses qualités d'équilibre n'échappaient à personne. Le surnom caractéristique, Pouqueville le trouva, quand après deux années de vie commune, il qualifia Ruffin de « Nestor de l'Orient ». La formule était si heureuse, qu'elle fit fortune immédiatement.

Retenons ce jugement de Pouqueville. Mais comme l'usage s'est perdu d'habiller nos personnages à l'antique, nous dirons simplement : « L'orientaliste diplomate Pierre Ruffin vécut comme un sage. »

## BIBLIOGRAPHIE

### I. — SOURCES

#### A. — SOURCES MANUSCRITES (1)

##### Documents d'ensemble

« Résumé historique des services du sieur Pierre-Jean-Marie Ruffin, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien chargé d'affaires de France près la Porte Ottomane ». Amb. Cons. 270. (Autobiographie s'étendant jusqu'en 1815, document de première importance pour l'histoire de Ruffin).

« Gradation des traitements » de Ruffin. Amb. Const., 270.

*Correspondances.* — Lettres adressées à Ruffin, auxquelles sont parfois jointes les minutes de ses réponses *in extenso* ou résumées.

Ruffin avait conservé un grand nombre des lettres qu'il avait reçues. Le dépouillement de cette correspondance inédite m'a fourni un nombre considérable de notions nouvelles. Je cite ici non pas les noms de tous les correspondants de Ruffin, mais ceux seulement dont les lettres m'ont été utiles.

##### a) Famille et alliés.

Thomas Ruffin, M. et M<sup>me</sup> Jullien, Barthélemy de Lesseps et Rose de Lesseps née Ruffin, Martin de Lesseps, Mathieu de Lesseps, Jean de Lesseps, Pascal de Lesseps, Maurice et Lise de Magnytot.

Amb. Const. 191, 264, 267, 270, 271, 272. — Coll. Fouques Duparc.

##### b) Confrères, amis et disciples.

Charles Adanson, Louis Allier de Hauteroche, Jean-Louis Asselin de Cherville. Antoine Anthoine baron de Saint-Joseph, le colonel Anthoine de Saint-Joseph, fils du précédent, Louis Anthoine, frère et oncle des précédents.

Jean Denis Barbié du Bocage, Joseph de Beauchamp, Félix de Beaujour, Beauvais, René Bernage, Julien Bessières, V. Besson, Beuscher, Xavier Bianchi, Félix Bodard,

1. Abréviations — Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris. Correspondance de Turquie et correspondance de Perse : Aff. Etr. Turquie, Perse.

Archives de l'Ambassade de France à Constantinople : Amb. Const.

Les chiffres désignent les numéros des registres ou des cartons.

Collection de M. Albert Fouques Duparc, ministre plénipotentiaire : Coll. Fouques Duparc.



Jean Bonfort, Boulouvard, Alexandre Boze, Pierre Bruère Desrivaux, Marc Bruère Desrivaux, Brunel.

Alexandre Cardin, général Carra Saint-Cyr, Amand Pierre Caussin de Perceval, Chamfort, Jean Choderlos, Clairambault, Antoine François Conti, Louis de Corancez, Esprit Cousinery, Cuillier.

Joseph Dantan, César Davenat ou d'Avenati, Pierre David, Deforgues, l'abbé Etienne Della Rocca, Marie Descorches ex-marquis de Sainte-Croix, Antoine Jérôme Desgranges, Alix Desgranges, Mathieu Deval, Jacques Devoize, général Donzelot, Bernardino Drovetti, Charles François Dubois-Thainville, Charles Duchenoud, Pierre Dupré.

Louis Fauvel, Florenville, Luc Fonton, Pascal Fourcade, Raymond Fourcade, François-Eugène Franchini, Antoine Franchini.

Ange de Gardane, Louis Gaspary, Pierre Gaspary, Gormezano, Constantin Guys.

Alexandre Maurice d'Hauterive, Hérard,

Amédée Jaubert, Joseph Marie Jouannin,

Daniel Kieffer,

de La Blanche, comtesse de La Ferté Meun, Louis Langlès, Pierre Lapierre, Georges Lapierre, Laqueigne, marquis Fay de La Tour Maubourg, Lebas, Ledoux, Lefèvre Gineau,

Charles Magallon, Jérôme Méchain, Henry Mure,

Auguste Andrea de Nerciat,

Comte d'Ottensfels, Georges Outrey,

François Pouqueville, Hugues Pouqueville,

Jean Raymond, Alexandre Romieu, Jean-François Rousseau, Joseph Rousseau, Roux de Rochelle, Comte Rzewuski,

Antoine Isaac Silvestre de Sacy,

Tancoigne,

Raymond Verninac.

Amb. Const. 190, 191, 214, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272. — Coll. Fouques Duparc. — Bibliothèque de l'Institut, manuscrits 2.375 à 2.377 et 4.131.

*Dossiers personnels :*

Pierre Ruffin, Jean Choderlos, Antoine Jérôme Desgranges, Alix Desgranges, Philibert Deval, Mathieu Deval, Bernardino Drovetti, Pierre Dupré, Pascal Fourcade, Raymond Fourcade, François-Eugène Franchini, Antoine Franchini, Amédée Jaubert, Joseph-Marie Jouannin, Daniel Kieffer, Auguste Andrea de Nerciat, Jean-François Rousseau, Joseph Rousseau. Aff. Etr.

**Documents spéciaux à chaque chapitre**

PREMIÈRE PARTIE. — *Chapitre I.* Ordonnance du marquis de Bonnac, ambassadeur de France à la Porte, du 21 juin 1718, relative à Thomas Ruffin, père de Pierre Ruffin. Amb. Const. 270.

Réponse de Pierre Ruffin du 3<sup>e</sup> décadi brumaire an II à une question sur sa famille posée par le ministre des Affaires Etrangères. Amb. Const. 270.

Notice biographique de Pierre Ruffin sur Philibert Deval. Dossier Deval. Aff. Etr.

*Chapitre II.* Correspondance du baron de Tott, consul général en Crimée avec le chevalier de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, décembre 1768-mars 1769. — Correspondance du baron de Tott avec le duc de Choiseul, novembre et décembre 1768. — Mémoire du baron de Tott sur le commerce de la France dans la mer Noire et les intérêts politiques de Sa Majesté en Krimée, décembre 1768. Amb. Const. 170.

Correspondance de Ruffin avec le chevalier de Saint-Priest, 1768-1769. Amb. Const. 170 et Coll. Fouques Duparc.

Lettres du baron de Tott à Ruffin. — Lettres de Ruffin au comte Panin, 1770. — Lettres de Ruffin au duc de Choiseul, 1770. Coll. Fouques Duparc.

*Chapitre III.* « Mémoire que le sieur Ruffin eut l'honneur de présenter à Mgr le duc de Choiseul après l'accueil favorable dont le ministre l'avait honoré le 23 décembre 1770 ». — Lettres de Ruffin au duc d'Aiguillon, à Gérard, premier commis au Ministère des Affaires Etrangères, 1770-1771. — Lettres du duc d'Aiguillon à Ruffin et au chevalier de Saint-Priest sur Ruffin, 1771. Coll. Fouques Duparc.

*Chapitre IV.* Lettres de Ruffin au chevalier de Saint-Priest, 1772-1773. — Lettre de M. de Boynes, ministre de la Marine à Ruffin, 1774. — « Brevet de survivance en faveur du sieur Ruffin pour une place de secrétaire interprète du Roy ». Amb. Const. 270 et Coll. Fouques Duparc.

*Chapitre V.* « Journal de l'ambassade de Sid Abdurrahman Bediry Aga, envoyé du pacha de Tripoly de Barbarie près S. M. Très Chrétienne depuis son arrivée à Toulon le 9 avril 1775 jusqu'à son embarquement par le dit port le 14 août de la même année. Rédigé par le sieur Ruffin, secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales et chargé par S. M. de la conduite du dit envoyé ». — « Journal du voyage de l'ambassadeur marocain Sidi Taher Fenich du 24 décembre 1777 au 11 février 1778 », tenu par Ruffin. (La dernière partie du voyage, de Paris à Toulon, manque). — « Explication qui a eu lieu entre le comte de Sartine et Sidi Taher Fenich au sujet des titres et qualités des Empereurs de France et de Maroc, 18 février 1778 ». — Lettre du comte de Sartine à Ruffin au sujet de l'ambassade du 16 février 1778. — Lettre de Louis XVI au roi de Maroc du 18 février 1778. — Lettres du comte de Sartine à Ruffin, 1776-1779. — Lettre du comte de Sartine à Amelot sur Ruffin, 1779. — Lettres du comte de La Luzerne à Ruffin, 1788. Coll. Fouques Duparc.

Discours d'ouverture du cours de Ruffin au Collège de France, 19 avril 1784. Amb. Const. 270.

*Chapitre VI.* Documents relatifs aux fonctions municipales occupées par Ruffin à Versailles de 1789 à 1794, notamment Extraits des Procès verbaux de la 7<sup>e</sup> section de la ville de Versailles. — Documents relatifs au préceptorat d'Ahmed Khan l'indien. Amb. Const. 269.



Mémoires adressés par Ruffin au Comité de Salut public en l'an III. Aff. Etr. Turquie, 189, 190.

Mémoires de Ruffin écrits en l'an III sur le caractère des Turcs et sur l'utilité de notre pénétration maritime dans la mer Noire. Amb. Const. 270.

Documents officiels et privés relatifs au voyage de Ruffin de France à Constantinople en l'an III. Amb. Const. 263, 267, 268, 270.

Souvenirs de Ruffin sur son voyage. Aff. Etr. Turquie. 210.

DEUXIÈME PARTIE. — *Chapitre I.* Correspondance de Verninac, envoyé de la République, avec le Ministre des Relations Extérieures, an III-an V. Aff. Etr. Turquie, 191-195.

*Chapitre II.* Correspondance du général ambassadeur Aubert du Bayet et du général chargé d'affaires Carra Saint-Cyr avec le Ministre des Relations Extérieures, an V-an VI. Aff. Etr. Turquie, 193-198.

Lettres de Ruffin à Talleyrand et à Carra Saint-Cyr du 26 frimaire au 13 nivôse an VI. — Procès verbaux relatifs aux obsèques du général Aubert du Bayet. Amb. Const. 188.

*Chapitre III.* Correspondance de Ruffin chargé d'affaires avec le Ministre des Relations Extérieures, an VI. Aff. Etr. Turquie, 198, 199.

Lettre du général Bonaparte à Ruffin du 13 messidor an VI et réponse de Ruffin du 17 thermidor an VI. Amb. Const. 190.

Correspondance de Ruffin avec l'internonce baron von Herbert en août 1798. Amb. Const. 270.

« Précis historique de l'arrestation et de l'envoi aux Sept Tours du cit. Pierre Jean-Marie Ruffin, chargé d'affaires de la République française près la Porte ottomane le 16 fructidor an VI de l'ère républicaine et de l'ère vulgaire le 2 septembre 1798 vers les trois heures du soir ». Aff. Etr. Turquie, 198, f° 415-422.

*Chapitres IV et V.* Lettres relatives à l'arrestation des Français à Constantinople en l'an VI et à leur prison à Péra. Aff. Etr. Turquie. 198 à 207. — Amb. Const. 190, 191, 264.

Consigne pour la police intérieure des détenus au Palais de France et la conservation du Palais, 9 pluviôse an VII. Coll. Fouques Duparc.

*Chapitres VI et VII.* — Lettres adressées du château des Sept Tours par Ruffin à M<sup>me</sup> Ruffin, à Barthélémy et à Rose de Lesseps, à Thomas Ruffin, à son beau-frère et à sa sœur Jullien, à Catherine Steffanelli. Amb. Const. 190, 191. — Coll. Fouques Duparc.

Lettres de Ruffin au Ministre des Relations Extérieures. Aff. Etr. Turquie, 206.

Lettres de Ruffin au chevalier de Bouligny. Aff. Etr. Turquie, 200.

Lettres adressées à Ruffin par ses compagnons d'infortune aux Sept Tours : La Salcette, Pouqueville, Richemont, Beauvoisins, Fornier, Hotte, Lefranc. Amb. Const. 190.

Lettres de l'adjudant général Roze à Mme Ruffin et à Mme Spencer Smith, femme du chargé d'affaires britannique. Amb. Const. 190, 266.

Lettre de Beauvais au chevalier de Bouligny. Amb. Const. 190.

Lettre du général La Salcette au Ministre des Relations Extérieures. Aff. Etr. Turquie. 201.

Lettres du chevalier de Bouligny à Ruffin. Amb. Const. 190.

Lettres du chevalier de Bouligny au Ministre des Relations Extérieures. Aff. Etr. Turquie, 200, 201.

Lettres du baron de Hubsch, chargé d'affaires de Danemark, à Ruffin. Amb. Const. 190.

Ces lettres ont été écrites entre fructidor an VI et fructidor an IX.

Daniel Kieffer. I. « Journaux de la dépense et de la recette aux Sept Tours commencés le 16 fructidor an VI de la République Française une et indivisible et terminés les 3 et 15 fructidor an VIII de la dite ère républicaine ». — II. « Continuation du journal des dépenses faites au château des Sept Tours pour le transport des provisions envoyées de Péra, réparations de la maison affectée au logement des Français au dit château, loyer des meubles du salon, étrennes et gratifications aux officiers et soldats de la garde et autres menues dépenses pour la cuisine, le chauffage etc., 16 fructidor an VIII-8 fructidor an IX ». Amb. Const. 191.

Ce document précise beaucoup de menus détails de la vie des Français au château des Sept Tours.

François Pouqueville. « Journal », divisé en deux parties : I « Journal de ma captivité aux Sept Tours pendant deux années faisant la 3<sup>e</sup> partie de celui depuis mon départ d'Egypte. A Constantinople. An VIII [1800] ». LV et 244 pages. II « Seconde année de ma captivité et troisième jusqu'au 30 prairial an IX, [18 juin 1801], faisant la 4<sup>e</sup> partie de mon journal depuis mon départ d'Egypte. Au château des Sept Tours à Constantinople. 1799 et 1800 ou an VIII et IX ». XXIV et 290 pages. Manuscrits de la Bibliothèque Thiers (fondation Dosne), annexe de la Bibliothèque de l'Institut.

Ce « Journal » donne le tableau de la vie menée par les détenus français aux Sept-Tours : installation matérielle, surveillance des caporaux, promenades, distractions intellectuelles, allées et venues de Mme Ruffin et de la famille de Lesseps, décès du général Roze; il contient des notes sur les événements politiques que Pouqueville apprenait par les gazettes et par les on-dit courant à Péra; des notes relatives à la politique et à l'histoire de la Turquie, recueillies par Pouqueville dans ses conversations avec Ruffin; des extraits de ses lectures. Enfin on y voit Pouqueville passer par des alternatives de dépression et de résignation. Somme toute, document capital pour l'histoire de la prison des Français aux Sept Tours.

« Extrait de mon Journal des Sept Tours remis au citoyen Ruffin, ministre de la République française ». Court extrait du même journal. Amb. Const. 191.

Parent, vice-consul en Moldavie : « Précis historique de ma captivité en Turquie et de mon exil sur les bords de la mer Noire écrit dans la forteresse de Sinope en



Natolie au mois de ventôse de l'an IX de la République ». Aff. Etr. Turquie, 204.

Pièces de théâtre : *Le Savetier et le Financier*, *La Paix* composées par les détenus français aux Sept-Tours. Coll. Fouques Duparc.

Documents relatifs aux négociations engagées pour la libération des Français prisonniers en Turquie. Aff. Etr. Turquie, 198-201.

*Chapitres VIII et IX.* Correspondance de Ruffin et du Ministre des Relations Extérieures de l'an X à l'an XIII. Aff. Etr. Turquie, 203-208.

Correspondance du général Brune et du Ministre de l'an XI à l'an XIII. Aff. Etr. Turquie, 205-209.

*Chapitre X.* Dépêches de Ruffin au Ministre sur les conférences qu'il tient avec les commissaires ottomans au sujet de la restitution des immeubles français séquestrés pendant l'Expédition d'Egypte. Aff. Etr. Turquie, 204-207.

Correspondance de Ruffin et du général ambassadeur Brune au sujet de la Commission des indemnités. Aff. Etr. Turquie, 206-208.

Lettres des victimes de l'Expédition d'Egypte à Ruffin. Amb. Const. 215, 263, 265, 267.

TROISIÈME PARTIE. — *Chapitres I et II.* Correspondance de Parandier, chargé d'affaires avec le Ministre des Relations Extérieures, an XIII. Aff. Etr. Turquie, 209; Perse, 8.

Correspondance de Ruffin avec le Ministre, an XIII. Aff. Etr. Turquie, 210-212, Perse, 8.

Lettres de Ruffin à d'Hauterive, an XIII. Amb. Const. 214.

Mémoire de Ruffin au kiaya bey sur la situation politique en messidor an XIII. Aff. Etr. Turquie, 210.

Lettres d'Amédée Jaubert au Ministre, an XIII. Aff. Etr. Perse, 8.

Lettres de Roux de Rochelle au Ministre pendant sa mission à Constantinople, 1805-1806. Aff. Etr. Turquie, 211.

*Chapitre III.* Correspondance de Jean-François Rousseau, consul général avec le ministre des Relations Extérieures, an XII. Aff. Etr. Turquie, 207-208. Perse, 8.

Correspondance de Ruffin avec le Ministre sur la préparation de l'alliance franco-persane, an XIII. Aff. Etr. Perse, 8, 9.

Note de Pascal Fourcade sur les progrès des Russes en Perse. Aff. Etr. Perse, 8.

Traduction des messages échangés entre Feth Ali chah et Napoléon, et entre les ministres persans et Talleyrand. Aff. Etr. Perse, 8, 9.

Documents relatifs à la mission Jaubert. Aff. Etr. Perse, 8, 9, Turquie, 211, 212. Amb. Const. 214.

« Etat des dépenses faites par M. Jaubert pendant son voyage à Constantinople et en Perse, 31 août 1807 ». Aff. Etr., dossier Jaubert.

Documents relatifs à la mission Romieu, Aff. Etr. Perse, 8, 9, Turquie, 210. Amb. Const. 214, 215.

Correspondance du général ambassadeur Sebastiani avec le Ministre au sujet du

séjour de l'ambassadeur persan Mirza Mohammed Riza à Constantinople. Aff. Etr. Turquie, 212.

Lettre du vizir Mirza Chefi à Talleyrand. Aff. Etr. Perse, 9.

Lettre de Ruffin à d'Hauterive sur les missions en Perse, 10 décembre 1806. Aff. Etr. Dossier Ruffin.

Lettres de Napoléon à Feth Ali Chah. Aff. Etr. Perse, 9.

Documents relatifs aux préliminaires et à la signature du traité de Finckenstein. Aff. Etr. Perse, 9, Turquie, 213.

*Chapitre IV.* Documents relatifs à la Mission Gardane. Aff. Etr. Perse, 9, 10, 11. Documents relatifs à l'envoi de Jouannin en Perse. Amb. Const. 214.

Lettres adressées de Perse à Ruffin de 1807 à 1810 par Ange de Gardane, Félix Lajard, Fabvier, Jouannin, Andrea de Nerciat, Jean Raymond. Amb. Const. 263, 265, 266, 269, 270.

*Chapitre V.* Correspondance du général Sebastiani avec le Ministre, 1806-1808. Aff. Etr. Turquie 212, 213.

Correspondance de Ruffin et du général Sebastiani, 1806-1808. Aff. Etr. 212. — Amb. Const. 263.

Documents relatifs à la menace de l'amiral Duckworth commandant l'escadre anglaise contre Constantinople. Aff. Etr. Turquie, 213.

*Chapitre VI.* Révolution de 1808, assassinat de Selim III, renversement de Mustapha IV, avènement de Mahmoud II. Relation en turc rédigée par Suleiman effendi, écrivain de l'ambassade et traduite par Ruffin. — Notes adressées par Ruffin à d'Hauterive sur les mêmes événements à la fin de juillet 1808. Amb. Const.

Correspondance de Ruffin avec le marquis de la Tour Maubourg. Amb. Const. 270.

*Chapitre VII.* Documents sur l'avènement de Louis XVIII, le rappel du général ambassadeur Andreossi, la nomination de Ruffin comme chargé d'affaires et ses rapports avec le Ministère en 1814-1815. — Correspondance du marquis de Jaucourt avec Ruffin en 1815. — Correspondance de Talleyrand avec Ruffin en 1815. — Correspondance du duc de Vicence avec Ruffin en 1815. Aff. Etr. Turquie, 229. — Amb. Const. 233.

Lettres de Mathieu Deval à Talleyrand. Aff. Etr. Turquie, 229.

Correspondance de Ruffin et de Mathieu Deval. Amb. Const. 233.

Documents émanant pour la plupart d'Auguste Castagne, premier député de la nation, sur les événements survenus à Constantinople de juin à octobre 1815. Archives de la Chambre de Commerce de Marseille. (Je dois la communication de ces documents à l'obligeance de M. Joseph Fournier, archiviste-bibliothécaire de la Chambre).

Lettres de Guillaume Barbié du Bocage adressées à son père en 1815. Bibliothèque de l'Institut mss. 4131.

Correspondance du duc de Richelieu avec le marquis de Rivière. — Correspondance du duc de Richelieu avec Mathieu Deval. Aff. Etr. Turquie 229.



Lettre de Ruffin à son fils du 28 novembre 1820 expliquant sa conduite en 1815. Amb. Const. 264.

*Chapitre VIII.* Correspondance du marquis de Rivière avec le duc de Richelieu. Aff. Etr. Turquie, 230-231.

Lettres du marquis de La Tour Maubourg à Ruffin. Amb. Const. 270.

Lettres de Ruffin au duc de Richelieu. Aff. Etr. Turquie, 231.

QUATRIÈME PARTIE. — *Chapitres I et II.* La connaissance que Ruffin possédait des langues orientales et du Levant en général se manifeste dans nombre de dépêches de la correspondance de Turquie conservée aux Affaires Etrangères, dans ses lettres et dans celles de ses correspondants. Elle apparaît notamment dans les documents suivants :

Dédicace de l'ouvrage de Melling au Premier Consul rédigée par Ruffin. Amb. Const. 271.

Lettre de Ruffin au comte de Jaucourt sur Charles Pertuisier. Aff. Etr. Turquie, 229.

Collaboration de Ruffin au dictionnaire turc-français. Aff. Etr. Turquie, 211-213.

Lettres de Kieffer à Ruffin. Amb. Const. 268, 269.

Lettre de Bianchi au Ministre, 9 mars 1833. Aff. Etr. Dossier Bianchi.

*Chapitre III.* Correspondance de Silvestre de Sacy avec Ruffin. Amb. Const. 268. — Bibliothèque de l'Institut mss. 2375-2377.

Correspondance de Langlès avec Ruffin. Amb. Const. 268.

Correspondance de Ruffin avec les orientalistes autrichiens. Amb. Const. 265.

*Chapitre IV.* Amb. Const. 265, 268.

*Chapitre V.* Aff. Etr. Turquie, 211, 212. — Aff. Etr. Dossier Ducaurroy. — Amb. Const. 233, 271. — Bibliothèque de l'Institut, mss. 2375-2377, 4131. — Correspondance des Jeunes de langue avec Ruffin, voir ci-dessus documents d'ensemble et dossiers personnels.

*Chapitres VI, VII, VIII.* Correspondance des Consuls de France dans le Levant avec Ruffin.

Félix Beaujour, Amb. Const. 272.

Esprit Cousinéry, Amb. Const. 265.

Louis Fauvel, Amb. Const. 265.

Pierre David, Aff. Etr. Turquie, 212. — Amb. Const. 264, 265, 271.

Bruère père et fils, Amb. Const. 268, 269, 271.

François Pouqueville, Amb. Const. 263, 264, 268.

Allier de Hauteroche, Amb. Const. 268, 269.

Pascal Fourcade. Aff. Etr. Correspondance consulaire, Carton Sinope; Dossier Fourcade; Turquie, Mémoires et Documents, 30. — Amb. Const. 264, 265.

Pierre Dupré. Aff. Etr. Perse, S. Aff. Etr. Dossier Dupré. — Amb. Const. 265, 266, 267, 271.

Jérôme Méchain, Amb. Const. 265, 271.

Jean-François Rousseau. Aff. Etr. Turquie, 204. Aff. Etr. Dossier J. F. Rousseau Amb. Const. 265, 271.

Joseph Rousseau. Amb. Const. 265. Aff. Etr. Dossier Joseph Rousseau. — Bibliothèque de l'Institut mss. 2375-2377.

Jean Raymond. Amb. Const. 214, 263, 265, 268.

Charles Magallon. Amb. Const. 262.

Bernardino Drovetti. Aff. Etr. Dossier Drovetti. — Amb. Const. 264, 268, 271.

Dubois-Thainville. Amb. Const. 215, 262.

Devoize. Amb. Const. 263, 268, 269.

## B. — SOURCES IMPRIMÉES

Beauchamp (Joseph de). *Relation historique et géographique d'un voyage de Constantinople à Trébizonde par mer l'an V de la République* par le citoyen Beauchamps (sic). *La Décade Egyptienne*, second volume, p. 9-24; 33-51; 65-84. Au Kaire, de l'Imprimerie nationale, an VIII de la République française.

Bertrand (Pierre). *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon, 1800-1809*. In-8°, Paris, 1889.

*Capitulations ou traités anciens et nouveaux entre la France et la Porte ottomane, renouvelés et augmentés l'an 1740 et de l'hégire 1153, traduits à Constantinople* par le sieur Deval, secrétaire interprète de France en 1761; Imprimerie royale, Paris, 1770.

*Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*. T. IV-VII, Paris, 1860-61.

David (Pierre). *Un consulat de France en Bosnie sous le Premier Empire*, préface par M. Dumaine. *Revue d'histoire diplomatique*, 38<sup>e</sup> année, 1924, p. 129-169.

Gardane (Ange de). *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse fait en 1807 et 1808*. In-8°, Paris, Marseille, 1809.

Gérard (Alexandre). *Récit sur le commencement de l'Expédition d'Egypte et sur les événements qui ont précédé la captivité de M. Alexandre Gérard, au château des Sept Tours à Constantinople* inséré dans *Lettres adressées au baron François Gérard peintre d'histoire par les artistes et les personnages célèbres de son temps*. Première édition publiée par le baron Gérard, son neveu. T. I, p. 35-116. In-8°, Paris, 1886.

Jaubert (P. Amédée). *Voyage en Arménie et en Perse*. In-8°, Paris, 1821. Nouvelle édition, précédée d'une notice sur l'auteur par M. Sédillot. Paris. s. d.

Jean-Bon Saint-André. *Récit de ma captivité sur les bords de la Mer Noire* inséré pages 139-273 de l'ouvrage intitulé : *Jean-Bon Saint-André. Sa vie et ses écrits*, mis en ordre et publiés par Michel Nicolas. In-12, Paris, Montauban, 1848.

Jones Brydges (sir Harford). *An account of the transactions of His Majesty's mission to the court of Persia in the years 1807-11*. 2 vol. in-8°, Londres, 1834.

Juchereau de Saint Denys. *Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808*. In-8°, Paris, 1819.



La Ferté Meun (Comtesse de). *Lettres sur le Bosphore ou relation d'un voyage à Constantinople et en différentes parties de l'Orient pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1822.

Lamare-Picquot (aide-major). *Souvenirs*, publiés par Hubert Pernot, in-8°, Paris, 1918.

Melling. *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore d'après les dessins de M. Melling, architecte de l'Empereur Selim III et dessinateur de la sultane Hadidgé, sa sœur*. Un vol. de texte in-f°, un album très grand in-f°. Paris, 1819.

Pertusier (Charles). *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, suivies d'une notice sur la Dalmatie. 3 vol. et un atlas in-f°. Paris, 1815.

Pouqueville (François). *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie*, 3 vol. in-8°, Paris, 1805. — *Voyage de la Grèce*, 1<sup>re</sup> édition, 5 vol. in-8°, Paris, 1820-1822, 2<sup>e</sup> édition, 6 vol. in-8°, Paris, 1826-1827. — *Histoire de la régénération de la Grèce*, 4 vol. in-8°, Paris, 1<sup>re</sup> édition 1824, 2<sup>e</sup> édition 1825.

Reuilly (J.). *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire pendant l'année 1803*. In-12, Paris, 1806.

Richemont (Louis-Auguste Camus baron de). *Mémoires*. In-8°, Moulins, 1850.

Ruffin (Pierre). *Journal de l'ambassade de Suleiman aga, Envoyé extraordinaire du bey de Tunis près Sa Majesté très chrétienne, depuis son arrivée à Toulon, le 18 janvier 1777, jusqu'à son embarquement dans ledit port, le 31 may de la même année*. Rédigé par le sieur Ruffin, secrétaire interprète du Roy pour les langues orientales et chargé par Sa Majesté de la conduite du dit Envoyé. Publié avec une préface, des notes et des éclaircissements par Marthe Conon et Pierre Grandchamp. In-8°, Tunis, 1917.

Tott (baron de). *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*. 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1784.

## II. — OUVRAGES

Andreossy (Comte). *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813 et 1814 et pendant l'année 1826*. Paris, in-8°, 1828.

Anthoine (Antoine). *Essai historique sur le commerce de la mer Noire*, Paris, 1805.

Bergasse (Louis). *Souvenirs de Marseille et des échelles du Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle*. In-8°, Marseille, 1921. (Contient une notice sur le consul général Cousinery).

Bianchi (Xavier). *Notice historique sur M. Ruffin*. (Extrait du *Journal asiatique*). In-8°, Paris, 1825.

Boppe (Auguste). *Les peintres du Bosphore au XVIII<sup>e</sup> siècle*. In-12. Paris, 1911. — *L'Albanie et Napoléon*. In-12, Paris, 1914.

Bourgeois (Emile). *Manuel historique de politique étrangère*. T. I, II. Paris, 1925.

Bridier (L). *Une famille française. Les de Lesseps*. In-8°, Paris, 1900.

Charles-Roux (François). *Les origines de l'Expédition d'Egypte*. In-8°, Paris, 1910.

Cordier (Henri). *Un interprète du général Brune et la fin de l'école des jeunes de langue*. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. T. XXXVIII, 2<sup>e</sup> partie). In-4<sup>o</sup>, Paris, C. Klincksieck, 1911. — *Voyage de Pierre Dupré de Constantinople à Trébizonde* (1803). (Extrait du *Bulletin de la Section de géographie du Comité des Travaux historiques et scientifiques*). In-8<sup>o</sup>, Paris, Imprimerie nationale, 1917.

Cumont (Franz). *Pascal Fourcade, explorateur de l'Asie mineure*. (Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*). In-8<sup>o</sup>, Paris, 1922.

David (Jules). *Notice biographique et littéraire sur Pierre David*. *Mémoires de l'Académie des sciences, Arts et Belles Lettres de Caen*. In-8<sup>o</sup>, t. XIV, 1861, p. 225.

Debidour (A.). *Le général Fabvier, Sa vie militaire et politique*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1904.

Dehérain (Henri). *Silvestre de Sacy et ses correspondants*. In-4<sup>o</sup>, Paris, 1919. — *Un orientaliste alsacien. Daniel Kieffer*. (Extrait du *Bulletin de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques*). Paris. Imprimerie nationale, 1920. — *Jeunes de langue et interprètes français en Orient au XVIII<sup>e</sup> siècle*. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*). In-8<sup>o</sup>, Alger, 1922. — *Les infortunes des Français d'Alep pendant l'Expédition d'Egypte*. (Extrait de la *Revue Syria*). In-4<sup>o</sup>, Paris, 1922. — *Une lettre de Pascal Fourcade, consul général de France à Sinope sur le voyage d'Amédée Jaubert de Trébizonde à Constantinople en 1806*. (Extrait du *Bulletin de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques*). In-8<sup>o</sup>, Paris, 1924. — *Les premiers consuls de France sur la côte septentrionale de l'Anatolie*. (Extrait de la *Revue de l'Histoire des colonies françaises*). In-8<sup>o</sup>, Paris, 1925. — *Le voyage du consul Joseph Rousseau d'Alep à Bagdad en 1807*. (Extrait de la *Revue Syria*). In-4<sup>o</sup>, Paris, 1925. — *La mission du commissaire général Dubois Thainville auprès du dey d'Alger (an VIII et an IX; 1800 et 1801)*. (Extrait de la *Revue de l'Histoire des Colonies françaises*). In-8<sup>o</sup>, Paris, 1926. — *La mission de Félix Lajard en Perse 1807-1809*. *Journal des Savants*, 1929, p. 359 et 401.

Driault (E.). *Napoléon à Finckenstein (avril-mai 1807)*. *Revue d'Histoire diplomatique*, 1899, III, p. 404. — *La politique orientale de Napoléon*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1904.

Dry (A.). *Soldats ambassadeurs sous le Directoire*, t. I. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1906.

Dumas (Jean-Baptiste). *Eloge historique de Raymond Verninac, préfet du département du Rhône*, prononcé le 29 mai 1826 dans la séance publique de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*. T. IV, 1826, p. 177-216.

Dumas (général J.-B.). *Un fourrier de Napoléon vers l'Inde. Les papiers du Lieutenant général Trézel*. 1<sup>re</sup> partie 1780-1812. 2<sup>e</sup> édition. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1915.

Dupont-Ferrier (Gustave). *Les jeunes de langue ou « arméniens » à Louis le Grand*. (Extrait de la *Revue des Etudes arméniennes*). In-8<sup>o</sup>, Paris, Paul Geuthner, 1923. Cet article a été recueilli dans *Du collège de Clermont au Lycée Louis le Grand*, t. III, 1925, appendice M.

Edmond (G.). *Histoire du Collège de Louis le Grand*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1845.



Fazi du Bayet (comte). *Les généraux Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr et Charpen-tier*. In-8°, Paris, 1902.

Féraud-Giraud (L.-J.D.). *De la juridiction française dans les Echelles du Levant et de Barbarie*, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol. in-8°, Paris, 1866.

Flassan (de). *Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française*. T. VII. In-8°, Paris, 1811.

Gardane (Alfred de). *Mission du général Gardane en Perse sous le Premier Empire*. Documents historiques publiés par son fils le comte Alfred de Gardane. In-8°, Paris, 1865.

Henry-Bordeaux (Paule). *Lady Stanhope en Orient*. T. I, *La Circé du désert*. T. II, *La sorcière du Djoun*, 2 vol. in-12, Paris, 1924-1926.

Herbette (Maurice). *Une ambassade turque sous le Directoire*. In-8°, Paris, 1902.

Kieffer (Daniel). *Dictionnaire turc français à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant*, par J.-D. Kieffer et T.-X. Bianchi. 2 vol. in-8°, Paris, 1835-1837.

Lacour-Gayet (G.). *Talleyrand et l'Expédition d'Égypte* (Extrait du *Compte rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques*). In-8°, Paris, 1917.

Lair (Jules). *La captivité de Pouqueville en Morée*. Notice lue à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 14 novembre 1902. *Recueil des publications diverses de l'Institut de France*. In-4°, 1902, n° 23, p. 103-122. — *La captivité de François Pouqueville à Constantinople*. (Extrait du *Bulletin de la société des antiquaires de Normandie*, t. XXV). In-8°, Caen, 1904.

(Les deux études de M. Lair sont spirituelles, mais non exemptes d'inexactitudes).

(Langlès). *Fatahh Aly Chah (Roi) de Perse actuellement régnant (avec un portrait)* *Gazette de l'Amateur des Arts*, n° II, 1807.

Leger (Louis). *Un consul de France poète serbe, Marc Bruère Derivaux*. *Journal des Savants*, 1915, p. 27.

Legrand (Ph.-E.). *Biographie de Louis François Sébastien Fauvel, antiquaire et consul (1753-1838)*. (Extrait de la *Revue archéologique*). In-8°, Paris, 1897.

Levot (P.). *Histoire de la ville et du port de Brest*. In-8°, Brest, 1865.

Masson (Frédéric). *Le département des Affaires étrangères pendant la Révolution 1787-1804*. In-8°, Paris, 1877. — *Les jeunes de langue dans Jadis*, 1<sup>re</sup> série. In-12, Paris, 1905. — *Revue d'ombres*. In-8°, Paris, 1921.

Masson (Paul). *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle*. In-8°, Paris, 1911.

Francisci a Mesgnien Meninski *Lexicon arabico-persico-turcicum, adjecta ad singulas voces et phrases significatione latina ad usitatiores etiam italica, jussu Augustissimae Imperatricis et Reginae Apostolicæ nunc secundis curis recognitum et auctum*. In-f°, Vienne, 1780.

*Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs*, 6 vol. in-f°, Vienne, 1809-1818.

Notice biographique sur Daniel Kieffer, *Journal asiatique*, 2<sup>e</sup> série, t. XI, p. 286 (1833).

Omont (Henri). *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. 2 vol. in-4<sup>o</sup>, Paris, 1902. (Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France).

Parès (Jacques). *Une ambassade hindoue à Toulon en juin 1788*. *Bulletin de l'Académie du Var*, 1914-1915, p. 64-123.

Pauthier (G.). *Les îles Ioniennes pendant l'occupation française et le protectorat anglais d'après les papiers du général de division comte Donzelot*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1863.

Pingaud (Léonce). *Choiseul Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1887.

Rodocanachi (Emmanuel). *Bonaparte et les îles Ioniennes (1799-1816)*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1899.

Rombault (L'abbé J.). *François Pouqueville, membre de l'Institut*. *Bulletin de la société historique et archéologique de l'Orne*, t. VI, 1887, p. 433-449.

(Contient surtout des documents sur la jeunesse de Pouqueville).

Saint-Priest (Comte de). *Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie*, publiés par Charles Schefer. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1877.

Silvestre de Sacy (Antoine Isaac). *Chrestomathie arabe*, 3 vol. in-8<sup>o</sup>, Paris, 1806.

Sykes (P.-M.). *A history of Persia*. 2 vol. in-8<sup>o</sup>, Londres, 1915.

Tantet (Victor). *L'ambassade de Tippou Sahib à Paris en 1788*. *Revue de Paris*, 15 janvier 1899.

Teissier (Octave). *Inventaire des Archives historiques de la Chambre de commerce de Marseille*. In-4<sup>o</sup>, Marseille, 1878.

Testa (Baron). *Recueil des Traités de la Porte ottomane*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1864.

Thomassy (R.). *Les relations politiques et commerciales de la France avec le Maroc*. In-8<sup>o</sup>, Paris, 1842.

Vigée Lebrun (M<sup>me</sup>). *Souvenirs*. 3 vol. in-8<sup>o</sup>, Paris, 1835.





# INDEX DES NOMS DE PERSONNES

## A

Abbas Mirza (prince), II, 49, 50, 53, 56, 57, 61, 63-70, 147.  
 Abdallah pacha de Saint-Jean d'Acre, II, 205.  
 Abdoulla bey, caïmakam, I, 143.  
 Abdul Hamid I<sup>er</sup>, I, 57; II, 155.  
 Abdurrahman Bedirly aga, Envoyé du pacha de Tripoli, I, 46-50.  
 Abdurrahman pacha du Kurdistan, II, 261.  
 Abdussamed aga, I, 149, 173, 178, 179, 182.  
 Aboudahab, bey d'Égypte, I, 132.  
 Achir effendi, caziasker de Roumélie, I, 143.  
 Achmed bey de Bajazid, II, 39.  
 Adanson (Charles), chancelier de l'ambassade de Cple, I, 102, 103; II, 95, 96, 122, 123, 130, 137, 140, 207.  
 Agabios (Le P.), I, 68.  
 Ahmed bey, tripolitain, I, 49, 50.  
 Ahmed Khan l'Indien, I, 82-84; II, 145.  
 Aiguillon (duc d'), I, 38.  
 A-Kbar Ali Khan, ambassadeur de Tippou Sahib, I, 71.  
 Alexandre I<sup>er</sup>, I, 62, 82, 101; II, 54.  
 Ali bey (Égypte), I, 132.  
 Ali bey de Tunis, I, 51, 52, 56.  
 Ali de Tebelen, pacha de Janina, I, 175, 176, 191, 193, 194, 232; II, 105, 222-226, 234, 236, 238, 247, 261.  
 Ali effendi, ambassadeur ture, I, 147, 154, 205, 271.  
 Ali pacha de Bagdad, II, 261.  
 Ali pacha, gouverneur de Damas, II, 132.  
 Alleon, député de la Nation, I, 121, 150-152.  
 Allier de Hauteroche, II, 32, 240-242.  
 Amelot, ministre de la maison du Roi, I, 65, 66, 68.  
 Amoureux, consul, I, 105.  
 Amurat II, II, 198.  
 Andreossy (comte), I, 138, 142; II, 94, 95, 109, 115, 121, 151-153, 158, 160, 249.  
 Angoulême (duc d'), II, 260.  
 Anthoine (Antoine), baron de Saint-Joseph, I, 88, 95, 157, 211; II, 14, 19, 96, 97.  
 Anthoine (Louis), I, 95, 114, 157, 277.  
 Arbuthnot (sir Charles), II, 11, 84, 86.  
 Argiropoulo, drogman de la Porte, II, 118.  
 Armain (Pierre), drogman, I, 7.  
 Arnould (Philibert), instituteur, I, 155, 156.

Artois (comte d'), I, 48.  
 Asselin de Cherville (Jean-Louis), drogman, II, 206.  
 Astillick, drogman, I, 171.  
 Atif, Reis effendi et Kiaya bey, I, 131-137, 139, 140, 153, 173, 241; II, 12, 13, 20.  
 Auban, médecin, I, 231.  
 Aubert du Bayet, I, 110, 111-125, 150, 154, 200; II, 247, 265.  
 Aubert du Bayet (Constance), I, 111, 124, 125.  
 Aubert du Bayet (M<sup>me</sup>), I, 111, 123-125; v. Carra Saint-Cyr.  
 Aubry, pseudonyme de Descorches, I, 103.  
 Auguste III, roi de Pologne, I, 10.  
 Avrial, boulanger, I, 166.  
 Azara (d'), chargé d'affaires d'Espagne, I, 215.

## B

Bairaktar (Moustapha pacha), II, 90-93, 253.  
 Barbié du Bocage (Guillaume), II, 116, 156, 189, 194, 206, 246, 256, 263.  
 Barker, consul anglais, II, 36, 200.  
 Barker (M<sup>lle</sup>), II, 199.  
 Barry (M<sup>me</sup> du), I, 73.  
 Battus, drogman, II, 119.  
 Baudrand (colonel), II, 234.  
 Beauchamp (Joseph de), consul, I, 114-117, 230-232.  
 Beaujour (Félix), consul, I, 110; II, 208-210.  
 Beaurepaire (comte de), II, 131, 275.  
 Beauvais (adjudant général), I, 176, 177, 181, 186, 187, 193, 218, 226.  
 Beauvoisins (commandant), I, 177, 181, 184, 188, 202, 220, 221, 224, 225.  
 Belleste, drogman, II, 196.  
 Belluc, I, 171, 274.  
 Bérard, officier de marine, II, 273.  
 Bernage (René), chancelier, II, 244, 245, 252.  
 Bernard, ingénieur géographe, II, 47, 48.  
 Berthier (J.-B.), ingénieur géographe, I, 74.  
 Berthier, mécanicien, I, 281.  
 Bessières (Julien), commissaire à Corfou, I, 156, II, 223-228.  
 Beuf (François), I, 157.  
 Beveneni, médecin ragusain, I, 121.  
 Bianchi (capitaine), II, 47.  
 Bianchi (Xavier), orientaliste, I, 22, 32, 200-222, II, 161, 166-169, 178, 201, 202.



Bikerton (amiral), I, 260.  
 Blanchet, chirurgien, I, 22.  
 Blanchet (Pierre), II, 140, 141.  
 Bodard (Félix), II, 274.  
 Boivin (général Jacques), II, 80.  
 Bonaparte, v. Napoléon.  
 Bonfort (Jean), consul, II, 274.  
 Bonnac (marquis de), ambassadeur, I, 4.  
 Bontemps (capitaine), II, 47.  
 Boppe (Auguste), II, 157.  
 Boulanger (M<sup>me</sup>), née Desgranges, II, 195.  
 Bouligny (Joseph Eliodore de) chargé d'affaires.  
 d'Espagne, I, 140, 141, 161, 162, 166, 175, 176,  
 197, 198, 211, 214-216.  
 Boulois (général), II, 107.  
 Boulouvard, II, 130, 203, 204, 242.  
 Bourville, consul, I, 102.  
 Boulon, officier du génie, II, 273.  
 Boynes (de), ministre de la Marine, I, 45, 46, 65.  
 Boze (Alexandre), agent consulaire, II, 206, 274.  
 Boze (Luc), II, 206.  
 Bozovich, drogman de la Légation de Prusse, I,  
 237, 238.  
 Bozurg (Mirza), II, 70.  
 Breleul (baron de), ministre de la Maison du  
 Roi, I, 69.  
 Bricet (abbé), II, 275.  
 Brotier (Le P. Gabriel), I, 6, 7.  
 Broussonet (Auguste), II, 102.  
 Brue, capitaine, I, 38.  
 Brue, ingénieur, II, 31.  
 Bruère Desrivaux (Marc), consul, II, 213, 214,  
 221, 222.  
 Bruère Desrivaux (Pierre), consul, II, 218, 220,  
 221.  
 Brueys (amiral), I, 126.  
 Brune (maréchal), I, 243, 250-261, 262-264, 272,  
 275-280; II, 7, 12-14, 18, 23, 25, 28, 30, 43, 74,  
 136, 146, 150, 191, 243.  
 Brune (la maréchale), I, 252, 253, 264.  
 Brunel (François), sergent fourrier, I, 233.  
 Buchot, commissaire aux Relations extérieures,  
 I, 82, 83; II, 208.  
 Bulgacov, ministre russe, I, 149.  
 Bulgari (comte), II, 34.  
 Bulgari (Stamatii), officier corflote, II, 223.

## C

Cabaketi Oglou, II, 253.  
 Cacciapatti (Mgr.), I, 8.  
 Callimaehi (prince), drogman de la Porte, I, 172,  
 220, 235, 236, 259.  
 Campbell (général), II, 108.  
 Camus (général), II, 233-234.  
 Cara Osman Oglou, I, 135.  
 Caradja, drogman de la Porte, I, 146, 154.  
 Cardin (Alexandre), drogman, I, 110; II, 111,  
 137, 197-201.  
 Cardin (M<sup>me</sup> Sophie), née Cardonne, II, 197, 198.  
 Cardonne (Denis-Dominique), I, 7, 8, 45, 46,  
 48, 54, 64-67, 69-71; II, 195, 200.  
 Carra Saint-Cyr (général), I, 110, 111-125, 187,  
 274.

Carra Saint-Cyr (M<sup>me</sup>), veuve d'Aubert du Bayet,  
 I, 274.  
 Cartwright, chargé d'affaires anglais, II, 271.  
 Castagne (Auguste), député de la Nation, II, 123.  
 Castellan (Antoine-Laurent), artiste, II, 156,  
 157.  
 Castellane (comte de), ambassadeur, I, 10.  
 Castera, officier, I, 121-123, 170, 174, 228, 229.  
 Castries (maréchal de), I, 40, 63, 69.  
 Calafago (Antoine), négociant autrichien, I, 270.  
 Catherine II, I, 12, 15, 34, 78, 87.  
 Caulaincourt (de), duc de Vicence, I, 111, 113;  
 II, 101, 114-118, 120.  
 Causse (Jean-Baptiste), tambour, I, 233.  
 Caussin de Perceval (Jean-Jacques Antoine), I,  
 69; II, 97, 116, 201.  
 Caussin de Perceval (Amand-Pierre), II, 206.  
 Cayou (Elie), rabbin, II, 217.  
 Chabert (de), orientaliste, II, 179.  
 Chabot (général), I, 175; II, 223.  
 Chamfort, administrateur de la Bibliothèque  
 nationale, I, 81.  
 Chammas, I, 55.  
 Champagny, II, 195.  
 Chappan Oglou, II, 49.  
 Chaptal, ministre de l'Intérieur, I, 256.  
 Charbonnel, officier, I, 156.  
 Chateaubriand (V<sup>te</sup> de), II, 211.  
 Chateaufort (baron Castagnères de), II, 249, 250.  
 Chaumette Desfossés, chancelier de consulat, II,  
 215.  
 Chavardès, officier, I, 155, 160.  
 Chayolle (Auguste), drogman, I, 71, 92; II, 97,  
 203.  
 Chefy (Mirza Mohammed), grand vizir, II, 50,  
 60, 62, 63.  
 Chefy (Mirza), médecin, II, 40.  
 Chénier, 2<sup>e</sup> secrétaire, I, 110.  
 Chénier (Louis de), consul, I, 62.  
 Chepy, consul, II, 274.  
 Choderlos (Jean), consul, I, 269, 274, 280, 281;  
 II, 76, 274.  
 Choiseul (duc de), I, 12, 16, 19-21, 25, 26, 28,  
 33-35.  
 Choiseul Gouffier, ambassadeur, I, 88, 103, 238;  
 II, 211.  
 Clairambault, consul, II, 210, 274.  
 Clitza (colonel), I, 31.  
 Coia, I, 159, 166.  
 Constantin, domestique de Ruffin, I, 171, 222.  
 Constantin (grand duc), II, 82.  
 Constillier, secrétaire du baron de Tott, I, 14, 17,  
 19.  
 Corancez (Louis de), consul, II, 25, 35, 36, 63,  
 183, 259; II, 274.  
 Corancez (M<sup>me</sup> veuve), II, 199.  
 Coresi (Mgr.), I, 257; II, 275.  
 Coriolis de l'Espinouse, commandant, I, 51.  
 Cousinery (Esprit), II, 129, 210-211.  
 Cruci, serrurier, I, 159.  
 Crutla (Pierre), directeur de l'École des Jeunes  
 de langue à Cple, I, 118.  
 Crutla (M<sup>me</sup>), I, 119.  
 Guillier, I, 79, 80.

## D

Dalincourt, officier de marine, I, 228.  
 Dané (Antoine), drogman britannique, I, 109, 110.  
 Dané (M<sup>me</sup> Antoine), née Lucie Vitali, I, 110.  
 Dantan (Annibal et Scipion), II, 206.  
 Dantan (Antoine), drogman, II, 206, 270.  
 Dantan (Joseph), drogman, I, 95, 102, 104, 120, 121, 131, 139-141, 145-149, 152, 170, 173, 175, 190, 195; II, 148, 150, 173, 174, 206.  
 Dantan (M<sup>me</sup> Joseph), I, 152, 186.  
 Daubenton, I, 49, 52, 55.  
 Davenat (César), médecin, II, 214-216.  
 David (Pierre), consul, II, 196, 213-220.  
 Deforgues, ministre des Affaires Étrangères, I, 81, 82, 84, 85.  
 Delacroix (Charles), ministre, I, 113.  
 Della Rocca (abbé Étienne), I, 8, 68; II, 102, 127.  
 Déopoli, drogman, I, 51, 101; II, 209.  
 Dervillé (de P.), I, 7, 9.  
 Desaix, I, 216.  
 Des Alleurs (comte), ambassadeur, I, 7, 10, 121.  
 Descorches (Marie), marquis de Sainte-Croix, I, 84, 90, 94, 95, 103, 108, 110, 130, 137.  
 Desgranges (Alix), II, 116, 197.  
 Desgranges (Antoine-Jérôme), II, 116, 195-197.  
 Des Hauteroyes (André Leroux), orientaliste, I, 69.  
 Dessalle (marquis), ministre des Affaires Étrangères, II, 135.  
 Deval (Constantin), drogman, II, 132.  
 Deval (Mathieu), drogman, II, 119-128, 131, 135, 137.  
 Deval (Philibert), drogman, I, 10, 11, 27, 28, 36, 37, 132, 154; II, 120.  
 Devoize (Jacques), consul, I, 56, 211, 212; II, 272, 273.  
 D'Hermand, II, 94, 196, 206, 211, 243, 244, 257, 259.  
 Diez (von), orientaliste, I, 18; II, 175.  
 Digeon, consul, II, 274.  
 Djelalledin pacha, II, 198.  
 Djazzer pacha, gouverneur de Saint-Jean d'Acre, I, 128, 129; II, 205.  
 Dombay (de), orientaliste, II, 179.  
 Donzelot (général), II, 105-107, 228-234, 267.  
 Doria (cardinal Panfilii), I, 68.  
 Drovetti (Bernardino), consul, II, 266-270.  
 Drummond, ambassadeur d'Angleterre, II, 74.  
 Dubois (Antoine), médecin, II, 223.  
 Dubois, commandant de la garde de Paris, I, 54, 58.  
 Dubois, consul, I, 155, 160.  
 Dubois-Thainville, consul, I, 133, 213; II, 264, 270-272.  
 Ducaurroy (Antoine-Joseph), II, 43, 44, 111, 161, 174, 175, 191-194, 198, 202.  
 Duchenoud (Charles), drogman, II, 203-205.  
 Duckworth (amiral sir John Thomas), II, 84-86, 163, 256.  
 Duncan (sir Jonathan), gouverneur de Bombay, II, 260.

Dupré (Adrien), drogman, II, 47.  
 Dupré (Pierre), consul, I, 257; II, 240, 247-255.  
 Dupuy (commandant), I, 61-63.  
 Durocher (général), II, 102.  
 Durrizadé Mehemmed Arif, I, 138.  
 Dutil, dentiste, I, 156.  
 Duzzadé Migreditch, II, 136.  
 Duz-Oglou Ovanès, II, 155.

## E F

Elgin (Lord), I, 161, 222, 238-240, 253, 260, 270; II, 145, 146, 149, 150, 211-212.  
 El Misry, Cheikh, I, 133.  
 Elmpt (baron), lieutenant-général russe, I, 30.  
 Emin effendi, conteur turc, II, 148.  
 Emini (fetva), II, 199.  
 Escalon, drogman, II, 47.  
 Esseyd Ali effendi, ambassadeur ottoman, I, 113, 114, 147, 213-215, 234, 238, 266, 268.  
 Erimian, drogman de Danemark, I, 221.  
 Fabvier, officier, II, 47, 50, 55, 57-60, 71.  
 Fauvel (Louis), consul, I, 274; II, 121, 211-213, 236.  
 Feltre (duc de), II, 107.  
 Fenich (Abd-el-Hak), I, 61.  
 Fenich (Taher), ambassadeur marocain, I, 60-64.  
 Ferregeau, ingénieur du génie maritime, II, 156.  
 Ferté-Meun (comtesse de la), II, 132, 136, 138, 139.  
 Feth Ali Chah, II, 10, 26-30, 36, 37, 40-42, 44, 49, 51, 53-55, 60, 63-66, 69, 146, 147, 207, 261.  
 Fiennes (Jean Baptiste Héli de), orientaliste, I, 7, 71.  
 Fleurat, drogman, I, 120, 124, 160, 170, 239, 252; II, 173.  
 Florenville, I, 152, 160, 271, 281.  
 Flûry, consul, I, 172, 198, 221, 228, 229, 274; II, 196.  
 Fonton (Antoine), drogman, I, 39, 44.  
 Fonton (Luc), drogman, I, 102.  
 Fonton (Mgr.), II, 248.  
 Forest (Le P.), I, 6.  
 Foresti, consul d'Angleterre, II, 223.  
 Fornetti (Jean-Baptiste), consul, II, 274.  
 Fornetti (Pierre), consul, I, 11, 13, 14, 20.  
 Fournier, commissaire des guerres, I, 177, 181, 184, 186, 188, 204, 224, 225, 248.  
 Fourcade (Henry), consul, I, 155, 164, 165; II, 115, 274.  
 Fourcade (Pascal), consul, I, 155, 158, 164, 165, 188, 211; II, 40, 115, 210, 240, 242-247, 252.  
 Fourcade (M<sup>me</sup> Pascal), I, 164, 186, 246, 253.  
 Fraehn, orientaliste, II, 170, 171.  
 Français de Nantes (comte), II, 99.  
 Franchini (Antoine), drogman, I, 120, 167, 240, 266, 267; II, 9, 18, 22, 32, 73, 124, 132, 150, 152.  
 Franchini (François-Eugène), drogman, I, 120, 170, 171, 174, 239, 257, 266, 269; II, 10, 11, 13, 18, 22, 31, 34, 73, 117, 124, 146, 150, 165.  
 Frédéric-Guillaume III, I, 240.  
 Fua (Abraham et Marco), II, 276.



## G

Galib, reis effendi, II, 92.  
 Galitzin (prince), I, 30.  
 Gantheaume (commandant), II, 138, 139.  
 Gardane (Ange de), II, 46-49, 70.  
 Gardane (général de), II, 42, 46-54, 57, 60-69, 71, 259, 263.  
 Garnier (abbé), I, 69.  
 Garnier (Valentin), commandant, I, 155.  
 Garnoux, chirurgien, I, 41.  
 Gaspary (Jean-Marc), consul, I, 270.  
 Gaspary (Louis), drogman, I, 158, 160; II, 119.  
 Gaspary (Pierre), II, 121.  
 Gennes (Le P. de), I, 6.  
 Gentili (général), I, 175.  
 Gérard (Alexandre), membre de la Commission des Sciences et Arts, I, 176, 177, 181, 186, 201, 203, 219, 220, 226, 248.  
 Gérard (baron François), I, 176.  
 Gérard (Henri), I, 176.  
 Gérard, premier commis des Aff. Etr. I, 35-38.  
 Germanos (le P. dom), I, 195, 196.  
 Ghalib effendi (ministre plénipotentiaire de la Porte), I, 240.  
 Giguet, secrétaire du maréchal Brune, I, 250.  
 Gilly (Honoré), drogman, I, 52, 64, 67, 71, 92.  
 Girardin (de), ambassadeur, II, 149.  
 Giraud (Joseph-François), I, 270.  
 Giuliani (de), drogman d'Espagne, II, 180, 181.  
 Giuliani (Dr de), drogman de Pologne, II, 181.  
 Gneisenau (général), II, 113.  
 Gordon, consul britannique, II, 273.  
 Gournias (Pierre-Paul), soldat, I, 232.  
 Gouvier, député de la nation, I, 136, 277.  
 Grenier (commandant), I, 247.  
 Grey (Lord), ministre des Aff. Etr., II, 54.  
 Gudowitch (maréchal), II, 53-56, 59.  
 Gueraï (Arslan), khan des Tartares, I, 12, 13.  
 Gueraï (Devlet), khan des Tartares, I, 23-32, 34.  
 Gueraï (Krim), khan des Tartares, I, 13-23, 25, 27, 28; II, 159.  
 Gueraï (Maxoud), khan des Tartares, I, 13-15, 25.  
 Gueraï (Mubarek), I, 24.  
 Guillemet, officier, I, 251.  
 Gustave IV roi de Suède, II, 236, 237.  
 Guys (Constantin), consul, II, 195, 274.  
 Guys (François-Lazare), consul, I, 40, 41.  
 Guys, député de la nation, I, 96, 102.

## H

Hadidgé (sultane), II, 157.  
 Hadim Zade pacha, gouverneur des Dardanelles, I, 272; II, 256.  
 Haider Ali, sultan de Mysore, I, 71.  
 Halet effendi, ambassadeur ottoman, I, 261, 263; II, 158.  
 Hamad effendi, I, 20.  
 Hamilton, II, 200.  
 Hammer (Joseph de), II, 170, 171, 179-181, 184.

Hardiviller, graveur, II, 220.  
 Hassan, capitain pacha, I, 42, 44, 58, 59, 133; II, 271.  
 Hauterive (D'), I, 108, 255, 256; II, 8, 10, 19, 20, 33, 41, 44, 76, 94, 135, 147, 161, 162, 164, 166, 187.  
 Hector (comte d'), commandant de la Marine, I, 74.  
 Hennin, premier commis des Aff. Etr., I, 68.  
 Hérard, banquier, II, 230.  
 Hérard (veuve), I, 271.  
 Herbert (baron von), internonce, I, 119, 137, 141, 233, 274, 275.  
 Herculis, Envoyé de France, I, 212.  
 Hersent (Louis), peintre, 238.  
 Holte, officier, I, 175, 176, 181, 218.  
 Hubsch (baron de), chargé d'affaires de Danemark, I, 195, 196, 205, 218, 221; II, 157.  
 Husrew Mehemet pacha, gouverneur de Bosnie, II, 214, 215.  
 Hussein, capitain pacha, I, 104-107, 124, 125, 139, 257-261, 271, 272; II, 13, 214, 265, 271.  
 Hutchinson (général), I, 260.

## I J K

Ibrahim aga, bachi capiklîaya, I, 148.  
 Ibrahim Bessim effendi, I, 266-268; II, 10-13; 20-22, 152.  
 Ibrahim bey d'Egypte, I, 133; II, 265.  
 Ibrahim Dérébey, aga d'Héraclée, I, 240.  
 Ibrahim Halemi, II, 214-216.  
 Ibrahim pacha, gouverneur de Scutari d'Albanie, II, 221, 222.  
 Isaac bey, I, 53-59, 68, 83, 104, 105, 125, 233; II, 9, 22, 24, 84, 85.  
 Ismaïl bey Tebaï, ministre de la guerre de Perse, II, 59.  
 Ismaïl pacha, gouverneur des Dardanelles, II, 256.  
 Italinski (d'), Envoyé de Russie, I, 253, 263; II, 76, 84, 122, 124.  
 Ivrée (Paul d'), capucin, II, 212, 213.  
 Izzet Mehemed pacha, grand vizir, I, 137, 143, 144.  
 Jaubert (Amédée), II, 8-10, 30-34, 37-40, 41-44, 53, 116-128, 130, 131, 147, 178, 201, 248.  
 Jaucourt (comte de), ministre Aff. Etr., II, 109, 111, 112, 120, 159, 269.  
 Jeanbon Saint-André, I, 170-174, 212, 215, 274.  
 Joinnard, drogman, II, 47, 51.  
 Jones Brydges (sir Harford), II, 52, 54-56, 60-63, 65-70, 260.  
 Jordy (général Louis), II, 81.  
 Joseph II, I, 87.  
 Joséphine (M<sup>me</sup> Bonaparte), I, 242, 243, 255, 256.  
 Jouannin (Joseph-Marie), drogman, II, 40, 43-45, 47-54, 56, 57, 60, 62-69, 71, 137, 138, 148, 179, 181, 183.  
 Jussouf bey, officier de Feth Ali Chah, II, 195.  
 Joye, officier de marine, I, 177, 181, 186, 195, 220, 221, 228.

Joymini, maître de danse, I, 79, 80.  
 Julien, beau-frère de Ruffin, I, 4, 211.  
 Jullien (Louise et Julie), nièces de Ruffin, I, 4.  
 Jullien (M<sup>me</sup> Mariette), I, 4, 37, 211.  
 Kadir bey, I, 176.  
 Kerim Khan, II, 26.  
 Kharil effendi, I, 104.  
 Kieffer (Daniel) I, 110, 117-119, 136, 146-149, 170, 173, 174, 175, 181-183, 187-190, 198, 199, 201, 222, 252, 256, 261, 266, 267, 273, II, 94, 97, 130, 153, 158, 161-169, 178, 187-189, 197, 202.  
 Kieffer (M<sup>me</sup> Daniel), II, 167.  
 Kléber, II, 12, 216.  
 Knoheisdorf, chargé d'affaires de Prusse, I, 215, 240; II, 80.  
 Koulali Oglou, I, 57.  
 Krasinski (comte), chef des confédérés polonais, I, 16.

## L

La Blanche (de), secrétaire d'ambassade, II, 23, 44, 50, 76.  
 Lacépède (comte de), I, 262; II, 65.  
 Lacroix (Silvestre-François), membre de l'Institut, I, 246.  
 La Forêt (comte de), ministre des Aff. Etr., II, 109.  
 Lagau (Charles de), II, 140.  
 Lagau (M<sup>me</sup> Ch. de) v. Lesseps (Fortunée de), II, 140.  
 La Flechelle (Numa Nestor de), II, 206.  
 Lagrange (Charles de), I, 234, 237.  
 Laguillermie, officier, I, 155, 160.  
 Lajard (Félix), II, 47-59, 68, 71.  
 Lalande (de), II, 187, 188.  
 La Luzerne (comte de), ministre de la Marine, I, 43, 72-74, 82, 275.  
 La Luzerne (M<sup>me</sup> de), I, 72.  
 La Luzerne (Mgr de), I, 43, 82, 275.  
 Lamarre, secrétaire de légation, I, 251.  
 Lamy, officier, II, 47, 57, 59.  
 Laneuve, I, 212.  
 Langlès (Louis), membre de l'Institut, I, 71, 91, 233, 245; II, 165, 166, 177, 178, 201.  
 La Pérouse (comte de), I, 78.  
 Lapierre, drogman, II, 255.  
 Laqueigne (François), secrétaire d'ambassade, I, 90, 94, 95, 102, 107-109, 250, 251.  
 Laronce (Jules), officier, II, 200.  
 La Salcette (général), I, 175, 176, 178, 181, 188, 202, 217, 218.  
 La Tour Maubourg (marquis Fay de), I, 46, 281, II, 69, 75, 76, 89, 90, 94, 95, 99, 133-137, 150, 173-175, 193, 202, 206, 217, 218, 253, 263.  
 Laumond (Jean), consul, II, 274.  
 Launai (de), commissaire général de la Marine, I, 72, 73.  
 Lauriston (général), II, 23.  
 La Vrillière (duc de), I, 36, 38.  
 Lebas, I, 84, 85, 245.  
 Lebreton, I, 246.  
 Lebrun (Philibert), officier, 173-175, 217.

Le Chevalier (J.-B.), archéologue, II, 211.  
 Ledoux, chancelier de consulat, I, 156, 185, 248.  
 Lefèvre-Gineau, administrateur du Collège de France, I, 73; II, 187, 188.  
 Lefranc, officier, I, 178, 188, 202.  
 Le Grand (Etienne), drogman, I, 36, 45, 46, 48, 65-67, 71.  
 Leleu (Le P.), I, 6.  
 Lesseps (Aimée de), I, 93, 164, 168, 203, 204, 206, II, 79, 81, 139, 140, v. Blanchet.  
 Lesseps (Barthélemy de), I, 33, 77-79, 86, 90, 93, 146, 160, 164-169, 185-189, 202, 207, 208, 218, 244, 247-249, 274, II, 77, 79, 80-83, 100-102, 138, 139, 141, 156, 203, 242.  
 Lesseps (M<sup>me</sup> Barthélemy de), v. Ruffin (Rose), I, 77-80, 93, 146, 156, 163, 164, 168, 182, 183, 186, 189, 197, 203, 205, 208, 209, 227, 229, 247-249; II, 79-83, 94, 100-102, 130, 133, 136, 138, 140, 141.  
 Lesseps (Charles-Maurice de), II, 81, 83.  
 Lesseps (Désiré de), I, 168, 205-207.  
 Lesseps (Edmond de), II, 138-140.  
 Lesseps (Elisabeth, dite Lise de), I, 78, v. Magnytot.  
 Lesseps (Ferdinand de), I, 104.  
 Lesseps (Fortunée de), I, 168, 204, 206; II, 140, v. Lagau.  
 Lesseps (Hortense, Rose et Julie de), II, 139.  
 Lesseps (Jean de), II, 101, 114, 115.  
 Lesseps (Martin de), I, 33, 77-79, 94, 245, 246, 249, II, 83, 102, 103, 242.  
 Lesseps (M<sup>me</sup> Martin de), I, 78; II, 83, 102, 140.  
 Lesseps (Mathieu de), I, 78, 263; II, 14, 15, 98, 102-108, 226, 229, 230-232, 266-268.  
 Lesseps (M<sup>me</sup> Mathieu de), I, 89; II, 103.  
 Lesseps (Pascal de), II, 88, 140, 229.  
 Lesseps (Théodore de), II, 103, 108.  
 Lesseps (Virginie de), née en 1797, morte en 1800, I, 168, 204, 206.  
 Lesseps (Virginie de), née en 1801, I, 249; II, 139.  
 Liautard, prêtre, I, 79.  
 Linois (contre-amiral), II, 103.  
 Liston (sir Robert), II, 117, 122, 124.  
 Louis XIV, I, 5.  
 Louis XV, I, 61; II, 128, 134.  
 Louis XVI, I, 43, 48, 49, 51, 54-56, 61, 62, 64, 69; II, 22, 128, 134.  
 Louis XVIII, I, 46; II, 107, 109, 112, 118, 120, 121, 123, 126, 128.

## M

Magallon (Charles), consul, I, 102; II, 203, 264, 265.  
 Magallon (Lazare), II, 265.  
 Magnytot (Maurice de), I, 78; II, 14, 19, 83, 94, 96, 102, 242.  
 Magnytot (M<sup>me</sup> de) v. Lesseps (Lise de), I, 78, 242, 243, 255, 256; II, 19, 94, 102, 103, 242.  
 Mahmoud I<sup>er</sup>, I, 11.  
 Mahmoud II, II, 90-93, 96, 132, 160, 175, 253, 254.



- Mahmoud aga, commandant du château de Bajazid, II, 38.  
 Mahmoud effendi, ministre turc, I, 177.  
 Mahmoud pacha, gouverneur de Bajazid, II, 37-39.  
 Mahmoud Baïf, reis effendi, II, 87, 88.  
 Maire (J.-B.), II, 228.  
 Majastre, chancelier, I, 171.  
 Malcolm, ambassadeur d'Angleterre, II, 54, 55.  
 Marcellus (vicomte de), II, 131.  
 Marcesini, commandant, II, 223.  
 Maret, duc de Bassano, II, 99, 163, 164.  
 Marie-Antoinette, I, 55.  
 Marion, instituteur, I, 156.  
 Martial, chef de cuisine, I, 170, 181, 182, 199, 222.  
 Martin, consul, I, 155, 160.  
 Masseik (de), consul de Hollande, II, 199.  
 Massiac (de), ministre de la Marine, I, 9.  
 Mattrelly, beau-frère de Ruffin, I, 45.  
 Mattrelly (M<sup>me</sup>), v. Steffaneili (Aneta), I, 45, 244.  
 Mattrelly, neveu de Ruffin, I, 114.  
 Mattrelly (Lucica et Nanon), II, 79, 207.  
 Maugin, chirurgien, I, 121, 170, 243.  
 Maurepas (comte de), I, 10.  
 Maustoxydis (Michel), (Académie Ionienne) II, 106.  
 Méchain (Jérôme), consul, II, 117, 255-257.  
 Méchain (M<sup>me</sup> Jérôme), II, 257.  
 Méchain (Pierre), astronome, II, 256.  
 Mehemed Emin pacha, grand-vizir, I, 27.  
 Mehemet Ali, II, 104, 105, 266-269.  
 Mehemet Osman Khan, ambassadeur de Tippou Saïb, I, 71-74.  
 Melling (Antoine-Ignace), artiste, II, 157, 158.  
 Menant (général Antoine), I, 111, 113, 119, 122, 124, 170, 174, 186, 228, 229, 248.  
 Ménard, négociant, I, 160.  
 Menière, I, 245; II, 19.  
 Menou (général), I, 260.  
 Menschikov (prince), I, 30, 32.  
 Merlin de Douai, I, 89.  
 Merotti (Antoine), chirurgien, I, 155, 156, 230, 231.  
 Meswb (abbé, chevalier de), II, 155.  
 Meusnier, instituteur, I, 156.  
 Miltiz (baron de), ministre de Prusse, II, 275.  
 Minto (Lord), gouverneur général de l'Inde, II, 54.  
 Mohammed ben Abdallah, I, 60-62, 64, 65, 68.  
 Mohammed Derviche Khan ambassadeur de Tippou Saïb, I, 71, 73, 74.  
 Mohammed Nebi Khan, ambassadeur de Perse, II, 54.  
 Mohammed Riza (Mirza), ambassadeur de Perse, II, 41, 42, 63.  
 Moldovandji Ali Pacha, grand vizir, I, 29.  
 Moncabrié (comte de), II, 137.  
 Monge (Gaspard), I, 81.  
 Montal, I, 108.  
 Montesquieu (abbé de), ministre de l'Intérieur, II, 176.  
 Morteza (Mirza), cheik ul islam, II, 27.  
 Mouhib effendi, ambassadeur de Turquie, II, 22, 151.  
 Mourad bey (Egypte), I, 133; II, 265.  
 Mourouzzi (prince), drogman de la Porte, I, 104, 106.  
 Muhammed Hussein Khan, II, 60, 61.  
 Muhammed Hussein Khan Mervi, II, 60.  
 Mure (Henry), consul, I, 102, 280.  
 Mustapha III, I, 11, 57; II, 17, 154, 155, 253.  
 Mustapha IV, II, 88, 90-93, 175.  
 Mustapha, cuisinier, I, 53.

## N O P

- Napoléon I<sup>er</sup>, I, 126, 138, 163, 185, 191, 215, 217, 226, 230, 234, 237, 241-243, 250, 255, 259, 261, 263, 282; II, 8-10, 12, 18, 22-30, 36, 40-42, 44, 46, 51, 52, 54, 55, 60, 62, 64, 68, 71, 82, 83, 94, 100, 101, 104, 107, 109, 111-117, 121, 128, 151, 153, 163, 169, 177, 223, 259.  
 Narbonne (comte de), commandant, I, 38.  
 Navon, jeune de langue, II, 119, 126.  
 Negri, secrétaire du drogman de la Porte, I, 222.  
 Nerciat (André Robert Andrea de), littérateur, II, 44.  
 Nerciat (Auguste Andrea de), drogman, II, 43-45, 47, 51, 55-57, 60, 62-68, 71, 180, 181, 183.  
 Neuros Khan, II, 59.  
 Neziraga, II, 91.  
 Nicole (colonel Papas Oglou), II, 224, 228.  
 Nicole (M<sup>me</sup> Mimina), II, 226, 228.  
 Nivernais (duc de), I, 73.  
 Ohrescov, ministre de Russie, I, 149.  
 Olivier (D<sup>r</sup>), I, 121.  
 Orléans (duc d'), Régent, I, 5.  
 Osman caïd, conseiller de légation, I, 52-54.  
 Osman effendi, ambassadeur de la Porte, I, 136.  
 Osman pacha, II, 253.  
 Ottenfels (baron d'), II, 181, 184.  
 Oubril (d'), ambassadeur de Russie, II, 97.  
 Ourouss, capitaine dulcignote, I, 176.  
 Outrey (Charles), jeune de langue, II, 198, 206.  
 Outrey (Christophe), médecin, II, 36, 260.  
 Outrey (Georges), drogman, II, 36, 41, 146, 198.  
 Pacault (Marianne), I, 80.  
 Pailharès, instituteur, I, 156.  
 Pampelonne, fondeur, I, 113.  
 Pangalo, consul II, 274.  
 Pangaly, drogman de la légation de Prusse, II, 181.  
 Panin (comte), I, 28, 31.  
 Parandier, secrétaire de légation chargé d'affaires, I, 251, 263, 280, II, 7-10, 13, 14, 33, 212, 241.  
 Parant, consul, I, 172, 173, 228, 274.  
 Paschevitz, aide de camp de l'empereur de Russie, I, 30.  
 Passwan Oglou, I, 143; II, 87.  
 Pech, I, 121, 160.  
 Pehlevant colonel turc, I, 160; II, 225.  
 Perille (Jean-Baptiste), professeur au Collège de France, I, 71, 93; II, 178, 187, 188.  
 Perrin (Augustin), caissier de l'Ambassade de France, I, 153, 200.  
 Pertusier (Charles), officier, I, 17, 22; II, 158-160.  
 Petiet, officier, I, 251.

Roze (adjutant-général), I, 175, 176, 181, 186, 193-196.

Ruffin (Ange-Thomas) frère de Pierre Ruffin. I, 4, 6, 7.

Ruffin (M<sup>me</sup> Pierre) v. Steffanelli (Françoise), I, 47, 109, 153, 158, 163, 165, 167, 179-186, 198, 201-206, 211, 218, 241, 242, 264; II, 75, 78, 79, 102, 177, 188, 192.

Ruffin (Mariette), sœur de Pierre Ruffin, v. Jullien, I, 4, 37.

Ruffin (Rose), fille de Pierre Ruffin, I, 45, 47, 77, v. Lesseps (Rose de).

Ruffin (Thomas), fils de Pierre Ruffin, I, 168, 210, 211, 244-247; II, 83, 96-100, 137, 138, 175, 178, 205, 210.

Ruffin (M<sup>me</sup> Thomas), II, 97, 100, 138, 205.

Ruffin, frère de Pierre Ruffin, I, 9.

Ruffin (Thomas Antoine), drogman, père de Pierre Ruffin, I, 3, 4.

Ruffin (Le P.), parent de Pierre Ruffin, I, 244.

Rzewuski (comte Wenceslas de), II, 64, 179, 180-182.

## B

S

Sadik aga, officier turc, I, 149.  
Saint-Aignan (marquis de), I, 52, 53, 58.  
Saint-Didier (de), commis au Min. de la Marine,  
I, 37, 38, 48-52, 54, 62, 64, 67.  
Saint-Joseph (baron de), v. Anthoine (Antoine).  
Saint-Marcel, consul, II, 274.  
Saint-Priest (comte de), I, 16-22, 24-29, 31, 36-  
42, 44, 46, 56, 57, 59, 88, 104, 125.  
Saint-Sauveur (Fulgent), jeune de langue, II  
206, 239.  
Saizieu (de), consul, I, 49, 52.  
Saizieu (baron de), officier de marine, II, 115  
Sakibowski, staroste polonais, I, 27.  
Salhieh, II, 38.  
Saligny (général de), II, 14.  
Salvatori (Dr), II, 47.  
Sandoz Rollin, chargé d'affaires de Prusse, I  
215.  
Sarmet, négociant, I, 160.  
Sartine (de), ministre de la Marine, I, 48, 49  
51, 54, 56-67.  
Savary (général), II, 100, 101.  
Schemmelpenninck, représentant de la Répu-  
blique batave, I, 215.  
Schulenburg (comte de), II, 80.  
Sebastiani (général), I, 228, 234-241, 246, 280-  
282; II, 8, 23, 41, 44, 50, 72-77, 84, 85, 89, 90,  
146, 147, 150, 173-175 178, 195, 244, 255, 248,  
263.  
Sebastiani (M<sup>me</sup>), née Aimée de Coigny, II, 72,  
74, 75.  
Sédillot, orientaliste, II, 170, 171.  
Séjur (marquis de), ambassadeur, I, 78.  
Selim III, I, II, 57, 68, 105-107, 131, 143, 144,  
230, 235-240, 260, 272, 273; II, 8-10, 12, 13,  
17, 20-22, 24, 30, 77, 84-88, 90-92, 104, 117,  
151, 154, 155, 173, 175, 207, 252, 253.  
Seyd (Tchiaou), II, 271, 272.  
Silvestre de Sacy (Antoine Isaac), I, 8, 18, 70.

## 22



71; II, 8, 95, 110, 125, 143, 170-178, 184, 185, 188, 192, 196, 201, 202, 259, 262, 263.  
 Simian, consul, I, 44.  
 Simian, drogman, I, 171; II, 199, 245.  
 Siriaque (M<sup>me</sup> de), I, 79.  
 Sisianov (général), II, 29.  
 Smith (sir Charles Spencer), ministre d'Angleterre, I, 137, 161, 194, 230, 239.  
 Smith (lady Spencer), I, 194.  
 Soliman, pacha de Bagdad, II, 257, 260.  
 Soliman, pacha de Bosnie, II, 216.  
 Soufflot, I, 49.  
 Stanhope (comte Charles), II, 235.  
 Stanhope (lady Esther), II, 234, 235.  
 Stanislas II Poniatowski, I, 15.  
 Stepan (dom), II, 248.  
 Steffanelli (Aneta), I, 45, v. Mattrelly.  
 Steffanelli (Angiouca), I, 45.  
 Steffanelli (Catherine), I, 45, 47, 93, 185, 209, 229; II, 79, 136, 246.  
 Steffanelli (Françoise), I, 45, v. Ruffin (M<sup>me</sup>).  
 Stepowitz, drogman, II, 132.  
 Straton, ministre d'Angleterre, I, 253.  
 Stuart (général), II, 235, 236.  
 Stürmer (baron von), intendant, II, 122, 172, 184, 185, 191, 241.  
 Suchet (maréchal), duc d'Albufera, II, 14.  
 Sudezzi, médecin, I, 186, 205.  
 Suffren (commandant de), I, 41-44.  
 Suleiman aga, Envoyé du bey de Tunis, I, 43, 51-56, 58, 61.  
 Suleiman, barbaresque de Derne, I, 59.  
 Suleiman effendi, turs attaché à l'ambassade de France à Cple, II, 90.

**T**

Taitbout de Marigny (Alexis), II, 274.  
 Talleyrand (Charles-Maurice), prince de Bénévent, I, 78, 136-136, 139-142, 145, 152, 159-162, 163, 219, 211, 213-215, 217, 221-223, 228, 230-234, 236, 240-243, 246, 250, 251, 253, 256-258, 260-263, 265-270, 273, 275-279, 282; II, 7-11, 13-16, 18, 20-23, 25-27, 31, 34-37, 41, 42, 74, 75, 77, 78, 81, 82, 84-86, 95, 97, 111-113, 115, 121, 124-128, 146, 148, 152, 154, 153, 161-163, 187, 191, 192, 197, 211, 241, 243, 244, 257, 259, 265, 274.  
 Tamara (de), ambassadeur de Russie, I, 137, 240, 253; II, 74.  
 Tancoigne (Joseph-Michel), drogman, II, 45, 47, 51, 206.  
 Tayar pacha, caimakam, II, 90, 93.  
 Tchéléby (Agob), Reis effendi, II, 11, 152, 154, 155.  
 Tchéléby (Ali), professeur au collège d'Andrinople, II, 193.  
 Terray, contrôleur général, I, 37.  
 Tessé (comtesse de), I, 68.

Thibaudeau, préfet, I, 250.  
 Thuriot, membre du Comité de Salut public, I, 89.  
 Tippou Saïb, sultan de Mysore, I, 43, 71, 73, 74; II, 145.  
 Tott (baron François de), 12-27, 32, 34, 56, 57.  
 Toussaint, imprimeur, I, 156.  
 Toussaint (Le P.), I, 6.  
 Treillard, membre du Comité de Salut public, I, 89.  
 Trezel, officier, ingénieur-géographe, II, 47, 59, 71.  
 Truguet, vice-amiral, II, 103.  
 Truillier, officier, II, 47, 59.  
 Trullet, consul, II, 274.  
 Trullet, instituteur, I, 156.  
 Tubini, médecin, I, 231.  
 Tuchu Oglou, II, 254.  
 Tyran, boulanger, I, 166.

# V W Y Z

Vallongue, officier, I, 155, 157, 160.  
 Van Dedem, ambassadeur batave, I, 140, 141, 152, 153, 158, 215; II, 12, 149.  
 Vassif (Ahmed), Reis effendi, II, 16-20, 149.  
 Vassilovitz (Ossep), Arménien, II, 28, 30-32, 37, 146.  
 Venelle (de), commandant, I, 261.  
 Venture de Paradis, I, 71, 92, 93, 102, 104, 110, 113, 114; II, 8, 190.  
 Verdier, officier, 47, 50, 56, 57, 59, 64.  
 Vergennes (comte de), I, 9, 11-14, 56, 57, 68, 104, 125.  
 Verninac (Raymond) de Saint-Maur, Envoyé de France, I, 83-85, 90, 94, 95, 101-110, 133, 142, 165.  
 Vial, commissaire général inspecteur, I, 243.  
 Vialis (de), commandant, I, 64.  
 Viella (vicomte de), secrétaire, II, 131.  
 Vigée Lebrun (M<sup>me</sup>), I, 73.  
 Villeneuve (marquis de), ambassadeur, I, 10, 11.  
 Vilquier (duc de), I, 75.  
 Visien (chevalier de), II, 131.  
 Vitali (Lucie), nièce de M<sup>me</sup> Ruffin, I, 110, v. Dané (M<sup>me</sup>).  
 Vodnik (Branko), historien croate, II, 222.  
 Vouix (Joachim de), négociant, I, 275.  
 Wallenbourg (de), orientaliste autrichien, II, 148, 180, 182.  
 Wellington (duc de), II, 113.  
 Wiet, jeune de langue, I, 156.  
 Yacoub aga, ministre de Krim Gueraï, I, 16.  
 Youssouf pacha, grand vizir, gouv. de Trébizonde et d'Erzeroum, I, 143-145, 241, 242; II, 39, 44, 49, 151.  
 Ypsilanti (prince), I, 123, 131, 135, 140, 141, 146, 152, 154, 168, 193, 215, 272; II, 33, 74.  
 Zastrow (de), ministre de Prusse, II, 80.  
 Zoitza, femme du général Roze, I, 194.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS DU TOME II

	Pages
<i>Pierre Ruffin (1742-1824)</i> . . . . .	Frontispice.
<i>Le sultan Selim III.</i> . . . . .	16
<i>Felh Ali, chah de Perse.</i> . . . . .	16
<i>Un caravanserail près de Tauris.</i> . . . . .	40
<i>La mission Gardane passant sur le pont de Koulé Hissar (Anatolie)</i> . . . . .	46
<i>La réception de la mission Gardane par le prince Abbas Mirza à Tauris.</i> . . . .	49
<i>Vue d'une mosquée à Tauris.</i> . . . . .	66
<i>Mathieu de Lesseps</i> . . . . .	73
<i>Le général Sebastiani.</i> . . . . .	73
<i>M<sup>me</sup> de Lagau, née Fortunée de Lesseps.</i> . . . . .	140
<i>Edmond de Lesseps.</i> . . . . .	140
<i>Fac Similé d'une lettre de Ruffin à Silvestre de Sacy.</i> . . . . .	169





## TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

### TROISIÈME PARTIE

#### RUFFIN CONSEILLER D'AMBASSADE A CONSTANTINOPLÉ 1804-1824

##### CHAPITRE PREMIER

##### LA POLITIQUE SECRÈTE DE RUFFIN

Décembre 1804-juillet 1805.

Rapports du Chargé d'affaires Parandier et de Ruffin. . . . .	7
La mission d'Amédée Jaubert. . . . .	8
Négociation secrète poursuivie par Ruffin avec le Kiaya bey Ibrahim effendi pour provoquer un changement dans la politique extérieure de l'Empire ottoman. . . . .	10

##### CHAPITRE II

##### RUFFIN CHARGÉ D'AFFAIRES

Juillet 1805-août 1806.

I. — <i>Entrée de Ruffin en charge</i> . . . . .	14
II. — <i>Opposition à la politique russe</i> . . . . .	16
Négociation de Ruffin avec Vassif, Reis effendi, son confrère en orienta- lisme . . . . .	17
III. — <i>Présages d'un rapprochement politique de la France et de la Turquie</i> . . .	18
Ruffin obtient pour Napoléon les titres d'Imperator et de Padichah. . .	18
Mission de Roux de Rochelle à Constantinople. . . . .	20
Selim III et Ruffin. . . . .	20
IV. — <i>Apogée de la carrière de Ruffin</i> . . . . .	23



## CHAPITRE III

LES PRÉLIMINAIRES DE L'ALLIANCE FRANCO-PERSANE  
1803-1807.

I. — <i>Vues du Premier Consul sur la Perse.</i> . . . . .	25
II. — <i>Le message de Feth Ali chah à Napoléon.</i> . . . .	27
III. — <i>Cincours de Ruffin aux missions Jaubert et Romieu.</i> . . . .	30
IV. — <i>Le voyage de Romieu. Sa mort à Téhéran.</i> . . . .	35
V. — <i>L'emprisonnement de Jaubert à Bajazid. Son séjour en Perse.</i> . . . .	37
VI. — <i>L'ambassadeur persan à Constantinople.</i> . . . .	40
VII. — <i>Le traité franco-persan de Finckenstein.</i> . . . .	41
VIII. — <i>Les interprètes en langue persane.</i> . . . .	43
Joseph Jouannin. . . . .	43
Auguste Andrea de Nerciat. . . . .	44
Ruffin recommande l'étude du persan. . . . .	44

## CHAPITRE IV

CORRESPONDANCE DES MEMBRES  
DE LA MISSION GARDANE AVEC RUFFIN  
1807-1810.

I. — <i>La mission Gardane.</i> . . . . .	46
Objet et composition de la mission. . . . .	46
Relations de Ruffin avec ses membres . . . . .	47
II. — <i>Le voyage de Constantinople à Téhéran. Accueil fait à la mission.</i> . . . .	48
Lettre d'Ange de Gardane. . . . .	48
— de Félix Lajard. . . . .	48
— de Jouannin . . . . .	50
III. — <i>Refroidissement de Feth Ali chah à l'égard de la mission.</i> . . . .	51
Lettre de Jouannin. . . . .	51
IV. — <i>Situation de la mission en janvier 1809</i> . . . . .	55
Lettre d'Andrea de Nerciat . . . . .	55
— de Fabvier . . . . .	58
— de Jean Raymond . . . . .	60
V. — <i>Départ du général Gardane.</i> . . . . .	60
Lettre de Jean Raymond. . . . .	60
Causes de l'échec de la mission. . . . .	62
VI. — <i>L'arrière-garde de la mission.</i> . . . . .	62
Jouannin et Andrea de Nerciat à Tauris. . . . .	63

Jouannin à Erivan. . . . .	66
Son retour en France. . . . .	67
Jean Raymond auprès du prince Abbas Mirza. . . . .	68
VII. — <i>Intérêt historique de la correspondance des membres de la mission Gardane</i> . . . . .	70

## CHAPITRE V

RUFFIN ET LE GÉNÉRAL AMBASSADEUR SEBASTIANI  
1806-1808.

I. — <i>Préparatifs de l'arrivée de Sebastiani à Constantinople.</i> . . . .	72
II. — <i>Ruffin et Sebastiani.</i> . . . .	75
Aménité de leurs rapports. . . . .	75
Position singulière de Ruffin. . . . .	76
Son ambition . . . . .	77
III. — <i>Affaires de famille.</i> . . . .	78
Décès de M <sup>me</sup> Ruffin. . . . .	78
La famille Barthélemy de Lesseps en Pologne et en Saxe . . . . .	79
Audience accordée par l'Empereur à Barthélemy de Lesseps. . . . .	82
IV. — <i>L'escadre anglaise devant Constantinople</i> . . . . .	84
Sebastiani détermine le Sultan à résister . . . . .	85
Fuite de l'escadre anglaise . . . . .	86
Rôle de Ruffin pendant la crise . . . . .	86
V. — <i>La chute de Selim III décrite par Ruffin</i> . . . . .	86

## CHAPITRE VI

RUFFIN PENDANT LA GÉRANCE DE LA TOUR MAUBOURG  
ET L'AMBASSADE DU GÉNÉRAL ANDREOSSY  
1808-1814.

I. — <i>Départ du général Sebastiani</i> . . . . .	89
II. — <i>La révolution de 1808 à Constantinople décrite par Ruffin.</i> . . . .	90
Coup d'Etat du Baïraktar. . . . .	90
Assassinat de Selim III. . . . .	91
Fin du Baïraktar . . . . .	93
Révolte des janissaires . . . . .	93
III. — <i>Rapports de Ruffin avec le marquis De La Tour Maubourg et avec le général Andreossy.</i> . . . .	94
Vains efforts de Ruffin pour retourner en France. . . . .	94



	Il continue son office de conseiller d'ambassade . . . . .	95
IV. —	<i>Fils et père</i> . . . . .	96
	Thomas Ruffin à Pétersbourg et à Paris. . . . .	96
	Mariage secret de Thomas Ruffin. . . . .	97
	Son retour à Constantinople. . . . .	98
	Ses difficultés avec le chargé d'affaires . . . . .	99
	M <sup>me</sup> Thomas Ruffin . . . . .	100
	La famille Barthélemy de Lesseps à Pétersbourg et à Paris . . . . .	100
V. —	<i>L'amitié de Mathieu de Lesseps pour Ruffin</i> . . . . .	102
	Mathieu de Lesseps au Maroc et en Egypte . . . . .	102
	Mathieu de Lesseps commissaire impérial aux îles Ioniennes. . . . .	105
	Sa correspondance avec Ruffin. . . . .	105

## CHAPITRE VII

RUFFIN CHARGÉ D'AFFAIRES  
LA CRISE DES CENT JOURS A CONSTANTINOPLE  
1814-1815.

I. —	<i>Ruffin chargé d'affaires du roi</i> . . . . .	109
II. —	<i>Messages du prince de Talleyrand et du duc de Vicence à Ruffin</i> . . . . .	111
III. —	<i>Amédée Jaubert, chargé d'affaires de l'Empereur</i> . . . . .	116
	Voyage d'Amédée Jaubert. . . . .	116
	Refus du gouvernement ottoman de reconnaître son caractère officiel. . . . .	117
	Substitution des aigles impériales aux fleurs de lys sur le portail du Palais de France. . . . .	118
	La Porte fait abattre l'écusson impérial. . . . .	119
	La France cesse d'être représentée auprès de la Porte. . . . .	120
IV. —	<i>La lutte de Mathieu Deval et de Ruffin</i> . . . . .	120
	Le secrétaire interprète Mathieu Deval informateur occulte de Tal- leyrand. . . . .	121
	Son espoir de supplanter Ruffin . . . . .	122
	Le conflit entre les deux fonctionnaires. . . . .	122
	Vains efforts de Ruffin pour reprendre après la seconde Restauration sa situation diplomatique à Constantinople. . . . .	124
V —	<i>La disgrâce</i> . . . . .	125
	Ruffin invité par Talleyrand à rentrer en France. . . . .	125
	Mathieu Deval chargé d'affaires . . . . .	126
	Blâme infligé par le duc de Richelieu à Ruffin. . . . .	127
	Tentative de justification de Ruffin. . . . .	128
	Conjecture sur sa conduite . . . . .	128

## CHAPITRE VIII

RUFFIN PENDANT LA RESTAURATION  
1815-1824.

I. — <i>Amicales condoléances</i> . . . . .	129
Lettre de Pouqueville . . . . .	129
— de Cousinéry . . . . .	130
— de Charles Adanson . . . . .	130
— de Boulouvard . . . . .	130
— de Rose de Lesseps . . . . .	130
II. — <i>Le marquis de Rivière et Ruffin</i> . . . . .	131
Arrivée de l'ambassadeur marquis de Rivière, ses préventions contre Ruffin . . . . .	131
Rapprochement graduel de l'ambassadeur et de Ruffin . . . . .	132
Ruffin renommé secrétaire interprète, puis conseiller d'ambassade . . . . .	133
III. — <i>L'entourage et la famille</i> . . . . .	136
Le domicile de Ruffin à Péra . . . . .	136
Ses nièces Mattrelly . . . . .	136
Retour de Jouannin, de Charles Adanson et de Thomas Ruffin à Constantinople . . . . .	137
La famille Barthélemy de Lesseps à Lisbonne . . . . .	138

## QUATRIÈME PARTIE

## L'ORIENTALISTE

## CHAPITRE PREMIER

## RUFFIN PRATICIEN DES LANGUES ORIENTALES

I. — <i>Ruffin arabisant et persisant</i> . . . . .	145
II. — <i>Ruffin éminent turcologue</i> . . . . .	148
III. — <i>Les traductions de Ruffin</i> . . . . .	150

## CHAPITRE II

## LES CONNAISSANCES DE RUFFIN SUR LA TURQUIE

I. — <i>Exemples anecdotiques des connaissances de Ruffin</i> . . . . .	153
Salut discret adressé au grand vizir . . . . .	153



Mort de la sultane Validé mère de Selim III. . . . .	154
Usage des <i>Capitulations</i> . . . . .	154
Notice sur la famille Duz Oglou . . . . .	154
II. — <i>La part de Ruffin dans divers ouvrages sur la Turquie</i> . . . . .	155
Collaboration indirecte aux ouvrages de Castellan . . . . .	156
— — — de Melling . . . . .	157
— — — de Pertusier . . . . .	159
— — — du général Andreossy . . . . .	160
III. — <i>Collaboration au Dictionnaire turc-français</i> . . . . .	161
Entreprise d'un Dictionnaire <i>turc-français</i> par Kieffer. . . . .	161
Revision du travail par Ruffin. . . . .	162
Extension de l'ouvrage. . . . .	164
Publication du <i>Dictionnaire</i> par Xavier Bianchi en 1835. . . . .	167
Caractère de la collaboration de Ruffin. . . . .	167

## CHAPITRE III

## RUFFIN ET LES ORIENTALISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

I. — <i>Correspondance de Ruffin avec Silvestre de Sacy</i> . . . . .	170
Entretiens sur la littérature orientale. . . . .	170
Concours de Ruffin pour l'acquisition de manuscrits orientaux. . . . .	173
Nouvelles personnelles de Silvestre de Sacy . . . . .	176
II. — <i>Ruffin et Langlès</i> . . . . .	177
III. — <i>Ruffin et les orientalistes autrichiens</i> . . . . .	179
Ruffin invité par le comte Rzewuski à collaborer aux <i>Mines de l'Orient</i> . . . . .	179
Ruffin lui procure le concours de ses jeunes confrères Jouannin, Andrea de Nerciat et Joseph Rousseau . . . . .	180
Rapports de Ruffin avec Joseph de Hammer, le baron d'Ottensfels et l'internonce baron de Stürmer. . . . .	184

## CHAPITRE IV

## RUFFIN, L'INSTITUT ET LE COLLÈGE DE FRANCE

Ruffin associé non résident puis correspondant de l'Institut national . . . . .	186
Ruffin titulaire de la chaire de langues turque et persane au Collège de France. . . . .	187
Suppléance de Kieffer. . . . .	187
Dédoublement de la chaire . . . . .	188
Démission de Ruffin en 1822 . . . . .	188

## CHAPITRE V

## RUFFIN PATRON DES JEUNES DE LANGUE

I. — <i>Ruffin et l'Ecole des jeunes de langue de Constantinople</i> . . . . .	190
Le palais de Venise. . . . .	191
Ducaurroy instituteur des jeunes de langue . . . . .	193
Intérêt de Ruffin pour l'Ecole. . . . .	194
II. — <i>Quelques disciples de Ruffin.</i> . . . .	195
Antoine-Jérôme Desgranges. . . . .	197
Alexandre Cardin . . . . .	201
Xavier Bianchi . . . . .	203
Charles Duchenoud. . . . .	205
Autres jeunes de langue. . . . .	207
Une soirée chez Charles Adanson. . . . .	

## CHAPITRE VI

## RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE EN TURQUIE D'EUROPE

I. — <i>Félix Beaujour et Esprit Cousinery consuls généraux à Salonique.</i> . . . .	208
II. — <i>Louis Fauvel vice-consul à Athènes</i> . . . . .	211
III. — <i>Pierre David consul général en Bosnie.</i> . . . .	213
IV. — <i>Pierre Bruère Desrivaux consul général à Raguse.</i> . . . .	220
V. — <i>Marc Bruère Desrivaux consul à Scutari d'Albanie.</i> . . . .	221
VI. — <i>François Pouqueville consul à Janina et à Patras.</i> . . . .	223

## CHAPITRE VII

## RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE EN TURQUIE D'ASIE

I. — <i>Louis Allier de Hauteroche consul à Héraclée du Pont.</i> . . . .	240
II. — <i>Pascal Fourcade consul général à Sinope.</i> . . . .	242
III. — <i>Pierre Dupré consul à Trébizonde</i> . . . . .	247
IV. — <i>Jérôme Méchain consul aux Dardanelles.</i> . . . .	255
V. — <i>Jean François Rousseau consul général à Bagdad et Joseph Rousseau con-</i> <i>sul général à Alep.</i> . . . .	257
VI. — <i>Jean Raymond consul à Bassora</i> . . . . .	260



## CHAPITRE VIII

RUFFIN ET LES CONSULS DE FRANCE  
EN ÉGYPTÉ ET DANS LES RÉGENCES BARBARESQUES

I. — <i>Charles Magallon consul général en Egypte.</i> . . . . .	264
II. — <i>Bernardino Drovetti consul général en Egypte.</i> . . . . .	266
III. — <i>Dubois-Thainville consul général à Alger.</i> . . . . .	270
IV. — <i>Jacques Devoize consul général à Tunis</i> . . . . .	272

## ÉPILOGUE

La mort de Ruffin (19 janvier 1824). . . . .	275
Vue générale sur l'œuvre de Ruffin. . . . .	276
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	281
INDEX DES NOMS DE PERSONNES . . . . .	295
TABLE DES ILLUSTRATIONS DU TOME II . . . . .	303
TABLE DES MATIÈRES DU TOME II . . . . .	305

FIN DU TOME II